

AUGUSTE COMTE

PAR

ERNEST SEILLIÈRE

Membre de l'Institut

PARIS

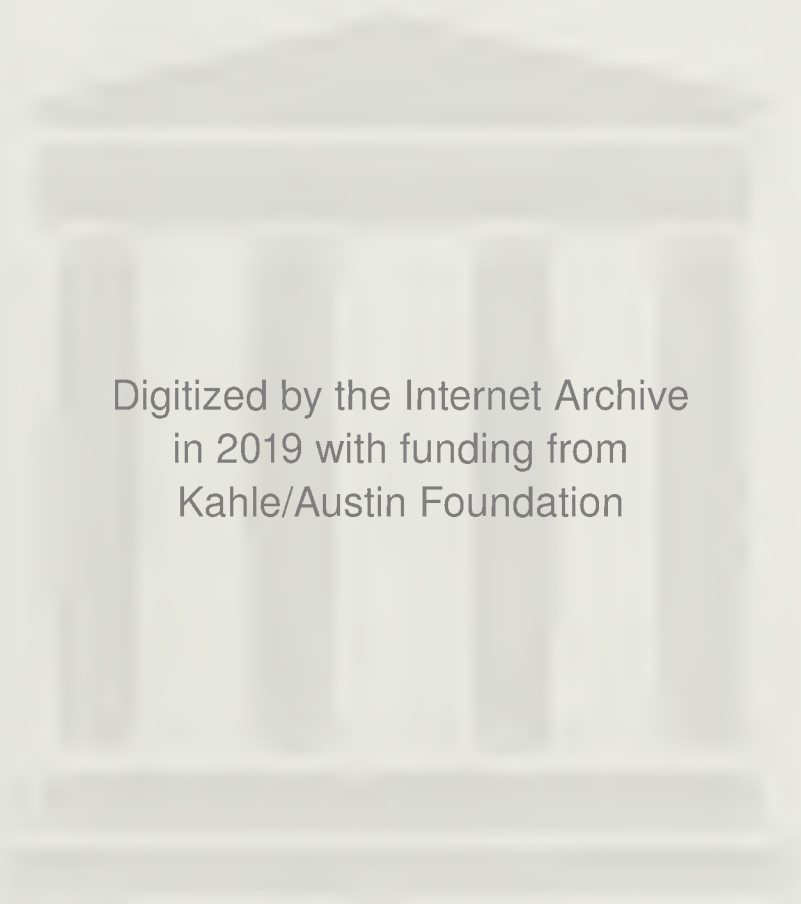
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

NUNC COGNOSCO EX PARTE



THOMAS J. BATA LIBRARY
TRENT UNIVERSITY



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

<https://archive.org/details/augustecomte0000seil>

AUGUSTE COMTE

Ouvrages du même Auteur :

SUR L'HISTOIRE DU ROMANTISME

- Vers le socialisme rationnel.* « Aperçu d'une philosophie de l'histoire moderne ». 1 vol. in-8°, 1923 (F. Alcan, éditeur).
Introduction à la philosophie de l'impérialisme. 1 vol. in-18, 1911 (F. Alcan, éditeur).
Mysticisme et domination. 1 vol in-18, 1913 (F. Alcan, éditeur).
Les origines romanesques de la morale et de la politique romantiques. 1 vol in-16, 1920 (*Renaissance du Livre*).
La Calprenède et le roman classique. 1 vol. in-16, 1922 (Emile-Paul, éditeur).
Isabelle Grimaldi, princesse de Monaco, par Madeleine DE SCUDÉRY (préface de E. SEILLIÈRE), 1 vol in-16, 1923 (édition du Monde Nouveau).
M^{me} Guion et Fénelon, précurseurs de Rousseau. 1 vol. in-8°, 1918 (F. Alcan, éditeur).
Le péril mystique dans l'inspiration des démocraties contemporaines. 1 vol in-16, 1918 (*La Renaissance du Livre*).
Jean-Jacques Rousseau. 1 vol. in-16, 1921 (Garnier, éditeur).
Les étapes du mysticisme passionnel (Rousseau, Chateaubriand, M^{me} de Staël, Byron), 1 vol. in-16, 1909 (*La Renaissance du Livre*).
Schopenhauer. 1 vol in-18, 1910 (Bloud, éditeur).
Une tragédie d'amour au temps du romantisme. « Henri et Charlotte Stieglitz ». 1 vol. in-16, 1919 (Plon-Nourrit, éditeur).
Le mal romantique. « Stendhal, Fourier ». 1 vol. in-18, 1908 (Plon, éditeur).
George Sand, mystique de la passion de la politique et de l'art, 1 vol. in-16, 1920 (F. Alcan, éditeur).
Sainte-Beuve, agent, juge et complice de l'évolution romantique. 1 vol. in-8° (Paris, Société d'économie sociale).
Balzac et la morale romantique. 1 vol. in-8°, 1922 (F. Alcan, éditeur).
Edgard Quinet et le mysticisme démocratique. 1 vol. in-8°, 1920 (Société d'économie sociale, éditeur).
Les mystiques du néromantisme « Marx, E. Rohde, Tolstoï, les Pangermanistes » 1 vol. in-16, 1910 (Plon, éditeur).
Ferdinand Lassalle. 1 vol. in-8°, 1897 (Plon, éditeur).
L'impérialisme démocratique. « Hobbes, Rousseau, Proudhon ». 1 vol. in-8°, 1917, (Plon, éditeur).
Le comte de Gobineau et l'aryanisme historique. 1 vol. in-8°, 1903. (Plon, éditeur).
Le cœur et la raison de M^{me} Swetchine (d'après des documents inédits). 1 vol in-8° carré illustré. Paris 1923 (Perrin, éditeur).
L'avènement du mysticisme passionnel au théâtre. « Alex. Dumas fils ». 1 vol. in-16, 1921 (F. Alcan, éditeur).
Barbey d'Aurevilly. 1 vol. in-16, 1910 (Bloud, éditeur).
Le romantisme des réalistes. « G. Flaubert ». 1 vol. in-16, 1914 (Plon, éditeur).
Emile Zola. « Le romantisme des naturalistes ». 1 vol. in-16, 1923 (Grasset, éditeur).
Apollon ou Dionysos. « Frédéric Nietzsche ». 1 vol. in 8°, 1905 (Plon, éditeur).
Houston Stewart Chamberlain, le plus récent philosophe du pangermanisme mystique, 1 vol. in-16, 1918 (*La Renaissance du Livre*).
Un artisan d'énergie française. « Pierre de Coubertin » 1 vol. in-16, 1917 (Didier, édit.).
Littérature et morale dans le parti socialiste allemand. 1 vol in-16, 1899 (Plon, édit.).
L'avenir de la philosophie bergsonienne. 1 vol. in-8°, 1917 (F. Alcan, éditeur).
Portraits de femmes 1 vol. in 8°, 1923, (Emile-Paul, éditeur).
Nouveaux portraits de femmes. 1 vol. in-8°, 1923 (Emile-Paul, éditeur).
Les Pangermanistes d'après guerre. 1 vol. in-8°, 1924 (F. Alcan, éditeur).
Nadeschda (poème de Runeberg, traduit du suédois). Edition illustrée de luxe Paris 1924 (J. Servant, éditeur).

SUR LA PHILOSOPHIE D'ERNEST SEILLIÈRE

- Prof. E. KRETZER. *Imperialismus und Romantik.* 1 vol. in-8°, 1907 (Berlin, Barsdorf).
L. ESTÈVE. *Une nouvelle psychologie de l'impérialisme.* 1 vol. in-16, 1923 (Alcan, édit.).
R. GILLOUIN. *Une nouvelle philosophie de l'histoire moderne.* 1 vol. in-16, 1921 (Grasset, éditeur).
O. GRAUTOFF. *Die Maske und das Gesicht Frankreichs.* 1 vol. in-8° 1923 (Stuttgart, Perthes, éditeur).
La pensée d'Ernest Seillière. « Douze études par MM. Dominique, Lote, Boisse, Héritier, Litchenberger, Laeroix, Viatte, Joussain, le D^r Papillault, Estève, Gillouin, Autin ». 1 vol. in-18 carré, Paris 1923 (*Au Nouveau Mercure*, 104, rue Saint-Martin).

AUGUSTE COMTE

PAR

ERNEST SEILLIÈRE

Membre de l'Institut

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1924

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

AVANT-PROPOS

UN VAIN EFFORT INTELLECTUEL POUR RATIONNALISER LE NATURISME MODERNE

Après une crise révolutionnaire qui secoua la France jusque dans ses assises vers la fin du XVIII^e siècle, plus encore dès le lendemain de Waterloo qui marqua l'échec, au moins provisoire, de la politique révolutionnaire en Europe et laissa saignant l'orgueil national français, les esprits actifs se plurent à chercher les causes d'un avortement qui pouvait paraître définitif à cette date. La Sainte-Alliance régnait en Europe : les Bourbons restaurés prêtaient l'oreille aux suggestions des hommes du passé ; Maistre et Bonald parlaient au nom du mysticisme aristocratique ou traditionnaliste.

Un intéressant novateur, le comte de Saint-Simon, vint alors proposer ses remèdes utopiques, en alliant confusément des convictions rousseauistes de fond à des constatations économiques de surface, mais en manifestant néanmoins un certain sens des nécessités de l'âge moderne. Comme je le dirai de son disciple Comte, il procède surtout de l'Encyclopédie pour la portion scientifique et rationnelle de son œuvre, de Jean-Jacques et de ses continuateurs pour les traits

mystiques et romantiques que les Saint-Simoniens mettront surtout en saillie dans son héritage. Toutefois son intelligence, insuffisamment disciplinée par de solides études préalables, ne lui permit pas de bâtir une doctrine cohérente et précise. Sa postérité spirituelle se partagea donc en plusieurs branches : l'une, la branche saint-simonienne proprement dite, développa tout d'abord les trois mysticismes passionnel, esthétique et social qui sont les aspects principaux du Naturisme moderne : après quoi, elle s'assagit par le contact des faits et s'attacha davantage aux suggestions sagement économiques de son maître.

Un autre rameau élut Auguste Comte pour son théoricien. Celui-ci était allé chercher du côté des sciences proprement dites une assise sur laquelle appuyer le mysticisme social qu'il continua de cultiver sans le savoir : il se posa en Messie scientifique (au lieu de saluer des Messies artistes et poètes comme c'était la disposition d'âme des Saint-Simoniens de plus stricte observance), mais ne tarda guère à dériver vers le mysticisme esthétique et le mysticisme passionnel à son tour. C'est ce dernier spectacle que je voudrais présenter dans ce volume ; c'est la branche dite « positiviste » de l'utopie naturiste moderne que j'ai le projet de scruter dans son chef de file car il me semble n'avoir pas été suffisamment contemplé jusqu'ici sous le jour cru, mais révélateur, de la psychologie expérimentale et rationnelle.

Le positivisme sera considéré dans l'avenir comme un des plus instructifs mais, au total, comme un des plus vains efforts du siècle romantique pour rationaliser le Naturisme dont ce siècle commençait à connaître, par expérience, le péril moral avec ses conséquences de danger social. La tentative de Comte

a des aspects fort intéressants; elle a proclamé des vérités utiles que je tenterai de mettre en relief; mais elle fut singulièrement incomplète ou même contradictoire, ainsi que je le dirai également; si bien que ses disciples directs, en dépit des corrections tacitement apportées par eux aux leçons par trop mystiques de leur maître, ne sont nullement parvenus à réaliser ses ambitieuses prophéties d'empire universel et prochain pour sa doctrine (1). Le Comtisme laisse presque entière à réaliser par le XX^e siècle cette tâche de rationalisation des doctrines morales, sociales et politiques ambiantes dont il constatait l'urgence dès le début du XIX^e siècle, sans en avoir jamais nettement aperçu les conditions et les difficultés.

Dès ses premiers pas à la suite de son inspirateur Saint-Simon, Auguste Comte fit fausse route dans ses projets de rectification rationnelle ou positive. Ouvrons, pour nous en convaincre, son opuscule décisif de mai 1822 : *Plan des Travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*. A vingt-quatre ans et sous la surveillance de Saint-Simon en personne, il y résume le Saint-Simonisme avec une précoce capacité de synthèse, tout en l'inclinant tacitement vers le Comtisme qui se dessine déjà comme une tentative hérétique et usurpatrice au sein de l'église saint-simonienne naissante. Comte prétend personnellement dès lors au Messianisme social et à la papauté

(1) Les savants dignes de ce nom qui se sont mis à son école ont conservé comme lui des préjugés naturistes latents. Hier un psychologue fort distingué, M. Raymond Lenoir signalait dans la *Revue Philosophique* (mars 1924) ces *prénotions* qui obscurcissent le regard scientifique de certains universitaires, leur tendance, par exemple à rapprocher le communisme primitif de la doctrine fort complexe qui porte aujourd'hui le même nom, ce qui trouble sensiblement le regard jeté par eux sur les origines humaines.

qui en dérive, s'appuyant dans cette prétention sur ce qui le distingue de son maître, sur les études de science exacte qui se sont placées au début de sa carrière. Son projet de schisme transparait nettement, en effet, à travers la modération nécessaire de son exposé, qu'il imprime dans une revue saint-simonienne orthodoxe. Depuis le moment, dit-il, où commença la grande crise contemporaine des nations civilisées, la tendance à la *désorganisation* de l'ancien système a été dominante, et même elle est encore la seule qui se soit ouvertement prononcée. Aussi bien était-il dans *la nature des choses* que la crise révolutionnaire commençât par désorganiser autour d'elle. Cela était utile afin que l'ancien système fût assez affaibli pour permettre de procéder sans obstacle à la formation du nouveau. Tout récemment, les *rois* (à savoir la Sainte-Alliance et les Bourbons restaurés) ont conçu la réorganisation nécessaire sous l'aspect d'une *rétrogradation*. Ce procédé est impossible à employer et le jeune Comte n'a pas grand'peine à l'établir. Mais, la manière dont les *peuples*, antagonistes des rois, ont jusqu'à ce moment compris la réfection de la société n'est pas moins vicieuse. L'erreur des peuples consiste à présenter comme des principes *organiques* (c'est-à-dire comme des sources possibles de *réorganisation*) les vues purement *critiques* qui ont servi à renverser le système théologique et féodal; car des doctrines conçues dans un esprit *critique* ne sauraient servir de base à une *réorganisation*.

Cette idée est saint-simonienne, et elle est fausse. Comte s'est beaucoup trop appuyé sur elle, bien qu'il en ait conçu de moins vaines. Je cherche pour ma part, depuis vingt ans et plus, à faire reconnaître que la doctrine révolutionnaire n'est nullement critique ou

« négative », par essence (Comte emploie à peu près indifféremment les deux épithètes), mais qu'elle est on ne peut plus affirmative (ou positive) au contraire, puisqu'elle essaye d'appliquer une religion nouvelle, le Mysticisme naturiste, à l'organisation des sociétés modernes. Seulement, à mes yeux, comme aux yeux de tous les historiens avertis, son *affirmation* essentielle, celle de la bonté ou même de la raison *naturelles* à l'homme, est directement contraire aux faits. Ainsi donc, ni Saint-Simon, ni son continuateur Comte n'ont vu clairement le caractère du mal qu'ils avaient à guérir, ou à pallier tout au moins et à transformer en bien par des corrections nécessaires. Comment s'étonner qu'ils aient trop souvent fait fausse route ? Les naturistes contemporains ne s'étant point reconnus dans le portrait peu ressemblant qu'on leur présentait de leur personne morale, n'ont pas porté grande attention aux avis qui leur étaient offerts pour amender certains traits de leur caractère. Nous verrons en outre qu'à côté d'une réfutation de leur doctrine, ils en trouvaient, avec surprise, dans le Comtisme une apologie non moins décidée. Ils se sont empressés de ne prêter attention qu'à celle-ci.

Après ce premier faux pas, — la conception de la doctrine révolutionnaire comme purement critique et négative, — Comte en fait aussitôt un second dans cet opuscule de 1822 qui reste la base de son édifice intellectuel. Il repousse *l'esprit d'examen*, la liberté de conscience et la souveraineté de la raison individuelle, revendications qu'il condamne déjà dans le Protestantisme devenu selon lui le père de la Révolution française (ce qui n'est exact que dans de très faibles proportions). Or, de telles récriminations ou restrictions ne peuvent conduire à rien dans notre temps. Ce

sont là des souverainetés qui ne s'abdiquent jamais une fois conquises, étant dans la ligne même de l'évolution vitale. Ce qu'il faut obtenir de chaque raison individuelle, c'est la considération, toujours plus efficace, de ses intérêts à *longue échéance*.

La souveraineté spirituelle sur la conscience de leurs contemporains, — souveraineté que Saint-Simon, puis Auguste Comte ont rêvé successivement à leur profit, — n'a donc pu leur être acquise; ils ont dû se contenter de régner sur des chapelles, nullement sur une Eglise universelle. Une telle revendication supposait même en eux un certain degré de manie, et cette disposition maniaque de la pensée s'est prononcée chez Comte, à mesure qu'il avançait en âge. Mais encore une fois, le maître et le disciple ont proclamé, chemin faisant, des vérités incontestables à côté de patents sophismes. Je dirai, chez le dernier ces mérites d'abord et ces illusions en second lieu (1).

(1) J'ai eu l'avantage de relire, en vue de ce travail, le *Cours de Philosophie positive* dans les volumes qui appartiennent à l'Institut de France et qui, tous, portent une dédicace de la main de Comte. Pour cinq d'entre eux, cette dédicace s'adresse à l'Académie des Sciences, objet des ambitions tout d'abord, puis des animadversions de ce bizarre esprit. — Un seul, le V^e est offert à l'Académie des Sciences morales et politiques dont l'auteur se croyait également digne; car il garda rancune au gouvernement de Juillet pour ne l'y avoir pas nommé d'office lors de la restauration de cette compagnie, en 1832. Chose curieuse, le V^e volume est celui dans lequel il traite ce corps savant avec le plus injurieux mépris.

LIVRE I

L'ASPECT RATIONNEL DU COMTISME

OU LE PROGRÈS SOCIAL

APPUYÉ SUR LE PROGRÈS DES SCIENCES. —

OUTILLAGE LOGIQUE DE L'ESPRIT HUMAIN

ET ENCYCLOPÉDIE MÉTHODIQUE

(1819-1838)

Comte s'est reconnu de fort bonne heure la vocation de réformateur social, en vertu d'une influence mystérieuse qu'il se gardera de nommer divine, puisque l'athéisme était dès ce temps son attitude mentale affichée, mais qui ne pouvait être autre, en son fond, qu'un mysticisme d'alliance avec quelque puissance métaphysique mal définie. Il a quelque temps appuyé ostensiblement ses espoirs d'avenir sur le progrès méthodique des sciences et ç'a été la période la plus féconde, la plus riche en résultats durables de son activité théorique. Pourtant ses premiers écrits de jeunesse laissent entrevoir quelles seront, sur plus d'une voie, les futures évolutions de son mysticisme vital; à ce titre, ils méritent un attentif examen.

Les deux opuscules de philosophie sociale qu'il a publiés en 1819 et 1820, sous la directe influence de Saint-Simon dont il était devenu le secrétaire (1),

(1) Leur titre est : *Séparation générale entre les opinions et les désirs. — Sommaire appréciation de l'ensemble du passé moderne.*

inclinent déjà toute la doctrine de son inspirateur vers l'une des propositions que celui-ci n'avait pas mise en très saillant relief, peut-être parce que, mieux que son jeune adhérent, il en sentait l'outrecuidance; la constitution nécessaire d'un nouveau pouvoir spirituel, d'une papauté scientifique conçue à peu près sur le modèle du pontificat romain. Saint-Simon professait que le pouvoir temporel devait changer de mains dans la société de l'avenir et passer des militaires aux industriels. Une telle réforme, indique le polytechnicien fraîchement émoulu qu'il a chargé de défendre ses vues, une telle réforme ne saurait s'accomplir sans qu'un changement homologue s'effectue aussitôt dans le pouvoir *spirituel*. Ne voit-on point que la confiance jadis accordée au clergé chrétien se porte chaque jour vers les savants davantage ? Ce sont désormais ces derniers que l'on croit *sur parole*, et sans aucun danger d'erreur, en conséquence des réserves que la raison indépendante se sent toujours en droit de formuler à l'égard de leurs affirmations doctrinales. Aujourd'hui, le peuple se montre *spirituellement confiant et subordonné à l'égard des chefs scientifiques*, de même qu'il l'est, temporellement, vis-à-vis de ses chefs industriels : — (un sentiment que le peuple n'a pas longtemps conservé, indiquons-le dès à présent; il suffit, pour s'en convaincre de donner un regard à l'évolution sociale du XIX^e siècle.)

De cette double remarque, poursuit Comte, on est en droit de conclure que la confiance se trouve organisée, dans le nouveau système, aussi bien que la subordination. La *capacité scientifique positive* sera le mérite qui conférera désormais le *pouvoir spirituel*. Jadis les théologiens étaient seuls compétents en matière de métaphysique générale. Les savants leur

ont été substitués par le progrès dans ce rôle. Dès le XI^e siècle de notre ère, tandis que les artisans des communes libérées commençaient de miner le pouvoir temporel féodal, la science, empruntée par l'Occident des Arabes, menaçait le pouvoir spirituel des papes. Dans le nouveau système social, ces deux pouvoirs, production et savoir qui sont aussi deux capacités, se partageront le gouvernement de la chose publique.

Ainsi le jeune Comte, savant ou qui se croit tel, réclame dès lors le pouvoir spirituel pour la science, tandis que le Saint-Simonisme proprement dit, penchera plus tard à le confier aux artistes, ainsi qu'on le sait. Avec le progrès des années — qui fut aussi pour lui le progrès de la manie mystique, par malheur, — il se considérera de plus en plus comme le savant par excellence, à titre d'inventeur de la plus haute des sciences à ses yeux, la Sociologie. Il se regardera donc comme le Messie délégué par le Dieu-Progrès au gouvernement du monde, comme le souverain pontife de la religion qui en ce temps sera constituée par ses soins de toutes pièces, et dans son dogme et même dans ses rites. Je vais dire par quels chemins il marcha d'abord vers cette conception singulière et audacieuse de son activité vitale.

CHAPITRE I^{ER}

LA FORMATION MENTALE DE COMTE ET SES PREMIÈRES AFFIRMATIONS THÉORIQUES

Né en 1798, à Montpellier, d'une famille honorable, mais de médiocre fortune, le jeune Auguste Comte fut confié dès neuf ans, comme élève interne, à l'Université impériale. Il fit des études brillantes, surtout en matière de sciences, bien que ce véritable « enfant du siècle » romantique ait toujours eu la discipline scolaire en horreur. Reçu dans les quatre premiers à l'Ecole polytechnique dès que son âge lui permit d'en subir les examens, il fut classé le neuvième lors de son passage de la première année d'études à la seconde dans ce grand établissement d'instruction publique; mais, affirme le docteur Robinet, son disciple et son premier biographe, ce classement fut influencé par les irrégularités de sa conduite et par son inaptitude aux travaux graphiques; ses mérites purement scientifiques l'auraient placé le premier. Nous ne pouvons contrôler cette interprétation des faits par son numéro de sortie parce qu'il n'y en eut point pour lui. Il se fit, en effet, renvoyer de l'Ecole à la suite d'une réclamation, particulièrement audacieuse vis-à-vis de ses chefs.

Joseph Bertrand qui fut secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences et membre de l'Académie française, a écrit de Comte dans la *Revue des Deux Mondes* en décembre 1896 : « Pendant toute sa vie, il devait conserver, avec le style d'un écolier, le savoir scientifique d'un bon élève. » Il faut s'incliner

devant la compétence de Bertrand sur ce dernier point, encore que la philosophie comtienne des sciences, qui a des traits ingénieux, ait dû nécessairement s'appuyer sur une assez vaste culture en ce genre. Mais je ferai de plus expresses réserves en ce qui regarde son style. Il est certain que, du premier jet, il écrivait fort mal et qu'il a fait tort à ses leçons philosophiques en imprimant, pour gagner du temps, la première rédaction de son *Cours*. Il a donc exposé sa sociologie à peu près comme un professeur de mathématiques spéciales démontre des théorèmes devant un tableau noir (et l'on sait que tel fut, très longtemps, son gagne-pain). Son second ouvrage, *Le Système de Politique positive* est encore plus cacographique. Mais ses *Opuscules* de jeunesse, mieux soignés dans leur rédaction, quelques passages de ses autres livres et surtout certaines pages de sa correspondance avec Clotilde de Vaux montrent qu'il pouvait fort bien écrire, de même qu'il savait fort bien penser par intervalles.

Il est certain qu'il quitta l'Ecole polytechnique avec la plus haute opinion de lui-même. Ses lettres à son ami Valat, professeur de mathématiques comme lui, nous disent les vastes ambitions de ses débuts dans la vie. Il comptait que les ouvrages de philosophie mathématiques dès lors projetés par lui le conduiraient très jeune à l'Académie des Sciences, ou même au secrétariat perpétuel de cette Académie, qui lui semblait une place enviable. M^{me} Comte, sa femme, prit au sérieux ces espoirs, — ce qu'il lui a reproché fort amèrement dans la suite, après qu'il les eut lui-même abandonnés, par contrainte.

I. — LES ORIGINES SAINT-SIMONIENNES DU COMTISME

En attendant la gloire, il fallait vivre. La famille du jeune homme avait peu de ressources et son renvoi de l'Ecole (ainsi que son obstination à ne point faire les démarches nécessaires pour y être réintégré), disposait mal les siens à lui venir en aide. Ce fut dans ces circonstances qu'il devint le secrétaire, et, jusqu'à un certain point, le collaborateur du comte de Saint-Simon, alors en pleine activité intellectuelle. On a suffisamment établi quelle fut sa grande admiration de ce temps pour cet original utopiste qu'il dénigra si violemment plus tard, au point de le caractériser comme un « jongleur dépravé » ! Le professeur Georges Dumas a fait remarquer, dans son excellente étude comparée sur ces *Deux Messies du Positivisme*, que cet homme qui se flatta toujours d'avoir rendu très ample justice à tous ses précurseurs, s'est au contraire montré profondément injuste, par orgueil pathologique, à l'égard du penseur qui fut véritablement et essentiellement tel à son égard — quoi qu'il en ait dit ou fait dire par ses disciples dans la suite. — En outre, Maistre, Bonald et Lamennais (première manière) furent alors lus par lui avec une attention soutenue et une adhésion à peu près entière; le premier fournissant argument à sa thèse du Progrès ininterrompu dans l'humanité par la réhabilitation du Moyen-Age et à ses précoces aspirations pontificales par l'apologie de la papauté ; le second, l'« admirable » Bonald ayant tiré, dira-t-il, des lumières décisives de l'expérience égyptienne et surtout romaine, pour réfuter les sophismes grecs sur la capacité gouvernementale de l'intelligence *lettrée*; le troisième enfin l'ayant séduit par ses doctrines ultra-

montaines de ce temps ; autre encouragement à restaurer un « pouvoir spirituel » digne de ce nom.

Comte oublia trop vite sa dette de reconnaissance à l'égard de Saint-Simon, parce que son extrême suffisance le conduisit bientôt à de graves démêlés avec son patron et parce que, quelques années plus tard, il ne vit plus cet initiateur qu'à travers l'école Saint-Simonienne proprement dite qui, de l'héritage spirituel de leur maître commun, s'occupait à développer d'autres aspects que lui-même. A ce point de vue, une lettre qu'il adressa à Michel Chevalier en 1832 est fort significative. Les Saint-Simoniens, y est-il dit, « savent « parfaitement que je n'ai jamais hésité, à aucune « époque, à regarder et à proclamer hautement « l'influence des idées religieuses, mêmes supposées « strictement et constamment réduites à leur moindre « développement, comme étant aujourd'hui, chez les « peuples les plus avancés, le plus grand obstacle aux « grand progrès généraux de l'intelligence humaine. » Notons bien qu'il soutiendra, dix ans après, tout le contraire, son évolution de Messie naturaliste s'étant faite exactement comme celle de son maître (et dans un cadre théorique quelque peu différent seulement parce que leur formation première avait été différente). Mais il n'a jamais pris conscience de cette similitude psychologique de fond qui les rapprochait l'un de l'autre, et son premier biographe, ou plutôt hagiographe, le Docteur Robinet, a cru pouvoir démontrer l'entière autonomie de sa pensée.

Tout au contraire, la démonstration de leur quasi-identité fut victorieusement réalisée il y a quelques années par M. Georges Dumas, dans l'ouvrage que j'ai mentionné plus haut (*Deux Messies du Positivism*). Il me paraît donc tout à fait superflu d'y revenir. Oui,

les idées essentielles du Comtisme sont celles de Saint-Simon et Comte l'avait d'ailleurs reconnu tout d'abord par une solennelle déclaration qu'il n'est jamais parvenu à infirmer dans la suite. Réciproquement, Saint-Simon a gratifié certain jour son jeune collaborateur d'un *satisfecit* dont les réserves elles-mêmes nous apprennent sous quel jour il considérait les premières publications du polytechnicien; à savoir comme des résumés exacts (et personnels seulement sur certains points de détails) du système social proposé par lui depuis quelque trente années déjà à ses contemporains. Or, nous verrons bientôt que ces écrits de jeunesse renferment en substance tout le comtisme de l'avenir. C'est même pourquoi les admirateurs de Comte ont pu lui faire un mérite de son extrême précocité théorique.

Je résumerai donc d'abord le contenu de ces opuscules, tout saint-simoniens, qu'il n'a jamais perdus de vue, qu'il a toujours regardés comme le programme de l'effort marqué par le Dieu-Progrès à son existence prédestinée et qu'il a réimprimés, vers la fin de sa carrière, dans l'ouvrage considéré par lui comme son principal titre à la gratitude de la postérité, afin d'établir la parfaite unité de son enseignement. L'originalité dont il fit preuve sur bien des points un peu plus tard sera mise en relief dans la suite de la présente étude.

II. — LES OPUSCULES DE JEUNESSE.

ESQUISSE DE LA DOCTRINE COMTIENNE

Le premier de ces essais (qui paraissaient dans des publications périodiques dont Saint-Simon ouvrait l'accès à son porte-parole), s'intitule *La Séparation*

générale entre les Opinions et les Désirs. Il est de 1819 et demeure assez insignifiant car l'auteur n'a que vingt et un ans à cette date. On y lit que tout le monde peut avoir des « désirs » en politique, mais que les « publicistes » seuls ont des « opinions » motivées dans ce domaine. Quand la politique sera devenue une science *positive* — c'est depuis longtemps ce que réclame Saint-Simon, — le public devra concéder aux *publicistes* et leur concédera *nécessairement* la même confiance, pour la politique, qu'il accorde présentement aux astronomes pour l'astronomie et aux médecins pour la médecine. On voit que la pensée du jeune homme est assez vague encore car rien n'est moins défini qu'un « publiciste », en notre civilisation. Mais c'est évidemment le titre dont il croit devoir se réclamer à cette date pour obtenir sans trop de délai l'accession au *pouvoir spirituel*, cette constante ambition de sa colossale volonté de puissance.

Son second travail, la *Sommaire appréciation de l'ensemble du passé moderne* qui est de l'année suivante, sera beaucoup plus développé. C'est une esquisse de philosophie de l'histoire mise au service de la même vue saint-simonienne, qui se révèle de plus en plus comme l'idée essentielle de Comte dès cette date; le pouvoir temporel ne saurait être remplacé dans une société par un pouvoir d'une nature différente, — comme il est advenu en France depuis la Révolution, — sans qu'une modification homologue ne soit apportée au Pouvoir spirituel dans le sein de la même société. La capacité *scientifique positive* est appelée à remplacer l'ancien pouvoir spirituel purement théologique. Désormais ce ne sont donc plus les publicistes, mais les *savants* qui sont présentés comme les prêtres ou pontifes de demain; certains savants à tout le

moins, ceux qui ressemblent le plus à Auguste Comte en personne, comme on l'a déjà deviné.

Ces mêmes pages posent également avec netteté le progrès social comme spontané, et, même comme incoercible, sans mentionner le facteur individuel de ce progrès; ce qui sera l'autre grand principe mystique de la construction sociale de Comte. La marche du progrès, dit-il, est *hors de notre dépendance*. Tout ce que nous pouvons faire, c'est d'obéir à cette *loi* du progrès, notre *véritable providence*, en pleine connaissance de cause. Dans cette clairvoyance, consistera le grand perfectionnement philosophique réservé à l'époque actuelle.

Voici maintenant le germe de son tableau hiérarchique des sciences. C'est ici un aspect très personnel de son élaboration du Saint-Simonisme, et peut-être le plus durable résultat de son œuvre, en dépit des lacunes et des illusions qui s'y mêlent. Jadis, exposait-il dès lors, nos connaissances étaient surtout théologiques ou métaphysiques; elle ne se sont dégagées de ces deux cadres trop étroits qu'au début du XVII^e siècle. A ce moment, la capacité scientifique a manifesté son véritable caractère, celui d'élément *spirituel* d'un nouveau système social. L'astronomie d'abord, puis la physique, la chimie, enfin la physiologie ont été successivement constituées en sciences *positives*; c'est-à-dire que, sur ces diverses provinces du savoir humain, l'influence des doctrines théologiques ou métaphysiques a été détruite aux yeux de tous les hommes instruits. Un *seul* complément fait encore défaut à l'achèvement *spirituel* du nouveau système social. L'influence des doctrines religieuses subsiste en *morale*, et, par suite, dans l'éducation. Il faut leur retirer ces domaines en fondant enfin la morale sur

l'observation des faits. — Comme si l'humanité, dans le passé, avait jamais fait autre chose !

Ensuite se présente sous la plume du jeune écrivain l'illusion rousseauiste de la *rationnalité achevée du peuple*, au moins du peuple français. Elle est fondée sur une « observation » dont nous allons constater la maigreur. Pour vivre sans contrainte et sans autorité, dit Comte, il faut avoir contracté, au *temporel*, certaines *habitudes* d'ordre, d'économie, d'amour du travail; il faut, au *spirituel*, s'être montré capable d'instruction et de *prévoyance*. Le Russe, qui mange son blé en semence (?) a besoin de maîtres. Le Français, qui mourut de faim *sans désordres* en 1794, a prouvé qu'il est *mûr*. En France, la masse entière de la nation sait souffrir la faim à côté du blé de semence sans y toucher. La population française *a donc contracté peu à peu les habitudes et acquis les lumières suffisantes pour vivre sous le nouveau système*; elle n'a plus besoin d'être gouvernée par la force ou par les *croyances* ! — Développement qui est rationnel en psychologie, car il ne fait point appel à la bonté, à la raison *naturelles*; mais très exagérément optimiste en morale, où l'optimisme n'est licite qu'à la condition de rester prudent.

Le peuple étant donc, dès à présent, *organisé*, temporairement et spirituellement, par rapport au nouveau système (saint-simonien), tout ce qui reste à faire pour l'établissement définitif de celui-ci, se réduit à établir des rapports convenables entre les *chefs* du nouveau système et ceux de l'ancien. *Le peuple a été éliminé de la question* ! — Et telle sera toujours la solution du Comtisme, en dépit de certaines inconséquences de détail vers 1848; il n'y sera guère question que des *chefs*, surtout des chefs spirituels. — Sans doute,

insiste en effet le jeune prophète, sans doute la question se résoudra *pour le peuple*; mais le peuple restera *passif* et extérieur à cette solution. (Ce qui est assez mal le connaître). Le seul danger qu'il y ait à craindre, la seule précaution qu'il y ait à prendre, c'est, pour les chefs, de ne pas se laisser détourner de leur but par les intrigues des ambitieux qui tendent à se disputer le pouvoir caduc de l'ancien système. L'état présent de la société montre en effet le coexistence d'un système caduc et d'un système *adulte*, dont le premier a perdu toute son influence sur les détails et *la moitié* de celle qu'il exerçait sur l'ensemble; dont le second domine dès à présent toutes les parties, et en outre *une moitié* de l'ensemble. Calculs trop précis qui rappellent les origines polytechniciennes de l'auteur ! Le nouveau système n'a plus qu'un échelon à gravir; au temporel, en s'emparant de la Chambre des Communes (française); au spirituel en établissant la morale sur des principes uniquement déduits de l'observation. Le Comtisme commence à se dégager ici du Saint-Simonisme, et ne s'en distingue pas à son avantage. Il est beaucoup moins souple, mais plus condensé en revanche, ce qui fera sa force plus durable.

III. — L'ESPRIT RÉVOLUTIONNAIRE.

LA DÉLÉGATION MESSIANIQUE DES SAVANTS.

LA LOI DES TROIS ÉTATS.

LE PROGRÈS INCOERCIBLE. — LE RÔLE DE L'ART

En mai 1822, à vingt-quatre ans, Comte publie le plus important des commentaires saint-simoniens de sa jeunesse, celui qui montre le plus de traits originaux en germe : *Le Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*; plan qui restera à

peu de choses près celui de son existence de labeur intellectuel et qui m'arrêtera donc plus longuement. On n'y retrouve pas l'optimisme des deux précédents écrits, car la vie difficile a versé l'amertume dans l'âme de l'auteur. Il ne discerne autour de lui désormais qu'une *profonde anarchie morale*; anarchie que sa conception du progrès incoercible le conduit à regarder comme *utile* dans le passé, car elle a sapé le système théologique et féodal; mais qui, par la prépondérance qu'elle maintient encore à la tendance *critique* et négative de l'esprit humain, forme désormais le plus redoutable obstacle aux progrès de la civilisation. Le temps est venu pour la société moderne de s'engager enfin sur la voie des réalisations *organiques*.

Ces dogmes, trop exclusivement *critiques*, de nos présents réformateurs, avance Comte après Saint-Simon, sont issus d'une première *Réforme*, la protestante, dont la philosophie du XVIII^e siècle français ne serait qu'une simple conséquence. — Et ceci n'est exact que dans une assez faible mesure, la philosophie du XVIII^e siècle sortant, pour une bonne part, du Naturalisme moderne dont les développements antérieurs avaient été des hérésies du catholicisme, plus récentes que le protestantisme, et, en dernier lien, le Quiétisme. Voici cependant une énumération de ces dogmes, prétendus *critiques*, qui se seraient fâcheusement imposés à l'esprit philosophique et révolutionnaire.

Le premier consiste dans la revendication d'une liberté de conscience sans limites; liberté qui fut utile naguère mais qui ne l'est plus depuis que la science politique tend à devenir positive à son tour, car on ne concède point la liberté de conscience *en astronomie*; partout il faut désormais faire confiance aux hommes *compétents* en ce qui touche aux *principes*. — Ceci est

essentiellement faux; car, au contraire, la liberté d'examen sans limite est toujours supposée en matière de science et l'adhésion aux principes posés par les compétences ne se fonde même que sur cette liberté, en dernier ressort. Ici l'utopiste Saint-Simon égare à jamais son disciple.

Le deuxième dogme *critique* de l'esprit révolutionnaire, c'est *la souveraineté du peuple*; utile également pour détruire, elle est devenue, une fois accomplies les destructions nécessaires, tout aussi *arbitraire que le droit divin des rois* (qui est fondé sur un autre mysticisme en effet). Ce dogme tend au démembrement général du corps politique en conduisant à *placer le pouvoir dans les classes les moins civilisées*. — Oui certes, le mysticisme naturiste suppose inspirés les incultes. Voilà donc qui est rationnellement vu cette fois, mais en contradiction d'ailleurs, comme cela le restera toujours dans le Comtisme, avec un certain optimisme mi-partie psychologique et mi-partie moral sur l'actuelle *maturité* du peuple, dont nous avons déjà constaté quelque chose dans le précédent opuscule. Et, en outre, ce dogme-là n'est nullement critique ou négatif, mais au plus haut point affirmatif en son essence, supposant l'alliance divine en faveur du peuple. — Ainsi, dans la réfutation de la doctrine révolutionnaire, présentée à tort par Comte comme critique et négative, nous rencontrons dès le premier abord un point de vue intenable, l'hostilité contre le libre examen, et une juste constatation d'expérience; le danger de cette conception mystique qui est la souveraineté de droit divin concédée au Peuple.

Un troisième faux pas de l'esprit révolutionnaire, selon l'opuscule qui nous occupe en ce moment, c'est de n'être point parvenu à constituer le *nouveau pouvoir*

spirituel désirable qui est le pouvoir spirituel des *savants*, et des savants exactement façonnés d'après le type d'Auguste Comte, c'est-à-dire plus portés aux spéculations théoriques sur la science dans son ensemble que capables d'en avancer quelque branche par leur propre effort d'invention. Lors de l'établissement du Christianisme, expose-t-il afin de justifier son sentiment sur ce point, la *théorie* fut mise entre les mains d'un pouvoir spirituel organisé; conception grandiose, principale origine de la vigueur et de la constance admirable qui appartinrent au système théologique et féodal dans le temps de sa grandeur (selon le livre de Joseph de Maistre sur le pape) et qui doit donc être *précieusement conservée* dans le système destiné à remplacer celui de l'ancien régime. Seulement les travaux *théoriques* ne devront plus être abandonnés, comme on l'a fait trop longtemps, aux *légistes*, conduits par des principes *métaphysiques* entièrement périmés (1). Ils doivent être confiés aux *savants*, seuls en possession de former des combinaisons théoriques d'un caractère positif.

Songeant à satisfaire son maître et surveillant de cette époque Saint-Simon, mais bien davantage encore à se préparer le pontificat pour lui-même, Comte ajoute ici en note : « Nous comprenons au nombre des
« savants, conformément à l'usage ordinaire (? ?), les
« hommes qui, sans consacrer leur vie à la culture
« spéciale d'aucune science d'observation (c'est son
« cas) possèdent la capacité scientifique, qui ont fait

(1) Obéissant à une tendance de prosélytisme et d'universel ménagement qui se retrouve aussi chez Fourier vers la même date et qui persévéra chez Comte, celui-ci concède dans une note aux légistes, détrônés de la sorte par sa propre volonté de puissance, qu'ils resteront utiles encore, mais au second plan et comme vulgarisateurs de sa doctrine sociale.

« de l'ensemble des connaissances positives une étude
« assez approfondie pour être pénétrés de leur esprit
« et se sont familiarisés avec les principales lois des
« phénomènes naturels. A cette *classe de savants, trop*
« *peu nombreux encore*, est sans doute réservée
« l'activité essentielle dans la formation de la nouvelle
« doctrine sociale. » Quant aux autres savants, Comte
les écarte dès lors de cette essentielle activité, c'est-
à-dire du pouvoir spirituel futur, mais d'une main
beaucoup plus douce qu'il ne le fera quinze ans après,
et avec ces prévenances de mots, à la mode de Fourier,
que nous venons de constater dans la proscription des
légistes : « Les autres savants, poursuit-il en effet,
« sont trop absorbés par leurs occupations particu-
« lières et même trop affectés encore de certaines
« habitudes *vicieuses* pour qu'ils puissent être
« vraiment actifs dans l'établissement de *la science*
« *politique*. Mais ils rempliront une fonction très
« importante dans cette grande fondation, quoiqu'une
« fonction *passive* : celle de *juges naturels* des travaux
« (réalisés par les savants non spéciaux). Les résultats
« obtenus par les hommes qui suivront la nouvelle
« direction philosophique n'auront de valeur et
« d'influence qu'autant qu'ils seront adoptés par les
« savants *spéciaux*, comme ayant le même caractère
« que leurs travaux habituels. » Et voilà une
compétence qu'il ne tardera guère à leur refuser avec
outrage.

Ayant ainsi caractérisé l'esprit révolutionnaire, —
de façon aussi incomplète que discutable d'ailleurs, —
et revendiqué le pouvoir spirituel pour les demi-savants
tels que lui-même, l'opuscule le plus important de
Comte vient à esquisser sa philosophie de l'histoire et
propose un premier exposé de sa célèbre loi des « trois

états », qu'a revêtus ou revêtira successivement toute science; une loi qui a besoin d'être assez largement amendée, elle aussi, pour demeurer acceptable, comme je le montrerai très amplement par la suite. Littré a établi que Turgot l'avait pressentie et sans doute en retrouverait-on dans l'*Encyclopédie* de Diderot les premiers linéaments. Examinons dans quels termes Comte l'a formulée d'abord. En toutes choses, dit-il, le savoir humain passe par trois états ou stades successifs qui se suivent dans un ordre invariable. En premier lieu, par l'état théologique ou fictif, *seul* mode de pensée qui, aux temps primitifs, ait la vertu de lier entre elles les observations isolées des sens; seul instrument qui permette alors de raisonner sur les faits en soutenant l'activité de l'esprit humain. Ayant toujours besoin d'un point de ralliement quelconque, cette activité s'attachera passionnément à l'idée d'une intervention divine et d'une volonté surnaturelle derrière chaque phénomène particulier. Pour ma part, je crois les notions théologiques plutôt issues des exigences de l'action que de besoins purement intellectuels. C'est en cherchant des alliés surhumains pour son effort vital et en conjurant les adversaires supposés de cet effort que l'homme primitif a dû lier à sa conception de tels alliés ou adversaires les observations que lui apporte l'expérience, que lui conserve la mémoire, que lui permet d'associer par leurs traits communs ce germe d'une faculté de synthèse, la raison, qui doit exister dès ce moment dans son esprit. Toutefois la demi-clairvoyance de Comte sur ce point et la reconnaissance qu'il conserve à la conception théologique du monde n'en sont pas moins remarquables après les aveugles colères du siècle « naturaliste » contre les religions initiales de l'humanité et

contre leurs élaborateurs. Peut-être y a-t-il encore là pour lui un héritage de la portion plutôt expérimentale que naturiste des enseignements encyclopédiques.

Longtemps après la conception théologique des phénomènes apparaît leur conception *métaphysique* ou abstraite. L'analyse de cette période de la pensée humaine restera toujours le point faible de la philosophie comtienne de l'histoire, parce que, en fait, ce que Comte appelle la métaphysique est de la théologie à peine évoluée, et qu'au total, il n'y a guère que *deux* états du savoir humain : l'état mystique ou prélogique, et l'état expérimental ou logique, avec de nombreuses étapes intermédiaires. J'aurai l'occasion de présenter plus à loisir cette rectification nécessaire au Positivisme dont je ne considère actuellement que le premier exposé de quelque ampleur. Je dirai donc seulement ici que, dès 1822, la métaphysique est présentée par Comte comme montrant un caractère *bâtard*, une valeur de *transition* tout au plus. Elle utilise en effet pour lier entre elles les observations de l'esprit humain, des idées qui ne sont plus tout à fait surnaturelles mais qui ne sont pas non plus entièrement positives. Ces idées sont des *abstractions* personnifiées (et, par exemple, la Nature) dans lesquelles l'esprit peut avoir à volonté ou le nom d'une Cause surnaturelle et mystique, ou l'énoncé abstrait d'une série de phénomènes. Un tel état du savoir humain suppose que les faits observés sont déjà nombreux et qu'ils ont été rapprochés entre eux suivant des analogies plus largement conçues qu'aux origines.

Enfin paraît l'état scientifique ou *positif* du savoir, celui qui associe les idées entre elles d'après des *lois* d'une portée générale; lois qui ont été suggérées par

les faits eux-mêmes et réduites peu à peu au plus petit nombre possible. Ces lois positives, le comte de Saint-Simon crut pouvoir les ramener à une seule, l'Attraction universelle, découverte par Newton, et Comte lui-même a donné l'attraction comme exemple de la Loi unique qui pourrait bien finalement relier entre elles, après de nouveaux efforts de synthèse, toutes les observations ou expérience humaines. Quoi qu'il en soit de ces perspectives d'avenir, il estime que les quatre sciences à ce moment regardées par lui comme fondamentales, l'astronomie, la physique, la chimie et la physiologie, ont atteint le stade *positif* de leur évolution après avoir passé par les deux autres stades. Il faut maintenant que la politique et la morale, attardées jusqu'ici dans les deux premiers stades, se voient enfin conduites jusqu'au troisième. Et l'on lit entre les lignes de son texte que c'est là désormais la tâche assignée par lui comme but à son existence.

Présentement, insiste-t-il, la politique des rois (des souverains associés entre eux par la Sainte-Alliance) est théologique puisqu'elle s'appuie sur leur prétention à un droit *divin*. En revanche, la politique des Peuples, la politique révolutionnaire, exprime l'état *métaphysique* de cette discipline de la pensée, puisque cette politique est fondée sur la supposition abstraite et *métaphysique* à l'avis de Comte, d'un *contrat social* primitif, antérieur à tout développement des facultés humaines par la civilisation; puisqu'en outre le moyen habituel de raisonnement qu'elle emploie est le recours aux *droits* envisagés comme *naturels* et communs à tous les hommes; droits qu'elle fait garantir par ce contrat prétendu, ce qui est encore de la *métaphysique*.

Sa définition de la politique *scientifique* ou *positive* qui doit remplacer les insuffisantes politiques anté-

rieures sera solide et sainc. La politique positive, dit-il, considère l'état social comme résultant toujours de l'organisation humaine, étudiée par la biologie ou physiologie, et aussi *de la tendance spontanée de l'homme à agir sur la nature pour la modifier à son avantage*. Je dirais en d'autres termes que l'état social résulte de notre volonté de puissance ou impérialisme vital essentiel qui devient de plus en plus rationnel par son expérience accrue, puis synthétisée en raison et dont le terme sera la conquête de la Nature par l'espèce humaine. La *Politique positive* à l'origine des recherches de Comte, devait donc être un exposé de l'action collective que les hommes civilisés peuvent dès à présent exercer sur la Nature pour la modifier de plus en plus à leur avantage. Mais, par malheur, cette politique sera tout autre chose sous sa plume vingt ans plus tard, quand il en abordera l'élaboration détaillée.

Après cette indication, fort pénétrante, voici venir l'un des aspects les plus regrettablement mystiques du Contisme et qui en restera toujours l'une des assises essentielles : l'illusion de la marche en avant tout à fait incoercible du progrès humain. Il faut, dit-il en propres termes, considérer la marche de la civilisation comme assujettie à une loi invariable, fondée sur *la nature des choses*; il faut admettre que cette civilisation se perfectionne sans cesse et ne saurait marquer un recul; assertion qui l'oblige à s'inscrire en faux contre une des croyances les plus enracinées dans les esprits depuis la Renaissance (ou même auparavant), à proclamer bien haut que le Moyen-Age européen fut *très supérieur* aux civilisations antiques, même à la grecque et à la romaine. Sa reconnaissance à l'égard de Joseph de Maistre procède en partie de ce que ce

publiciste paradoxal lui a procuré des arguments pour appuyer cette thèse insoutenable.

Enfin, dans ce troisième opusculé de Comte, qui reste de beaucoup le plus important parmi les six essais de sa plume, antérieurs à la publication du *Cours de Philosophie positive*, on rencontre un passage curieux sur le rôle de l'art mis au *service* de la pensée scientifique, en vue de réaliser le progrès social; subordination que l'école Saint-Simonienne proprement dite n'acceptera nullement pour l'Art, considéré par elle comme pourvu d'une plus directe délégation messianique du Dieu-Nature. Selon Comte, les *savants* auront la charge de créer la politique positive, mais leur travail ne pourra être poussé jusqu'à ce point où le Système nouveau serait livré aux industriels afin qu'ils le missent, tel quel, en pratique. Non, l'*imagination* devra d'abord entrer en jeu pour réaliser une tâche, *secondaire*, sans nul doute, si on la compare à celle dont les savants auront eu le privilège, mais indispensable cependant. Afin d'établir un nouveau système social, il ne suffit pas qu'il ait été conçu comme il doit l'être; il importe encore que la masse de la société se *passionne* pour sa réalisation prochaine. L'exaltation est en effet un besoin de l'homme qui entre dans une carrière nouvelle. Sans cette exaltation (autre nom de la conviction mystique d'alliance supraterrrestre), l'homme ne pourrait jamais vaincre suffisamment son inertie naturelle. Et il est très vrai de dire que le mysticisme est un incomparable tonique de l'action. Seulement, là où il entre en jeu, on ne saurait plus parler de science, ni d'attitude « positive » et l'on pourrait répondre à notre polytechnicien philosophe : « Passionna-t-on jamais pour l'astronomie ? »

Il est certain, poursuit Comte imperturbable, qu'on

ne *passionnera* pas la masse des hommes pour un système quelconque en leur prouvant que ce système agit dans le sens de la civilisation. Il faut encore leur présenter le tableau *animé* des améliorations qui doivent résulter du nouveau système. De telles perspectives peuvent seules déterminer les hommes à faire en eux-mêmes la *révolution morale* nécessaire pour que le nouveau système puisse s'établir. Ces perspectives séduisantes peuvent seules *refouler* (je dirais plutôt *éperonner*) l'égoïsme devenu prépondérant par la dissolution de l'ancien système et qui, lorsque les idées auront été éclaircies par les travaux *scientifiques*, sera le seul grand obstacle (oh ! combien) au triomphe du nouveau. Eh bien, tel est précisément le rôle qui appartient aux *Beaux-Arts*. Ils devront provoquer l'adoption universelle du plan scientifique, pour que les industriels puissent mettre le système en activité immédiate. Ainsi la Politique positive investit l'*observation* de la suprématie accordée jusqu'ici à l'imagination par la politique « conjecturale ». Mais, en même temps (ceci est une avance aux artistes selon le mode de propagande de Fourier), elle confie à l'imagination un rôle *bien supérieur* à celui que cette faculté remplit dans la politique théologique des rois et dans la politique métaphysique des peuples, où quoique souveraine, elle languit entre des idées et des tableaux *monotones*, depuis que l'espèce humaine se rapproche à grands pas de l'état *positif*. — Comte ne reviendra plus à cette naïve utilisation de l'esthétique qui, toutefois, tiendra une place honorable dans sa construction finale. Mais des artistes romantiques tels que Hugo, Vigny, Lamartine eussent été loin de se trouver satisfaits par une si indirecte participation à la délégation divine ici-bas.

IV. — LA « SÉPARATION DES POUVOIRS »

REVENDEICATION ESSENTIELLE DE COMTE

Le quatrième opusculé, les *Considérations philosophiques sur la science et les savants*, publié à la fin de 1825, reste très inférieur au précédent. Comte est à ce moment marié, et, si nous en croyons ses confidences de vieillesse, fort malheureux en ménage (Je vais revenir dans un instant sur son mariage). C'est quelques semaines plus tard qu'il sera frappé d'aliénation mentale. Il n'y a donc à retenir de ses pages aucune suggestion que l'on ne doive retrouver, beaucoup mieux présentée, dans le *Cours de Philosophie positive*, alors préparé avec une fiévreuse activité par son auteur.

Le cinquième travail juvénile de Comte parut en mars 1826, à la veille même de son accès de folie, qui devait éclater le mois suivant. Ces *Considérations sur le pouvoir spirituel* sont donc également fort confuses. Elles nous intéressent toutefois par le plaidoyer qui s'y rencontre en faveur de l'idée *messianique* chère à Saint-Simon et que l'élève de ce maître a faite décidément sienne. Cette idée, c'est la nécessaire *séparation des pouvoirs* spirituels et temporels, qui devra se voir restaurée dans l'avenir, après avoir été déjà magistralement réalisée dans le passé. Une papauté sera conférée au rénovateur de la société moderne; que ce rénovateur s'appelle Saint-Simon, comme le croyait fermement celui-ci, ou qu'il doive se nommer Comte, comme ce dernier n'en douta jamais. Comte seul a pu se donner dans les dernières années de sa vie, grâce à la manie qui envahissait de nouveau sa pensée,

l'illusion qu'il allait voir réaliser à bref délai le rêve pontifical de son existence entière.

Dans son opuscule de 1826, il nous apprend qu'au Moyen-Age, sous le pouvoir spirituel des papes de Rome, on put contempler une fort belle ordonnance des monarchies européennes. Mais depuis qu'elles ont prétendu absorber en elle le pouvoir pontifical, ces diverses monarchies sont rentrées, les unes vis-à-vis des autres, dans l'état *sauvage*, régi par la seule force, et les rois ont pu faire graver sur leurs canons : *Ultima ratio regum*. Jadis, si l'on en croit Maistre, Portugais et Espagnols évitèrent tout conflit sur le continent américain parce que, dans une simple bulle, le pape Alexandre VI (de fâcheuse mémoire cependant et vivant dans un siècle où l'action papale avait dès longtemps perdu toute vertu selon Comte) sut tracer équitablement une ligne de frontières entre leurs établissements coloniaux. Il est certain, concéderai-je ici, que l'action d'une sage autorité suprême est un grand bienfait dans un groupe de nations assez raisonnables pour en accepter la discipline; mais celle des papes avait une assise mystique ou « théologique » comme dit Comte et sa force était là pour la plus grande part. Le Comtisme ne restaurera (par anticipation) un pouvoir spirituel analogue qu'en revenant lui-même aux plus patentes spéculations mystiques, ainsi que je le dirai dans la suite.

A l'avis de Comte, la répression par l'opinion ne peut s'exercer sans avoir l'appui d'une *autorité spirituelle* incontestée. Car telle est la vieille expérience du genre humain dont la philosophie catholique a systématisé le résultat général, — conformément à cette *profonde quoiqu'essentiellement empirique* connaissance de notre nature qui la caractérise (mais une telle connais-

sance peut-elle être autre chose qu'*empirique*). — Elle a en effet présenté comme vertu essentielle, comme base immuable du bonheur privé et de l'ordre public, la *foi*, c'est-à-dire la disposition à croire *spontanément, sans démonstration préalable*, aux dogmes proclamés par une autorité *compétente* ! — Quelle singulière tournure d'esprit, fruit de la période naturaliste de la pensée moderne que ces exigences scientifiques en certains domaines, et cette injonction de pratiquer la foi du charbonnier dans les questions morales et sociales.

Certes, concède Comte, chacun devra dès lors appliquer à ses cas particuliers la doctrine sur laquelle il aura fait acte de foi; mais, quant à la construction même de cette doctrine, chacun n'a d'autre droit légitime que d'en *solliciter* la rectification *partielle*, quand l'expérience a constaté qu'elle ne remplissait pas suffisamment son but pratique sous un rapport quelconque. C'est au *pouvoir spirituel*, averti de la sorte, qu'il appartient d'effectuer alors, dans la doctrine les changements convenables. Tel est du moins l'état *normal* du gouvernement humain; et, dans toute autre hypothèse, la société doit être regardée comme se trouvant en état de révolution véritable. — A mon avis, cet état normal est un idéal rationnel à réaliser par le progrès de l'expérience synthétisée dans l'espèce, — ce qui est aussi le cas du *Contrat social* dans l'utopie de Rousseau.

Aujourd'hui, reprend Comte, — afin d'appuyer sa suggestion politique essentielle et, plus tard, sa candidature à la papauté positiviste, — aujourd'hui, on admet bien la nécessité d'une *doctrine sociale*; mais on méconnaît encore la nécessité, non moins pressante, d'une classe (sacerdotale) ayant pour destination

spéciale et permanente de vivifier cette doctrine. Or une telle conviction incomplète, bien que politiquement stérile encore, puisqu'elle revient à désirer la fin sans accepter les moyens, ne saurait manquer de se compléter promptement quand elle sera très répandue. Peut-on en effet tarder bien longtemps à reconnaître que toute doctrine suppose des *fondeurs*, et exige absolument des *interprètes* ? Le peut-on surtout lorsque ces interprètes se produisent déjà *spontanément* (ainsi qu'en témoignent les publications d'Auguste Comte ?) C'est une regrettable habitude engendrée par la doctrine *critique* (celle des révolutionnaires) que de faire prédominer le point de vue purement matériel dans les considérations sociales. On finit par croire que les immenses avantages du mode industriel de la production dispensent de toute véritable *organisation spirituelle*. Au vrai, celle-ci n'est pas moins indispensable dans l'ordre des relations industrielles que dans l'ordre de la préparation militaire.

Enfin, elle est encore plus essentielle pour régler les relations de peuples à peuples. Et voilà pourquoi, à l'exemple du Moyen-Age catholique, il faut à la société positive qui va naître une organisation *spirituelle*. Tels sont les enseignements, fort intéressants, du cinquième opuscule de la jeunesse de Comte ; son inspiration, si souvent mystique ne saurait surprendre grandement à la veille de sa folie déclarée ; mais elle est demeurée, ensuite, celle de son existence théorique tout entière.

Je ne vois rien d'intéressant à tirer du sixième opuscule qui est daté d'août 1823 après la guérison du malade, et intitulé : *Examen du Traité de Broussais sur l'Irritation*. Il y revient seulement, dans ses

dernières pages, sur le problème du *pouvoir spirituel* qui n'a pas cessé de hanter son cerveau puissant et maniaque; mais j'en utiliserai les données quand je traiterai plus amplement de l'obcession pontificale de Comte, après son entier épanouissement dans la pensée du vieillard.

Les diverses affirmations que je viens d'emprunter à ses publications de jeunesse font pressentir toute l'orientation ultérieure de sa pensée constructive. Une autre source précieuse de renseignements sur cette période de sa vie est sa correspondance avec son ami Valat. Il lui indique par exemple, dès le 21 mai 1824, ce que sera son premier ouvrage de longue haleine et il en trace le plan à peu près en ces termes : La politique doit devenir une science, et une science *positive*, car cela terminera l'époque révolutionnaire. Mais il y faudra un *pouvoir spirituel* représenté par un *clergé*. En attendant, obéissons aux gouvernements établis qui se valent tous, parce qu'ils ne valent rien ! — Attitude qui fut celle de Descartes, cet autre intéressant mystique. — A Valat, confident de sa pensée intime, Comte dit encore sa vocation irrésistible et l'œuvre de sa vie déjà tracée par avance : ce sera la constitution d'une *philosophie scientifique* ou positive d'abord; puis l'application de cette philosophie à la politique aussitôt que possible — d'où ses deux grands ouvrages, dont le second déçoit singulièrement si le premier a quelques mérites durables. — A cette époque, il formule encore ses projets d'avenir avec une certaine modestie et une réserve de bon goût qui disparaîtront trop rapidement de ses écrits, sous l'influence des déceptions de tout ordre que prépare la vie véritable aux mystiques; sous l'influence, en outre de la manie toujours présente en son étrange cerveau. Devenue soudainement aiguë en

1826, elle se calmera peu après, demeurera larvée pendant quinze ans, puis ressurgira lentement vers 1842 pour ne cesser de grandir ensuite jusqu'au terme de sa carrière.

On constate encore, dans ses lettres à Valat, qu'il est déjà l'admirateur de l'allemand Gall et de sa physiologie cérébrale hasardeuse; il la déclare *positive*; mais il ne mentionne pas encore la prétendue « découverte » des instincts sympathiques sous le crâne humain par le savant d'Outre-Rhin. Il accepte ou même admire l'Economie politique telle que l'ont exposée Smith et Say, et restera, au total, fidèle à cette façon de voir, n'ayant guère condamné avec violence que les économistes plus récents, insuffisamment interventionnistes à son gré. Enfin, il résume fort nettement ses convictions essentielles le 25 décembre 1824 par cette déclaration péremptoire : « Nous sommes dans un état anarchique. En cent ans, l'*égoïsme* finirait par tout détruire. C'est une vérité qui a été mise *en évidence complète par les hommes d'état rétrogrades*, Maistre, Lamennais (première manière) et autres. Donc l'*organisation spirituelle* de la société est nécessaire. Donc il faut un code d'opinions politiques et morales *démonstrables*. Mais, jusque dans soixante ans d'ici, respect des institutions existantes. » Tout cela reste saint-simonien de fond, l'originalité de Comte ne se manifestant que dans quelques modifications de détail aux enseignements de son maître; ces modifications vont être toutefois par lui développées avec méthode et tenacité, jusqu'à faire de ses propres ouvrages les manifestes d'un système assurément personnel, qui a exercé une durable influence.

CHAPITRE II

LA NAISSANCE DOULOUREUSE DE LA PHILOSOPHIE POSITIVE

Peu après la date que porte la lettre dont je viens de citer un passage, se produisit, dans l'existence de Comte, la fâcheuse péripétie de son absurde mariage. Il avait eu quelque temps pour maîtresse, au cours des années précédentes, une femme mariée, d'origine italienne qui lui avait donné, croyait-il, un enfant; enfant que le mari considérait cependant comme le sien. Puis, cette liaison s'était dénouée. Il allait en contracter une autre qui pesa lourdement sur sa vie.

En ce qui touche à son mariage, notre source principale d'informations est une *Addition secrète* qu'il fit à son testament sur le tard, et qui ne devait être rendue publique que dans certaines circonstances particulières. Ces circonstances s'étant produites, à l'avis de ses exécuteurs testamentaires, l'*Addition secrète* a été imprimée avec le testament lui-même. Elle est datée du 7 aristote 68, selon le calendrier positiviste provisoire, c'est-à-dire du 3 mars 1856, peu de mois avant la fin du testateur. Les faits y sont vrais, sans nul doute, mais leur interprétation par l'intéressé reste au plus haut point sujette à contestation. Comte a si radicalement varié dans son appréciation morale de sa femme, la manie qui s'empara totalement de son cerveau pendant les dernières années de sa vie lui laissait si peu de clairvoyance psychologique ou même de sang-froid vis-à-vis de quiconque se refusait à plier les genoux devant

son despotisme pontifical, que ces lignes outrageantes doivent être interprétées avec quelque prudence. Empruntons-leur toutefois les données que, seules, elles sont capables de nous fournir.

I. — LE BOULET AU PIED

« Fatal secret » ou « honteux mystère », tels sont les qualificatifs qui préparent d'abord le lecteur de l'*Addition secrète* aux révélations qu'il y va trouver touchant « l'indigne épouse » Caroline Massin. Après quoi, les confidences du mari séparé depuis près de quinze ans de sa compagne commencent leur cours en ces termes : « La malheureuse que j'épousai le
« 19 février 1825, à la quatrième mairie de Paris,
« naquit en juillet 1802 à Châtillon-sur-Seine d'un
« comédien et d'une comédienne de province qui ne
« furent jamais mariés et se séparèrent bientôt... Non
« moins dépourvue de principes que de sentiments, la
« mère, totalement dépravée, n'éleva sa fille que pour
« (ici j'altère un peu le texte trop cru) que pour la
« vendre; ce qui ne se ferait pas, disait-elle, à moins
« de mille écus. Son esprit étant aussi frivole que son
« cœur était vil, elle dressa cette enfant, trop disposée
« par sa propre sécheresse, à ne considérer les hommes
« que comme des objets d'exploitation qu'une jolie
« femme devait toujours mouvoir suivant ses
« caprices. » *La Femme et le Pantin* dès ce temps, ainsi qu'on le voit ! Mais le pantin conjugal allait se montrer peu souple et finir par rompre son fil !

« Ma première rencontre avec cette jeune fille
« poursuit Comte, se fit d'une manière trop caracté-
« ristique, le 3 mai 1821, jour de fête officielle pour le
« baptême du duc de Bordeaux. C'était au Palais

« Royal, dans les fameuses *Galeries de bois*...
« encombrées d'oisifs qui s'y promenaient... et parmi
« lesquels circulaient beaucoup de filles publiques...
« Tel fut le milieu qui me fournit une épouse ! (Elle
« avait dix-huit ans, remarquons-le.) Après l'avoir
« suivie cette fois, je la revis souvent, rue Saint-
« Honoré, quand mes finances me le permettaient.
« Elle était alors inscrite *depuis deux ans* à la police,
« parce qu'elle fut bientôt abandonnée du jeune avocat
« à qui sa mère la vendit, M. Cerclet, mort en 1847, je
« crois, secrétaire de la présidence de la Chambre des
« Députés et rédacteur en chef du *Producteur* en
« 1825. » Comte écrivit dans cette revue, car il fut
bientôt mis en relations avec Cerclet par M^{me} Comte.

« Dès nos premiers contacts, reprend-il, elle m'avait
« souvent parlé de mariage quoiqu'en paraissant
« plaisanter... dangereuses plaisanteries envers un lien
« qui ne devrait jamais devenir l'objet d'allusions
« frivoles ! En mars 1824, elle vint me proposer de
« vivre ensemble comme préambule conjugal... Je fus
« ainsi conduit à mes premiers emprunts pour nous
« installer rue de l'Oratoire, vis-à-vis du temple
« protestant... Je me crus moralement engagé par
« suite d'une confiance qui n'était qu'apparente et je
« fis à mon père une demande qu'il refusa justement.
« Outre que j'étais trop dépouillé des préjugés les
« mieux institués, sans les avoir encore reconstruits,
« ma vocation philosophique me faisait dès lors sentir
« le besoin d'une intime affection, propre à compenser
« les lacunes involontaires de mon éducation morale.
« Me croyant incapable, faute d'agréments et de
« beauté, de jamais plaire aux femmes, je voulus ainsi
« m'en attacher une par un sacrifice exceptionnel. Ce
« généreux calcul aurait probablement réussi sur

« toute autre âme que mon dévouement aurait tiré
« d'une telle carrière... Un officier de paix, co-témoin
« pour l'indigne épouse avec M. Cerelet (!) obtint sa
« radiation totale de l'infâme registre, où ma mère ne
« put retrouver sa trace en 1826, pendant ma crise
« cérébrale, malgré les informations qu'elle avait
« spécialement reçues à cet égard ! »

La confession est honorable par sa sincérité sans ambages, mais ces aveux nous apprennent combien superficielles étaient encore, à la date de 1825, les préoccupations morales manifestées par Comte dans ses publications de jeunesse. Peu après son mariage, il entreprit de trouver quelques ressources dans une exposition orale de sa philosophie novatrice qui avait commencé de se préciser dans sa pensée et il commença, devant quelques amis, un cours payant, qui fut la première ébauche de son grand ouvrage essentiel en six gros volumes, le *Cours de Philosophie positive*. Les leçons devaient être assez amples dès lors, car il parlera couramment cinq heures d'affilée par la suite. Il abusa donc imprudemment de ses forces cérébrales pour fournir le travail intense que lui imposa la préparation de ce cours; et cela au moment même où sa vie de ménage lui occasionnait les plus cuisants soucis, comme on le constate par la tristesse morne qui règne dans l'une de ses lettres à Valat, celle du 16 novembre 1825. Interrogeons plutôt toutefois l'Addition secrète qui, trente ans plus tard, se montrera sur ce point autrement explicite : « Elle n'a jamais
« avoué, écrit-il en parlant de sa femme, sa profonde
« participation à l'avènement de ma crise cérébrale,
« afin de mieux faire valoir sa conduite pendant les
« huit mois de mon incarcération médicale, seule
« phase honorable de toute sa vie... Elle commença

« ses turpitudes en voulant bientôt m'imposer les
« visites de M. Cerclet, ce qui suscita sa première
« séparation, *immédiatement suivie de mon explosion*
« *cérébrale*, quatorze mois après le fatal mariage ! »
C'était, en effet, bien des épreuves pour un homme
d'éducation, malgré tout, traditionnaliste et nullement
préparé à devenir un cynique.

« Pendant les premières années de notre union,
« achève l'époux mal inspiré, cette femme, habituée à
« l'aisance facilement obtenue, se montrait, sans
« scrupules, disposée à reprendre son métier primitif
« aussitôt que nous éprouvions des embarras pécu-
« niaires... Elle osa me proposer pour la dernière fois
« d'accueillir un riche galant vers la fin de 1829,
« quand je venais d'accomplir chez moi mon cours
« décisif de philosophie positive, quatre ans avant que
« la petite vérole l'eut défigurée. » Il semble en effet,
et la correspondance de Comte en fait foi, que, de 1830
à 1838 environ, il y ait eu quelque rémission dans les
dissentiments chroniques qui troublèrent cet invrai-
semblable ménage ! Après quoi, l'incompatibilité
d'humeur se manifesta de nouveau plus irrémédiable
que jamais, pour devenir tout à fait intolérable en
1842, date de la séparation définitive, ainsi que nous
le verrons.

Comte subit donc une crise de folie bien caractérisée
à la fin d'avril 1826 et reçut alors les soins courageu-
sement dévoués de sa femme, pendant la « seule phase
« honorable » de la vie de cette dernière. Elle le reprit
en effet près d'elle, au bout de huit mois d'internement,
et cela en dépit des dangers que pouvait lui faire courir
l'agitation continuée et les violences imprévues du
malade : agitation portée parfois jusqu'aux gestes
meurtriers de l'inconscience. Lorsqu'il fut ainsi rentré

dans le cadre habituel de sa vie, Comte se remit assez rapidement et assez complètement pour achever l'exposition orale de sa philosophie positive avant la fin de 1829, comme il vient de nous le dire. Il se préoccupa tout aussitôt de répandre sa doctrine par le livre. En 1830, quelques jours avant la révolution de juillet, paraissait le premier volume de son *Cours*, consacré à la philosophie de la science mathématique. Deux longs chapitres d'*exposition* offraient, au préalable, une utile synthèse de sa pensée réformatrice telle qu'il l'avait arrêtée dans son esprit dès cette époque de sa vie. Il sera bon de nous y arrêter un instant.

II. — LES PROCÉDÉS DE LA LOGIQUE ET L'ENCYCLOPÉDIE DU SAVOIR HUMAIN

Comte a toujours eu la prétention d'avoir créé un système philosophique au sens habituel de ce mot, et même la seule philosophie qui ait jamais été digne de ce nom. Au vrai, il a donné des considérations sur la logique de l'esprit humain dans son développement, — considérations qui sont assurément ingénieuses car elles lui valurent l'estime de quelques savants en France et en Angleterre; — puis en outre une philosophie de l'histoire assez arbitraire mais qui présente des aspects intéressants. A cela se réduit son œuvre vitale et la part est belle encore, ainsi que nous allons le voir. — Son disciple Littré, qui ne discerna que fort tard les dispositions maniaques de son cerveau puissant mais incomplet, Littré a toujours jugé qu'il avait droit au titre de philosophe. Le quatrième des articles retentissants du *National* par lesquels ce médecin philosophe mit à la portée du public, en quelques

pages, la substance des six gros volumes qui forment le *Cours de Philosophie positive*, nous explique que la distinction présentement existante entre la philosophie et les sciences ne sera pas maintenue par l'avenir, la philosophie n'étant qu'une science générale et chaque science spéciale, une philosophie particulière. Quand Socrate vint séparer des sciences la philosophie jusque-là confondue avec celles-ci par les Anaxagore, les Xénophane ou les Parménide, cette séparation était nécessaire, car les phénomènes moraux et sociaux échappaient de plus en plus, par leur complexité croissante, aux vaines explications physiques des savants peu renseignés de ce temps. D'autre part, les sciences commençantes n'acceptaient déjà plus les procédés de recherches propres à la conception théologique et à la conception métaphysique du monde. Alors la philosophie s'empara du domaine moral et l'antique unité théologique du savoir, dont l'Égypte avait été le type, se brisa en deux, irrévocablement, dans les esprits.

L'avenir de ces deux grandes méthodes, poursuit Littré, la théologique ou métaphysique et la scientifique ou positive, restait toutefois *incertain* à cette époque. Pour que la scission socratique se maintînt, il fallait ou que la métaphysique réussît à asseoir de façon solide ses propres principes, — ce qu'elle ne parvint jamais à faire, — ou que les sciences positives restassent incapables d'aborder jamais les problèmes dont s'était emparée leur rivale. Or l'expérience continuée de l'espèce permit au contraire à la science de s'approcher peu à peu du domaine moral et social dévolu à la métaphysique. Aujourd'hui, la réunion des deux domaines est devenue nécessaire, mais sous l'égide de la science et non plus de la théologie comme

aux temps primitifs. Pour remplir efficacement cet office de régulateur moral et social, les sciences n'ont plus qu'à s'ordonner elles-mêmes en *système*. Elles satisferont dès lors à toutes les conditions d'une philosophie puisqu'elles fourniront les premiers principes de toutes nos connaissances : principes rangés dans un ordre vraiment logique. Auguste Comte, affirmait Littré, a exécuté ce travail.

La vérité, c'est que Comte a réalisé une classification des sciences, à peu près évidente à priori et fort sommaire, puis qu'il a proposé de la couronner par la création d'une science morale et sociale, appuyée sur l'histoire. On assure qu'il a préparé par là, dans la sociologie, l'effort historique auquel nous assistons mais dont les résultats vraiment *scientifiques* sont encore minces à vrai dire. Espérons que leur autorité grandira suffisamment pour remplir un office moral efficace.

La philosophie, continuait cependant Littré en 1845, étant une discipline éminemment spéculative, ne peut s'incorporer que des sciences spéculatives également. Le créateur de la philosophie *positive* a distingué six de ces sciences, mais pas davantage, — car la géologie, par exemple, lui paraît concrète et non spéculative; et, à l'Economie politique ou à la Psychologie expérimentale, il a toujours refusé une existence indépendante. — Voici les six sciences spéculatives inscrites dans l'Encyclopédie positiviste : la mathématique, la plus générale de toutes et qui peut exister sans le concours des autres; l'astronomie qui doit déjà davantage à l'expérience, mais conserve des cadres mathématiques; la physique qui recourt plus encore à l'expérience et moins à la mathématique; la biologie (sciences naturelles) appuyée sur la chimie, surtout sur la

chimie organique, avant laquelle, toutefois, elle existait par fragments, grâce à l'anatomie; enfin la science sociale (pour laquelle Comte a fait accepter le nom de Sociologie), qui s'appuie sur la biologie, cette étude de l'homme en tant qu'individu. Parvenue avec cette dernière discipline de la pensée au sommet du savoir humain, on embrasse tout ce qui est connu; véritable position *philosophique* en conséquence et d'où rien n'échappe au regard parce que les choses sont vues dans les relations réelles; position assez élevée pour dominer, assez judicieusement choisie pour ne provoquer aucun vertige.

Certes, achève l'excellent rédacteur de ce Compendium positiviste, certes la science ne peut jamais devenir métaphysique, mais il n'est aucun esprit investigateur qui ne se trouve heureux d'avoir une philosophie, de mieux comprendre les principes généraux de la science qu'il cultive, à l'aide d'une comparaison avec les autres, et de se former une juste idée des connaissances humaines pour en saisir la coordination, la portée, les limites. La philosophie comprise de la sorte est le véritable remède à l'action dispersive des « spécialités » en tous genres. Il est vrai que, pour agir ainsi à la façon d'un remède, il faut que cette philosophie soit homogène avec les notions positives, dont l'esprit humain ne veut plus à aucun prix se séparer. Lorsqu'elle est parvenue à cette attitude véritablement positive, la philosophie change complètement sa manière d'être habituelle. Les modifications qui lui sont destinées ne portent plus sur ses bases, immuablement posées, mais uniquement sur son sommet, en éternelle rénovation ou accroissement. Toute acquisition dans une science particulière tourne au profit de la philosophie. Et le grand mérite de

Comte est d'avoir précisé les idées de son temps sur ce point.

Quant aux diverses méthodes positives que l'homme a successivement découvertes, employées, perfectionnées afin d'acquérir ce qui est à peu près incontestable désormais dans son savoir, leur énumération explicative forme la *logique* véritable de l'esprit humain, et la pensée de Comte s'est, en second lieu, appliquée à cette énumération avec une réelle puissance de synthèse, fruit des habitudes mathématiques de sa pensée. Il a ainsi rappelé que, dans la mathématique, le rôle de l'induction est presque nul ou se réduit à une série d'intuitions préalables; cette science reste donc surtout le domaine de la déduction. L'astronomie ne met en jeu qu'un seul sens, la vue et ne permet d'autre moyen de s'informer que l'observation. La physique autorise déjà l'expérimentation qui sait modifier un seul des éléments du problème posé, en laissant les autres constants; source de conclusions très précieuses sur les divers éléments dont se compose l'action des forces naturelles. Comte a aussi désigné (indûment à mon avis) par le nom d'expérimentation l'observation des cas exceptionnels ou anormaux qui réalisent une sorte d'expérimentation non préparée par l'observateur, en faisant varier seules certaines données des problèmes physiques ou physiologiques. Mais j'estime que presque toute l'observation intelligente rentre dans ce dernier cas, la « normale » en toutes choses n'étant le plus souvent qu'une moyenne et l'anormal restant la règle ou le thème habituel de l'observation.

La chimie, outre l'expérimentation, utiliserait en outre la classification et la nomenclature. Mais ici, remarquons-le, le procédé logique surajouté aux précédents devient purement verbal et peu « positif ». La

biologie emploierait par surcroît, la méthode *comparative*, — ce qui, selon moi, n'a rien de spécial à cette science. — Enfin la science sociale ou sociologie fait usage de la *méthode historique*, la plus délicate de toutes à manier, véritable domaine de l' « esprit de finesse » ou de l'expérience psychologique avertie. Et c'est dire, en d'autres termes, que cette science se confond à peu près avec celle de l'histoire qui ne sera jamais « positive » que dans une faible mesure, parce que les passions y ont trop beau jeu contre la raison, cette synthèse de l'expérience antérieure.

Sur ce dernier point, Comte me paraît avoir tout d'abord envisagé son rôle « philosophique » de façon plus modeste qu'il ne vint à le faire par la suite, peut-être en partie sous l'influence des appréciations excessives de Littré. Nous avons de lui une lettre qu'il écrivit le 7 janvier 1832 à Marrast, journaliste d'opinions assez avancées qui devait jouer un certain rôle politique en 1848 et qui a tenu aussi quelque place dans les différends du ménage Comte. Arrivé en effet beaucoup plus vite à la notoriété et à l'aisance que le professeur de mathématiques spéciales, Marrast était trop souvent proposé en exemple à ce dernier par M^{me} Comte, qui aurait voulu la certitude du lendemain et qui proclamait donc le publiciste fort supérieur à son époux par l'intelligence, ou tout au moins, par le sens pratique; sujet d'extrême indignation et source d'inoubliables griefs pour le pathologique amour-propre du réformateur. Donc, à Marrast, celui-ci communiquait en ces termes ses projets de théorie sociologique, quelque dix ans avant d'en avoir achevé le premier exposé : « J'ai entrepris de traiter la science « sociale comme une nouvelle et dernière section de la « philosophie naturelle. Les travaux déjà accomplis

« (par lui), quoique peu avancés suffisent, je crois,
« dans leur état actuel, pour démontrer, par le fait
« même, la *possibilité*, aussi bien que la nécessité d'une
« pareille opération intellectuelle, — ce qui est mon
« but principal, — en établissant *quelques-unes* des
« lois naturelles qui s'observent dans le développement
« des phénomènes sociaux... *quelques* principes fixes,
« librement débattus et volontairement consentis,
« susceptibles de résoudre, enfin, cette effrayante
« divergence des intelligences, principal symptôme
« caractéristique de notre situation sociale ! » Voilà
qui est sagement parler. *Dans ces proportions*, il faut
concéder à Comte qu'il a rempli ses promesses et
préparé l'ultérieur effort des historiens synthétiques
sur le terrain sociologique. Que ne s'en est-il tenu à la
réalisation d'un plan si hautement rationnel ? — Mais
il était un romantique de fond, lui aussi, et nous le
fera bien voir !

CHAPITRE III

EXAGÉRATIONS MYSTIQUES DÈS LE POINT DE DÉPART

L'auteur des trois premiers volumes, purement scientifiques, du *Cours de Philosophie positive*, en compromettait déjà l'autorité par quelques erreurs lourdes et obstinées qui devaient le rendre dès lors suspect aux hommes compétents dans les diverses sciences, objets de son examen logique. A elle seule, sa prétention de n'aborder ces sciences que par leur aspect « philosophique » et de planer au-dessus de leurs affirmations du moment, aurait suffi, pour le faire regarder de façon quelque peu méfiante par cette Académie des Sciences dont il visait alors à conquérir le suffrage. Mais que dire de lubies aussi marquées déjà, sur certains points, que celles dont Joseph Bertrand nous a laissé l'énumération édifiante (1). Le mémoire présenté par Comte à l'Institut sur la mécanique céleste, a écrit ce juge, très informé, reposait sur ce qu'on appelle en logique un paralogisme ; de l'analyse mathématique, science qu'il visa toujours à enseigner aux polytechniciens, il ignorait à la fois les principes et l'histoire, comme le prouvent de nombreuses erreurs dans le premier volume du *Cours de Philosophie positive*. Plus tard, son traité de Géométrie analytique sera tout aussi rempli d'affirmations fausses.

(1) *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} Décembre 1896.

Cependant les leçons que le répétiteur à l'Ecole polytechnique fit, par intérim, aux élèves, en 1836, eurent auprès des auditeurs le plus grand succès pour l'agrément de leur forme; mais elles présentaient pour leur fond, les mêmes inconvénients de solidité insuffisante. Duhamel démontra tout aussitôt qu'il avait enseigné une patente erreur. Les bons élèves suivaient Duhamel. La majorité, entraînée par le goût qui attire la jeunesse vers les attitudes originales, tenait cependant pour Comte. Quand celui-ci se fut brouillé avec Stourm qu'il accusait de le persécuter, il crut reconnaître que le théorème fameux qui porte, à juste titre, le nom de cet éminent mathématicien, aurait été volé à Fourier (le savant, non l'utopiste). Il interrogeait donc les candidats à l'école sur ce qu'il appelait, seul au monde, le théorème de Fourier, et c'était tant pis pour ceux de ces jeunes gens qui, ignorant la lubie de leur examinateur, ne s'empressaient pas de répondre par l'exposé du théorème qu'on leur avait enseigné sous le nom de Stourm. On conçoit que, dans ces conditions, il ne soit pas resté longtemps examinateur d'entrée à l'Ecole.

De bonne heure encore, il se prit à professer une aversion, soi-disant philosophique, mais fort peu raisonnable pour le calcul des probabilités, cette très ingénieuse conquête de la science, qui, pris pour ce qu'il est, a rendu et peut rendre de réels services à l'esprit humain. Devenu répétiteur à l'Ecole polytechnique, il se donnera des semaines de vacances, de son autorité propre, afin de n'avoir pas à interroger les élèves sur ce sujet « tabou », sur cette « monstruosité philosophique » comme il le répète encore dans le VI^e volume de sa *Philosophie positive* en 1842.

Loin de reconnaître les lacunes de son savoir, il se

jugeait inventeur dans presque tous les domaines de la science; mais en astronomie, par exemple, sa découverte consistait à rejeter toute étude des étoiles afin de borner les recherches à notre étroit domaine planétaire. Encore, parmi les planètes, la science ne devait-elle étudier, selon lui, que cinq d'entre elles : celles qui furent *connues de tout temps* comme étant visibles à l'œil nu, dit le premier volume du *Système de Philosophie positive* (p. 510). S'il en était autrement et si l'on s'occupait de Jupiter ou de Neptune, bien plus récemment découvertes, les « divagations » planétaires de nos savants égaleraient bientôt leurs divagations sidérales, « suivant une tendance théorique trop sensible déjà chez nos avides recruteurs de planètes » insignifiantes ou même *fictives* ! » Cette fois encore, la manie des persécutions était à la base de ces assertions folles; car leur auteur considérait l'illustre Leverrier comme son ennemi personnel. Aussi ajoute-t-il au paragraphe que je viens de citer cette explication non moins surprenante : « On n'a pas encore oublié le fol engouement qui saisit le public, il y a quelques années, au sujet d'une prétendue découverte qui, si elle avait pu être réelle, n'aurait vraiment dû intéresser que les habitants d'Uranus. L'esprit *absolu* continue de prévaloir tellement qu'une sollicitude universelle s'est alors attachée aux moindres perturbations d'une planète très lointaine, dont l'influence terrestre demeure toujours si minime que son existence resta ignorée, *sans inconvénient*, jusqu'au siècle dernier ! »

Des déclarations si peu scientifiques et même si peu « positives », dictées par les rancunes malades nées de sa manie messianique, ne pouvaient que le rendre suspect aux savants dignes de ce nom. Seuls des érudits

non savants, tels que Littré ou Mill, passèrent par-dessus ces bizarreries qu'ils apercevaient mal, s'attachant à ce que Comte y sut joindre tout d'abord d'utiles suggestions théoriques. Mais Mill se lassa, sans grand délai, de controverses théoriques qui le heurtaient sans cesse à des parti-pris maniaques, et Littré lui-même dut enfin reprendre son indépendance. Il fit alors un schisme rationnel au sein de l'église, de plus en plus mystique, dans laquelle il avait tout d'abord insuffisamment discerné ce caractère essentiel. Il se dressa contre le Comtisme final, en dépit de ses protestations vénératrices à l'égard du fondateur de l'école, ne laissant que de nouveaux Séides autour du nouveau Prophète.

I. — COMTE A-T-IL ESQUISSE UNE SOCIOLOGIE VRAIMENT POSITIVE ?

A côté de ces traits décidément maniaques, le trait simplement et plus modérément mystique se marque, dès la première élaboration du Positivisme, dans l'espoir de tirer des recherches historiques continuées une Sociologie ou science sociale très rapidement « positive » c'est-à-dire capable de s'imposer aux esprits avec la même autorité que les mathématiques ou la physique, quoiqu'usant de procédés logiques différents.

Cet espoir exagéré naquit, dans la pensée de Comte, d'une remarque assez ingénieuse mais dont il osa l'application d'une manière beaucoup trop « absolue » pour parler son propre langage. Voici cette remarque : il est, à ses yeux, une tendance que présente l'ordre général de la Nature; c'est de devenir *modifiable* par l'homme *de plus en plus*, à mesure que cet ordre se

présente à nous plus *complexe*. Ainsi, nous ne pouvons rien sur les axiomes mathématiques et sur les lois astronomiques. Nous savons modifier quelques faits physiques ou chimiques naturels; davantage encore les phénomènes biologiques (car nous exerçons de façon efficace la prophylaxie de certaines maladies contagieuses.) Par gradation continuée *analogiquement*, nous devons être en mesure de modifier de façon fort radicale les lois sociologiques jusqu'ici constatées, en usant de nos connaissances positives accrues. C'est le grande reproche fait par Comte à l'Economie politique de son temps que le « blâme doctoral » jeté par cette doctrine outrecuidante sur l'intervention continue de la *sagesse* humaine dans les diverses parties du mouvement social. Le fameux « laissez faire, laissez passer », n'avait aucunement son approbation de réformateur théorique. A son avis les lois naturelles qui régissent le mouvement des sociétés « loin de nous détourner de « le modifier sans cesse, doivent nous servir au « contraire à y appliquer plus constamment notre « activité qui s'y trouvera plus urgente et plus efficace « qu'envers les autres phénomènes naturels. » Oui certes, lui répondrait-on, mais le tout est d'intervenir *avec sagesse* en effet, et, l'Economie politique, science d'observation au premier chef, *précise* les interventions *rationnelles* à pratiquer en semblable matière. Elle ne détourne que des interventions condamnées par l'expérience, en particulier de ces interventions mystiques et utopiques dont le système de Comte offre de si fréquents exemples.

Pourtant les premières ambitions du réformateur gardaient quelque mesure encore et nous lisons au début de sa Sociologie (en tête du quatrième volume de son *Cours*), que la création de cette science nouvelle,

quand même elle serait accomplie par un cerveau plus encyclopédique que le sien, ne saurait élever *tout à coup*, cette branche complémentaire de la philosophie naturelle jusqu'au niveau *rationnel* atteint par les diverses sciences déjà constituées de façon *positive*. Elle traite en effet des phénomènes les plus compliqués que nous connaissions. Tout ce qu'il est donc permis de tenter *de nos jours*, c'est d'en pousser la *fondation* jusqu'au point de faire constater par tous les bons esprits la possibilité actuelle de concevoir et de cultiver la science sociale à la manière des sciences pleinement positives; c'est de parvenir en outre à marquer nettement le caractère « philosophique » de cette science suprême et d'en établir solidement les assises principales. Voilà qui est rationnellement parler et l'on regrette que l'auteur de ces lignes excellentes ne s'en soit point tenu à cette entreprise, déjà fort ardue, qui consiste à fixer les *bases* positives de la science des sociétés. Ces premiers résultats une fois acquis, poursuit-il, *suffiraient* essentiellement à nos nécessités intellectuelles les plus urgentes et même aux besoins les plus impérieux de la pratique sociale *actuelle*. — Ce qui est déjà moins certain.

La façon dont Comte a follement surestimé les travaux de Gall nous dévoile également le fond tout mystique de son entreprise beaucoup trop personnelle et pathologiquement égoïste. Oui, Gall, à lui seul, — ce savant fort contesté de son temps et à peu près oublié du nôtre, — Gall aurait fait passer la biologie de l'état métaphysique à l'état positif malgré son enseignement prématuré sur les localisations dans le cerveau humain. Et, si la biologie est devenu de la sorte positive en quelques années, pourquoi donc la Sociologie n'en ferait-elle pas autant ? C'est bien la

pensée de fond de l'auteur du *Cours*, car il vient de nous parler de *l'inévitable développement continu* de la méthode positive. Gall, poursuit-il (1), ce penseur puissant qui a créé la Biologie positive, n'était pourtant pas capable de se hasarder sur le terrain de la Sociologie, domaine réservé aux savants *complets* tels que Comte croit l'être. Ainsi, le médecin allemand affirme *l'immobilité des tendances militaires* dans l'humanité; au lieu que la Sociologie, enfin devenue positive (dès à présent !) nous garantit que leur décroissance graduelle est *évidente* dans l'histoire, et, à cet effet, entre les mains de Comte, nous présentera le haut Moyen-Age comme *moins militaire* (!!) que la finale civilisation romaine, et nous répétera plus d'une fois (entre 1830 et 1855, date de la guerre de Crimée) que la guerre est *désormais impossible en Europe* ! Voilà de quoi nous inspirer de graves soupçons sur la « positivité » prématurée de cette science et sur le bon sens de son fondateur.

Mais voici qui est plus inquiétant encore. Lorsque Comte approchera du terme de sa première exposition sociologique d'ensemble, c'est-à-dire vers la fin du VI^e volume de son *Cours*, la manie mystique aura fait de visibles progrès dans son cerveau, puissant pour la synthèse, mais peu capable d'autocritique, et la relative modération de sa jeunesse l'abandonnera chaque jour davantage. « La théorie de l'évolution que j'ai fondée, « écrit-il alors, est désormais, j'ose le dire, aussi « pleinement démontrée *qu'aucune autre loi essentielle de la philosophie naturelle* ! Cette théorie nous « a expliqué, sans inconséquence comme sans passion, « le vrai caractère de toutes les grandes phases de

(1) *Cours IV*. 482.

« l'humanité. » Nous venons de voir un échantillon, peu convaincant, de ces explications dans la thèse, insoutenable, de la décroissance *continue* de l'esprit guerrier dans l'humanité. « J'ai finalement accompli, « poursuit-il (1), la grande élaboration philosophique... « J'ai osé proclamer, et même ébaucher, le règne « prochain de l'esprit *d'ensemble*... Ce but a été atteint « par la *fondation* d'une science nouvelle, la dernière « et la plus importante de toutes, qui, dès son origine « actuelle, *a autant de positivité et plus de rationalité* « *qu'aucune des sciences antérieures déjà jugées par* « *ce traité !* »

Ainsi, la mathématique elle-même serait *moins rationnelle* que la Sociologie telle que l'a, dès 1842, constituée l'auteur du *Cours* ! Nous voilà loin des prudences qui marquaient encore le début de cette entreprise. Au vrai, la Sociologie de Comte est tout simplement sa philosophie de l'histoire, conçue dans l'atmosphère naturiste qui l'environna, fortement influencée par cette atmosphère et presque partout teinte de romantisme patent. Elle a, certes, d'intéressants détails, que je ne tarderai pas à souligner. Dans son ensemble, elle reste infiniment discutable et rien moins que « positive » ainsi que je le dirai.

« Les progrès ultérieurs de cette science, achève « cependant Comte, offriront *beaucoup moins de* « *difficultés* que cette création fondamentale ! » C'est tout le contraire, comme on l'a clairement vu depuis. « Une telle fondation scientifique complète enfin le « système élémentaire de la philosophie naturelle, « préparé par Aristote, annoncé par la Scolastique, « conçu par Bacon et Descartes ! » Enfin tout à fait

(1) *Cours* VI. 643.

au terme du *Cours* (1), nous lisons encore ces affirmations excessives : « La Science sociale, quoique créée
« seulement par ce traité, peut déjà rivaliser, non de
« précision et de fécondité, mais de *positivité* et de
« *rationnalité* avec la science mathématique elle-
« même... et elle présente bien plus d'unité, puisque
« tout est déduit d'une loi fondamentale. » A savoir
la très contestable loi des trois états. « Ceci doit
« manifester l'aptitude naturelle de la science sociale
« à une coordination *plus complète*, malgré sa fonda-
« tion récente et nonobstant la complication trans-
« cendante (?) des phénomènes étudiés, *par la seule*
« *efficacité de sa position normale à l'extrémité supé-*
« *rieure de la véritable échelle encyclopédique.* »
N'est-ce pas là une sorte de mysticisme de la classification et aussi une manifestation de mégalomanie très évidente ?

II. — RESPONSABILITÉ INITIALE DE LITTRÉ DANS LA DÉVIATION MYSTIQUE DU POSITIVISME

Littré, en partie par conviction, en partie par ménagement pour l'amour-propre dès lors extrêmement vulnérable de celui qu'il acceptait pour maître, a répété tout d'abord en d'autres termes quelques-unes de ces affirmations, si évidemment excessives. Dans leur croissance continue, exposait-il aux lecteurs du *National* aussitôt après l'achèvement de la publication du *Cours*, les sciences ont envahi toutes les notions du savoir humain; toutes, excepté celles qui touchent aux problèmes sociaux. Les intelligences modernes appartiennent encore à un double régime mental : le

(1) *Cours* VI. 720.

théologique ou métaphysique et le scientifique ou positif. Ces deux régimes présentent un vide; mais le vide du premier est une lacune, car ce sont les sciences qui lui ont échappé, et le vide du second est un blanc qu'on n'a pas encore essayé de remplir. Des deux parts, il y a insuffisance, l'un n'ayant pas d'efficacité scientifique, l'autre n'ayant pas d'efficacité sociale. Mais l'insuffisance du premier est un fait sur lequel le passé a déjà prononcé; l'insuffisance du second est une question encore *réservée* (voilà qui est sage !) et sur laquelle il convient que l'*avenir* prononce. L'humanité supérieure est placée entre une philosophie, tant théologique que métaphysique, laquelle n'a pas conservé ses positions, et une philosophie *rudimentaire* qui n'a encore que des éléments, mais point de doctrine. Que reste-t-il à faire aux sciences pour qu'elles embrassent tout ? A entrer dans le domaine des faits sociaux sur la limite duquel nous les voyons aujourd'hui parvenues. Tout cela est encore excellent.

Eh bien, poursuit cependant le disciple enthousiaste après cette adroite position de la question, eh bien, supposons par la pensée cette grande opération *terminée* et la science en possession du domaine des faits sociaux. Supposons la *méthode* positive étendue jusque-là désormais. Alors l'incapacité provisoire qui frappait les sciences disparaît; la digue qui les arrêtaient se rompt. *Elles s'emparent du domaine spéculatif tout entier.* Un tel complément est la préparation indispensable, mais *suffisante*, pour l'élaboration d'une doctrine générale et dès lors une philosophie peut se dégager des sciences qui sera *positive* comme elles. C'est là, affirme Littré, ce qui est advenu grâce à l'effort mental de Comte. Sa philosophie positive est une philosophie parce qu'elle opère sur *l'ensemble des phénomènes*,

ensemble qui se trouve complet du moment qu'aux sciences déjà existantes on surajoute la science *sociale*. Opérer sur cet ensemble est faire œuvre philosophique. *Trouver* la science sociale était le préliminaire. Tant qu'un ordre de faits reste qui n'a pas été abordé par la méthode positive (expérimentale et logique), la philosophie positive est impossible. Elle est donc nécessairement *fille du temps*. Il a fallu que la science sociale trouvât les différentes sciences déjà constituées positivement, jusqu'à celle qui la précède dans la hiérarchie du savoir humain, la Biologie (nous savons déjà que cette avant-dernière positivation fut l'œuvre de Gall, selon Comte). Et il a fallu ensuite que la philosophie positive trouvât la science sociale *constituée* pour prendre enfin la parole avec autorité. — Au vrai, Comte a simplement proposé, avec toute son époque d'ailleurs, d'appliquer les enseignements expérimentaux de l'histoire à la morale et à la politique. Il l'a fait avec plus d'insistance et de conséquence que les autres, et là est son titre à durer. Mais il n'a pas *constitué* grand'chose en ce domaine comme nous le verrons de plus en plus. Il restait trop prisonnier des préjugés de la mystique naturaliste.

Faire de l'histoire une science, insiste cependant Littré, et créer une philosophie positive, ce sont deux idées consécutives, mais connexes et qui, au point où est arrivée l'humanité, ne peuvent plus être séparées. Or l'histoire n'est que la société considérée dans le temps. Faire de l'histoire une science, c'est, d'une part, reconnaître que les phénomènes se suivent dans une succession qui n'est ni arbitraire ni fortuite; et, d'autre part, *déterminer la loi de cette succession*. Telle est, proclame en 1843 ce disciple convaincu, telle est l'opération scientifique et philosophique réalisée par

Comte. Et nous verrons qu'il sera moins affirmatif un peu plus tard.

Comme exemples de lois dès à présent constatées dans l'histoire, Littré en propose quelques-unes de fort discutables et de nullement « positives » en conséquence ; ainsi l'impossibilité de constituer une aristocratie permanente c'est-à-dire une caste fermée se réparant par elle-même. — Il me semble que l'Inde brahmanique jadis, et Venise plus récemment ou même l'Angleterre ont longuement contredit cette prétendue impossibilité. — Ainsi encore la tendance d'une population libre mais profondément misérable, à pulluler outre mesure ; — (ce qui me paraît un paralogisme, car peut-être cette population est-elle misérable précisément parce qu'elle pullule outre mesure et que la capacité productive d'un territoire donné n'est pas sans limites). — Une autre « loi » ce serait l'impossibilité de transférer rapidement une civilisation démontrée d'un peuple à un autre. Mais le Japon moderne aurait singulièrement trompé sur ce point les prévisions infaillibles des sociologues positifs. Loi enfin serait l'extension *inévitabile* de la civilisation européenne à toute la surface du globe. Mais c'est là une possibilité, une probabilité même, si l'on veut, quoique des éléments jaunes puissent fort bien se mêler à la future civilisation du monde et quoique bien des régressions puissent se produire localement. Le mot de « loi » scientifique est beaucoup trop fort pour exprimer ces résultats de l'observation historique, très courte, qui est la nôtre. La loi des « trois états » que Comte jugeait suffisante à tout expliquer en dernier ressort ne supporte pas beaucoup mieux l'examen rationnel, comme je me réserve de le démontrer plus loin. Celle

des « deux états », mystique et expérimental, serait plus près de la vérité selon moi.

Litré n'a d'ailleurs mentionné les précédentes que pour en venir à cette dernière qui lui paraît essentielle et il s'emploie de son mieux à la faire accepter des lecteurs du *National*. Dans l'état théologique des sociétés, explique-t-il d'après son maître, l'homme transporte au monde extérieur l'idée qu'il a lui-même, et suppose les objets mûs par des *volontés* essentiellement analogues à celle dont il se sent pourvu. Ensuite, dans l'état métaphysique, cet homme substitue des *entités* aux conceptions divines concrètes du système théologique. Enfin dans l'état *positif*, l'homme, reconnaissant tardivement sa véritable situation au sein de l'ordre dont il fait partie, comprend que l'ensemble des phénomènes est déterminé par les *propriétés* des objets, d'où résultent des lois immuables. Voyez l'astronomie où figura jadis le char d'Apollon, où pénétra plus tard la métaphysique pythagoricienne des nombres et de leurs harmonies; elle est désormais irrévocablement (? ?) acquise à la loi de la gravitation. Voyez la physique où la foudre fut longtemps expliquée par l'intervention de Jupiter, où la métaphysique (?) introduisit plus tard l'*horreur du vide*; elle est devenue l'étude régulière de la pesanteur, de l'électricité, de la lumière, du son, de la chaleur (et de bien d'autres choses depuis). Voyez encore la biologie, qui, partie de l'intervention des démons, source des maladies, est venue, pour ainsi dire sous nos yeux, se rattacher au système général des connaissances positives. Eh bien, la science sociale, de même, a vu sa place longtemps tenue par les doctrines théologiques, puis par les systèmes métaphysiques; elle est maintenant arrivée au point où, de toutes parts, surgissent les tentatives

pour la *constituer* en science positive, et où sa constitution est en effet *imminente*, puisque le *Cours de Philosophie positive* est venu poser les bases de cette opération salutaire. — Comte prétendait davantage encore et on le vit bien quelques années plus tard. Peu gâté par la presse et la critique jusque-là, il dut se contenter, provisoirement, de cette première consécration accordée à son effort intellectuel et témoigna sa reconnaissance à Littré.

Celui-ci ira plus loin d'ailleurs, et, docile à une dernière suggestion de son maître, lui empruntera cette assertion hasardeuse que la Sociologie va réagir utilement sur les sciences positives moins complexes qu'elle-même. Si, dans la hiérarchie comtienne des sciences, écrit-il, la science subséquente dépend, par une liaison nécessaire de la science antécédente, il est également vrai que cette science antécédente subit une utile réaction de la part des sciences subséquentes, lorsque celles-ci se développent. Elle en reçoit de nombreuses clartés; elle leur emprunte des méthodes profitables et se sert de leurs acquisitions pour rectifier son point de vue ou pour l'agrandir. Cela étant, on conçoit quelle influence considérable la Science sociale exercera sur l'ensemble scientifique. Placée en effet au rang le plus élevé et venant après toutes les autres, si elle reçoit d'elles tous les secours nécessaires, elle leur apporte en revanche de fécondes indications ainsi que leur plus ferme appui. — Il faut malheureusement constater qu'il y a là un abus de l'analogie ou de la gradation et que nous n'avons rien vu de tout cela, car les commentaires, parfois fort intéressants, de nos érudits sur les civilisations primitives n'ont aidé ni les mathématiciens ni les astronomes dans leur tâche expérimentale.

Puisque, achève Littré, toutes les sciences aboutissent à la science sociale, puisqu'à son tour la science sociale réagit sur toutes les autres, il n'y a donc véritablement qu'une seule et grande Science qui comprend tout et qui résume *tout*. Là est la *philosophie entière* et rien ne reste en dehors; il n'y a plus aucune séparation à établir entre le savant et le philosophe; ces deux classes, aujourd'hui distinctes, devront se réunir. On peut critiquer dans l'œuvre de Comte et sa forme et ses détails; il n'en a pas moins obtenu le grand résultat qui vient d'être proclamé ! — Tout ce commentaire est reflet de la pensée de Comte et rédaction calculée en vue de ne point froisser son très vulnérable amour-propre, tout en rationalisant quelque peu déjà l'expression de sa pensée, comme Littré le fera bien plus hardiment dans la suite. Mais l'inspiration — déjà mystique par quelques côtés, je l'ai dit, — de la première et de la plus saine partie de l'œuvre comtienne (la logique générale et la hiérarchie des sciences) transparait aussi à travers l'interprétation modératrice de son plus éminent disciple. Je signalerai les très expresses réserves que ce disciple se vit contraint de formuler un peu plus tard.

Stuart Mill, qui alla beaucoup moins loin dans l'adhésion, fut aussi, dès le début, beaucoup plus précis dans l'objection et dans la critique. Il finira par écrire nettement que la philosophie positive *n'est pas constituée* parce que la Sociologie de Comte (sa philosophie de l'histoire) est *manquée*. La philosophie positive, précisera d'ailleurs le très rationnel penseur anglais, est non une « invention » de Comte, mais une simple adhésion de sa part aux traditions de tous les grands esprits scientifiques dont les découvertes ont fait l'humanité ce qu'elle est.

LIVRE II

LE PREMIER ASPECT MYSTIQUE DU CONTISME OU L’AFFIRMATION DE L’ALLIANCE DIVINE DISSIMULÉE SOUS L’ASSERTION DU PROGRÈS INCOERCIBLE. —

PHILOSOPHIE COMTIENNE DE L’HISTOIRE

(1838-1845)

En 1838, à l’heure où Comte terminait sa philosophie des sciences et rappelait dans sa pensée ses vastes lectures historiques de jeunesse afin d’aborder la « physique sociale » pour laquelle il proposait le nom de Sociologie, M^{me} Comte fit une fugue particulièrement prolongée. Elle resta environ quatre mois absente du domicile conjugal et cet incident paraît avoir assez gravement affecté son mari. Fut-il seulement troublé dans ses habitudes, fort régulières, ou encore — ce qu’il refusa d’avouer, et même de s’avouer dans la suite, — fut-il atteint dans les sentiments d’affection qu’il gardait malgré tout à cette femme dont il n’a jamais contesté la remarquable intelligence naturelle, à laquelle il resta longtemps reconnaissant pour les soins reçus au cours de sa maladie mentale et que sa correspondance de cette époque traite avec la plus entière cordialité ? C’est ce qu’il est difficile de décider.

Quoi qu'il en soit, il chercha du côté des arts une diversion à ses soucis intimes; il se prit à lire les grands poètes, ceux des langues méridionales surtout, en Français de langue d'oc qu'il était par sa naissance. Il s'offrit un abonnement bi-hebdomadaire au Théâtre Italien, alors dans tout son éclat et dont il goûtait grandement la musique mélodieuse.

A dater de ce moment, la méthode scientifique ne préside plus *seule* à l'élaboration de son monument philosophique; il y introduit l'esthétique, en attendant qu'il y fasse prédominer l'érotisme; il revient vers l'aspect artistique du Saint-Simonisme, jusque-là fort négligé par lui, et, s'il ne va pas jusqu'à reconnaître à l'artiste génial le privilège messianique que lui attribuaient à la fois l'école Saint-Simonienne proprement dite et les grands poètes du romantisme, s'il continue de réserver au demi-savant encyclopédique, tel que lui-même, la suprême délégation céleste, du moins concédera-t-il un rôle de vulgarisation fort important aux favoris des Muses, ainsi qu'il l'avait fait, au surplus, quand il écrivit le quatrième de ses opuscules juvéniles.

Dans la marche naturelle de l'éducation humaine, exposera-t-il, l'exercice intellectuel est d'abord déterminé par l'impulsion pratique des besoins les plus grossiers. Après quoi, une impulsion moins énergique, mais plus élevée, procède des facultés esthétiques de l'homme. Celles-ci, en raison du doux mélange d'émotions et de pensées qui les caractérise, constituent réellement, vu l'extrême imperfection de notre économie cérébrale, les *seules* facultés mentales assez prononcées chez la plupart des hommes pour que leur activité régulière puisse devenir une source de jouissances véritables; au lieu que les facultés scienti-

fiques ou philosophiques, *plus éminentes* encore mais beaucoup moins développées jusqu'ici dans l'humanité, ne déterminent par leur activité qu'une fatigue bientôt insupportable — sauf chez le très petit nombre des hommes vraiment destinés à la contemplation abstraite.

Aussi, cette activité intermédiaire qui est l'essor esthétique, représente-t-il le degré d'exercice mental auquel s'arrêterait communément l'humanité si, soutenue par un milieu plus favorable ou par une organisation corporelle moins exigeante, elle se trouvait affranchie des obligations continues qui ont trait aux besoins physiques. C'est du moins ce qu'indiquent les préférences habituelles des situations sociales les moins éloignées d'une telle supposition idéale. Voilà pourquoi les jouissances esthétiques sont destinées à combler un jour la grave lacune qui résulte, provisoirement, de l'inévitable désuétude des usages religieux. (Comte n'a pas encore conçu à cette date sa religion de l'Humanité). Elles assureront en effet la fréquente diversion intellectuelle que la vie pratique exige pour ne pas dégénérer en une égoïste et stupide préoccupation. Déjà, dans le passé, l'évolution esthétique, suivant de près l'évolution industrielle, tendit à diminuer les dangers essentiels de celle-ci en développant partout une activité mentale plus désintéressée, en sollicitant l'exercice des affections plus *bienveillantes* par des jouissances d'autant plus vives qu'elles sont unanimes.

On reconnaît ici et les vues de Rousseau sur les fêtes populaires, et l'esthétique kantienne dont quelque chose avait pénétré en France par les Villers, les Gerando, les Cousin, les Liszt. Dans son *Appel aux Conservateurs* de 1855, Comte fera remarquer que

l'incorporation intime du « sentiment » à sa doctrine après sa passion pour M^{me} de Vaux fut une très décisive extension de son point de vue purement logique et encyclopédique de début; extension qui avait été *annoncée* toutefois par la deuxième et principale moitié de son élaboration première (les trois derniers volumes du *Cours*). Car cette élaboration le força d'accorder une spéciale attention à celui de nos essors psychiques qui *se rapproche le plus de l'existence morale*, à savoir l'évolution *esthétique* de l'humanité (1). Soutenu de la sorte par un élargissement imprévu de son horizon intellectuel, il se prit à rédiger sa philosophie de l'histoire ou Sociologie, son véritable titre à l'attention de la postérité, — quoique cette sociologie positiviste soit encore loin de pouvoir être dite *positive*, et par là capable de fonder la philosophie de ce nom, en dépit de la prétention marquée par son auteur.

(1) Il n'ira jamais jusqu'à égaler les artistes aux savants dans la société positiviste. Voici la classification sociale qu'il envisageait comme définitive à la fin de sa vie. Au sommet de la hiérarchie, les philosophes encyclopédiques tels que lui-même et façonnés sur son modèle. Puis au-dessous par ordre de dignité décroissante, les savants *spécialistes*, les *poètes* (ô Vigny, ô Hugo, Messies de l'esthétisme romantique, eussiez-vous jamais accepté d'être les troisièmes dans la Rome de demain ?) les artistes plastiques, les banquiers chefs du pouvoir temporel, les commerçants, les manufacturiers et enfin les agriculteurs. — Ceux-ci, dans leur volonté de puissance assagie, se tiendront pour satisfaits du dernier rang humain en songeant qu'ils conservent la *supériorité* sur les animaux ! Supériorité qui leur est du moins *indiscutablement* acquise d'après le même principe de hiérarchie légitime ! — Et voilà qui est beaucoup présumer de l'humaine nature.

CHAPITRE I^{ER}

LES TRAITS RATIONNELS DE LA SOCIOLOGIE POSITIVISTE

Vers la fin de sa vie, Comte exposait volontiers que sa crise mentale de 1826 lui avait fait revivre en quelque sorte (par une très évidente prédestination à son œuvre historique) les successives attitudes mentales de l'humanité, telles que les décrit sa loi « des trois états ». Oui, pendant les trois mois qu'il dut subir un traitement jugé par lui empirique et meurtrier, des médecins mal inspirés aggravant son état mental chaque jour le firent graduellement descendre depuis l'état d'esprit positif, qu'il avait atteint auparavant, jusqu'au fétichisme le plus ancestral, en l'arrêtant tout d'abord au monothéisme, puis, plus longuement, au polythéisme.

Ensuite, durant les cinq mois suivants, à mesure que, *malgré les remèdes*, sa spontanéité vitale ramenait insensiblement en lui l'équilibre mental, il remonta du fétichisme au polythéisme, de celui-ci au monothéisme, enfin retrouva ses convictions positives préalables. Ce terrible épisode lui permit, dans la suite, de s'identifier par la pensée avec l'une quelconque des phases du passé humain; il lui suffisait d'interroger sa *propre expérience*, conservée dans sa mémoire. D'ailleurs, ajoute-t-il avec perspicacité, les oscillations psychiques moins amples que nous nommons rêves ou passions procurent à l'observateur des lumières de même nature.

Plus tard encore, il traça au profit d'un futur aède positiviste le plan d'une épopée en langue italienne (la

future langue mondiale à son avis) dont le héros sera l'Humanité personnifiée et dont le poète aura pour tâche de chanter l'issue de la révolution occidentale, enfin close par le règne incontesté du Positivisme. Il se servit de nouveau, à cette occasion, des souvenirs de la crise pénible durant laquelle, après avoir rapidement descendu l'échelle sociologique, il en remonta plus lentement les degrés. Il juge bon, en effet, par égotisme pathologique, de faire passer, poétiquement, l'Humanité par les mêmes épreuves qu'il a subies, avant de lui accorder le bonheur. Le premier chant dira donc d'une façon générale, les affres qui procèdent d'une si anormale rétrogradation; les trois suivants conteront par le menu, la descente mentale et morale du héros symbolique depuis le Relatif, enfin conquis par lui, jusque dans l'Absolu dont il se croyait délivré pour toujours. Huit autres chants célébreront la remontée vers l'Unité positive; un treizième, enfin, idéalisera l'existence normale, à la fois affective, contemplative et pratique qui sera le partage de notre espèce devenue entièrement positive ! — Par malheur, du vivant de Comte, le positivisme n'a produit, en fait de poésie, que l'ode où son respectueux disciple Jundzill esquissa son apothéose; mais, étranger d'origine et mathématicien de profession, ce digne jeune homme a écrit des vers incontestablement exécrables. Et, depuis lors, le grand poème annoncé n'est point venu.

Que Comte ait vécu, ou non, sa philosophie de l'histoire derrière les murs d'un asile d'aliénés, elle peut passer, sur quelques points, pour une rationalisation utile du Naturisme moderne et de la mystique révolutionnaire. Ce sont ces traits rationnels de la première période du Comtisme mystique que je voudrais mettre en évidence.

I. — SAINTE PSYCHOLOGIE « IMPÉRIALISTE »

DE LA NATURE HUMAINE

Dans le second de ses opuscules de jeunesse, la *Sommaire appréciation de l'ensemble du passé moderne*, qui est datée d'avril 1820, Comte expose à peu près en ces termes l'influence éducatrice qui procède de l'expérience sociale et mûrit peu à peu la civilisation. *L'amour de la domination*, dit-il (ou la volonté de puissance) est certainement *indestructible* dans l'homme; il a été néanmoins en grande partie annulé (le mot est trop fort et mal choisi, car il faudrait dire atténué tout au plus) par les progrès de la civilisation; ou, du moins, ses inconvénients ont à *peu près* (?) disparu dans le nouveau système : — à savoir dans le système où le Peuple est cru entièrement rationalisé dès à présent comme le suppose le *Contrat Social* de Rousseau. — C'est le développement de l'action humaine *sur la nature* qui a changé la *direction* d'un sentiment à ce point primordial; le désir de commander aux hommes s'est transformé lentement dans celui de faire ou défaire la Nature à notre gré. — Tout cela est beaucoup trop optimiste, comme il sied au surplus à un penseur de vingt et un ans. En réalité, il y a encore beaucoup de chemin à parcourir pour en arriver là, mais il est vrai que l'irrationnel impérialisme originel a marqué déjà quelque pas dans ce sens, qui est la direction de moindre résistance à l'effort humain.

Dès à présent, insiste Comte, le *besoin de dominer, inné dans tous les hommes* a cessé d'être nuisible, ou, *tout au moins*, on peut apercevoir l'époque où il cessera de l'être pour devenir *utile* (par sa rationalisation encore plus avancée). C'est ainsi que la civilisation a

perfectionné le moral de l'homme non seulement sous le rapport de l'intelligence, mais aussi quant aux passions. Quoique, selon les lois de l'organisation humaine, ce second ordre de facteurs ne soit point perfectible par lui-même, il l'est toutefois par l'influence que le premier (l'intelligence) se montre capable d'exercer sur lui. Le nabab riche vient jouir en Angleterre, renonçant à commander des hommes. On est certain de réussir près de la plupart des gens quand on leur propose de sacrifier une certaine portion de commandement pour obtenir en échange une certaine quantité d'action sur la Nature. — Et tout cela, assez juvénile encore, témoigne d'une réflexion dirigée dans le sens droit.

A l'époque où il rédigea son *Cours*, Comte jugeait que les hommes ne sont ni très bons, ni très méchants. Chez eux les affections personnelles sont plus fortes que les affections sympathiques, assurément, et les facultés de l'ordre affectif prédominent sur les facultés intellectuelles. Une telle prépondérance est même indispensable pour faire sortir l'intelligence de sa léthargie et pour donner à notre activité une direction ou un but. Le XVIII^e siècle expliquait tout par l'égoïsme (à l'école de Hobbes), ce qui, à juste titre, suscita la réaction marquée par l'école écossaise. Nos affections sociales sont inférieures en énergie et en persévérance à nos sentiments égoïstes, certes; mais, après avoir produit l'état social, elles le maintiennent *seules*. — Et ce mot « *seules* » est de trop ! — En revanche, la prépondérance des instincts personnels peut seule imprimer à l'existence sociale un caractère déterminé parce qu'elle assigne un but à l'exercice de l'activité individuelle. Les affections sociales, privées d'une direction issue du sentiment *personnel*, dégéné-

raient en vague et stérile charité. On ne doit redouter que les conséquences de la trop faible intensité qui appartient au modérateur *social* de l'égoïsme en notre sein, car sa voix se voit souvent étouffée dans les meilleurs naturels où ce modérateur parvient rarement à dominer la conduite. Il n'est permis de regretter que la *proportion* actuellement existante entre ces deux sortes de tendances. Si l'homme devenait plus bienveillant, cela équivaldrait, dans la pratique, à le *supposer plus intelligent*. — Mieux muni d'expérience et de raison, dirais-je plutôt; mais cela est fort bien vu, car c'est montrer la tolérance réciproque croissante, grandissante avec les lumières.

En effet, reprend l'auteur du *Cours de Philosophie positive*, l'intelligence devenue plus ample, cesserait de se voir entièrement absorbée par la discipline qu'elle doit imposer à la *prépondérance spontanée des instincts égoïstes* (en rationalisant tant bien que mal en nous la volonté de puissance originelle). Elle pourrait alors appuyer les tendances sociales de façon plus efficace. Et la réciproque serait également vraie, ajoute Comte en 1839 (c'est-à-dire avant que l'érotisme l'ait conduit à l'accentuation du point de vue affectif en sa doctrine). Plus d'intelligence (de raison plutôt ou d'expérience synthétisée) donnerait aussi plus de bienveillance. On peut donc admettre une amélioration graduelle mais *fort lente* de la nature humaine, *entre des limites très étroites et jusqu'ici inconnues* ! — Voilà ce qu'il ne dira plus quelques années plus tard ! Tout cela est excellent et il est fort regrettable que le philosophe ne s'en soit point tenu à ces constatations psychologiques de sa maturité (1).

(1) Lorsqu'il rencontre sur son chemin, en commentant la civilisation antique, l'usage de l'apothéose décernée aux hommes illustres, Comte

Outre cette psychologie « impérialiste », — malheureusement contrebalancée par mainte affirmation en sens contraire, ainsi que nous le verrons, — Comte esquisse une sociologie pareillement « impérialiste », qui n'est pas sans mérite et qui a été souvent reprise par d'autres à sa suite. Il affirme que, seule, la conquête armée permet jadis aux agglomérations humaines d'embrasser un grand nombre d'individus. Le polythéisme autorisait en effet le vaincu à garder ses dieux, sauf à respecter ceux du vainqueur, comme évidemment plus puissants; de là une paix durable dans l'intérieur du corps social constitué par la conquête, et, en outre, la possibilité d'un essor industriel *si peu conforme au caractère paresseux de l'homme primitif* que son avènement initial serait, autrement, inintelligible. C'est donc une admirable propriété de l'essor libre et naïf de l'activité militaire que de tendre à discipliner, à élargir et à réformer les sociétés humaines, dès lors graduellement conduites par cette indispensable préparation, à leur mode final d'exis-

écrit que ce stimulant avait l'avantage de satisfaire à l'éternelle activité des instincts orgueilleux ou ambitieux ! La béatification s'efforcera, dit-il, de remplir le même rôle tonique au cours du Moyen-Age ; mais, quoique réalisant une amélioration évidente au point de vue rationnel, elle paraît à Comte avoir été moins efficace comme stimulant de l'action sociale. Reconquis en effet sur ce terrain par les suggestions de son égoïsme pathologique, il veut pour lui plus que la canonisation : il réclame la dignité de Messie. — En revanche il a prodigué au clergé chrétien les témoignages de son admiration pour avoir réalisé, en psychologie, *la plus exacte investigation de la nature humaine*, que ce clergé sut pénétrer dans ses plus intimes secrets, autant du moins que le comportaient des observations ou des expériences dirigées par des conceptions théologiques ou métaphysiques, seules dominantes à cette époque. Or, dans tout état de société, une pareille connaissance forme la base du *pouvoir spirituel* ; les autres sciences n'ont d'efficacité à cet égard que dans la mesure où elles améliorent les spéculations relatives à l'homme et à la société.

tence, le mode industriel (selon Saint-Simon). Ainsi, par une heureuse conséquence de sa supériorité intellectuelle et morale, l'homme a su convertir en un puissant moyen de civilisation cette énergique impulsion de sa nature (l'impérialisme originel) qui, chez *tout autre animal carnassier*, reste borné au brutal développement de l'instinct destructeur. — Les faits sont ici interprétés avec un sens historique incontestable, quoique Comte y eût dû joindre quelques remarques sur les avantages de l'organisation *féodale* au point de vue de la création de ces vastes corps sociaux qu'on appelle des nations. A l'origine un réseau de dominateurs étendus, de façon clairsemée, sur un ample territoire fut le cadre à peu près indispensable d'une nation.

On n'a pas discerné dans l'antiquité de guerres religieuses, ajoutait Comte avec une sagacité non moindre, et cela parce qu'elles étaient *toutes* religieuses alors (entreprises avec l'appui supposé d'une alliance mystique). De là le rôle éminent des *présages* ou des *oracles*, ces derniers généralement rendus de façon *sincère* quoi qu'en ait pensé le siècle voltarien. Mais il régnait en ces temps lointains un état d'esprit que nous ne comprenons plus parce qu'il traduisait tous ses désirs sous une forme mystique.

II. — LA VERTU TONIQUE DU MYSTICISME CONSTATÉE

Je ne m'écarterai guère de ce terrain si je salue maintenant les vues perspicaces du fondateur de l'école positiviste sur le mode théologique de la pensée, le premier qu'ait pratiqué l'intelligence humaine. Condamnant nettement les faciles railleries voltairiennes sur les origines religieuses, il a souligné à plusieurs

reprises les services rendus à l'humanité par la conception « théologique » des phénomènes naturels; et d'abord, sous sa forme première qui fut le *fétichisme*. Le quatrième de ses opuscules indiquait déjà que la croyance fétichique fut indispensable pour faciliter la classification mentale des premiers phénomènes observés; phénomènes que rien ne semblait relier entre eux au premier abord. La tendance à expliquer ces faits par la *volonté* d'êtres fictifs, conçus à l'image de l'homme, permit seule de les grouper en vue d'une sommaire et grossière synthèse. En outre, le régime théologique favorisait l'essor de l'activité humaine par les illusions fondamentales qu'il inspire (je dirais : qu'il traduit ou exprime, car elles lui sont antérieures) sur la prépondérance de l'homme dans la nature et par le naïf espoir qu'il fait naître d'un *empire* presque illimité à obtenir pour cet homme en suivant la voie religieuse (alors magique). C'est en effet ici l'impérialisme irrationnel initial que rationalisera lentement l'expérience encadrée par la logique.

Plus généralement, l'on doit dire que la philosophie théologique pouvait seule, aux origines, offrir à l'esprit humain un fil conducteur pour diriger son initiale observation des phénomènes. Seule, elle pouvait animer l'homme d'une confiance énergique en lui-même parce qu'elle lui inspirait au sujet de sa position et de sa puissance un sentiment de *suprématie universelle*, en vertu des pouvoirs très amples qu'il attribuait alors à des puissances surnaturelles, pourvu qu'il parvint à l'aide de sollicitations ou d'offrandes convenables à se concilier leur intervention. Je crois que le sentiment de *suprématie universelle* est venu tard dans l'homme, mais il s'y est acheminé sur la voie mystique assurément. Certes, ajoute encore Comte, depuis que notre

action sur la nature s'est si largement étendue, nous avons appris à nous passer, pour le soulagement de nos misères, du détour surnaturel dont une longue expérience nous a fait sentir l'insuffisance. (Mais qui donc d'entre nous, répondrait-on, et vous tout le premier, ne revient encore aujourd'hui, de façon plus ou moins consciente, à ce recours surnaturel pour appuyer sa volonté de puissance ?) Aux premiers temps humains, achève le jeune écrivain, la confiance et le courage ne pouvaient venir que d'En-haut, grâce aux illusions qui promettaient, par l'alliance de l'Au-delà, une puissance immédiate presque sans bornes. Quant à l'espérance de la vie *future* (cette haute rationalisation de l'impérialisme originel par un détour mystique), elle n'a pu acquérir que très tard une grande importance sociale; aux époques même les plus avancées, la confiance qu'inspire à l'homme religieux son *credo* résulte bien plus de sa croyance à un secours *actuel* et spécial que de la lointaine perspective d'une existence heureuse après la mort. Oui certes, ajouterai-je et l'effort chrétien rationnel consista, pour une large part, à faire prédominer, autant qu'il fut possible, ce second et bien plus social point de vue sur le premier, — en dépit des accusations d'égoïsme que nous verrons Comte lui-même jeter à la moralisatrice conception du salut personnel.

Au début de son *Cours*, Comte reviendra sur ces vues perspicaces. Les perspectives théologiques, dit-il, offrent à l'homme cet attrait, si énergique dans l'être vivant, *d'un empire illimité à exercer sur le monde extérieur*; monde que cet homme envisage dès lors comme entièrement destiné à son usage. Or ces espérances chimériques, ces idées excessives de l'importance du genre humain dans l'univers que fait naître

la philosophie théologique positive, furent, aux origines, un indispensable stimulant ! — Ce stimulant, je l'appelle pour ma part, la qualité *tonique* de la conviction mystique d'alliance surnaturelle et je constate que cette conviction n'a nullement disparu chez les plus anti-chrétiens de nos contemporains.

Un grand avantage des croyances religieuses, observe encore notre philosophe, c'est la plasticité qui résulte pour elles de leur caractère vague et indéterminé. Elles sont, par là, susceptibles de se modifier selon les exigences diverses de toute situation politique donnée, en sorte qu'elles puissent sanctionner, sans aucun artifice *volontaire* (ceci contre les plaisanteries voltairiennes) les inspirations qui, même, n'en seraient pas d'abord émanées, pour peu que ces inspirations correspondissent au sentiment intime d'un besoin véritable, soit individuel, soit social ! Tel est le motif qui rend si nécessaire, vis-à-vis de semblables opinions, *une organisation systématique*, sous l'administration continue d'un sacerdoce convenable, afin de *prévenir ou de rectifier* les dangereuses conséquences pratiques de leur libre essor chez les esprits vulgaires. — Dans ces lignes se trouve heureusement signalé le danger du *fanatisme*, qui est l'impulsion donnée à la volonté de puissance par une conviction mystique insuffisamment encadrée de raison expérimentale; et tout cela est admirablement observé. Mais Comte n'a pas su appliquer ces vues perspicaces (au moins de façon suffisamment explicite) à corriger la mystique naturiste contemporaine et son aspect dangereusement révolutionnaire; car le clergé positiviste rêvé par lui ne fut jamais qu'une lubie de maniaque, soucieux de créer à son profit un pontificat suprême : idée au plus haut point irréalisable à notre époque que cette

impuissante copie du clergé chrétien qui tira sa principale force de ce qu'il prétendit parler au nom d'un Dieu tout puissant et s'appuyer de miracles; or, une telle prétention est incompatible avec le principe même du Positivisme.

Revenons aux vertus toniques qui appartiennent à l'attitude mystique de l'esprit humain. Au temps de l'astrolâtrie, degré le plus élevé du fétichisme, opine Comte, la naissance d'un sacerdoce organisé permit de discipliner quelque peu déjà l'appétit religieux. Puis le polythéisme vint réaliser au plus haut degré la propriété stimulante qui est propre à la philosophie théologique en mêlant l'action surnaturelle à la plupart des entreprises humaines d'une façon plus spéciale et plus intime qu'il n'a été possible de le faire dans la suite (mais non pas auparavant). Sous ce régime religieux, pourvu que l'action devînt importante, chacun pouvait s'y sentir familièrement *appuyé de quelque divine alliance*.

Le monothéisme chrétien participe encore de ces avantages parce qu'il n'a jamais été, au vrai, qu'un polythéisme mieux ordonné (par le culte des saints et par leurs spécialisations protectrices). En effet le monothéisme absolu tel que l'entendent nos déistes métaphysiciens depuis la décadence de la philosophie théologique, le monothéisme rigoureusement réduit à un seul Etre surnaturel sans aucun intermédiaire entre lui et l'homme, représente, à l'avis de Comte, une pure utopie, nullement pratique et tout à fait incapable de fournir jamais la base d'un véritable système religieux susceptible d'une efficacité réelle, même intellectuelle, surtout morale, et, à plus forte raison, sociale ! Le passage du polythéisme au monothéisme a consisté en général à discipliner et à moraliser l'innombrable

multitude des deux païens en la subordonnant directement, d'une manière permanente et régulière, à la suprême prépondérance d'une Volonté unique. C'est ainsi du moins que les masses comprennent le monothéisme car leur instinct repousse à juste titre, comme radicalement stérile, l'idée d'un Dieu sans ministres quelconque.

III. — POUR ARISTOTE CONTRE PLATON SUPÉRIORITÉ DES PSYCHOLOGUES CHRÉTIENS

Un autre trait rationnel de la pensée constructive de Comte, c'est qu'il se fait gloire de considérer Aristote comme son maître en matière sociale et de rejeter les suggestions fournies par les œuvres de Platon dans ce domaine. On lit en effet au V^e volume de son *Cours* (1), un fort intéressant exposé de la route suivie par l'esprit métaphysique (mystique) pour acquérir graduellement la prépondérance sociale qu'il possède encore aujourd'hui autour de nous. Depuis la division vraiment fondamentale, avancée-t-il, qui s'opéra dans la philosophie grecque alexandrine entre la philosophie morale et la philosophie naturelle (les sciences de la nature) — division qui a toujours dominé depuis lors le mouvement mental de l'élite humaine, — l'esprit métaphysique a présenté concurremment deux formes très différentes entre elles et même graduellement antagonistes, l'une s'appliquant surtout à la philosophie morale et l'autre à la philosophie naturelle.

La première, dont Platon doit être regardé comme le principal organe, montre la métaphysique encore très rapprochée de l'état théologique qu'elle tend

(1) Page 553 à 555.

d'abord non à détruire, mais à *modifier* seulement; elle ne fut en effet critique qu'à l'égard du Polythéisme dont elle poursuivit l'universelle déchéance et elle présida bientôt à l'organisation graduelle du *monothéisme* qui, une fois constitué, *détermina la fusion finale de ce premier esprit métaphysique avec l'esprit purement théologique*, propre à cette dernière phase essentielle de la philosophie religieuse.

La seconde forme de l'esprit métaphysique, ayant pour type Aristote et bien plus voisin au contraire de l'esprit *positif*, a tendu à dégager l'entendement humain de toute tutelle théologique proprement dite. Occupée surtout par l'étude du monde extérieur, cette forme de l'esprit métaphysique dut être, dans son application longtemps accessoire aux conceptions sociales, nécessairement et constamment critique. C'est à ce dernier esprit métaphysique que devait appartenir la direction du mouvement révolutionnaire actuel. — Ce n'est nullement mon avis et ne me semble véritable que pour une faible part. J'estime et j'ai longuement établi ailleurs que par l'intermédiaire de l'esprit romanesque, de la mystique chrétienne extrême et du Platonisme *naturiste* de la Renaissance, la mystique révolutionnaire doit beaucoup à l'auteur du *Banquet* et se révèle à un examen attentif, bien plutôt *affirmative* d'une alliance supraterrrestre que critique et *négative* seulement. L'Aristotélisme, père de l'esprit scientifique, a collaboré certes à l'aspect rationnel de la révolution contemporaine; il serait à souhaiter qu'il en devînt le principal inspirateur.

Comte a bien vu en revanche par quel chemin se sont faits les progrès de l'Aristotélisme rationnel. Ecarté, dit-il, par la prépondérance platonicienne tant que l'organisation du système catholique dut principale-

ment occuper les hautes intelligences (jusque vers la fin du XI^e siècle), l'esprit aristotélicien, qui n'avait jamais cessé de cultiver et d'agrandir en silence son domaine proprement scientifique, tendit à s'emparer du principal ascendant philosophique en s'étendant vers les questions morales ou même sociales, aussitôt que cette immense opération politico-religieuse de l'organisation chrétienne, enfin suffisamment consommée, laissa prédominer le besoin d'un essor plus rationnel des esprits. C'est ainsi que, dès le XII^e siècle, le triomphe croissant de la Scolastique vint constituer le premier agent de désorganisation radicale pour la puissance et la philosophie théologiques. Dante, Thomas d'Aquin même, furent des métaphysiciens en ce sens. Par la *mémorable* canonisation du grand docteur scolastique, — hommage d'ailleurs légitimement dû à ses considérables services politiques, — les papes montraient à la fois et leur propre entraînement involontaire vers la nouvelle activité mentale (aristotélicienne) et leur admirable prudence à s'incorporer, autant que possible, tout ce qui ne leur était point *manifestement hostile*. L'Eglise a donc permis le libre développement de la philosophie métaphysique sous cette dernière forme et l'a laissé s'assimiler en paix les leçons du grand Aristote, bien moins apprécié des antiques; en sorte que la Scolastique se développa en opposition radicale avec le système *platonicien*, cher aux mystiques proprement dit.

Plus généralement, la sagesse gouvernementale du clergé, tiré, par une soigneuse sélection, des meilleurs éléments de la société chrétienne, a seule fait la longue prospérité de cette société presque modèle. Les Romains antiques, dira Comte dans sa *Politique positive*, ces organisateurs éminents dont l'esprit touchait à la

pleine positivité tandis que leur cœur (?) avait déjà pressenti le règne de l'Humanité, les Romains répugnèrent d'abord à la *doctrine* chrétienne qu'ils jugeaient contraire à l'essor continu du sentiment, de l'intelligence et de l'activité en vue du progrès par sa préoccupation du *salut* individuel, consacrant un irrépressible *égoïsme*. Et pourtant, *sous un digne sacerdoce*, cette doctrine erronée exerça réellement une influence aussi salutaire qu'elle semblait, abstraite-ment, devoir être funeste. En comprimant les *intérêts* réels au nom des intérêts *factifs*, elle seconda l'essor des instincts sympathiques. Quoique la morale chrétienne fût essentiellement personnelle, la sagesse du sacerdoce l'étendit dignement à la vie domestique. Nos principaux sentiments se virent assujettis à une admirable discipline qui s'efforçait de déraciner en nous jusqu'aux moindres germes de la corruption individualiste. Le dévouement était commandé au nom d'un *égoïsme insurmontable* toujours; mais l'abnégation *habituelle* et la pratique de la vie intérieure produisirent de profondes améliorations *qui ne pouvaient être autrement obtenues*. (Retenons cet aveu que contredira souvent la conviction mystique naturiste chez Comte).

Il est vrai, poursuit-il, qu'aucun de ces résultats, si imprévus, ne pouvait être escompté par les Romains du paganisme, que devait révolter, au contraire, l'aspect antisocial des dogmes nouveaux. Incapables, en ce temps, d'apprécier le système autrement que par la *doctrine* (puisque l'*organisation* n'en était pas réalisée), ils n'hésitaient point à repousser, comme ennemi du genre humain, une secte qui plaçait la perfection humaine dans un « *céleste isolement*. » Comment Tacite ou Trajan auraient-ils prévu que la

sagesse sacerdotale, aidée d'une situation favorable, contiendrait assez les vices naturels de ces doctrines pour en tirer, provisoirement du moins, d'admirables résultats sociaux ? Il est certain que la pratique assidue des *bonnes œuvres* quand même cette pratique serait d'abord inspirée par des motifs *personnels*, constituera toujours le meilleur moyen pour *cultiver* les sentiments bienveillants dans la nature humaine.

J'ajouterai même que c'est *le seul moyen* de réaliser une telle culture et que Comte n'est donc nullement fondé à prétendre, comme il l'a fait trop souvent que l'instinct *moderne* réproouve, encore plus que les Romains, une doctrine qui, comme le fait la doctrine chrétienne, proclame les inclinations bienveillantes *étrangères à notre nature*. — Au vrai, la doctrine chrétienne les nie dans l'état de péché, non dans l'état de grâce, qui pousse aux bonnes œuvres ; et elle reste beaucoup plus fidèle que le fondateur du Positivisme à cette saine psychologie d'expérience.

Le Socialisme contemporain, a encore indiqué Comte, demande la solution des divers problèmes moraux du temps présent à des mesures purement matérielles ou politiques, toujours tyranniques et impuissantes à la fois, c'est-à-dire susceptibles de conduire aux plus graves perturbations sociales. En réalité, il faudrait créer dans les esprits une obligation *purement morale* d'employer son superflu au soulagement de ses semblables. En d'autres termes, il convient de revenir à l'*immortelle* ébauche sociale chrétienne, tout en s'inspirant d'une philosophie plus réelle et plus stable. Il faut se laisser enseigner par des temps si hautement mémorables et si faussement qualifiés de *ténébreux* dans les ouvrages issus de vaines convictions métaphysiques (mystiques extrêmes) dont le protestantisme fut

la manifestation première. En toutes choses, ces temps-là ont agrandi, aux dépens de l'esprit proprement théologique, la domaine de la raison humaine.

A titre de transition entre les jugements de Comte sur la psychologie chrétienne et les louanges que nous allons lui voir accorder à la morale chrétienne, je mentionnerai la justice qu'il a su rendre à Bossuet moraliste. Bien qu'il fasse débiter la dégénérescence catholique au *quatorzième* siècle et qu'il ne montre plus aucune intelligence des enseignements chrétiens après cette date lointaine — semblant ignorer les François de Sales ou les Fénelon, dans l'aspect rationnel de leur psychologie si pénétrante, — il considère du moins l'évêque de Meaux comme « un des plus sublimes « penseurs et philosophes qui aient honoré notre « espèce », et comme la plus puissante intelligence des temps modernes avec Descartes et Leibniz.

IV. — LA RATIONNALITÉ DE LA MORALE CHRÉTIENNE RECONNUE

Je viens de rappeler que Comte, sans jamais dévier de son athéisme essentiel, fut inépuisable en apologies du Christianisme médiéval, à la condition qu'on eût soin de rapporter le bien réalisé par l'Eglise romaine à son *organisation*, nullement à sa doctrine. Elle a, dit-il, réalisé par l'exercice méthodique de la volonté chez ses fidèles, une énergique influence *de la raison sur les passions*; elle a prôné un ascétisme fort utile dès qu'il évite l'excès; elle a prêché l'humilité, excellente précaution contre l'orgueil et la vanité qui ne seront jamais assez combattus; elle a su affiner les relations sentimentales dans le sein de la famille et

développer la fraternité sous la douce dénomination de charité. Son enseignement moral se résume, de façon élémentaire, en son catéchisme, ce chef-d'œuvre modeste de philosophie usuelle qui a répandu tant de notions saines, bien qu'empiriques, (et que seront donc les vôtres ?) sur la nature morale de l'homme, Dans le domaine esthétique, son œuvre immense a pour symbole les cathédrales du Moyen-Age, ces sublimes édifices religieux qui inspireront toujours aux vrais philosophes, malgré l'extinction des croyances correspondantes, une délicieuse émotion de profonde sympathie sociale.

Un des principaux mérites de l'Eglise, c'est d'avoir mené une active campagne pour diminuer les dangers politiques de l'esprit religieux en restreignant de plus en plus *le droit d'inspiration surnaturelle*, que le polythéisme favorisait sans prudence. Réserver ce droit, pour l'essentiel, à la suprême autorité ecclésiastique en proclamant l'infailibilité papale, fut un très grand progrès, dans l'ordre intellectuel aussi bien que dans le sens social, car le domaine de la sagesse expérimentale s'est augmenté de la sorte aux dépens des vagues sphères de l'inspiration divine. Oui, il y eut là, dans l'Eglise, un caractère de haute philosophie politique que les plus illustres apologistes du système catholique n'y pouvaient nettement apercevoir et qui est donc resté dans l'ombre jusqu'ici. Mais il faut désormais proclamer qu'au temps de sa grandeur à tout le moins, le Christianisme a diminué, autant qu'il lui fut possible, le champ d'expansion du mysticisme individuel. Certes, aucune domination spirituelle fondée sur les doctrines *théologiques* ne saurait se dispenser de maintenir ce champ, en principe; mais l'Eglise l'a notablement, utilement réduit et délimité

par les plus sagaces et les plus nettes prescriptions morales et sociales.

Il faut également répéter que cette inévitable tendance théologique à de vagues et arbitraires prétentions individuelles (d'alliance supraterrrestre) se trouvait nécessairement portée au plus haut degré dans le polythéisme qui offrait toujours quelque divinité disposée à protéger spécialement une inspiration quelconque. Rien de plus périlleux, cependant pour l'ordre social, que de semblables prétentions, comme le désordre causé par les prophètes ou illuminés judaïques l'avaient suffisamment démontré dans le passé. Digne organe d'un état mental plus avancé, le catholicisme a graduellement restreint, avec une sagesse trop peu appréciée aujourd'hui, le droit direct d'inspiration surnaturelle, en le représentant comme éminemment exceptionnel, en le bornant à des cas de plus en plus rares, de plus en plus graves, en l'assujétissant à des *vérifications d'authenticité de plus en plus sévères* : (vérifications d'ordre moral et social, faudrait-il ajouter ici.) Son usage se trouva donc finalement réduit à ce que la nature même du système théologique rendait strictement indispensable, puisque les communications divines furent, en principe, exclusivement réservées à la suprême autorité ecclésiastique.

En contestant au pape l'indispensable prérogative de l'infailibilité personnelle, insistera Comte, l'inconséquent Protestantisme, bien loin de supprimer le droit d'inspiration divine tendait à l'augmenter beaucoup, tout au contraire. (Oui, car ce fut un retour offensif de la mystique individualiste, plus solidement encadrée de raison que par le passé, il est vrai). En ceci, comme en tant d'autres choses encore, juge Comte qui fut

toujours antipathique à l'esprit de la Réforme, ce mouvement des esprits tendit à entraver le développement graduel de l'humanité supérieure; la prétendue Réforme ayant consisté à *vulgariser* de plus en plus la faculté mystique, et finalement à *individualiser* entièrement, comme on l'a bien vu par la pullulation des sectes à l'infini. Une si grave erreur n'eût pas manqué de produire d'immenses désordres, d'abord intellectuels et ensuite sociaux (ce qui est d'ailleurs arrivé) si la décadence simultanée de *toute théologie quelconque* (voilà en quoi il se trompe, car le danger de la mystique individuelle subsiste plus que jamais) n'en eût alors nécessairement prévenu l'essor, dont les traces rudimentaires sont néanmoins fort appréciables.

Je dirai mieux bientôt que tout ceci est à moitié juste seulement. Le protestantisme, qui s'est nécessairement enveloppé de mystique à son origine, a émancipé, il est vrai, la mystique individuelle en principe. Mais, l'ayant enfermée tout aussitôt dans les cadres d'une rationalité puissante que pouvaient fournir ces tempéraments réfléchis du Nord, il en a prévenu bientôt les écarts anti-sociaux trop fâcheux, puisque les grands pays protestants de l'heure présente gardent une rare cohésion sociale. Au contraire le catholicisme, diminué dans son autorité par le mouvement scientifique a vu grandir dans son sein, en dépit de ses condamnations réitérées, des mystiques particulières moins solidement encadrées de morale (telles que le quiétisme) et qui ont mêlé leur impulsion à celle du mysticisme naturiste pour grandir les dangers de l'inspiration divine vulgarisée. Nous verrons que Comte n'a également compris qu'à moitié les tendances quiétistes, ce second des deux grands mouvements moraux dans l'époque moderne.

Au total, reprend-il (continuant de commenter la discipline ecclésiastique en matière de recours à l'alliance divine individuelle), au total, nous voyons le catholicisme constamment occupé dans la vie réelle, soit personnelle, soit collective, à *augmenter graduellement le domaine de la sagesse humaine*, aux dépens de celui de l'inspiration divine, si arbitrairement étendu jusqu'à ce moment; il confirme ainsi la loi des « trois états » en marchant pour sa part de l'état théologique vers l'état positif. Mais Comte interprète cette évolution comme une diminution de *l'esprit religieux*, ce qui est beaucoup trop dire; il suffisait d'indiquer que, par l'expérience psychologique et morale de l'Eglise, l'appétit mystique a été davantage encadré d'expérience et de raison.

Il sera plus exact dans son apologie continuée des rationalisations chrétiennes en matière de morale. C'est ainsi qu'il célèbre les mérites de la confession auriculaire, pratiquée avec discrétion, comme elle doit l'être; institution excellente, dit-il, et qui persistera sous le régime positif, à l'état libre et spontané. — Le psychologue Freud parle à peu près de même aujourd'hui. — Notre philosophe juge fort sage encore l'interdiction de la lecture indiscreète et vulgaire des livres sacrés, car une telle prudence empêcha que fussent érigés en types de la vie sociale les notions rétrogrades de l'antique théocratie judaïque, comme l'ont fait depuis tant de sectes protestantes (celles des Mormons par exemple). Une fois de plus, il déclare admirer surtout dans l'œuvre de l'Eglise *l'exacte investigation de la nature humaine*, individuelle ou sociale, qui reste, écrit-il, la principale base intellectuelle d'un pouvoir gouvernemental quelconque, et qui fut réellement poussée par le catholicisme aussi loin que le peuvent

comporter des observations *irrationnelles* ! — Epithète parfaitement injustifiée sous sa plume, car ces observations furent expérimentales au moins à l'égal des siennes, et beaucoup mieux préservées de ces parti-pris qu'il poussa finalement, nous le verrons, jusqu'à la manie la plus évidente.

Autre inspiration excellente, à son avis, que la divinisation du fondateur de l'Eglise, car il existe, dit-il, « une relation profonde, incontestable, quoique « jusqu'ici mal démêlée, entre une telle conception et « l'indépendance radicale du pouvoir spirituel ! » Relation bien facile à démêler, tout au contraire, protesterai-je ici; un pouvoir spirituel a tout avantage à s'appuyer sur un Dieu délégateur de puissance sans bornes. C'est là ce qui manquera toujours à la papauté positiviste de Comte, en dépit de son effort tardif pour restaurer un tel Dieu sous les traits de l'Humanité personnifiée. — L'Eglise a été bien inspirée, poursuit-il (en répétant sous une autre forme les assertions plus haut soulignées par moi), lorsqu'elle a réprimé les hérésies (mystiques extrêmes) qui s'accompagnaient habituellement de graves aberrations morales et politiques dont la filiation logique serait presque toujours facile à établir. — Quel dommage qu'il n'ait point établi plus nettement cette filiation pour l'hérésie *naturiste*, afin d'éviter les illusions psychologiques morales et sociales qu'il a continué de lui emprunter !

Excellents encore furent les préceptes ecclésiastiques d'ascétisme modéré; ainsi le précepte de l'abstinence périodique, dont l'action morale est incontestable. Excellente la condamnation du suicide dont les Anciens se faisaient « un monstrueux honneur »; car il ne conviendra jamais de laisser à chacun la dangereuse faculté d'annuler à son gré la réaction indispensable

que la société doit pouvoir exercer sur l'individu. — Soit, répondrai-je, mais à la condition qu'il existe des freins à cette tyrannie. — Excellente la doctrine chrétienne sur l'autorité paternelle, à la fois affirmée et contenue, ainsi que le refus d'accorder facilement le divorce; car rien n'est meilleur pour éviter l'hésitation de l'esprit que de devoir conformer sa vie à une insurmontable nécessité. Notre principale félicité se rapporte à des situations que nous n'avons point choisies (telles que les relations du sang) et le divorce marque une immense rétrogradation morale en donnant une trop libre carrière aux appétits les plus énergiques dont la répression continue (bien qu'atténuée par de légitimes satisfactions), *doit nécessairement augmenter* à mesure que l'évolution humaine se poursuit ! — Il me faut poser encore ici quelques points de suspension. Si ce « doit », toujours un peu ambigu dans notre langue, est un précepte moral (le *sollen* allemand), il est digne de toute approbation. S'il n'est qu'une nouvelle marque de confiance mystique dans l'incoercibilité du progrès moral (le *muessen* allemand), il est erroné, car nous ne constatons nullement autour de nous, par malheur, la répression de plus en plus ferme des fantaisies érotiques individuelles.

Il fut excellent, achève Comte, d'enfermer les femmes chrétiennes dans la vie domestique, puisque l'évolution continuée leur ôtera tout autres fonctions que celles de foyer (mais nous voyons se dessiner un courant directement inverse); excellente enfin la morale nationale du Christianisme, telle qu'elle se présente dans la pratique : c'est-à-dire le patriotisme atténué dans ses excès par l'humanité, par la fraternité (incomplète encore, sans doute, mais déjà réelle dans le sein de la catholicité médiévale) et par la douce charité.

V. — L'INSPIRATION IRRATIONNELLE DU NATURISME
ENTREVUE

J'ai rappelé tout à l'heure que Comte définit comme une « métaphysique », — à son avis plus dépendante d'Aristote que de Platon (alors que je crois le contraire), — le mysticisme naturiste qui est au fond de l'esprit révolutionnaire moderne. Il faut d'abord répéter ici, que l'un des points faibles de son système c'est cette conception d'un état « métaphysique » intercalé nécessairement entre l'état théologique et l'état positif dans l'évolution de toute science ou de tout savoir humain. Au vrai, la conception humaine des mouvements dans le monde extérieur fut d'abord mystique pour devenir ensuite lentement expérimentale (ou positive); la métaphysique ne marquant, entre ces deux attitudes, qu'un moment assez fugitif et devant être considérée comme à peu près identique dans ses résultats, à la première. Aussi bien Comte n'a-t-il jamais pu la nettement définir. Ce qu'il a fait de mieux, c'est de l'identifier fort souvent à la théologie, comme elle doit l'être en réalité et il sera bon de recueillir quelques-unes de ses indications rationnelles en se sens.

L'état métaphysique de la pensée humaine, disait déjà son troisième opuscule de jeunesse, a un caractère bâtard, un aspect de transition; il lie les faits d'après des idées qui ne sont plus tout à fait surnaturelles, et ne sont pas encore entièrement naturelles; ces idées étant des *abstractions personnifiées* dans lesquelles l'esprit pourra voir à volonté ou le nom mystique d'une Cause surnaturelle, où l'énoncé scientifique d'un enchaînement constant entre phénomènes. La nais-

sance des conceptions de ce genre suppose les notions solides devenues plus nombreuses et rapprochées suivant des analogies plus étendues.

Le *Cours de Philosophie positive* nous apprendra quelques années plus tard que les doctrines ou méthodes *métaphysiques* ont été utiles à titre de philosophie transitoire, conservant un caractère bâtard, mais très propre, par son ambiguïté même, à opérer graduellement la transition vers l'état positif. En substituant, dans l'étude des phénomènes, à l'action *surnaturelle* directrice, une *entité* correspondante (quoique celle-ci ne fût conçue d'abord que comme une *émanation de la première*), l'homme s'est habitué peu à peu à considérer les faits en eux-mêmes. Alors la notion des agents *métaphysiques* a été graduellement subtilisée et diluée jusqu'à les réduire, devant tout esprit droit, à n'être plus que les noms abstraits des phénomènes. — J'ajouterai que cette évolution est loin d'être achevée dans les intelligences peu cultivées, ainsi qu'en témoigne le progrès du Naturisme mystique contemporain. Mon œuvre a pour objet de la hâter selon mes moyens.

Ainsi, pour Comte, rédacteur du *Cours*, l'état métaphysique n'est au fond, qu'une simple *modification* (1) de l'état théologique précédent. Que les phénomènes soient en effet rapportés à une intervention surnaturelle ou qu'ils se voient expliqués par la vertu de certaines entités présidant à leur naissance, cette diversité entre des explications *finalemeut identiques*, n'empêche pas qu'on ne retrouve les mêmes caractères principaux dans ces deux conceptions du monde;

(1) *Cours I. 4-5.*

caractères qui consistent, quant à la méthode, dans la prépondérance de l'imagination sur l'observation, et, quant à la doctrine, dans la recherche des notions *absolues*. De part et d'autre on constate encore un esprit idéal quant au but, absolu dans la conception et arbitraire dans l'application. — Ce qui est fort exact pour tout mysticisme *fanatique* c'est-à-dire que ne vient pas encadrer suffisamment la raison.

La seconde partie du *Cours*, la Sociologie comtienne, répétera (au début du IV^e volume) que l'esprit métaphysique se pose en rival du théologique (le mysticisme naturiste en rival du mysticisme chrétien rationalisé), mais n'en est point, aux yeux de la science historique, *essentiellement distinct*. Il n'en diffère que par l'accentuation moins prononcée de ses caractères dogmatiques. L'école métaphysique qui, de notre temps, recourt d'une manière beaucoup plus vague et moins spéciale que la théologie à l'artifice de la Providence, *sans cesser néanmoins de reposer sur une telle hypothèse*, l'école métaphysique fait habituellement intervenir, dans ses vaines explications politiques, ses inintelligibles entités, *surtout sa grande entité générale de la Nature* qui enveloppe aujourd'hui *toutes les autres* et qui n'est, évidemment, qu'une dégénération du principe théologique. — Nous touchons ici au sujet principal de ce paragraphe.

Il y a là en effet selon moi, l'une des plus remarquables clairvoyances de Comte et l'aspect le plus rationnel peut-être de sa Sociologie. On doit regretter qu'il en ait tiré si peu de conclusions pratiques, ainsi que nous le verrons. Suivons-le donc dans ses commentaires sur cette appréciation fondamentale en sa philosophie de l'histoire moderne. La doctrine de Hobbes, de Spinoza, de Bayle, exposera-t-il au

V^e volume du *Cours* (1), doctrine très improprement qualifiée d'*athéisme*, revenait à remplacer, pour l'explication des phénomènes physiques ou moraux, l'ancienne intervention surnaturelle par le jeu *équivalent* des Entités métaphysiques, graduellement concentrées dans *la grande entité générale de la Nature*, qu'on substituait au Créateur de la Théologie avec un caractère et avec un office fort analogues, et, par suite, *avec une espèce de culte* à peu près semblable. En sorte que ce prétendu *athéisme* se réduit presque au fond, à *inaugurer une déesse au lieu d'un Dieu* ! — Oui, certes, une déesse d'un caractère moins rationnel, plus instinctif et plus émotif. Mais quelle prophétie inconsciente de ce qu'il va faire bientôt lui-même à son tour en instaurant le culte de la Femme et la religion de l'Humanité; déesse Humanité conçue de façon un peu plus rationnelle, il est vrai, que la déesse Nature de Jean-Jacques, mais dont l'intronisation n'en est pas moins l'aboutissement de l'évolution naturiste de sa pensée que présageait son tempérament d'« enfant du siècle » romantique. Une évolution si instructive ne s'annonce-t-elle pas dans un passage significatif de la fin du *Cours*. Les propriétés *morales* inhérentes à la grande conception de Dieu, y lisons-nous en propres termes, ne sauraient être sans doute convenablement remplacées par celles que possède *la vague entité de la Nature*. Au contraire, elles sont nécessairement inférieures en intensité comme en stabilité à celles qui caractériseront *l'inaltérable notion de l'Humanité*, devant présider enfin après ce double effort préparatoire (théologique avec Dieu et métaphysique avec la Nature) à la satisfaction positive de tous

(1) Page 714.

les besoins essentiels. — Tout dépend, éclairai-je ici, de ce qu'on mettra dans cette Entité nouvelle de l'Humanité; si on y met de la raison (et Comte y en a mis une certaine quantité pour sa part), on aura reconstitué le Dieu chrétien rationnel; si on introduit sous son patronage infiniment d'illusions romanesques et naturistes, comme Comte n'y a point manqué, on retournera à l'adoration dissimulée de la Nature, alliée par privilège des instincts et des émotifs. Revenons à sa critique souvent excellente de la déesse Nature.

Elle a suffi, indique-t-il, pour désorganiser le système social fondé sur l'ancienne philosophie théologique; mais elle fut loin de favoriser la naissance d'une philosophie vraiment nouvelle. Tant que les *entités* n'ont pas disparu après les *divinités*, pour faire place à des *lois* naturelles invariables, l'entendement humain reste assujetti au régime *théologique* ! Le Naturisme n'offre pas une meilleure garantie que le théisme philosophique contre le *retour des conceptions religieuses* (mystiques) qui reste toujours *imminent* jusqu'à ce que des conceptions vraiment *positives* leur aient été substituées. — Et qui l'a mieux démontré que lui-même, faut-il ajouter ici, puisque la doctrine *positiviste* est revenue de plus en plus vers le mysticisme avec les années, en tournant le dos à une théorie vraiment *positive* de l'avenir social.

Oui, nous répète ailleurs le *Cours de Philosophie positive* (1), l'athéisme contemporain, en substituant tout simplement le culte de la *Déesse Nature* à celui du Créateur chrétien, ne saurait aboutir qu'à organiser
« une sorte de panthéisme métaphysique d'où l'esprit
« pourrait aisément rétrograder vers les diverses

(1) V. 541, note.

« phases successives du système théologique plus ou
« moins modifié, de manière à constituer bientôt une
« situation *encore plus éloignée, en réalité*, que l'état
« purement catholique du véritable esprit positif. »
Voyez, ajoute-t-il, la métaphysique panthéiste de
l'Allemagne moderne; elle a ramené ses adeptes tout
près du fétichisme ancestral ! Mais lui-même va dévier
bientôt vers un panthéisme de ce genre et revenir
expressément vers des convictions fétichiques à
son tour !

Bien qu'ayant parfois jugé le Naturisme mystique
avec tant de clairvoyance, il est resté d'ailleurs sur
bien des points le disciple de Rousseau dont il avait
subi l'influence en respirant l'atmosphère morale de
son temps et en écoutant son premier maître Saint-
Simon, assez peu dégagé, au fond, des illusions natu-
ristes. Jamais toutefois il ne prit conscience de cette
étroite parenté spirituelle, car il est sans cesse demeuré
fort sévère au mystique de Genève; injuste même, il
faut le dire, quand il le traite habituellement de *simple
sophiste*, sans même le saluer comme à un très
éminent artiste du verbe. Écoutons-le plutôt nous
décrire, de façon vraiment intéressante et topique,
l'action de Jean-Jacques durant la période qu'il appelle
la phase politique extrême du Déisme moderne, c'est-
à-dire la seconde partie du XVIII^e siècle. Rousseau,
dit-il, coordonna toutes les notions *négatives* qui
avaient été préalablement utiles à la destruction de la
dictature temporelle (monarchie absolue) et sut les
conduire au triomphe par son appel à *l'ensemble des
passions humaines*, tandis que l'école voltairienne (plus
rationnelle) s'adressait toujours à l'intelligence. L'in-
fluence de cet écrivain fut donc, en fin de compte,
désastreuse, et reste la source *des plus graves aberra-*

tions politiques du temps présent. (Voilà qui est admirablement vu !) Son précurseur Mably, n'avait pas sa chaleureuse éloquence. Il fallut l'audacieuse *explosion* de sa doctrine pour soulever l'ensemble des penchants humains contre les vices généraux de l'ancienne organisation sociale par *cette sauvage négation de la société elle-même* que l'esprit de désordre ne saurait dépasser jamais sans doute et d'où découlent, en effet, *toutes les utopies anarchiques* que l'on croit propre au XIX^e siècle.

Au lieu du Déisme de pure concession qu'affichaient les Voltairiens, poursuit Comte, Rousseau fit profession d'un Déisme fort sincère qui lui parut une garantie contre l'anarchie préparée par son extrême critique *temporelle* (critique du trône et des institutions légales). En sorte que, pour les deux écoles politiques principales du XVIII^e siècle, le Déisme fut une station temporaire destinée à faciliter la marche des voltairiens *en avant*, et celle des Rousseliciens *en arrière*. D'où la très différente impression laissée par l'une et l'autre école sur l'instinct sacerdotal, hostile à la première, plutôt favorable à la seconde.

La secte de Rousseau, la plus rapprochée de la crise finale, la plus prête à pousser jusqu'à leurs limites extrêmes les *aberrations* propres à la philosophie *négative*, (jamais cette épithète n'a été plus mal appliquée qu'en ce cas où il s'agit d'un mysticisme de conquête, affirmant son alliance divine), se vit entraînée, par les propensions essentielles de son chef à inaugurer finalement une Constitution d'autant plus *purement théocratique* (avec Robespierre, odieux à Comte pour son culte de l'Etre suprême) qu'un retour évident vers une vague prépondérance sociale de l'esprit théologique formait le fond de la doctrine. Sous

un *nouveau règne des saints*, on faisait appel non à la capacité, mais à ce qu'on appelait emphatiquement *la vertu*, de manière à encourager, dans la pratique, la plus active et la plus dangereuse hypocrisie ! — Il y a encore dans tout cela des traits excellents.

Pendant la période la plus rationnelle de sa pensée, Comte a senti en outre les attaches naturistes du Romantisme de 1830 et son danger moral. Doctrine pleinement *anarchique*, écrit-il, et qu'il s'étonna, dès sa jeunesse, de voir prônée d'abord par des catholiques admirateurs du Moyen-Age, tels que Chateaubriand, tandis que les véritables anarchistes *négatifs* affichaient alors des prédilections classiques en littérature. Mais il ne voit là qu'un témoignage de l'extraordinaire confusion qui règne dans les idées de nos contemporains !

Son esthétique fut parfois curieusement antinaturaliste, comme dans ce passage du *Cours* (1) où il déplore que l'art moderne continue de célébrer la merveilleuse sagesse de la Nature, alors que la Science a si bien constaté l'extrême imperfection, sous tous les rapports, de cet ordre si vanté. Les ouvrages humains, depuis les plus simples appareils mécaniques jusqu'aux plus éminentes institutions sociales, sont *supérieurs*, assure-t-il, à tout ce que peut offrir de plus parfait *l'économie que l'homme ne dirige pas* et dans laquelle la grandeur des masses reste la cause principale de nos admirations inconsidérées. Ce sera donc à l'exaltation des prodiges de l'Homme, de ses conquêtes sur la Nature et des merveilles de sa sociabilité que le génie esthétique consacrera, dans un avenir prochain, ses prestiges. Il trouvera dans ce domaine mal exploré

(1) V. 736.

jusqu'ici des inspirations neuves et brillantes, susceptibles de la plus vaste popularité parce qu'elles seront en harmonie avec l'*instinct de notre supériorité* (impérialisme humain rationnel) et avec l'ensemble de nos présentes convictions.

Enfin, dans sa *Politique positive* (1), guidé, il est vrai, par le sentiment secret d'une concurrence à vaincre, il condamnera le Messianisme de couleur principalement *esthétique* qui fut celui de l'école romantique, afin de laisser le champ plus libre à son propre Messianisme, de caractère scientifico-émotif. Une grave aberration, écrira-t-il alors, tend aujourd'hui à fausser les notions relatives à l'art en *exagérant sa puissance*. Depuis Homère jusqu'à Corneille, tous les éminents génies esthétiques du passé avaient conçu l'art comme destiné à *charmer* la vie humaine, et, dès lors, à l'améliorer, mais sans devoir jamais la *diriger*. Aucun esprit normal ne pouvait en effet supposer que la suprématie intellectuelle dût jamais appartenir à l'imagination, car un tel principe équivaudrait, au fond, à *ériger la folie en type mental*. Dans l'antiquité (sauf l'exception attique), l'influence des beaux-arts fut assez subalterne; puis le régime monothéique du Moyen-Age repoussa davantage encore les prétentions esthétiques, quoique la vraie destination ou devise de l'Art, — charmer pour améliorer, — y fût mieux goûtée de tous. Mais on vit enfin surgir, même chez l'incomparable Dante, le germe des aberrations que la « transition révolutionnaire » étendue sur cinq siècles, du XIV^e au XVIII^e, a constamment développées et d'où résulte le *délire actuel de l'orgueil poétique*.

Oui, l'essor esthétique moderne suscita de vicieuses

(1) I. 277.

prétentions *politiques* chez les divers artistes et surtout chez les poètes, *leurs chefs naturels*. On se prit à rêver d'une sorte de *pédantocratie esthétique*. En réalité, si les philosophes métaphysiques (selon l'ancienne définition du mot) doivent être exclus du gouvernement, les poètes *y sont bien moins propres encore*, car leur versatilité mentale et morale, qui les dispose d'ailleurs à mieux refléter leur milieu, leur interdit toute autorité directrice. Dans l'avenir, une *sévère éducation systématique* saura seule contenir assez *leurs vices naturels* pour les rendre capables d'exercer leur office véritable. Membres *accessaires* du pouvoir intellectuel, ils ne devront même pas prétendre à cette puissance *consultative* qui sera le privilège du clergé positiviste, formé par l'étude encyclopédique des *sciences*. Idéaliser et stimuler, tel est leur double office naturel. Les inclinations esthétiques qui, dignement subordonnées, ont tant perfectionné les mœurs modernes, peuvent devenir *profondément corruptrices* par leur illégitime ascendant. Au contraire, quand l'effort de l'imagination se borne à développer et à vivifier celui de la raison, les plus austères penseurs subissent bien volontiers un charme qui, loin d'altérer la réalité ne fait que mettre davantage en relief son caractère principal, trop peu déterminé par la science. — Tout cet ensemble de remarques, bien que dicté très évidemment par des préoccupations fort personnelles, ne laisse pas d'enfermer un utile avertissement social à notre époque d'épanouissement naturiste dans l'art !

VI. — LA RÉVOLUTION FRANÇAISE
SAGEMENT CRITIQUÉE SUR QUELQUES POINTS

Dans les dernières années de sa vie, Comte écrivait à l'un de ses adhérents d'opinions conservatrices, le magistrat de Tholouze : « J'ai caractérisé la souveraineté du peuple comme *une émeute des vivants contre les morts*, l'égalité comme *un mensonge immoral*, et le suffrage universel (égalitaire) comme *une maladie sociale*. » C'est là un assez frappant résumé des critiques dirigées par lui contre l'esprit révolutionnaire, en tant que ses critiques sont rationnellement justifiées; car il en a fait aussi de moins sages. Arrêtons-nous présentement sur les premières.

Nous constaterons tout d'abord qu'il a très bien vu le fond de la Révolution de 1789 comme rationnel, sans percevoir assez nettement que la forme et les modalités en furent mystiques, exagérément, et que cette exagération n'a point cessé, jusqu'ici, de compromettre les résultats sociaux acquis tout d'abord sous l'inspiration de l'expérience synthétisée de l'espèce. Cette vaste tentative de progrès, enseigne-t-il au quatrième volume de son *Cours*, a dû être ostensiblement dirigée par la métaphysique révolutionnaire (la mystique naturiste, au vrai), et simplement *secondée*, en apparence, par le développement graduel, la propagation croissante de l'esprit *positif* (ou rationnel). Mais, à y regarder de plus près, ce dernier progrès de la raison humaine donnait *seul* une irrésistible puissance à la doctrine (naturiste) qui lui servait ainsi d'organe provisoire et dont la faible consistance logique eût été, *sans un tel appui secret*, incapable d'un aussi grand succès (pratique). — Jugement qui est fort acceptable quoi-

qu'il ne souligne point assez la vertu tonique propre à l'inspiration mystique.

Aussitôt après cette clairvoyance première, Comte retombe dans l'irrationalité en critiquant l'esprit d'examen qui fournit l'une de ses bases à l'action révolutionnaire et nous reviendrons sur cette erreur. Mais, en revanche, il condamne à fort juste titre, certes, l'idée d'une souveraineté (de droit) qui appartiendrait au Peuple, — représenté, en fait, par ses éléments les moins cultivés et les moins moraux, par ceux qui se manifestèrent dans les troubles de la rue, les exécutions sommaires, ou même dans les tribunes publiques des assemblées législatives (les tricoteuses). — Le dogme de la Souveraineté du Peuple, expose-t-il, a été *pour un temps*, nécessaire à la démolition du régime théologique. C'est là son échappatoire habituelle quand il entend accorder à l'irrationnel le bénéfice de la prescription. Mais, poursuit-il, en dépit de cette utilité transitoire, on ne peut méconnaître la tendance *anarchique* de ce dogme qui s'oppose à toute institution régulière et condamne les supérieurs à dépendre de la multitude de leurs inférieurs, transportant, en somme, *aux peuples le droit divin jadis invoqué par les Rois*. — Oui, certes, et en vertu d'une fiction mystique nouvelle.

La même légitimité *provisoire* aurait appartenu, selon Comte, au dogme de l'*égalité*. Mais, ajoute-t-il aussitôt après cette concession, si chaque individu, quel que soit son rang dans la société, est toujours en droit d'attendre des autres les égards attachés à la dignité d'homme (à moins d'une conduite antisociale), — car une telle obligation morale n'a plus été contestée depuis l'abolition de l'esclavage, — il est évident en revanche que les hommes ne sont ni égaux, ni même *équivalents*

entre eux et qu'ils ne sauraient donc posséder, dans l'association, des droits identiques, — sauf le droit, commun à tous, du libre développement de l'activité (et sous-entendu, je pense, dans la mesure où cette liberté n'offusque pas les libertés voisines). Bien mieux, le progrès tend à *augmenter* ces différences individuelles et à diminuer l'importance des distinctions matérielles qui en comprimaient autrefois l'essor. L'égalitarisme révolutionnaire naît donc de l'orgueil et de l'*envie*, car les natures peu élevées n'y adhèrent nullement par un actif et généreux sentiment de la fraternité universelle, mais, bien plutôt, par un *secret essor du penchant à la domination* (cette racine même de l'être vivant). Un tel penchant pousse à la haine de toute supériorité quelconque *afin d'obtenir au moins le niveau*. — Voilà qui est admirablement vu et j'ajouterai même que cette revendication du niveau n'est que provisoire, servant aussitôt de marchepied à celle de la supériorité au profit de l'ancien inférieur : supériorité qui est sa revendication véritable. L'égalitarisme regarde au-dessus de soi, jamais au-dessous et ne se préoccupe guère d'élever ses inférieurs sauf par intérêt personnel s'il a besoin de leur assistance; il réclame l'égalité en attendant mieux, c'est-à-dire, encore une fois, en escomptant la supériorité qui est en effet saisie aussitôt que possible ensuite. C'est ce que démontre toute l'expérience et toute l'histoire humaine, la plus récente en particulier. Le progrès de la raison *prévoyante* peut seul conseiller la modération dans les appétits de puissance.

Ces essors de l'individualisme masqué, reprend Comte, ont frayé la voie à d'autres aberrations révolutionnaires qui en procèdent. La famille, par exemple, a été sapée au moyen des articles du code, dans sa

double assise immémoriale, le mariage et l'héritage. En morale, le précepte le plus vulgaire de l'expérience, *la subordination des passions à la raison* s'est vu rejeter par de prétendus novateurs qui ont tenté d'établir comme dogme de leur éthique, soi-disant régénérée, la systématique domination des passions. Ceci vise sans nul doute le mysticisme passionnel du naturisme, à la fois dans Fourier et dans le Saint-Simonisme d'une part, dans George Sand et dans ses émules d'autre part, comme nous le confirmera la correspondance de Comte avec Clotilde de Vaux. Enfin notre penseur s'est toujours montré l'adversaire des tendances présentes à la faiblesse dans la répression légale du crime. Contrairement à ses contemporains Hugo ou Lamartine, il a insisté plus d'une fois sur le maintien nécessaire de la peine de mort, qu'on propose d'abolir, dit-il, « au nom d'une vaine assimilation des « plus indignes scélérats à de simples malades. »

Telles sont, au total, les plus rationnelles suggestions de la Sociologie comtienne première manière. Quelques-unes furent remarquables, surtout pour le temps où elles se produisirent; elles ont suffi pour acquérir à leur auteur la reconnaissance des hommes de bonne volonté morale et sociale dans tous les partis. Nous allons voir qu'elles ont été submergées, par malheur, sous une marée montante d'erreurs naturistes et bientôt de patentes divagations mystiques. C'est ce que le XX^e siècle doit enfin reconnaître afin de reprendre, d'une main plus ferme, la tâche de rationalisation qui s'impose plus que jamais à la Démocratie devant les excès du Naturisme moderne, et de dépasser de la sorte son prédécesseur sur la voie des améliorations sociales véritables et durables.

CHAPITRE II

LES AFFIRMATIONS DÉJÀ MYSTIQUES DU « COURS DE PHILOSOPHIE POSITIVE »

Le premier positivisme, celui que Comte exposa dans son *Cours de Philosophie positive*, avant sa rencontre avec M^{me} de Vaux, a conquis à son auteur l'adhésion, au moins partielle et conditionnelle, de Stuart Mill et de Littré. Il diffère assez amplement, comme on l'a dès longtemps constaté, du second positivisme, celui dont le *Système de politique positive* et les écrits annexes contiennent l'expression détaillée; car celui-là devait détacher du penseur fourvoyé tous ses adeptes de marque. Le premier positivisme renferme déjà, je l'ai dit, nombre d'assertions mystiques naturistes qui devinrent des pierres d'achoppement pour les adhérents de sang-froid et préparèrent leur défection finale. C'est la constatation qu'il nous faut maintenant accomplir en reprenant à ce point de vue, l'examen de la Sociologie positive telle que l'exposent les trois derniers volumes du *Cours*.

I. — LA CRISE « POLYTECHNIQUE » DE 1838 A 1842 ET SES EFFETS SUR LA PENSÉE DE COMTE

En 1836, Comte, — déjà répétiteur à l'Ecole polytechnique en même temps que professeur de mathématiques spéciales dans un établissement préparatoire aux examens de cette Ecole, — fut chargé par intérim du cours d'analyse mathématique à l'Ecole, le professeur en titre des polytechniciens étant momentanément empêché de donner son enseignement habituel. J'ai

déjà rappelé, d'après Joseph Bertrand, que ces leçons eurent un succès éclatant près des jeunes auditeurs pour l'attrait de leur forme, bien que le maître eût laissé échapper des erreurs. La chaire étant devenue peu après vacante, une délégation fut envoyée par les élèves aux autorités de l'Ecole, demandant que cette chaire fût attribuée définitivement à leur professeur temporaire et cette démarche eut pour l'équilibre mental de Comte les plus graves conséquences.

On sait qu'un suppléant par intérim ne recueille pas toujours l'héritage magistral. Ni les Conseils polytechniciens, ni l'Académie des Sciences, qui avait voix au chapitre, ne jugèrent Comte assez qualifié par ses travaux d'ordre mathématique pour occuper la chaire qu'il se croyait due et acquise. On se contenta de le nommer l'année suivante, par une sorte de compensation, examinateur des candidats qui se présentaient pour obtenir l'entrée de l'Ecole. Mais c'était là une délégation annuelle et toujours révocable. Lorsqu'en 1842, Arago se vit violemment attaqué dans la préface au VI^e volume du *Cours*, pour n'avoir point appuyé les prétentions du répétiteur, ce grand savant fut averti, au préalable, par l'éditeur du livre qui hésitait à publier la brutale diatribe. Il répondit publiquement que les injures pouvaient être imprimées sans inconvénient parce qu'il ne s'en jugeait nullement atteint. « Avoir
« conseillé, disait-il, dans le cercle restreint de mon
« influence, de préférer un illustre géomètre (Stourm)
« au concurrent chez lequel je ne voyais de titres
« *mathématiques* d'aucune sorte, ni grands, ni petits,
« c'est un acte de ma vie dont je ne saurais me
« repentir. »

Comte envisagea tout autrement les choses comme il était, certes, fort humain pour lui de le faire. Il savait

bien n'avoir présenté à l'Institut que des mémoires scientifiques sans valeur, ou même entièrement erronés, au début de sa carrière; mais aussi faisait-il profession désormais de dédaigner « les gens à mémoire ! » A son avis, ses titres étaient d'une toute autre nature et il les résume assez clairement au début de son *Cours* — en connexion d'ailleurs avec sa lubie dominante, celle du pouvoir spirituel devant être obtenu par lui à brève échéance. — Pour perfectionner encore la division du travail scientifique, exposa-t-il alors, il suffira de faire de l'étude des *généralités* scientifiques une grande spécialité de plus. Qu'une classe *nouvelle* de savants, préparés par une éducation convenable (à savoir l'étude de l'encyclopédie scientifique hiérarchisée par lui) s'occupe désormais uniquement à déterminer l'*esprit* de chacune des sciences positives dans leur état actuel et à réduire, s'il est possible, tous leurs principes propres à un moindre nombre de principes communs à ces sciences; alors les autres savants profiteront immédiatement des lumières répandues par ces savants voués à l'étude des généralités. Alors dans le sein de la science une classe distincte de travailleurs, incessamment contrôlée par toutes les autres, ayant reçu pour fonction propre et *permanente* le soin de lier chaque nouvelle découverte particulière au système général, on n'aura plus à craindre qu'une trop grande attention donnée au détail empêche jamais d'apercevoir l'ensemble ! C'était poser les bases de sa papauté future, mais une telle conception, depuis près de cent ans qu'elle fut émise, n'a pas trouvé d'écho puisque l'Académie des Sciences ne possède pas de section pour la philosophie générale des sciences, ni même, je crois, de représentant d'une telle activité de l'esprit humain. Aussi bien les travaux de Comte ne me semblent-ils

avoir exercé aucune influence sur les sciences proprement dites et n'avoir agi que sur la politique, la sociologie et la littérature.

L'Académie des sciences jugeait, et juge encore sans doute, que des mémoires originaux sont une garantie de compétence, une source d'autorité pour les professeurs chargés de former la jeunesse. L'aspect dès lors assez utopique de la sociologie comtienne telle que l'auteur l'avait résumée au préalable dans les premiers chapitres de son *Cours*, ne disait probablement rien qui vaille à cette compagnie, au moins à ceux de ses membres qui en avaient pris connaissance. Restait la supériorité *didactique* dont se targuait le répétiteur, en raison de son succès récent; mais elle avait frappé bien plus ses élèves que ses pairs, puisqu'elle était mise en question par les erreurs constatées dans son enseignement. Il se vit donc préférer un « homme à mémoires », un « géomètre » et commença à dénigrer publiquement cette classe de savants, à l'heure même où il exposait ses vues sociologiques avec plus de détail. Une telle coïncidence ne laissa pas de faire tort à ces dernières auprès des esprits de sang-froid, toujours mis en défiance pour des manifestations insolites, qui procèdent d'un défaut évident dans la maîtrise de soi. Nous allons nous en rendre compte si nous parcourons les premières pages du IV^e volume du *Cours*, qui parut en 1839 (1).

Voici ce qu'on lit à la fin du premier chapitre. Les organisations « bien caractérisées » étant, dans la nature humaine, fort exceptionnelles, il a donc fallu que la science, en se développant, acceptât la collaboration d'intelligences assez vulgaires. En conséquence

(1) Sa dédicace manuscrite à l'Académie des Sciences sur l'exemplaire de l'Institut de France est du 30 juillet de cette année 1839.

des encouragements prodigués aux sciences *spéciales*, il arrive que les vocations réelles deviennent rares dans le monde savant qui, de plus en plus, tend à se recruter parmi des individus peu éminents, ayant choisi cette profession au même titre que tout autre et dont les travaux, sans pouvoir jamais imprimer à la science aucune impulsion capitale, maintiennent honorablement son état présent avec quelques utiles améliorations graduelles. Or ceux-là surtout doivent habituellement s'acharner contre toute philosophie générale, surtout positive, non seulement parce que leur esprit, trop étroit, les empêche d'en saisir la portée réelle, mais aussi en raison de l'influence qu'elle exerce pour ramener à de justes proportions l'estime dont jouissent leurs travaux ordinaires. En effet les *généralités positives*, une fois appréciées à leur valeur, ne permettront plus d'attacher une haute importance aux recherches de *détail*, ce qui rendra nécessairement bien plus difficile à des *notabilités éphémères* l'accès des principales positions scientifiques. Ces notabilités ont mis en avant (contre les diverses prétentions de Comte dans le passé) le prétexte *banal* tiré des généralités vicieuses, comme si toutes les spécialités étaient ordinairement bonnes et comme si ce n'était point surtout aux savants de distinguer judicieusement à cet égard, remplissant leur fonction sociale de guides rationnels de l'opinion publique, qu'ils abandonnent aujourd'hui contre leur propre intention, aux seuls « métaphysiciens » politiques. — La récrimination, on le voit, est encore contenue et modérée dans ces lignes, quoiqu'elle laisse transparaître déjà le pathologique orgueil de l'auteur. Elle va bientôt se donner plus libre carrière après que l'année 1840 aura vu la nomination de Stourm à la chaire ambitionnée par Comte.

Déjà le volume suivant de son *Cours* contestera plus âprement aux savants *spéciaux* cette fonction de « guides rationnels » de l'opinion publique que leur accordaient les précédentes leçons du philosophe; et cette contestation se présentera sous une forme étrange qui paraîtra contredire dès lors les principales assertions de la première philosophie *positive*. En effet, Comte refuse désormais à l'*intelligence* le droit et le pouvoir de gouverner les hommes; cette faculté n'y prétendrait selon lui, qu'en conséquence d'une *absurde utopie* de la pensée grecque classique; utopie dont la survivance a été trop influente à travers les siècles. Car la bienveillance et la moralité seraient des titres beaucoup plus considérables au maniement des affaires publiques ! Voici le raisonnement sur lequel s'appuie cette conception politique fort inattendue sous la plume du classificateur des sciences. Destiné à lutter, non à régner, écrit-il, l'esprit n'est point spontanément assez énergique, même chez les plus heureux organismes, pour résister longtemps à l'influence *délétère* de son propre triomphe; il manquerait à la fois de but et d'impulsion, il tendrait nécessairement vers une funeste atrophie graduelle, si, au lieu d'avoir à modifier un ordre indépendant de lui et résistant sans trêve à son action, il n'avait plus qu'à contempler avec admiration l'ordre dont il serait le créateur et l'arbitre. Ainsi détournée de son office véritable, l'intelligence, au lieu de s'occuper, selon sa nature, à préparer la satisfaction des divers besoins individuels ou sociaux, ne conserverait bientôt qu'une action essentiellement corruptrice, uniquement vouée qu'elle serait à raffermir contre les plus *justes* attaques, sa domination *monstrueuse*. Telle est la marche de toutes les théocraties proprement dites. — Je ferai remarquer que c'est

en négliger bien arbitrairement, les éléments mystiques (c'est-à-dire extra-intellectuels) de domination.

Dans une telle organisation, poursuit cependant Comte, le pouvoir doit nécessairement appartenir non aux plus éminentes natures, mais aux penseurs médiocres, dénués de bienveillance et de moralité. Or, c'est le spectacle qu'offrent présentement aux regards *les milieux scientifiques français* ! Les penseurs de cette qualité inférieure sont trop enclins à utiliser leurs facultés pour des buts d'égoïsme systématique. L'antipathie profonde et l'infatigable envie qui ont tant poursuivi presque *tous les éminents génies spéculatifs* dont notre espèce s'honorera toujours, ne sont point émanés de la masse vulgaire, spontanément disposée au contraire à les admirer de façon sincère quoique stérile. (Tel fut le rôle des jeunes polytechniciens de 1836 envers leur professeur intérimaire.) De si bas sentiments ne sont même pas le fait des pouvoirs politiques qui ont souvent protégé le génie. Non, c'est du sein même de la classe contemplative qu'ont habituellement surgi *ces ignobles et odieuses entraves* suscitées au génie par la jalouse médiocrité d'impuis-sants concurrents. Pour maintenir une prépondérance usurpée, ces derniers ne sauraient employer d'autres moyens efficaces que d'empêcher, à l'aide d'obstacles quelconques, le plein développement de toute supériorité réelle dont eux seuls se sentent intimement blessés.

Il faut insister un moment sur ce brusque et bizarre antiintellectualisme comtien qui se présente en contradiction formelle avec la plupart des enseignements théoriques initiaux du philosophe. En effet, vanter, comme il le fit, le pouvoir spirituel du Moyen-Age pour la *sagesse* (jamais pour la moralité) de ses représentants, qu'est-ce autre chose que de montrer l'intelli-

gence donnant, dès cette époque, un premier aperçu de ce que devait être le gouvernement des hommes ? Rendre la sociologie *positive*, qu'est-ce autre chose encore que de la faire régir désormais par cet appareil logique, aux formes souples et diverses, que l'*intelligence* humaine sut façonner à travers les siècles afin de se reconnaître dans l'inextricable complication des phénomènes et de fonder ainsi son pouvoir sur la Nature ? Tout cela est l'évidence même ! Aussi bien allons-nous entendre Comte *s'excepter* personnellement de son anathème qui ne s'adresse, en réalité, qu'aux *métaphysiciens* politiques et aux *géomètres* académiques, appréciateurs trop tièdes de ses mérites. On lit au V^e volume de son *Cours* (1) que le mot célèbre de Frédéric II de Prusse sur l'incapacité politique des « philosophes », bien loin de devoir être regardé comme une injuste dérision, indique une appréciation aussi judicieuse que profonde des vraies conditions de toute économie sociale ! — Mais alors que deviennent les immenses prétentions politiques de la philosophie positive ? Attendez. Oui, Frédéric est dans le vrai, *excepté* en quelques occasions *capitales*, mais extrêmement rares, où la masse générale des idées usuelles a besoin d'une *élaboration* nouvelle et d'une impulsion spéciale qui, une fois accomplies *par l'intervention déterminée de quelques éminents penseurs*, suffiront longtemps aux exigences journalières de l'application réelle.

Puis encore, un peu plus loin (2), nous apprendrons que la philosophie positive ouvre une issue générale entre deux voies également pernicieuses, la compres-

(1) Page 311.

(2) Page 321.

sion de l'intelligence et sa chimérique suprématie politique. D'où la nécessité de dissiper des aberrations qui tendent à ériger en principe universel de perturbation sociale *cette même puissance mentale qui peut seule présider désormais* à la régénération radicale de l'humanité ! — Ainsi l'intelligence est condamnée chez les métaphysiciens et les géomètres; elle est aussitôt réhabilitée, exaltée au plus haut degré chez notre inventeur en matière sociale. Il me paraît impossible d'expliquer autrement les très contradictoires affirmations que nous venons d'entendre.

II. — LA PRÉFACE DU SIXIÈME VOLUME DU « COURS »

Le cinquième volume du *Cours de Philosophie positive* fut offert en juin 1841 à l'Académie des sciences morales, cette fois, ainsi qu'en témoigne sa dédicace manuscrite dans l'exemplaire de l'Institut. L'attaque aux géomètres s'y fait encore à demi-mot, sous le couvert de la théorie contradictoire que je viens de résumer. Mais l'année suivante la manie des persécutions aura progressé de façon très notable en ce puissant cerveau qui se montrait dès longtemps faussé sur quelques points essentiels dans ses facultés de synthèse. Car le sixième et dernier volume du *Cours*, publié en 1842 et adressé à l'Académie des Sciences le 26 août, a été pourvu de cette violente préface « personnelle » qui va coûter à l'auteur sa situation polytechnique, le réduira au triste destin de vivre d'annâmes, et le classera définitivement parmi les esprits bizarres, au moins selon le jugement de ses contemporains doués de quelque sang-froid.

On y trouve un long exposé historique de sa formation intellectuelle, avec la mention sincère de sa crise

mentale de 1826 et le récit de sa candidature contre Stourm. Il croit posséder, dans le monde savant, la sympathie des « biologistes » parce qu'il possède assurément celle de Blainville, naturiste de marque, membre de l'Académie des sciences et son constant défenseur au sein de cette illustre compagnie : « Quant
« aux géomètres sous la domination desquels je suis
« naturellement forcé de vivre, poursuit-il, les indications précédentes ont fait assez pressentir ce que je
« dois attendre d'une classe scientifique dont l'ensemble de mon opération philosophique détruit nécessairement la suprématie provisoire... Pour mieux
« caractériser cette inévitable opposition instinctive,
« il me suffit de signaler ici convenablement l'expérience pleinement décisive qui s'accomplit à mon
« détriment en 1840, lors d'une nouvelle vacance à la
« principale chaire mathématique de l'Ecole polytechnique que j'avais occupée par intérim quatre ans
« auparavant, avec une supériorité généralement
« reconnue, même de mes ennemis et que je ne cesserai
« jamais, à ce titre, de regarder *comme ma propriété légitime*, quoiqu'une violente iniquité m'en ait
« dépouillé jusqu'ici avec l'appareil des formalités
« légales. »

Il rappelle encore que Guizot lui refusa jadis une chaire au Collège de France. Puis cet homme d'état ayant restauré, bien « dangereusement », l'Académie des sciences morales et politiques, — cette création de la *métaphysique* révolutionnaire que Bonaparte avait sagement supprimée, — on ne réserva pas à Comte, entre les membres désignés de ce corps savant, la place qu'il estimait lui être due. Mais, pour donner à ses lecteurs un aperçu de ses titres à cette dignité, il juge bon de leur apprendre qu'il n'a jamais lu Vico, Kant,

Herder, Hegel, vaguement connus de lui par quelques analystes de leurs travaux — ignorance qui a grandement contribué, selon lui, à la pureté, à l'harmonie à l'énergie de sa philosophie sociale. Il ajoute que, depuis vingt ans au moins, il n'a ouvert aucun livre qui fût en relations, même indirectes, avec les sujets traités dans son *Cours* ! Et, depuis quatre années qu'il a commencé de rédiger sa « physique sociale » ou Sociologie, il ne lit même plus les journaux ! Enfin, cette fâcheuse préface ne s'achevait pas sans avoir mis en cause Arago et Poisson qui se voyaient, personnellement et nommément, l'objet des incriminations les plus acerbes, au point d'effrayer grandement l'éditeur du *Cours* ainsi que je l'ai indiqué déjà et de le pousser à une démarche de protestation anticipée contre les affirmations de l'auteur.

Dans le cours du volume, recommençait une longue diatribe contre les savants « spécialistes », contre leur inqualifiable médiocrité, leur vulgarité honteuse; myopes anarchiquement amentés pour porter à terre tout esprit susceptible de quelques vues d'ensemble; maçons qui ne veulent plus souffrir d'architectes ! Comte retraçait ses relations orageuses avec l'Académie des sciences qui, lors de sa première candidature à la chaire polytechnique d'analyse, refusa d'entendre en son entier une lettre comminatoire dont il avait prétendu lui faire donner lecture. Par représailles, il propose une fois de plus la réforme de cette compagnie sur les bases suivantes : on y créera une nouvelle et *prépondérante* section de physique sociale (sociologie) et de philosophie positive (dont on juge bien qu'il serait le doyen). La *juste* suprématie de cette section illustre sera marquée par son privilège de fournir toujours, et à l'exclusion de toute autre, le président

annuel et le secrétaire perpétuel de l'Académie (j'ai dit qu'il avait rêvé à ses débuts, cette dernière situation officielle). Certes, achève-t-il, une institution à ce point bienfaisante serait encore loin de suffire à l'entière régénération du corps académique; elle préparerait du moins la transition finale de la constitution *scientifique* du savoir humain à sa vraie constitution *philosophique*. Il y aurait là un expédient salutaire qui pourrait être intronisé par la sage énergie d'un pouvoir supérieur. Énergie peu vraisemblable toutefois, il ne laisse pas de le reconnaître. Aussi la suppression pure et simple s'imposera-t-elle, à bref délai, d'elle-même.

Telles sont les gentilleses sur lesquelles comptait notre homme pour se faire rendre enfin justice par ses préposés et telles se révélaient aussi les préoccupations d'ancienne date sous l'empire desquelles il a rédigé sa philosophie de l'histoire, ou Sociologie. Celle-ci s'en ressent, comme bien on pense. J'ai souligné ses traits rationnels, mais elle en a d'autres par malheur. Comte m'y rappelle souvent, par son caractère maniaque Fourier (l'utopiste) son aîné, et Schopenhauer, son presque contemporain. Mais on pourrait le rapprocher aussi d'un autre mystique du romantisme, également obsédé par son idée fixe. Arthur de Gobineau tirait toute l'histoire universelle du côté des Ariens-Germains avant de proclamer : « Je suis l'un d'eux, et même le « *seul* qui subsiste désormais. Écoutez ma voix. » A l'instar de ce mystique du sang noble, Comte mystique de la supériorité mentale oriente tout le passé de l'espèce vers la *séparation des pouvoirs*, spirituels et temporels, afin de réclamer le pouvoir spirituel pour la science d'abord, puis pour une certaine science taillée exactement sur le patron de celle qu'il possède et sait mettre en œuvre. Il proclame donc de son côté :

« Je suis un savant, le seul aujourd'hui encyclopédique
 « et philosophique, c'est-à-dire le seul authentique.
 « Consultez donc en moi le pouvoir consultatif par
 « excellence ! » Il est même curieux de remarquer qu'à
 l'inverse de Gobbeau, sa grande lacune fut sa totale
 ignorance du Germanisme moderne et de ses préten-
 tions sans limites, qui l'auraient éclairé quelque peu
 sur l'insuffisante solidité des siennes et sur ses étroite-
 lesses de Latin provençal. Mieux renseigné sur cet
 aspect intéressant des modernes mysticismes de race,
 il n'aurait pas décrit un haut Moyen-Age sans Barbares
 et une féodalité sans conquête !

III. — L'UTOPIE DU NOUVEAU POUVOIR SPIRITUEL.

Comte, comme Hugo son contemporain, faisait
 grand cas de l'utopie qui lui semblait l'une des
 provinces de l'Art. Les utopies, dirait-il dans sa *Politi-
 que positive*, sont pour l'Art social proprement dit ce
 que les types géométriques ou mécaniques sont aux
 arts qui s'appuient sur ces sciences particulières.
 Malgré l'état empirique où demeure jusqu'ici l'art
 politique, toute grande mutation y est précédée, d'un
 siècle ou deux, par une utopie annonciatrice qui est
 inspirée au *général esthétique* de l'humanité par un
instinct confus de sa situation et de ses besoins. Loin
 de proscrire les utopies, le positivisme (romantique)
 tendent donc à les incorporer au *régime normal*, en
 facilitant à la fois leur essor et leur influence, sous la
 réserve d'une constante subordination à l'ensemble des
lois réelles, réserve qui s'impose également à toute
 autre création esthétique. Mais, objectera l'expérience,
 l'élan esthétique qui est une forme de l'impérialisme
 irrationnel de l'être, néglige très volontiers les « lois du

réel » et ne se développe même qu'à cette condition sans entraves; c'est à la fois son caractère et sa vertu. Aussi les utopies sont-elles loin d'être toutes salutaires au corps social.

Quoi qu'il en soit de cette thèse hasardeuse, on aurait bien étonné Comte en lui présentant comme une utopie, — ce qu'elle fut pourtant de toute évidence, — sa préoccupation fondamentale et son aspiration vitale essentielle; la création d'un nouveau pouvoir pontifical à son profit. Sa philosophie de l'histoire est bâtie tout entière autour de cette préoccupation, toujours active, de sa pensée intime, et qui seule tonifiait agréablement son irrationnelle volonté de puissance. La théorie des trois états n'est même le noyau de sa doctrine que de façon secondaire en quelque sorte, parce que l'état théologique a créé la séparation des pouvoirs, parce que l'état métaphysique présent a regrettablement faussé cette institution magnifique et que l'état positif la restaurera triomphale ! Nous verrons à quel degré de hantise se porta pour lui cette obsession vers la fin de sa vie; mais, déjà, son accès de folie de la vingthuitième année en procéda sans doute, pour une bonne part, comme le fait pressentir sa curieuse lettre à son ami Blainville, datée du 26 février 1826, quelques jours avant cette grave crise mentale : « Un travail continu
« de quatre-vingt heures environ, écrit-il, dans lequel
« le cerveau n'a pas cessé d'être au plus haut point
« d'excitation normale (1), sauf quelques intervalles
« de sommeil extrêmement courts, a été occasionné en

(1) Il faudrait dire *anormale* : mais le mot normal est l'un de ces adjectifs que Comte emploie machinalement, comme par euphonie, de même que spontané, permanent, décisif, de même que les deux formules de liaison vicieuse *envers* et *d'après* qui figureront dans toutes ses phrases à la fin de sa vie : sortes de manies verbales.

« moi, il y a huit jours, par le troisième article de cet
« examen du *pouvoir spirituel* que je vous apporte. Il
« en est résulté une véritable crise nerveuse, bien
« caractérisée, qui dure encore quoique bien affaiblie,
« qui m'a fait voir *l'ensemble de ma vie* sous un jour
« beaucoup plus net et plus eomplet qu'il ne m'était
« arrivé. Je vous en ai donné une idée vendredi en
« vous disant que eette vue avait porté à la fois sur
« ma vie intellectuelle et sur ma vie sociale; combi-
« naison à laquelle je ne m'étais jamais élevé jusqu'ici.
« Tous ces symptômes me portent à croire que eette
« sensation, vraiment *d'ensemble*, laissera en moi des
« traces profondes et exereera sur mon avenir
« total une direction *prépondérante*, surtout si
« je parviens à la *maintenir habituellement* au degré
« convenable, ee que je crois avoir lieu d'espérer ! »

Ainsi le *pouvoir spirituel* devient son étoile eonduc-
trice à la veille d'un paroxysme d'agitation névropa-
thique. Ne songe-t-on pas ici malgré soi à Jean-
Jacques sous l'arbre de Vineennes ou à Nietzsche, dans
l'Engadine, fixant sa puissante mais également patho-
logique méditation sur la bizarre lubie mathématique
de l'Eternel Retour du semblable. Pour Comte, la ehute
dans la folie fut plus rapide alors; mais la restauration
put se produire ensuite, et à un degré inespéré, bien
que l'aceident ait laissé des stigmates.

L'auteur du *Cours de Philosophie positive* restera
persuadé à jamais « que son intime rénovation des
« doctrines sociales ne peut manquer de faire graduel-
« lement surgir, au sein même de la présente anarchie,
« une *nouvelle autorité spirituelle* ». Après avoir discipliné les intelligences et reconstruit les mœurs, eette
autorité deviendra *paisiblement*, dans toute l'étendue
de l'Occident civilisé, la première base essentielle du

règne final de l'humanité. Il pressent d'ailleurs les objections qui lui seront présentées, et il déclare *puérile* l'appréhension de voir surgir de la sorte, au profit d'une des classes présentement *existantes* (celle des savants) une domination analogue à celle que le sacerdoce catholique put exercer au cours du Moyen-Age. A dater de 1840, Comte a proclamé sans trêve l'entière incapacité politique de la classe des savants. Le pouvoir spirituel futur résidera dans une classe *entièrement nouvelle*, sans analogie aucune avec celles qui existent aujourd'hui et originairement composée de membres issus, selon leur propre *vocation individuelle*, de tous les ordres quelconques de la société. Le contingent scientifique n'y prédominera même nullement, autant qu'il est permis de prévoir. D'autre part, l'avènement graduel de cette corporation *salutaire* sera spontané, puisque son ascendant social ne saurait résulter que de l'assentiment volontaire des intelligences; — ce qui est tout concéder cette fois à l'esprit *d'examen*, par une des contradictions familières au Comtisme mystique.

Après avoir répondu au reproche d'exclusivisme scientifique de façon peu persuasive (car il maintiendra pour son futur clergé l'obligation d'études *encyclopédiques*, selon son schéma propre de l'Encyclopédie), Comte croit prévenir une autre critique en ne réservant à son pouvoir *spirituel* que la régie des opinions et des mœurs, celle des actes revenant au pouvoir temporel. Comme si les opinions et les mœurs n'étaient pas la source des actes ! On dira bien, accordait-il, qu'une sorte de pouvoir spirituel spontané se manifeste aujourd'hui par l'influence de la presse périodique; mais c'est là un pouvoir dépourvu de toute *compétence* réelle. D'une part les gouvernements actuels

renoncent à diriger une opération si délicate et confèrent, par là même, cette haute attribution à toute philosophie qui se montrera digne de présider à sa réalisation. D'autre part les populations *appellent* une philosophie qualifiée de la sorte. En France tout au moins, cette double condition préalable est aujourd'hui tellement remplie que le déplorable retard apporté à l'exécution d'une tâche si urgente doit être expliqué par la *profonde incapacité* des philosophes qui l'ont jusqu'à présent assumée.

Adhésion ou non adhésion au principe de la séparation des pouvoirs, ce sera de bonne heure, aux yeux de Comte, la pierre de touche pour apprécier les conversions authentiques à la foi positiviste. Et cette lubie a fait de lui, avec le temps, un fort médiocre connaisseur des hommes, en dépit de ses prétentions démesurées sur ce point. Une vie tout entière dominée par une si bizarre illusion ne pouvait se développer de façon normale dans ses relations avec les esprits justes. Stuart Mill, cependant, la plus notoire recrue de sa période relativement rationnelle, parut accepter tout d'abord une telle perspective d'avenir et causa par cette attitude au penseur français une des plus grandes joies de sa vie. Comme tous les maniaques intelligents, Comte sentait persister en lui une inquiétude sourde sur le bien-fondé de sa manie; aussi tout encouragement qui lui venait à ce propos offrait-il le plus précieux tonique à sa morbide volonté de puissance. Son grand grief contre l'Economie politique, qu'il a rayée de la liste des sciences, c'est le non-interventionnisme de cette doctrine expérimentale et rationnelle: c'est son refus de réglementer trop strictement la vie sociale, — ce qui sera la raison d'être et l'occupation essentielle du *nouveau pouvoir spirituel*.

Dans sa circulaire annuelle de 1856 à ses adhérents, il se plaindra que la conspiration du silence ait été organisée dès longtemps contre sa revendication capitale, celle du pouvoir spirituel : « En France, « écrira-t-il, la situation disposait les lettrés à sentir « que ma philosophie positive, sous une apparence « purement intellectuelle (d'abord) *tendait à former « un nouveau pouvoir spirituel*, dont mes ospancules « primitifs leur avait annoncé *l'avènement nécessaire*. « C'est pourquoi leur silence, dès le début aussi « concerté que spontané, tenta d'étouffer une doctrine « radicalement incompatible avec le crédit usurpé que « leur procurait, depuis un siècle, l'inter règne « théorique ! » Dans le même temps Schopenhauer, autre mystique issu du naturisme européen, accusait les « professeurs de philosophie » — ses « géomètres », ses « académiciens » et ses « lettrés » à lui, — de faire l'obscurité sur sa pensée réformatrice, et après avoir longtemps ignoré ses écrits, de les passer avec soin sous silence (*nicht mehr ignoriren, sondern bloss secretiren*).

Revenons à la circulaire de Comte pour constater sous quel jour il considère alors l'adhésion de Mill, puis sa défection, devant la revendication essentielle de sa doctrine : « Des conditions encyclopédiques que « ces *lettrés* ne pouvaient pas plus éluder que remplir, « devaient aggraver leur antipathie *en leur ôtant tout « espoir de s'incorporer au nouveau sacerdoce*. Moins « stimulés, moins clairvoyants et moins avertis, les « lettrés britanniques se laissèrent aller à la séduction « que le positivisme offrait (chez eux) aux âmes éman- « cipées, en les dégageant de l'oppression anglicane. « Leur accueil *brisa, même en France, la conjuration « du silence*, avant qu'ils fussent éveillés sur la desti-

« nation *sociale* (utopique) d'une philosophie encore
« plus hostile à toute métaphysique qu'à toute théolo-
« gie. Ils ne se tournèrent contre elle que quand le
« début *décisif* de ma *seconde* élaboration vint leur
« apprendre que mes travaux avaient *toujours* eu pour
« but de déterminer la révolution occidentale par la
« *reconstruction des disciplines spirituelles*. Afin
« d'échapper à la contradiction résultée de leur pre-
« mière approbation, ils introduisirent le *sophisme*
« qui consiste à représenter le *développement* de ma
« carrière comme une *déviatiou*. » Ceci vise Littré et
autres schismatiques. Mais il est certain que Mill,
après avoir accepté comme une lointaine perspective
possible la constitution d'un pouvoir spirituel d'opi-
nion, se détacha de son correspondant français quand
il s'aperçut que cette conception discutable tenait le
premier plan dans sa pensée et le premier rôle dans
son effort intellectuel.

Comte n'a jamais su reconnaître que le pouvoir
spirituel du Moyen-Age, si fort admiré par lui,
s'appuyait sur la *délégation divine* de l'Eglise romaine,
déclarant parler au nom d'un Dieu personnel et
omnipotent, tout prêt à l'assister au besoin par des
manifestations miraculeuses. Or le pape positiviste ne
pouvait faire fond sur rien d'analogue, en raison de
son athéisme affiché, sauf toutefois sur un vague
Messianisme de couleur naturaliste qui restait bien le
fond de sa pensée, quoiqu'il n'osât se l'avouer à lui-
même, devant l'inconséquence trop criante d'une telle
revendication. Il devait donc échouer dans sa tentative
pour ce motif, sans parler de beaucoup d'autres encore.
Au vrai, le pouvoir spirituel encore possible à consti-
tuer aujourd'hui (pour ceux qui n'acceptent point
celui des Eglises anciennes) ne saurait résider que dans

une manière de Sénat, réunion d'hommes distingués par leur savoir plus ou moins encyclopédique et par leur large expérience vitale; pouvoir d'*opinion* assez analogue par conséquent à celui de nos Académies électives. Vers le même temps Hugo, naturaliste d'une observance un peu différente, concédait en effet un tel pouvoir à l'Institut de demain, en apportant seulement des modifications dans son mode de recrutement. Mais Comte haïssait, d'une haine pathologique, ces compagnies qui ne lui avaient point ouvert leurs portes toutes grandes. — Pourtant, au V^e volume de son Cours, il a lui-même placé l'origine des clergés dans la *sagesse des vieillards* qui, dépositaires de l'expérience et de la tradition du groupe social, exerçaient naturellement une certaine puissance « consultative ».

IV. — OPTIMISTE PSYCHOLOGIQUE INTERMITTENT

Après l'évidente utopie du nouveau Pouvoir spirituel, un autre caractère irrationnel du premier Positivisme réside dans les variations fréquentes de sa psychologie fondamentale. Nous avons vu Comte s'arrêter parfois à une conception sainement « impérialiste » de l'humaine nature; mais il était trop le fils spirituel du siècle romantique pour rester constamment fidèle à cette vue d'expérience et de raison. En fait, il a bâti l'ensemble de sa construction sociale d'avenir sur une psychologie assez largement, « naturaliste ». C'est ainsi qu'il nourrit une conviction fort discutable, d'après laquelle l'Europe occidentale serait aujourd'hui peuplée par les descendants des *esclaves* que les armes romaines réduisirent jadis en servitude; ce qui est vraiment trop oublier nos origines libres, celtiques, gauloises ou barbares, mais ce qui lui permettait de

caractériser en nous comme *serviles* des propensions égoïstes et peu expansives, qui sont simplement humaines.

C'est l'œuvre savante de l'allemand Gall, naturalisé français à la fin de sa vie et inventeur de la Phrénologie, qui paraît avoir surtout fixé dès sa jeunesse ses convictions psychologiques sur ce sujet capital : l'originel aspect de nos instincts de relation. Sans cesse il a proclamé homme de génie l'auteur de l'*Anatomie du cerveau*. Tout en reconnaissant que ses trop précises localisations de nos facultés diverses sont tout à fait insoutenables, il estime que ce médecin observateur a, le premier, engagé la Biologie dans la voie *positive* en la fondant sur l'étude du cerveau humain. L'école idéologique du XVIII^e siècle ne s'occupait que de l'esprit. Gall professa que les affections, les penchants, les passions constituent les principaux mobiles de la vie humaine ! — Constatation qui certes n'était nullement une découverte, objecterai-je, et dont abuse facilement le naturisme moderne.

« Les Français, a écrit Comte dans le III^e volume de
« son *Cours*, tendent à réduire toutes les relations
« sociales à d'ignobles coalitions d'intérêts privés (en
« écoutant Helvétius). Les Allemands (acceptant de
« Kant l'impératif catégorique) organisent une sorte
« de *mystification* universelle qui aboutirait finalement
« à l'exploitation de l'espèce par un petit nombre
« d'habiles charlatans ! » L'école écossaise, en plaçant
la sympathie avec l'égoïsme à la base de l'activité
humaine, se rapprocha de la vérité davantage et Gall
vint enfin faire la place convenable aux *instincts*
sympathiques dans sa psychologie déjà positive (???)
Par une impulsion vraiment essentielle et malgré
d'inévitables aberrations secondaires, il a définitive-

ment introduit dans le domaine de la philosophie naturelle l'étude des plus hautes fonctions intellectuelles, enlevant ainsi sans retour à la philosophie théologico-métaphysique un domaine qu'elle continuait de s'attribuer jusque-là. Il ne laissait plus à rendre positives, dans la hiérarchie scientifique, que les seules spéculations *sociales*; effort mental pour lequel l'indispensable progrès accompli par lui réalisait la dernière préparation indispensable. A Auguste Comte, il était réservé de créer la Sociologie positive et de la donner pour couronnement à la philosophie définitive, enfin constituée de toutes pièces.

La science, répétera le *Cathéchisme positiviste*, resta longtemps d'accord avec la théologie pour parler des passions comme s'il n'en existait que de mauvaises. Gall vint enfin *démontrer* (?) l'existence des penchants bienveillants. La lutte imaginaire entre la *Nature* humaine (supposée à tort égoïste) et la *Grâce* divine (ouvrière surnaturelle d'altruisme) fut dès lors remplacée par l'opposition *réelle* (???) entre la masse postérieure du cerveau, où siègent les instincts personnels (?) et sa région antérieure, où résident distinctement (???) les *impulsions sympathiques* et les facultés intellectuelles. Telle est la base *indestructible* que posa la Phrénologie, et sur laquelle le Fondateur de la philosophie positive put construire, presque aussitôt, la théorie *sociale* du cerveau et de l'âme, dès qu'il eut institué à son tour la Sociologie positive, d'où l'inspiration convenable à une tâche si décisive pouvait émaner enfin. En vertu de ces diverses (et infiniment contestables) « découvertes », Comte estime qu'une connaissance approfondie de la *vraie* nature humaine place le Positivisme (naturaliste) fort *au-dessus* du Christianisme. Je suis, pour ma part, d'une opinion

exactement inverse et c'est ce qu'établira mieux la suite de la présente étude.

Quoi qu'il en soit de cette naïve surestime prodiguée à l'œuvre de Gall, il est frappant que Comte n'ait nullement compris le sens que présente aux esprits réfléchis la doctrine du « péché originel ». Dans le IV^e volume de son *Cours*, il a eu devoir condamner, en effet, « le « fameux dogme théologique qui rattache le développement général de la civilisation humaine à une « prétendue dégradation originelle de l'homme, et la « célèbre hypothèse, *radicalement équivalente* (!) qui « sert encore de base systématique à la politique « métaphysique; celle d'un chimérique *état de nature*, « *supérieur* à l'état social ! » Le voilà donc qui proclame « radicalement équivalentes » l'affirmation de la psychologie pessimiste et celle de la psychologie optimiste; il ne voit entre elles aucune différence, alors qu'elles sont, en réalité *directement antagonistes* dans leurs tendances comme dans leurs résultats, la seconde ayant été créée pour contredire la première à laquelle elle emprunte sa forme, non point son fond. Car le fait de reléguer dans un passé, évanoui *pour jamais*, le paradis terrestre et la bonté de nature, selon l'enseignement du Christianisme, nous oblige à compter pour toujours avec l'originel « impérialisme » de l'homme, animal de combat. Tandis que la thèse de la métaphysique ou mystique naturiste suppose le Paradis sans cesse sur le point de renaître ici-bas, au prix de quelque *rétrogradation* de l'humanité civilisée. Écoutons plutôt Jean-Jacques :

Ah ! qu'avec moi le ciel rassemble,
Apaisant enfin son courroux,
Quelque mortel qui me ressemble !
L'âge d'or renaîtra pour nous !

Comte est moins tranchant mais finalement aussi aveugle dans sa discussion du Hobbisme psychologique à la fin du V^e volume de son *Cours*. Le grand penseur anglais, expose-t-il, fit la théorie de l'intérêt personnel qu'Helvétius développa davantage au siècle suivant. En effet l'*irrécusable* prépondérance des penchants personnels dans l'ensemble de notre organisation mentale suggère de réduire cette organisation au seul ressort égoïste, dès qu'on veut l'envisager à tout prix, comme une *unité*. Par contraste, et dans une louable intention, les adversaires de ce système (tels que Rousseau) réduisent à la justice et à la bienveillance nos impulsions spontanées, ce qui est *encore plus faux*, concède Comte, car les centres de ces dernières tendances sont, dans le cerveau (d'après Gall), bien moins *énergiques* que les organes de l'égoïsme. Les psychologues de la seconde école favorisent donc l'*hypocrisie* systématique, alors que ceux de la première encouragent un ignoble cynisme !

La source de la première erreur est théologique, suivant Comte (une fois de plus entièrement dénué de clairvoyance). Ce fut, à son avis, la préoccupation du *salut personnel* qui disposa les chrétiens à méconnaître l'existence réelle des affections bienveillantes *purement désintéressées*. La philosophie positive pourra seule systématiser celles-ci après une étude vraiment rationnelle de l'homme intellectuel et moral. Quant à la métaphysique (hobbiste), elle a *simplement* remplacé les calculs relatifs aux intérêts éternels par des combinaisons uniquement relatives aux intérêts temporels. Mais « simplement » me paraît ici un étrange qualificatif, puisque la première conception psychologique et morale conduisait précisément à réfréner les appétits temporels, de façon fort sociale,

par la prépondérance accordée aux *intérêts spirituels*. Il n'y a pas plus *équivalence* entre ces deux attitudes antagonistes de l'esprit qu'entre la psychologie du péché d'origine et la psychologie de la bonté de nature. Comte a créé la confusion à plaisir en ces difficiles matières par le conflit de son naturisme foncier avec sa bonne foi d'observateur et d'historien. Il se rétracte d'ailleurs jusqu'à un certain point lorsqu'il ajoute que la métaphysique (cette fois il s'agit de la mystique naturiste et non plus du hobbisme) désorganisa l'*indispensable* antagonisme que la *sagesse* sacerdotale romaine avait su établir entre intérêts imaginaires (souci du salut éternel) et intérêts matériels immédiats, neutralisant ainsi quelque peu l'*extrême imperfection* de la nature humaine; et nous l'avons déjà entendu rendre hommage, sur ce point, à la clairvoyance morale de l'Eglise.

Si encore, dans ses prévisions sociales, il s'était contenté de faire une certaine place aux penchants sympathiques à côté des tendances égoïstes (ou « impérialistes ») prépondérantes, il ne mériterait que notre approbation; mais nous verrons qu'il a sans cesse élargi le domaine des premiers aux dépens du terrain d'activité des secondes, jusqu'à retourner vers le Fourierisme passionnel qu'il savait si bien condamner en ses heures de sang-froid. Écoutons-le mêler une fois de plus l'illusion à la sagesse. C'est aux dernières pages du V^e volume de son *Cours*, après un tableau très critique, et, sur certains points, fort clairvoyant, des destructions morales engendrées par la psychologie naturiste au XVIII^e siècle. On peut s'étonner, pour-suit-il alors, que l'anarchie n'ait pas exercé, dans ces conditions, de plus cruels ravages ! Il tente néanmoins d'expliquer cette anomalie apparente d'abord par un

instinct naturel de moralité qu'on aurait grand tort de supposer trop actif dans les sociétés humaines; puis encore par ce qu'il appelle *la rectitude spontanée, à la fois morale et intellectuelle, de la nature humaine*; ce qui nous ramène bien 'près de la bonté de nature. Pourtant, une fois ce sacrifice consenti à son naturisme de fond, il revient à de plus vraiment « positives » interprétations du passé et il fait honneur de l'ordre social maintenu à l'influence croissante de l'expérience civilisée. Écoutons plutôt.

L'assaut de l'anarchie fut donc rude au XVIII^e siècle, poursuit-il, car les divers préjugés (?) moraux, *sagement* consacrés par le catholicisme grâce à sa connaissance réelle quoiqu'empirique de la nature humaine (nous savons ce qu'il faut penser de ce « quoique »), pouvaient difficilement tenir devant le mode irrationnel des discussions métaphysiques (naturistes et hobbistes). Devant des spéculations aussi compliquées que celles d'où résulte l'établissement des lois morales et sociales, alors que les réactions individuelles ou collectives doivent être fréquemment prévues jusque dans leurs effets très *lointains* et fort détournés (prévision politique et morale à longue échéance), alors que d'ailleurs le jugement y est presque toujours exposé à *la séduction de nos plus énergiques penchants*, il est tellement impossible de suppléer à une *éducation régulière* (de la volonté) que pas une seule notion morale n'a pu demeurer pleinement intacte sous l'action dissolvante de la métaphysique négative (lisez de la mystique naturiste). C'est ainsi, ajoute Comte, qu'on a vu Voltaire souiller le noble héroïsme de Jeanne d'Arc, et Rousseau *parodier* Saint Augustin dans ses *Confessions*, opposant à une immortelle composition chrétienne cette scandaleuse

composition, où, dans un délire d'orgueil sophistique, il dévoilait avec une cynique complaisance les plus ignobles turpitudes de sa vie privée, osant néanmoins ériger l'ensemble de sa conduite en type moral de l'humanité ! — Ce sont des expressions qui paraîtront aujourd'hui bien fortes, sans doute, après trois générations d'influence naturiste continuée.

Nous voilà loin, en tous cas, de l'« instinct naturel de moralité » ou de la « rectitude morale *spontanée* » de la nature humaine, dont il a été question ci-dessus. Mais ces fallacieuses et tendancieuses hypothèses ne laisseront pas de reparaître maintes fois encore dans un esprit partagé entre le mysticisme de conquête et la raison expérimentale. Dix ans plus tard, nous l'entendrons adresser à un prolétaire, soi-disant positiviste, les exhortations que voici : « Félicitez-vous de « n'avoir étudié ni la grammaire, ni même, je l'espère, « la logique... car votre raison a ainsi *conservé* sa « rectitude *spontanée*, sans devoir combattre les « vicieuses habitudes d'une absurde éducation classique. La *spontanéité* de vos sympathies populaires « n'a jamais été altérée par cette dangereuse habileté « à exprimer ce qu'on ne sent pas, qui constitue, « originairement, le *seul* résultat de l'éducation « actuelle, etc... » Jamais le naturisme n'a parlé un plus significatif langage.

Oui, toute cette première sociologie comtiste est déjà imbuë de mysticisme naturiste secret et Clotilde de Vaux, que la vie n'avait point gâtée, crut devoir avertir son naïf « troubadour » que l'optimisme psychologique lui voilait la positivité de faits sociaux. « Non, lui « écrira-t-elle avec mélancolie, non le *gros des hommes* « *n'est ni bon ni généreux*. Il faut à notre espèce plus « qu'aux autres des devoirs pour en faire des senti-

« ments ! » Formule morale presque irréprochable, à laquelle je préfère cependant celle-ci ; il faut des devoirs pour *suppléer* aux sentiments altruistes, là où ceux-ci ne manifestent point leur existence ; c'est-à-dire presque partout en vérité. Ajoutez, ensuite, si vous voulez : pour nourrir et développer ces sentiments autant que possible, là où ils sont en germes, mais n'espérez pas de trop grands résultats de cette « nourriture » difficile.

Un autre jour, la fine conseillère reprenait, dans une délicate formule : « Je crains que vous trouviez rarement vos pareils autour de vous et que vous ne deviez jamais compter que sur votre mérite ! » Vers le même temps, Mill déclarait s'en tenir à la psychologie d'Helvétius (issue de Hobbes). Enfin Comte lui-même répétera peu de mois avant sa fin avec un soupir de tristesse : « La tiédeur des positivistes, comparée à l'activité manifestée chez les révolutionnaires, indique combien les impulsions altruistes sont, pour l'énergie, au-dessous de l'activité égoïste ! » Principe qu'il avait dès longtemps posé, dans sa période rationnelle nous le savons, mais qu'il avait paru beaucoup trop oublier, sous l'influence de son exaltation érotique de vieillesse !

V. — L'INCOERCIBILITÉ DU PROGRÈS

J'ai déjà signalé, comme un des plus précoces éléments mystiques dans la pensée d'Auguste Comte, sa foi au Progrès incoercible. Il n'a jamais discerné assez nettement les conditions intellectuelles et morales qui président au développement de la civilisation. Né dans un pays et dans un siècle qui sont ou qui se

croient supérieurs aux autres pays et aux autres siècles, il a considéré la civilisation comme une chose qui « va sans dire », comme un fruit naturel du temps écoulé. Ou encore, pour ne pas perdre de vue les assises mystiques de l'activité mentale humaine, je dirai qu'il a fait du Progrès une sorte de Démon (à la façon dont, un peu plus tard, il divinisa l'Humanité progressive) et que cette opération de l'esprit l'a conduit à fausser, sur bien des points, les plus solides données de l'histoire. Certes, l'expérience humaine accroît sans cesse son trésor d'observations instructives grâce aux moyens dont nous disposons désormais pour en conserver et pour en vulgariser les leçons : imprimerie, presse quotidienne, télécommunication. Mais encore faut-il vouloir prêter attention à ces enseignements et ne pas se laisser détourner d'y recourir par quelque passion irrationnellement cultivée : volonté de puissance ou volonté de jouissance.

Comte n'a pas assez médité sur les nombreuses *régressions* que nous offre l'histoire de la pensée humaine. Il semble qu'il n'en veuille admettre aucune et il a, en tous cas, nié obstinément la plus évidente et la mieux connue de toutes : le haut Moyen-Age européen succédant à la civilisation gréco-romaine. Au début de la quarante-septième Leçon de son *Cours*, il expose que la création d'une philosophie définitive au profit de l'humanité supérieure n'était possible qu'au moment même où elle se produit en effet, grâce à son génie et à sa mission providentielle; mais non pas un instant plus tôt. Il fallait en effet que la science biologique, — échelon qui précède immédiatement le degré suprême ou sociologique, dans la hiérarchie encyclopédique, — fût enfin entrée dans la voie positive, ce qui a été l'œuvre de Gall aux premières années du XIX^e

siècle. Il fallait en outre l'écroulement définitif de la théologie sous les coups de la Révolution demeurée à l'étape métaphysique. Comte appartient à la première génération grandie depuis ces deux progrès essentiels qui ont permis de proclamer enfin ce dogme réconfortant : le progrès *continu*, incoercible de l'espèce !

Un tel dogme une fois proclamé, il importait encore de le faire accepter au moyen d'une démonstration persuasive. Tel est le principal objet de la philosophie de l'histoire qui remplit les derniers volumes du *Cours de Philosophie positive* et dont l'auteur écrit de façon ingénieuse : « On n'apprend à prédire rationnellement « l'avenir qu'après avoir en quelque sorte *prédit le passé* ! » Mais pour lui, « prédire » le passé, c'est introduire ce passé, de gré ou de force, dans le cadre rigide de la prétendue loi des trois états. Opération assez arbitraire ! La prédiction de l'avenir s'en ressent, comme nous l'avons constaté déjà et comme nous le verrons mieux en examinant bientôt de plus près les diverses prophéties dont notre penseur s'est montré si prodigue.

Résumant les idées de son maître dans ces articles de 1842 qui attirèrent enfin l'attention de quelques esprits curieux sur le Positivisme naissant, Littré croyait pouvoir proclamer que les sociétés ont en elles *une force intrinsèque* de progrès qui triomphe des influences accidentelles et finit toujours par prédominer. — Dangereuse définition mystique ! — La direction de cette Force une fois *découverte*, poursuit le disciple, tout s'éclaire d'un jour nouveau (mais malheureusement factice) en matière d'histoire. De plus, on se trouve en mesure d'utiliser, pour le plus grand profit des sociétés, *la force naturelle qui leur est inhérente* et qui les transforme à toute heure. Voilà

bien la source des diverses sociologies mystiques que nous avons vues prospérer depuis lors sur les débris de celle de Comte et qui ont fait de la Société ou du Social les dieux de religions nouvelles. En effet, la première conséquence d'une pareille manière de voir, c'est de conduire à forcer les faits pour les soumettre à l'empire de la *loi* une fois *découverte*. Ecueil de *toutes* les philosophies de l'histoire, au surplus, il serait vain de se le dissimuler; écueil qu'elles peuvent éviter jusqu'à un certain point cependant quand une ample liberté d'esprit vient présider à leur construction hasardeuse; écueil sur lequel on les voit faire lamentablement naufrage quand leur gouvernail est tenu par la manie bien caractérisée. Tel sera l'aspect du Comtisme final qui rebuta tous les adhérents de marque du Comtisme initial.

Méditons, dès à présent, quelques assertions erronées de Comte, psalmiste du Dieu-Progrès. L'Art devant être constamment en état d'essor à son avis, ainsi que toutes les manifestations de l'esprit humain, il ne voudra point permettre à l'art grec antique de surpasser celui du haut Moyen-Age bizantin. Il dépréciera donc le premier; il exaltera arbitrairement le second et concluera que, les conditions sociales modernes étant certainement beaucoup moins favorables à l'art, les facultés esthétiques de l'humanité sont donc *assujetties*, comme toutes les autres, à un *développement continu*.

Encore ce domaine de l'esthétique est-il assez peu fréquenté par l'expérience vulgaire. De plus grande portée fut donc l'erreur de Comte sur l'avenir de la guerre qu'il regardait comme impossible en Europe à jamais (avant que la guerre de Crimée l'eût contraint à modifier quelque peu ses prévisions sur ce point, dans

les derniers mois de sa vie). Tout motif de conflit armé a disparu de nos régions, enseignait-il avec assurance. Le vaste appareil militaire néanmoins conservé par la plupart des peuples de culture ne pouvait s'expliquer, selon lui, que par les nécessités de la crise révolutionnaire générale; le maintien de l'ordre public lui semblant devenu l'attribution principale de ces armées surannées; sorte de gendarmeries agrandies et pas autre chose. Les gouvernements actuels, disait-il, ont trop souvent recours à des artifices peu convenables, et même dangereux pour motiver, *par la prétendue imminence d'une guerre possible*, la survie d'un vaste appareil militaire qu'ils n'osent pas expliquer par sa destination véritable — cette destination étant de contenir les aspirations des peuples à la liberté ! — Ne croit-on pas lire quelque journal avancé aujourd'hui, nourrissant les mêmes illusions sur la rapidité de la rationalisation pacificatrice dans l'esprit humain.

Dans la cinquante-cinquième leçon du *Cours*, l'auteur nous montre les généraux *de moins en moins* considérés par l'opinion publique; il nous présente les *rare et courtes* périodes de guerre comme n'offrant plus désormais, fût-ce pendant leur durée, qu'un intérêt social de plus en plus *accessoire*, sauf chez la classe spéciale, de plus en plus *circonscrite*, qui s'y livre. Il songe aux guerres algériennes de son temps et ne se doute pas que le service militaire va prendre tous les hommes et à tous les âges. Il parle encore de *la tendance antimilitaire propre aux mœurs protestantes*, en raison des habitudes de discussion et de libre examen qu'a répandues la Réforme ! Et cela, à l'heure même où se poursuit la puissante préparation guerrière de la Prusse luthérienne. Il ajoute enfin que toutes les

guerres modernes, fût-ce celles du XVII^e siècles, ont été révolutionnaires (favorables à la révolution sociale) en sorte que l'énergie militaire y peut paraître fort intense et très soutenue sans indiquer réellement aucune prédilection générale pour la vie guerrière ! Et certes, il n'y a point « prédilection », mais cependant préparation et par là, presque nécessairement, réalisation quelque jour !

Résumant ces affirmations controuvées dans les articles que j'ai cités plus d'une fois déjà, son disciple Littré leur donnait encore plus de vigueur. La guerre, disait cet érudit, fut perpétuelle dans les premiers âges, puis organisée en vue d'un but vraiment social dans la dernière période du polythéisme (par les Romains). Elle *diminua notablement* sous le régime du monothéisme ! — C'est la bizarre conception d'un haut Moyen-Age fort pacifique ! — Enfin, à l'approche du triomphe qui attend les notions positives, la guerre présente une nouvelle et plus importante *diminution*. A quoi servirait, par exemple, à la France de conquérir aujourd'hui l'Allemagne, ou réciproquement, puisqu'entre peuples d'un égal développement cultural la condition du vaincu *ne peut pas être autre que celle du vainqueur* ? Le *Tu regere imperio populos, Romane, memento* qui était la devise du Peuple-Roi, n'a plus de valeur dans les temps modernes, si ce n'est quand il s'agit de populations inférieures par la civilisation !

Littré ignorait trop, après Fichte et l'hégélianisme pangermaniste, qu'on proclame, au besoin, toute population « inférieure » quand il s'agit de justifier la pérennité de l'impérialisme de race. Polonais, Tchèques, Français même connaîtront bientôt ces dédains dans la bouche de l'Allemagne impérialiste ; et, cela, par une série d'affirmations qui auraient prodigieuse-

ment surpris Comte, si persuadé du droit divin de sa patrie à régir le globe par le détour du *pouvoir spirituel*, confié d'abord à ses mains, puis pour longtemps fixé à Paris. C'était pourtant à la date même de ces naïves spéculations sur le Progrès, qu'Edgar Quinet, stupéfait de ce qu'il entrevoyait pour un proche avenir, lisait le publiciste teutonique Léo proclamant les nations d'origine celtique inférieures, grossières et sans cesse « conduites par un instinct bestial ! » Ajoutons que Littré put voir les événements de 1866-1870 et que la guerre lui parut avoir *repris* soudain une place prépondérante dans les préoccupations des peuples. Il s'efforça de présenter cette anomalie comme une perturbation *transitoire* qui fit et fera bien du mal, dit-il, mais qui *passera* comme celle que Napoléon avait causée. Ainsi soit-il !

Revenons aux diverses violences que Comte se crut permis de faire à l'histoire afin de montrer le Moyen-Age, avec sa précaire « trêve de Dieu », comme une période déjà moins batailleuse que l'ère de la *Pax romana* ? Il crut y parvenir par une bizarre conception : celle de la féodalité considérée comme une institution purement *défensive* et qui marquerait donc bien une régression de l'esprit militaire dans le monde. A cet effet, je l'ai indiqué déjà, il dut nier les *invasions barbares* (exagération qui, répondant à l'inverse exagération allemande de ces événements, a trouvé en France quelques défenseurs savants). Il affirma que, les Germains n'eussent-ils point pénétré sur le territoire de l'*Imperium* latin, on aurait eu la féodalité néanmoins ! Un peu plus tard, les croisades risquant de gêner sa thèse, il les présente donc hardiment comme « défensives », elles aussi, et destinées à mettre un terme répressif ou même *préventif*, aux invasions

de l'Orient islamique. C'est donc, lui objecterait-on, que l'esprit d'*offensive* subsistait, au moins chez les secteurs de Mahomet, en ce temps ! et puis, ce raisonnement a été utilisé par le loup vis-à-vis de l'agneau dans la fable célèbre et par certains publicistes allemands qui ont traité de défensive, au premier chef, leur agression de 1914. La féodalité a pu avoir un aspect défensif en théorie, mais n'est nullement restée telle entre châtelains voisins, au temps des sires de Coucy ou même au temps des Burgraves ; enfin le dernier épisode médiéval, la *guerre de cent ans*, — évidente tentative de conquête sur le continent par la monarchie anglaise, — porte un nom bien gênant pour la thèse de Comte.

Telle fut pourtant, sur ses façons du juger, l'influence de sa foi dans l'incoercibilité du progrès. Il est vrai qu'il fait mine de répudier parfois ce qu'il appelle l'*optimisme* historique, mais nous venons de voir qu'il en subit gravement l'obcession pour sa part. Quant à l'idée d'une sénescence sociale, analogue à la vieillesse de l'individu et qui paralyserait donc, à la longue, cette mystérieuse Force de progrès spontané dans l'humanité, il l'admet aussi quelquefois mais il en rejette alors la menace dans un avenir si éloigné qu'il ne juge à propos d'en tenir compte (1). Comme son émule en naturisme, Charles Fourier, il eût volontiers doté l'Humanité de quatre-vingt mille ans d'existence : cinq mille de civilisation ascendante, soixante-

(1) En Allemagne. Spengler vient de prêcher une curieuse philosophie mystique de l'histoire, qui sous le nom de Cultures, crée de successives incarnations du Dieu Progrès, dont l'action ici-bas serait discontinue. Il fait intervenir au bout de mille années ce vieillissement qui paralyse la Force intrinsèque, source des réussites sociales. (Voir mon étude sur *Les Pangermanistes d'après-guerre* (Alcan 1924).

dix mille d'état *positif*, c'est-à-dire d'état social accompli (l'inventeur du phalanstère appelait cette période : Harmonie); enfin cinq mille de civilisation descendante et préparant l'extinction finale. De cette éventualité lointaine, nos arrière-neveux seuls auront à se préoccuper quelque jour !

VI. — LA MÉTAPHYSIQUE PRÉSENTÉE A TORT
COMME UN PROGRÈS CERTAIN SUR LA THÉOLOGIE

Le métaphysique, qui n'est, au vrai, qu'une mystique dégagée de quelques éléments trop naïvement anthropomorphiques dans sa conception des Forces surnaturelles, réalise-t-elle toujours un progrès sur la mystique plus franche que nous nommons théologie ? Rien n'est moins certain, et il n'en est nullement ainsi, par exemple, quand elle n'a pas su s'encadrer solidement à son tour d'expérience synthétisée ou Raison. Examinons en effet de plus près maintenant la célèbre loi des *trois états* pour voir si cette condamnation des modes mystiques de la pensée humaine ne retiendrait pas en elle beaucoup de mysticisme encore. J'ai indiqué déjà que Comte n'était jamais arrivé à définir clairement ce qu'il appelle la métaphysique, sauf quand il se décide à l'identifier, à peu de choses près, avec la théologie. C'est ainsi qu'il nomme métaphysique à la fois le hobbisme du XVIII^e siècle finissant (Helvétius) et le naturisme de Rousseau — deux vues antagonistes sur la psychologie humaine en réalité, et dont la seconde a fait bien plus ample fortune que la première parce que celle-ci n'est pas un mysticisme, mais une vue expérimentale de la nature humaine, bien moins flatteuse en conséquence à la volonté de puissance

individuelle ou groupale. — Or cette véritable métaphysique contemporaine qui nous régit présentement, en morale et en politique, le mysticisme *naturiste*, se montre sur plus d'un point, et contrairement à la loi du Progrès moral incoercible, moins rationnelle, moins « positive » par conséquent, que la sorte de théologie dont elle fut immédiatement précédée; à savoir le Christianisme des derniers siècles du Moyen-Age et de la double Réforme, protestante et catholique. Je répéterai en quelques mots ce que j'ai déjà souvent exposé sur ce point.

J'estime pour ma part et j'ai, depuis longtemps, démontré de mon mieux qu'il s'est constitué en Europe, à dater du XII^e siècle de notre ère environ, — sous l'influence du romanesque courtois et de la mystique chrétienne affective, qui en procède pour une part, — ce qu'on pourrait appeler un *monothéisme passionnel*, en opposition contre le *monothéisme rationnel* constitué par l'expérience gouvernementale et psychologique de la Rome papale. Ce monothéisme passionnel qui s'est épanoui en « naturisme » à dater de la Renaissance a fini par amener en morale, sur la voie positive, un *recul* très évident, auquel nous assistons présentement et que Comte savait fort bien discerner autour de lui, nous le verrons. Le Naturisme a eu des conséquences utiles sans doute, car tout mysticisme est tonique de l'action soutenue; mais il a rendu sur bien des points plus difficiles et plus lente, à mon avis, la tâche de *rationnalisation* sociale que Comte jugeait urgente et s'efforça d'accomplir, car le naturisme, encore une fois, fut une métaphysique en régression sur la théologie précédente.

J'insisterai en peu de mots sur ces vues qui sont encore assez nouvelles. Dans quelques ouvrages

récents (1), j'ai exposé qu'à l'époque des croisades qui stimulaient l'activité d'esprit de l'Europe, le Platonisme et le Néoplatonisme, encore étudiés dans les couvents, influèrent au midi de la France sur la lyrique courtoise (et, par celle-ci, sur le roman de chevalerie), en y introduisant la thèse de la passion érotique considérée comme moralisatrice, pourvu qu'elle se développât en dehors du mariage d'une part, et d'autre part, sous la condition, assez mal respectée le plus souvent, de rester pure. Presqu'aussitôt l'esprit *romanesque* envahit la mystique chrétienne, en partie néo-platonicienne déjà par ses origines, et créa ce « monothéisme passionnel » que j'opposais plus haut à l'enseignement moral déjà si amplement rationnel de l'Eglise. Celle-ci utilisa d'ailleurs ce mysticisme romanesque et sut le contenir dans de justes bornes.

Retrempé à la fin du XV^e siècle en Italie, au début du XVI^e en France, dans ses sources platoniciennes, l'esprit mystico-romanesque, en ce temps plus émancipé des disciplines ecclésiastiques, vint donner à l'Humanité une teinte « naturiste » assez marquée; Rabelais et Montaigne en font foi chez nous. C'est pourquoi, sous un vêtement mystique encore à ses débuts, le Protestantisme fut, au vrai, une protestation rationnelle contre cette religion passionnelle et féminisée qui menaçait d'envahir le Catholicisme. La Réforme ramène ainsi le Nord de l'Europe vers la morale rationnelle. Puis le catholicisme se réforme à son tour dans une large mesure, au Concile de Trente en particulier, et engendre notre XVII^e siècle classique et rationnel.

(1) En particulier dans ceux qui s'intitulent : *Les Origines romanesques de la Morale et de la Politique romantiques*. — *Le Péril mystique dans les Démocraties contemporaines* et *Les Etapes du Mysticisme passionnel*. (La Renaissance du Livre).

Mais l'évolution passionnelle et naturiste se poursuivait sourdement dans le sein des deux confessions chrétiennes, désormais en état d'hostilité; quiétisme ici, piétisme là. L'école « libertine » (étudiée avec tant de perspicacité par M. F. Lachèvre), épicurisa dans le même temps la « Nature » des Scholastiques qui, surveillée par l'Eglise était restée plus proche de la Raison, synthèse de l'expérience humaine. Le Platonisme naturiste gagnait ainsi du terrain sous le manteau. Encouragé par l'inconduite solennelle de Louis XIV, il envahit de nouveau le roman, un instant bridé à demi par la Réforme catholique chez les Urfé, Gomberville, La Calprenède, Scudéry. Il prépare à la fin du siècle les excès affectifs du Quiétisme, qui va se laïciser pendant les années suivantes à travers Ramsay et l'abbé Prévost, en mettant davantage en relief ses tendances naturistes de fond. Rousseau n'aura donc pas à créer le mouvement naturiste; il le respirera dans l'atmosphère morale de son époque, mais lui donnera le plus brillant essor, en faisant plus que jamais appel aux spontanéités, soi-disant sociales, de la passion amoureuse. Par l'immense diffusion de sa pensée, il reste bien le père de tout ce qui a suivi dans le même sens.

Comte a saisi quelques traits de cette évolution; nous l'avons constaté une première fois en étudiant l'aspect rationnel de sa philosophie de l'histoire. Mais sa synthèse d'ensemble, fondée sur une insuffisante érudition, suit le mouvement des *croyances* et non pas celui des *mœurs*, qu'il admet progressives par elles-mêmes, comme tout le reste des manifestations de l'activité humaine. Nous connaissons déjà le langage qu'il a cru pouvoir tenir à son époque. La sociologie, dit-il, ou science positive de l'homme social, n'est pas autre

chose que l'histoire générale traitée de façon vraiment philosophique. Cette science, la plus haute de toutes, je la fais soudain positive par une découverte géniale : celle de la loi des « trois états », venue aussitôt après que Gall eût engagé la biologie dans la voie positive. Par là, j'achève de rendre *positive* la science totale, y compris la politique, l'esthétique et finalement la morale.

Au vrai, sa prétendue « loi » des trois états revient à poser le Progrès comme incoercible en morale aussi bien que dans le reste. Mais les conditions nécessaires à l'instauration de l'état moral et social définitif n'ont pu être réalisées, selon lui, qu'au prix d'une terrible *crise* de cinq siècles, pendant laquelle la « métaphysique » (surtout la métaphysique naturaliste, intronisant cette entité qu'il appelle de façon si perspicace la déesse Nature) aida la science déjà devenue en grande partie *positive* à éliminer la théologie. — Il dit crise et non pas recul, car il veut croire au progrès de la morale continué pendant ce temps, surtout dans les basses classes. Il ajoute que, terminée enfin par sa « découverte », la crise va faire place sans transition (ou presque) à la raison parfaite et à l'amour efficace entre les hommes, puis bientôt entre tous les êtres vivants; ce qui résoudra le problème moral en même temps que le problème politique. — Deux autres « inventions » tout aussi géniales que la première, concourront à ce résultat inespéré : le rétablissement du *pouvoir spirituel* (dont Comte se croit le Moïse et l'Aaron tout ensemble) et le dressage à l'amour par une éducation méthodique des inclinations bienveillantes, sous la direction d'un clergé positiviste.

Or, à mon avis, il conviendrait beaucoup plutôt de s'exprimer à peu près en ces termes. La morale, comme

la science, s'est faite peu à peu (sinon dans son principe, au moins dans ses modalités rationnelles) par l'expérience de l'espèce lentement synthétisée en raison. L'attitude mystique de la pensée primitive, qui supposait des assistances divines ou métaphysiques à l'essentiel « impérialisme » humain, mais qui a mis de plus en plus des conditions *morales* à cette assistance, servit grandement le progrès, le sert encore et y restera peut-être indispensable à jamais. Aussi bien Comte ne fut-il pas autre chose qu'un mystique de la Science d'abord (et c'est son durable mérite), du Progrès ensuite et de l'Amour enfin. Il faut donc encadrer à nouveau, par des disciplines plus strictement rationnelles, le mysticisme de la déesse Nature qui est devenu la religion de notre temps. Comte a paru vouloir le tenter, mais n'y a point réussi, trop engagé qu'il était, par tempérament, dans les illusions naturistes de son époque.

VII. — ERREUR D'APPRÉCIATION SUR LE PROTESTANTISME

J'ai dit que Comte avait rationnellement critiqué certains traits mystiques de la doctrine révolutionnaire; le droit divin du peuple, par exemple, et le suffrage *égalitaire*. Mais il a critiqué davantage encore, par malheur, un trait nettement rationnel de cette doctrine : *l'esprit d'examen*, source de toute connaissance *positive*. C'est là, dans sa pensée constructive, une anomalie fort extraordinaire; je ne parviens à me l'expliquer que par le constant Messianisme secret du philosophe. Oui, ce *pouvoir spirituel* futur dont il a l'intention bien arrêtée de « se saisir », aura grand besoin de trouver au-dessous de lui une docilité compa-

nable à celle qu'obtint quelque temps l'Eglise chrétienne au Moyen-Age. C'est assez ! l'esprit d'examen devra donc se taire. Et, en conséquence, ce penseur qui, durant ses heures rationnelles, fondera tout pouvoir « positif » sur l'adhésion spontanée de l'opinion publique, — le pouvoir spirituel encore plus que le temporel, — commence par retirer en théorie à cette opinion publique son instrument d'investigation rationnelle qui est, précisément, l'esprit d'examen !

Nicole, ce grand psychologue chrétien se montra jadis en ceci bien plus libéral que notre Messie naturaliste; écoutons-le plutôt dans son fameux traité *Sur les Moyens de conserver la Paix parmi les Hommes* (I. IX.) : « C'est un fort grand défaut que de « parler d'un air décisif, comme si ce qu'on dit ne « pouvait être raisonnablement contesté. Car l'on « choque ceux à qui l'on parle de cet air en leur « faisant sentir qu'ils contestent une chose indubitable, ou en faisant paraître qu'on *veut leur ôter la « liberté de l'examiner* et d'en juger par leurs propres « lumières, *ce qui leur paraît d'une domination « injuste.....* C'est trop exiger des autres et trop « s'attribuer à soi-même. Chacun veut être juge de « ses opinions et ne les recevoir que parce qu'il les « approuve ! » Voilà la connaissance chrétienne de la nature humaine, — connaissance « empirique » suivant Comte, mais qui n'en a pas moins fait la durée du gouvernement rationnel de l'ancien « pouvoir spirituel » : autoritaire sans nul doute, mais avec des tempéraments.

Venons à l'explosion moderne de *l'esprit d'examen* qui, aux yeux de Comte, catholique et méridional, se manifesta tout d'abord dans le Protestantisme nord-européen, père, à ses yeux, de la philosophie

du XVIII^e siècle et de la Révolution française; une assertion à la Maistre qui a trouvé beaucoup trop d'échos, et qui n'est, je crois, conforme aux faits que pour une part. Aussi bien, récemment encore, un romancier et publiciste allemand fort connu, Thomas Mann *opposait* la Révolution à la Réforme en rappelant sur ce sujet l'opinion de Carlyle. Cet historien enseignait que la Réforme a vacciné contre le virus jacobin les pays qui l'adoptèrent; en sorte que les excès révolutionnaires ont été impossibles là où le Protestantisme avait pris racine.

Si nous en croyons le *Cours de Philosophie positive*, la dégénérescence des disciplines catholiques aurait commencé dès le quatorzième siècle, avec le pontificat de Boniface VIII. Dès lors, elles durent céder peu à peu la place à cette philosophie que Comte appelle indûment *négative* et qu'il juge provisoire, assurant que la raison publique en marqua fort bien le caractère par le nom de *protestantisme*; nom réservé d'ordinaire au premier état de cette doctrine « métaphysique », et pourtant tout à fait convenable à l'ensemble de la philosophie révolutionnaire. Le protestantisme a ruiné l'ancien organisme religieux en trois phases et comme en trois assauts successifs, l'attaquant sous le triple aspect de la discipline, de la hiérarchie et enfin du dogme; Luther, Calvin et Socin résument, par leur enseignement, chacune de ces trois étapes dans la destruction. Le véritable objet de la Réforme, selon notre guide ce fut d'établir la « dictature temporelle » (ou monarchie absolue) en inclinant de façon néfaste, le pouvoir spirituel devant le despotisme des princes temporels. On lui répondrait que Bossuet, si actif contre le Protestantisme, ne l'a pas moins été pour Louis XIV contre Rome. En réalité, les Réformateurs

ne recoururent aux appétits et aux bras séculiers que contraints et forcés, incapables qu'ils se sentaient d'échapper autrement aux sanctions de la discipline romaine. Plus généralement, l'on peut dire que nul mystique, délégué de Dieu, ne s'inclinera sans nécessité pressante devant une puissance humaine et que la passagère réalisation de la monarchie absolue eut bien d'autres causes que la Réforme. Elle a surtout réussi en pays catholiques.

Du Protestantisme, poursuit Comte, la doctrine presbytérienne demeure, historiquement, la forme la plus significative, par sa prédilection pour la primitive Eglise et même pour la théologie hébraïque, la portion la plus arriérée pourtant et la plus dangereuse de l'Ecriture; cette doctrine aurait servi de transition vers le pur Déisme du XVIII^e siècle. C'est aussi le Protestantisme qui aurait préparé les dédains prodigués au Moyen-Age catholique et cette aveugle admiration pour le Polythéisme antique (en réalité, l'Humanisme avait été l'antithèse de la Réforme, au contraire) qui devait exercer une si déplorable influence pendant le cours de la période proprement révolutionnaire (il s'agit du Plutarchisme à la Jean-Jacques et à la Saint-Just). Aussi, affirme encore Comte avec intrépidité, la notion de Progrès a-t-elle été presque effacée des esprits pendant la majeure partie des trois derniers siècles. — En réalité, il faudrait dire qu'elle est née et a grandi pendant cette période.

Le Protestantisme a engendré trois révolutions avant la nôtre : la hollandaise au début du XVII^e siècle, l'anglaise de Cromwell au milieu de ce même siècle, et l'américaine de Washington à la fin du suivant. Il s'est enfin, selon Comte, annihilé lui-même dans d'obscures divagations sur la foi et les œuvres, sur

l'inamissibilité de la grâce et sur la prédestination des élus. Il a sanctionné le divorce, et parfois la bigamie; en sorte qu'on peut accorder au catholicisme cette supériorité d'avoir bien moins altéré les *régles morales*. — Toutes ces assertions forment une véritable caricature de l'histoire du protestantisme et représentent le point de vue français le moins renseigné du début du XIX^e siècle.

Plus arbitraire encore est la prétention d'attribuer au protestantisme la négation des peines éternelles qui auraient été antipathiques à son essence même. Écoutez plutôt ce développement caractéristique de Comte. Chez les philosophes déistes du XVIII^e siècle, écrit-il au VI^e volume de son *Cours* (1), les divagations métaphysiques sont parvenues au point d'altérer profondément le dogme même de la vie future où, par un *puéril raffinement de sensibilité*, réelle ou affectée d'ailleurs, la plupart des déistes supprimèrent les peines éternelles, en conservant toutefois les récompenses; conception assurément très propre à consolider la moralité de ceux qui repoussent déjà toute base positive pour la morale, ajoute ici Comte avec une amère ironie ! Une telle *monstruosité*, poursuit-il, ne constitue pourtant que le développement extrême d'une disposition caractéristique de l'esprit *protestant* que l'on voit, dès les premiers progrès de la désorganisation théologique, toujours tendre spontanément à *diminuer* de plus en plus la salutaire sévérité de l'ancienne morale religieuse. Les principales aberrations de notre temps se rattachent certainement à cette aveugle religiosité métaphysique !

(1) Page 553.

Oui, certes, la sensibilité fut une des manifestations du naturisme, qui nous submerge, mais celui-ci est de source principalement quiétiste, selon moi, car ce sont bien les quiétistes — et même les premiers d'entre eux, que l'Eglise romaine considéra comme suffisamment orthodoxes encore, — qui ont tenu à remplacer l'enfer par le purgatoire dans les sanctions de l'Au-delà, alors que le calvinisme y plongeait la plupart des humains, à l'exception du *petit nombre des élus*. Certes le Protestantisme a plutôt péché pour avoir trop damné et la réputation des Puritains n'est point celle du relâchement moral ! N'est-ce pas l'abus des *indulgences*, au nom caractéristique, qui a suscité Luther ? Encore une fois, il est bien étonnant que toute cette partie du Comtisme ait pu être prise au sérieux par quelques esprits distingués.

J'ajoute qu'à la fin de sa vie Comte, empressé comme son précurseur Fourier à saluer de tous côtés pour recruter des adhérents de toutes parts, crut devoir faire quelques réparations au Protestantisme si maltraité par lui dans la première partie de sa carrière. Il a dédié son œuvre dernière, la *Synthèse subjective*, à son ancien maître Encontre, un protestant des Cévennes, qu'il estime hautement, dit-il, pour avoir voué sa vie à préserver ses frères en religion du déisme et du scepticisme, arrêtant ainsi du moins la maladie occidentale à son premier degré (au degré réformé). Et il a en outre concédé que le parti protestant, devenu forcément « passif » dans le « peuple central » (c'est-à-dire dans le peuple français) après le XVI^e siècle, fut conduit à y représenter la conciliation nécessaire entre l'ordre et le progrès, — cette revendication essentielle du programme positiviste.

VIII. — SIGNIFICATIVE ADHÉSION AU QUIÉTISME

Les principaux artisans de la Contre-réforme catholique, les Jésuites, ont été très diversement jugés par Comte aux diverses étapes de sa pensée constructive. Il n'a compris qu'à la longue et assez tardivement les tendances prudemment progressistes qui se révèlent au spectateur impartial dans l'œuvre de la célèbre Compagnie. Au cours de ses dernières années, il a, comme on le sait, recherché l'alliance de cette Compagnie, d'une assez puérile manière. Jusque-là, il la voyait surtout rétrograde et ténébreusement machiavélique, à la mode de Béranger ou de Sue. Les chefs, presque toujours éminents de cette puissante corporation, opinait-il, se sont, sous un titre modeste, *peu à peu substitués aux Papes*, — ce qui est assurément beaucoup trop dire ! — Ils ont groupé les esprits cultivés *contre* l'évolution humaine, tout en tolérant une secrète émancipation *personnelle* de toute croyance dogmatique chez leurs membres ou chez leurs adeptes les plus distingués par l'intelligence ! Dès ce temps toutefois, il était contraint d'avouer que leur pédagogie, malgré son « extrême « imperfection », favorisa l'essor de l'esprit *positif* et qu'ils firent figure de *savants* à la Chine. Il aurait dû souligner en outre les services rendus par eux à la morale rationnelle dans les controverses sur la Grâce.

Fort intéressante en revanche est l'adhésion, à peine plus éclairée, mais plus symptomatique encore, qu'il accorde à la mystique quiétiste, l'une des sources, selon moi, de ce torrent impétueux qu'est devenu le Naturisme moderne. Il y montre, au

V^e volume de son *Cours* (1), une hérésie du catholicisme français (oubliant que le catholicisme espagnol et italien en avaient déjà produit d'analogues). Sans présenter, poursuit-il alors, la haute importance politique qu'il faut reconnaître au Jansénisme, le Quiétisme fut un frappant témoignage des progrès du libre examen, et aussi, à certains égards, une première protestation solennelle, aussi directe que naïve, de notre *conscience morale* (morale du sentiment) contre l'ensemble de la doctrine théologique (morale rationnelle). En effet, cette hérésie prend surtout de la consistance dans certaines natures dont le développement *mental* est resté trop en arrière du développement *moral* (ce dernier considéré par Comte comme pouvant se produire indépendamment du développement intellectuel, par l'essor spontané ou par la culture soigneuse des sentiments altruistes innés).

Toute discipline morale fondée sur une philosophie purement théologique, poursuit-il, exige un appel continu et exorbitant à l'esprit de *pur égoïsme* bien qu'un tel égoïsme soit relatif à des intérêts purement imaginaires en ce cas (le salut éternel). Une pareille préoccupation habituelle doit nécessairement absorber l'attention et la sollicitude de chaque croyant, auprès duquel toute autre considération ne saurait manquer d'apparaître comme très secondaire. Sans doute, ainsi que l'a démontré Bossuet, cette suprématie religieuse du salut personnel constitue une condition *indispensable* (retenons cette épithète) d'efficacité sociale pour toute morale théologique, qui, autrement, n'aboutirait

(1) Page 653 et suivantes.

qu'à consacrer une vague et dangereuse inertie; elle est pleinement adaptée à cet état d'*enfance* de la nature humaine que suppose l'ascendant effectif de la philosophie théologique.

Pour être *inévitabile* toutefois, poursuit Comte, un tel caractère d'égoïsme (de propriété spirituelle, disaient les quiétistes) n'en manifeste pas moins le vice principal d'une philosophie qui tend ainsi, nécessairement, à *atrophier, par défaut d'exercice propre, la plus noble partie de notre organisme moral* (les sentiments altruistes ou bienveillants), celle d'ailleurs dont la *moindre énergie naturelle* exigerait précisément la *plus active culture systématique*. Et voilà pourquoi, selon lui, la morale théologique est incapable d'engendrer un *suffisant essor désintéressé des affections purement bienveillantes*. Or tel est le point sur lequel l'hérésie quiétiste serait venue signaler l'inévitable imperfection des doctrines théologiques et soulever contre elles les plus admirables sentiments de l'humanité !

Sa protestation, achève Comte, fut *prématurée* cependant et ébauchée par le cœur bien plutôt que par l'esprit de son *aimable et immortel* organe (Fénelon). L'issue de la mémorable controverse qui mit aux prises l'archevêque de Cambrai avec l'évêque de Meaux confirma l'*insurmontable réalité* du reproche capital qu'on est en droit d'adresser à l'ensemble de la philosophie théologique, puisque l'illustre dissident (l'auteur des *Maximes des Saints*) fut contraint de reconnaître solennellement qu'il avait attaqué, contre son gré, l'une des principales conditions d'existence du système *religieux*, ce qui d'ailleurs fournit une nouvelle confirmation spéciale de l'irrévocable décadence générale d'un système déjà aussi mal compris par ses plus purs et ses plus éminents défenseurs !

Ce développement est très suggestif pour quiconque a réfléchi de sang-froid sur l'histoire morale des sociétés modernes. Il s'agit pour les Naturistes (dont l'auteur du *Cours* est si souvent l'interprète sans savoir s'en rendre compte) d'écarter la morale de l'intérêt bien entendu (ou de l'« impérialisme » rationnel), morale qui a été mise au service de la société par un détour, après la moralisation lente des théologies ou mystiques ancestrales. Ce détour, c'est l'attente d'un juste jugement divin prononçant après la mort soit les rémunérations, soit les châtimens de l'Au-delà. A la place de cette morale rationnelle qui a fait si largement ses preuves, il s'agit d'introniser une morale sentimentale, qui, déjà dans le Quiétisme, s'appuyait sur la restriction de la justice au bénéfice de la bonté divine. Mais une telle bonté restait capable de juger. Le positivisme, privé de ce dernier recours à une appréciation *personnelle* de la conduite humaine dans l'Au-delà, ne tablera plus que sur l'exercice volontaire et *habituel* des impulsions altruistes et sur l'entraînement systématique de ces impulsions dont Comte a souligné lui-même le plus souvent la très faible énergie *naturelle* dans l'homme. L'idée est généreuse incontestablement, comme elle le fut aussi dans le Quiétisme. Mais l'on peut apprécier déjà, on appréciera bien davantage encore avec le temps, lequel des deux systèmes est préférable à l'autre au point de vue social et lequel a le mieux connu la nature humaine en son fond. On verra si le Quiétisme, continué par le Rousseauisme, achevé par le Positivisme émotif de Comte vieilli assure mieux que la morale rationnelle, perfectionnée par le christianisme, la « fraternité », ou même — ce qui serait suffisant — la rectitude des rapports entre humains ?

J'ajoute que, dans une note placée au bas de sa page, le philosophe semble se contredire par un retour vers son attitude rationnelle intermittente et nous fournir la plus topique réfutation du Quiétisme en morale, ignorant qu'il est encore à cette époque de la construction religieuse que la logique de son naturisme foncier et surtout la rencontre de Clotilde de Vaux le conduiront bientôt à édifier sur le modèle de cette hérésie sentimentale. Il indique en effet dans sa note que la doctrine positiviste (première manière) devra penser quelque jour sur le Quiétisme exactement comme l'a fait la théologie catholique orthodoxe. Il souligne la conformité remarquable au sujet de cette *singulière* hérésie, entre l'appréciation philosophique de Leibniz et la sentence rendue par le pape après la *lumineuse* discussion de Bossuet; car il voit dans cette conformité un premier exemple important de la convergence spontanée qui, malgré une entière opposition dogmatique, tend à rallier finalement, pour la plupart des applications sociales, le véritable esprit philosophique et le véritable esprit catholique *dans un juste sentiment commun instinctif ou rationnel* (c'est bien rationnel qu'il faut dire) *des besoins réels de l'humanité*. Comment pourrait-il conclure de façon plus nette contre le Quiétisme (et contre la morale émotive qui en précède), en faveur de la rationalité des conceptions psychologiques du Christianisme gouvernemental ?

Venons enfin à la philosophie du XVIII^e siècle, so-disant continuatrice du Protestantisme — une vue beaucoup trop sommaire et qui illusionne nécessairement sur quelques-uns de ses caractères. — J'ai déjà dit que Comte en critique sévèrement les chefs de file : Voltaire, et surtout Rousseau. En revanche il

accepte, le plus souvent, Diderot, quoique, de ce publiciste, il indique aussi, à l'occasion (1), que son entreprise encyclopédique vint donner un semblant de cohésion à la philosophie *négative* de son époque; mais qu'une telle entreprise qui serait encore aujourd'hui *prématurée*, n'aboutit nécessairement qu'à produire un simple *pot-pourri métaphysique* ! D'ordinaire, il lui est favorable parce qu'il le regarde comme le maître de Danton, cette incarnation, à ses yeux, du gouvernement révolutionnaire tel qu'il aurait dû se maintenir. Dans sa *Politique positive* (2), il exposera que les Voltairiens et les « Roussiens » (*sic*) étaient les premiers plus rationnels et les seconds plus passionnés, mais en outre contradictoires entre eux dans leurs suggestions à leur époque. En effet chacun protégeait le système que démolissait l'autre, les Voltairiens, le trône et les Roussiens, l'autel ! C'est entre ces deux pôles extrêmes qu'on vit surgir une école de véritables penseurs, seuls destinés à caractériser définitivement cette phase de l'histoire moderne. Ceux-là s'efforcèrent d'instituer une suffisante conciliation entre deux tendances devenues également nécessaires, mais ils préférèrent la critique philosophique à la critique politique comme plus conforme à la nature de la révolution occidentale. Cette grande école, seule représentative du XVIII^e siècle dans sa liaison avec le passé et l'avenir, le relie au précédent par Fontenelle et au suivant par Condorcet. Ses organes propres se groupèrent autour de deux types du premier ordre, l'un théorique, l'autre pratique, Diderot et Frédéric II de Prusse que caractérisent l'un,

1^{er} (1) Voir 742.

(2) II. 583.

l'intelligence la plus encyclopédique surgie depuis Aristote, et l'autre l'aptitude politique la mieux comparable à celle de César ou de Charlemagne. Autour d'eux, Hume, Alembert, Montesquieu, Buffon, Georges Leroy, Turgot et les savants Clairaut, Lagrange, Berthollet s'associèrent à leur œuvre, intensément progressive.

C'est ainsi que la philosophie comtienne de l'histoire nous mène jusqu'à la veille de la Révolution française à travers quelques réussites et beaucoup de jugements arbitraires. Il nous reste à noter le trait naturiste et « romantique » dans son appréciation des événements décisifs qui ont marqué le début de l'ère contemporaine.

CHAPITRE III

COMTE APOLOGISTE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Chose singulière, Comte dont, récemment et à plusieurs reprises, nous avons vu exploiter les enseignements contre la Révolution française et dont le programme initial fut en effet de remplacer la philosophie, soi-disant *négative*, des révolutionnaires par un corps de doctrines plus saines, Comte a professé, sa vie durant, le plus sincère enthousiasme pour le grand mouvement politique et social de la fin du XVIII^e siècle; circonstance qu'oublie un peu trop vraiment ceux de nos contemporains qui ont entrepris de l'« utiliser » contre la tradition et la légende révolutionnaire ! Rien de plus contradictoire, il est vrai, qu'une telle apologie sous sa plume, puisque la Révolution n'a été trop souvent, il le constate, que l'effort pour soumettre la société française et même le monde entier à ces principes *métaphysiques* (ou plutôt mystiques) que le Naturisme moderne avait achevé d'élaborer pendant les dernières années du XVIII^e siècle. Mais deux circonstances expliquent et pallient cette contradiction dans sa pensée : d'une part la Révolution offre assurément des traits rationnels qui parlèrent à ses facultés de synthèse, parfois puissantes; d'autre part, elle a créé une sorte d'impérialisme français mystique auquel il s'est associé de bonne heure, — comme c'est la tendance de toute jeunesse ardente — et qu'il n'a jamais cessé de

professer ouvertement dans la suite. Afin de nous en mieux convaincre, suivons-le dans son commentaire, assez inattendu, de ces événements mémorables.

I. — RÉPARATIONS CONSENTIES A L'ESPRIT
RÉVOLUTIONNAIRE

Voici d'abord quelques explications présentées par lui sur les origines de ses sympathies révolutionnaires, dans la « Préface personnelle » au VI^e volume du *Cours de Philosophie positive* : « Issu, dit-il, au midi
« de la France, d'une famille éminemment catholique
« et monarchique, élevé dans l'un des lycées où
« Bonaparte s'efforçait vainement de restaurer à
« grands frais l'antique prépondérance mentale du
« régime *théologico-métaphysique*, j'avais à peine
« atteint ma quatorzième année que, parcourant
« spontanément tous les degrés essentiels de l'esprit
« révolutionnaire, j'éprouvais déjà le besoin fonda-
« mental d'une régénération universelle, à la fois
« politique et philosophique, sous l'active impulsion
« de la crise *salutaire* dont la principale phase avait
« précédé ma naissance et dont *l'irrésistible ascendant*
« était sur moi d'autant plus assuré que, *pleinement*
« conforme à ma propre nature, il se trouvait alors
« partout comprimé autour de moi ! » Voilà donc un adolescent dont la « vénération » pour les sentiments reçus dans son entourage n'était pas le trait caractéristique, on en conviendra et dont la « nature » se révélait dès lors en parfaite confirmité avec le mouvement naturiste révolutionnaire dont il devait se croire un jour l'adversaire, alors qu'il reste, en réalité, l'un de ses plus fermes soutiens. La vénération est une

vertu qu'il réclamera de ses ouailles quand il se sera « saisi » du suprême pontificat positiviste, mais qu'il pratiqua peu pour sa part; en sorte que, comme le prédicateur souvent cité pour son humilité, il aurait pu dire en chaire : « Faites comme je dis, mais non « pas comme je fais ! »

Il poursuit cependant l'exposé de son *curriculum vitae* en rappelant qu'il connut après le collège « une « lumineuse initiation mathématique dans le noble « établissement *révolutionnaire* » de la Montagne Sainte-Geneviève (l'Ecole polytechnique dans l'orbite de laquelle il gravitera sa vie durant). Un peu plus tard, en 1845, il précisera pour Clotilde de Vaux, au cours d'une lettre sur la *commémoration sociale* qu'il appela plus tard sa première « Sainte-Clotilde », le lien étroit qui le rattache aux hommes de 1792 : « Quoi- « qu'émanée réellement de la *Révolution française*, « vous voyez que ma philosophie diffère profondément « de toutes les écoles purement révolutionnaires ! » Ce qui n'est exact que pour une faible part. Enfin, — et c'est là une déclaration qu'il a faite plus d'une fois sans ambages, — pourvu que les dogmes révolutionnaires soient conçus comme relatifs et de valeur transitoire, non pas comme absolus et comme destinés à régir pour jamais les sociétés humaines, il est tout prêt à les incorporer dans la Sociologie *positiviste*.

Après avoir recueilli ces assertions, d'un caractère général, venons aux explications de détail qu'il nous fournit çà et là sur les similitudes qui relient son système à celui des « grands ancêtres ». Au début du IV^e volume de son *Cours* (1), il rappelle que la doctrine métaphysique, quoiqu'exclusivement *critique et négative*

(1) Page 41 et suivantes.

tive (c'est là, nous le savons, l'une de ses erreurs fondamentales), et, en conséquence, purement révolutionnaire, n'en a pas moins mérité, pendant un temps fort long, la qualification de *progressive*, comme ayant en effet présidé aux principaux progrès accomplis pendant le cours des trois derniers siècles; progrès qui devaient être essentiellement *négatifs* pour réaliser leur office *destructeur*. Donc la métaphysique a été nécessaire et légitime, quoique de façon provisoire. Bien mieux, si ce grand travail pouvait recommencer aujourd'hui, peut-être ne serait-il pas impossible *en l'entreprenant du point de vue positif* (rationnel) de construire la doctrine révolutionnaire de telle sorte qu'elle conservât toute son énergique efficacité contre l'ancien ordre social, sans s'ériger, comme elle l'a fait, en obstacle systématique contre toute organisation quelconque. Il espère démontrer du moins que la doctrine révolutionnaire *peut être conçue et utilisée désormais dans une intention organique* ! Et voilà son « utilisation » à lui, bien différente de celle qu'on a tenté de ses propres écrits depuis lors. Cela pourra être fait sans aucune inconséquence, insiste-t-il, pendant toute la période d'activité sociale qui doit encore s'écouler jusqu'à la formation suffisamment ébauchée du nouveau système politique. Ce qui est dire, en d'autres termes : « Restons pour aujourd'hui « révolutionnaires et métaphysiciens. Demain seulement, on raserà gratis ! »

Oui, la philosophie révolutionnaire demeure *indispensable* et précieuse, même actuellement, poursuit l'auteur du *Cours*, comme posant *seule* la question du progrès. L'écarter, ce serait vouloir résoudre le problème humain, abstraction faite de ses données essentielles. Il ne saurait exister qu'un unique moyen

de parvenir à l'éliminer plus tard : c'est de remplir mieux qu'elle le but social qu'elle se propose, et qu'elle seule encore, malgré ses immenses inconvénients, poursuit désormais avec une certaine efficacité. Donc assez de ces déclamations qui viendraient finalement échouer devant l'*invincible* attachement *instinctif* de la société actuelle à des principes qui, depuis trois siècles, ont dirigé tous ses *progrès politiques* et qu'elle regarde, à *juste titre*, comme formulant seuls aujourd'hui d'indispensables conditions à son développement ultérieur. Chacun des dogmes essentiels qui composent la doctrine révolutionnaire constitue en effet une indication nécessaire à laquelle doit satisfaire, sous peine de nullité, toute tentative réelle de réorganisation sociale, — pourvu toutefois qu'on cesse de prendre un vague énoncé du problème pour une solution véritable ! — En tout ceci, remarquerai-je, le point de vue rationnel et le point de vue mystique naturiste sont trop étroitement associés dans des termes trop généraux pour qu'il soit facile d'en faire, en quelques mots, le départ. Mais l'on voit s'il y a là, réellement, une doctrine *antirévolutionnaire* qui soit quelque peu conséquente avec elle-même !

Les principes révolutionnaires, reprendra Comte, rappellent, à divers titres, la consécration politique de certaines obligations de morale universelle. Par exemple, le dogme fondamental du *libre examen* (et je suis ici entièrement d'accord avec la philosophie positiviste qui tient d'ordinaire un tout autre langage), le libre examen oblige réellement la réorganisation spirituelle à résulter d'une action purement intellectuelle, déterminant, à l'issue d'une discussion complète, un assentiment *volontaire* et unanime, sans

aucune intervention hétérogène des pouvoirs matériels pour *hâter*, par une importune perturbation, cette grande opération philosophique.

Pareillement, dans l'ordre *temporel*, le dogme de l'*égalité* et celui de la *souveraineté populaire* peuvent seuls imposer énergiquement aujourd'hui aux nouvelles classes dirigeantes et au nouveau pouvoir l'impérieux devoir, si aisément oublié, de ne s'exercer qu'au profit du public au lieu de tendre à l'exploitation des masses dans des intérêts individuels. Aussi bien, sous ce rapport, l'inévitable déclin de la doctrine révolutionnaire commence-t-il à devenir *très regrettable*, tant que son office n'est point, à cet égard, mieux rempli par le Positivisme. Jusque-là sa suppression, — si elle était possible, ce qui n'est pas, — resterait éminemment *dangereuse* !

Au surplus, proclame encore notre philosophe, si la doctrine révolutionnaire devait réellement empêcher toute réorganisation réelle (elle n'est donc plus essentiellement *négative* à ses yeux), le mal social serait dès à présent incurable puisque l'influence capitale d'une telle doctrine est aujourd'hui un *fait accompli* et ne peut cesser graduellement que par le développement même de cette réorganisation dont elle était surtout destinée à préparer et à faciliter les voies. *Mystiquement* conçue (*sic*), — c'est-à-dire, pour Comte, conçue dans un sens absolu et définitif, — la doctrine *critique* manifeste sans doute par sa nature même une tendance nécessairement anarchique. Il serait néanmoins absurde *d'exagérer cet inconvénient capital* au point de l'ériger en obstacle tout à fait insurmontable. — Cela revient à dire : moi seul, je vaudrais mieux que la Révolution ; mais abstraction faite de ma doctrine, elle vaut mieux que tout !

Quoique contrainte par le cours *naturel* des événements à diriger sa progression politique dans les voies d'une doctrine essentiellement *négative*, insiste Comte, la société actuelle n'a jamais renoncé aux lois fondamentales de la raison humaine. Elle saura bien, en temps opportun, user des droits que cette doctrine lui confère (par sa revendication du libre examen) pour s'engager à nouveau dans les liens d'une organisation véritable, quand les principes en auront été enfin *conçus* (par un Messie homme de génie) et appréciés (par tous) ! Développement qui revient à dire que le mysticisme naturiste a été utile comme tonique de l'action réformatrice, mais que la tâche du temps présent est de rationaliser ce mysticisme ; ce qui est pleinement mon avis.

Toutefois nous voyons par les dernières lignes de sa déclaration que Comte imagine plus que jamais une telle rationalisation comme procédant non d'une lente admonestation par l'expérience et par les faits, mais de l'invention qu'il porte en son cerveau prédestiné. Ici l'utopie et la manie reparaissent donc pour l'amener à conclure beaucoup moins valablement un exposé si perspicace en ses débuts. L'esprit révolutionnaire, achève-t-il en effet, reste *éminemment salulaire* en obligeant notre époque à produire, pour présider à la réorganisation intellectuelle et morale, une philosophie vraiment susceptible de supporter avec gloire l'indispensable épreuve décisive d'une discussion approfondie, librement prolongée jusqu'à l'entière conviction de la raison publique ; condition fondamentale, à laquelle, heureusement, rien ne saurait désormais nous soustraire, quelque pénible qu'elle doive sembler à la plupart de ceux qui traitent aujourd'hui, de la question sociale sans autorité ni

compétence. A nos contemporains, l'état de pleine liberté ou plutôt de *non-gouvernement* ne semble présentement nécessaire, à *très juste titre*, qu'afin de leur permettre un *choix* convenable qu'ils n'ont jamais songé à s'interdire. Leur indécision prolongée ne prouve réellement autre chose que l'absence, encore persistante, de *principes* propres à appeler sur eux la délibération universelle. Jusque-là, *quelle plus sage mesure* que de tenir librement ouverte la carrière politique, sans aucun *vain assentiment préalable* qui pourrait gêner *l'essor, encore ignoré, du nouveau système social*. N'est-il pas évident que les peuples n'ont d'ordinaire que trop avidement accueilli les *moindres apparences des principes de réorganisation* (Saint-Simonisme et Fourierisme sans doute, c'est-à-dire les concurrents du Comtisme), auxquels, par un empressement funeste ils voulaient sacrifier, sans motifs suffisants, des droits (d'examen) qui ne leur semblaient qu'onéreux.

Ces diverses assertions définiront suffisamment, je l'espère, l'attitude la plus habituelle de Comte à l'égard de la Révolution française. Attitude vénératrice au fond et qui ne cède qu'au sentiment impérieux de sa propre vocation messianique. Encore une fois, notre révolution lui paraît préférable à tout, sauf à son *invention* sociale propre qui sera définitive. Que si, par impossible, celle-ci devait tarder quelque peu à se voir universellement acceptée, alors que la Révolution vive ! On peut donc bien « utiliser », dans le camp rationnel, un semblable théoricien en lui empruntant certains traits de sa pensée ; mais on fera prudemment de ne le laisser lire *in extenso* qu'à des néophytes suffisamment confirmés dans leur sagesse par l'expérience et la vie ; les autres trouveraient chez

lui plus d'arguments contre que pour leurs convictions essentielles.

II. — APOTHÉOSE DE LA CONVENTION NATIONALE

L'une des dispositions d'âme qui assurent à la Révolution française l'attachement fidèle d'Auguste Comte, c'est le très naïf chanvinisme que nous le verrons étaler dans sa classification des groupes humains, artisans désignés du progrès définitif; le premier rang de la France n'ayant jamais été mis en question dans sa pensée. De ce chanvinisme, il n'a aucunement conscience, certes, et même il se défend à l'occasion de la façon la plus expresse; ainsi lorsqu'il écrit dans le VI^e volume du *Cours* (1) : « Une telle « démonstration historique (celle de la sublimité « révolutionnaire) ne sera, je pense, soupçonnée « d'aucune irrationnelle influence des *vaines* aspira- « tions nationales *dont je crois m'être suffisamment « affranchi !* » Encore une fois, nous serons bientôt fixés sur ce point.

En tout cas, il n'a jamais renié l'enthousiasme de ses treize ans pour l'admirable énergie guerrière avec laquelle la nation française sut conquérir, par tant d'héroïques dévouements, entre 1792 et 1815, le droit de transformer à son gré sa politique intérieure. En vertu de son caractère (provisoirement) progressif, le parti révolutionnaire a été animé plus que tout autre, selon lui, de véritables *convictions*, tendant à *refouler l'égoïsme individuel* et à réparer les plus sublimes

(1) Page 348.

abnégations individuelles ! — Aux armées, confirmerai-je, c'est incontestable, mais l'établissement révolutionnaire a bien d'autres faces et l'on sait le rôle prépondérant joué par les acquéreurs de biens nationaux dans la consolidation des résultats acquis après 1789. — L'admiration de Comte va jusqu'à faire remarquer à ses lecteurs que la Révolution sut donner un témoignage impérissable de la puissance esthétique propre à tout grand mouvement social en faisant émaner d'une nation *aussi peu musicale que la France* (?) le type le plus parfait de la musique politique dans cet hymne glorieux qui a tant de fois stimulé le patriotisme de nos plus héroïques défenseurs. On a, je crois, établi que la musique de la *Marseillaise* était d'ancien régime et d'inspiration primitivement « théologique » !

Précisons cependant dans ses grandes lignes, la conception comtienne des événements révolutionnaires. Trois ébranlements préalables les ont annoncé à quelques années de distance : la suppression des Jésuites, la tentative de Turgot et son échec, la révolution américaine à qui l'esprit français aurait donné moralement *plus qu'il n'en reçut*, en déposant les germes d'une pleine émancipation philosophique chez les populations les plus *engourdies* par le protestantisme. — Rien de plus discutable qu'une telle conception de la guerre d'indépendance des colonies anglo-saxonnes de l'Amérique du Nord. Un récent historien yankee a pu, dit-on (mais, non sans ingratitude, il est vrai), faire l'histoire de leur soulèvement sans prononcer le nom de Lafayette.

De notre Révolution propre qui suivit de près les divers événements que je viens de rappeler, Comte n'aime guère les débuts réformateurs, quoiqu'ils aient été de beaucoup les plus féconds, sans nul doute. La

Constituante et la Législative lui paraissent inspirées par une philosophie pleinement *métaphysique* et gâtées par l'imitation anglaise. Il dédaigne en effet l'évolution politique libérale de nos voisins d'Oulre-Manche qu'il explique par les considérations les plus arbitraires. A ses yeux, l'œuvre de ces deux assemblées fut un essai pour constituer chez nous le pouvoir aristocratique sans oser l'avouer franchement. Mais l'*instinct* de la population française, si *dignement* représentée à cet égard par le *peuple de Paris* lit échouer cette tentative rétrograde. — Songeons aux tricoteuses et aux massacreurs de Septembre qui, tout au contraire, retournèrent l'opinion mondiale contre nous.

En revanche, le souvenir de la Convention nationale le transporte d'une reconnaissance tendrement émue. Assemblée éminente, pleinement immortelle, dit-il, car elle sut organiser un deuxième pouvoir *spirituel* (oh ! combien) après le catholicisme, un pouvoir que paralysa seule, une fois de plus, la base philosophique insuffisante sur laquelle il dut s'appuyer (c'est-à-dire la conception *métaphysique* de la société après sa conception théologique médiévale). Chez nos Conventionnels, le sentiment le plus exact des besoins sociaux parvint quelquefois à dominer cette influence métaphysique néfaste. L'instinct progressif de la grande dictature révolutionnaire se manifesta, en particulier, lorsqu'elle supprima l'Académie des Sciences, foyer d'étroite « spécialisation » et créa l'Ecole polytechnique, par une prévision juste, quoique confuse, des nouveaux besoins encyclopédiques de l'esprit humain.

L'énergie et la rectitude morale placèrent la Convention au-dessus de la Constituante. Elle s'éleva jusqu'à l'admirable idée du gouvernement (et du tribunal) révolutionnaire, ajournant par là les concep-

tions vagues et absolues de la métaphysique et organisant une *dictature temporelle* (gouvernement autocratique) analogue à celles de Louis XI et de Richelieu, avec une plus juste appréciation de son but comme de sa durée. (Il dira bientôt le contraire, au moins pour la durée, que la Convention prolongea trop à son avis). De la sorte, cette émanation de la France nouvelle put faire face aux gouvernements européens qui s'étaient coalisés dans une alliance rétrograde destinée à l'universelle conservation du système militaire et théologique. Elle obligea notre pays à proclamer l'*universalité* de l'ébranlement final. D'où la plus mémorable identité de sentiments dans la plus sublime défense nationale; d'où la rectitude mentale, la supériorité morale des chefs; d'où l'admirable conception du gouvernement révolutionnaire comme une dictature *provisoire* dégagée de toutes préoccupations *métaphysiques* : vaste dictature temporelle appuyée sur la puissance populaire; d'où enfin ces sentiments de fraternité universelle, ces sublimes ou touchants dévouements, et, dans le peuple français, *d'ineffaçables souvenirs* que le Positivisme, en renouvelant de tels miracles, saura seul effacer à la longue.

On vit même se produire alors une certaine tendance à une première appréciation générale et vague, mais réelle, de la *division fondamentale des pouvoirs* qui, dans les sociétés façonnées par le Positivisme, va bientôt distinguer le gouvernement *moral* du gouvernement politique. Cette tendance fut marquée surtout par l'action d'une célèbre Association volontaire (les Jacobins, véritable clergé positiviste avant la lettre) qui, essentiellement extérieure au pouvoir proprement dit, était surtout destinée, *en appréciant mieux l'ensemble de sa marche*, à lui fournir de *lumineuses*

indications. Telle hier, en Moscovie, la mémorable Tchéka.

A cette glorification inattendue et si nettement marquée de mysticisme naturiste, je me contenterai d'opposer le jugement que Lamartine insérait vers le même temps dans sa fameuse *Histoire des Girondins* : autre monument de naturisme mystique, mais conçu par un esprit moins rétréci par la névrose. On peut lire aux premières pages de cette œuvre qui ne passa point pour antirévolutionnaire, ces quelques lignes qu'on dirait traduites de Tacite, car tous les despotismes se ressemblent : « Le peuple (de 1791) voyait
« partout des complots; il les prévenait par des
« crimes. Le régime soudain de liberté auquel il n'était
« pas préparé l'agitait sans le fortifier; il montrait
« tous les vices des affranchis sans avoir encore les
« vertus de l'homme libre... Le club dominant était
« celui de Jacobins; ce club était la centralisation de
« l'anarchie... C'était les assemblées du Peuple, moins
« l'élection et la responsabilité. La passion (mystique)
« donnait seule le mandat... De toutes les passions du
« peuple celle qu'on y flattait le plus était la haine;
« on le rendait ombrageux pour l'asservir... il avait
« soif de dénonciations; on les lui prodiguait. Les
« clubs étaient la force extérieure où les meneurs de
« l'Assemblée appuyaient leur nom pour intimider la
« représentation nationale, etc... » (1). Voilà donc le premier exemple de pouvoir *spirituel* moderne, selon les vœux du premier pape positiviste ! C'est que la religion dont s'appuyait, au fond, ce pouvoir, tout à

(1) On trouvera beaucoup de documents sur ce sujet dans les travaux d'A. Cochin.

fait spirituel en effet, était le mysticisme naturiste, négation même de la psychologie expérimentale.

La valeur des chefs du mouvement révolutionnaire, reprend Comte, et celle des masses qui les secondaient avec un si admirable dévouement firent triompher de *précieuses vérités*. (Certes, celles que l'expérience sociale moderne avait mûries au cours du siècle des lumières). Les graves erreurs commises dans le même temps résultèrent de la philosophie *métaphysique* dominante (toujours une appréciation vague et insuffisamment délimitée du mysticisme naturiste) qui retournait bien au-delà du Moyen-Age en arrière pour emprunter aux Anciens un type social rétrograde et contradictoire (la Sparte de Rousseau) et, au milieu des circonstances les plus *importantes*, appelait *les passions à l'office de la raison*. On vit donc se produire alors d'*inévitables* (?) *égarements*; mais la réaction d'un heureux instinct pratique contre les indications d'une fausse théorie se manifesta surtout durant la lutte qui fut suscitée par le *puéril orgueil* (métaphysique) des *malheureux Girondins*, cherchant à décomposer la France en républiques partielles. Quand une épuration *indispensable* eut délivré la Révolution de ces dangereux discoureurs, ajoute-t-il, une mémorable unité d'efforts contint toute tendance au morcellement politique.

Il est vrai que cette exaltation du sentiment patriotique (avec la Terreur pour conséquence à l'intérieur) aurait dû s'arrêter bien avant Thermidor, aussitôt après que la Belgique et la Savoie eurent été conquises. Là était, selon Comte, le terme naturel de la dictature de salut public, qui, malheureusement, reçut une prolongation abusive et même un surcroît d'intensité. Ce qui advint pour procurer l'immortelle démonstra-

tion de l'impuissance organique propre à toute philosophie *métaphysique* ! Cette impuissance se manifesta principalement par la lutte sans trêve qui s'engagea vers cette époque entre les deux écoles *déistes* issues de la philosophie du XVIII^e siècle : l'une métaphysique, celle de Voltaire, l'autre théologique, celle de Rousseau. — Il faudrait dire : toutes deux empreintes de métaphysique, ou plus précisément de mystique naturiste, mais celle de Rousseau bien davantage.

Sur cette lutte tragique, la pensée de Comte n'a jamais été très clairement exprimée. Toutefois, d'un passage du *Système de Politique positive* (1), il semble résulter qu'il considère les huit mois écoulés de septembre 1792 à avril 1793 comme le règne des Girondins *voltairiens* qui manifestèrent alors toute leur métaphysique impuissance sociale; puis les dix mois d'effort national vigoureux qui vont d'avril 1793 à mars 1794 comme le règne admirable des Dantonien, disciples de Diderot; enfin les quatre mois qui séparent avril 1794 de la fin de juillet de la même année (9 thermidor), comme l'empire pleinement anarchique des Rousseliens.

Confondant quelque peu le culte de la déesse Raison proposé par Chaumette et soutenu par Thuriot, avec celui de l'Etre suprême qui fut la création propre de Robespierre, Comte écrit que l'école de Rousseau organisa de son mieux une sorte de *polythéisme métaphysique* (culte de la Vertu, de la Sensibilité, du Patriotisme, etc...) dominé par l'adoration de la *grande entité scholastique* (la Nature). De là procéda la mémorable catastrophe de l'énergique Danton et de l'intéressant Desmoulins; puis le déchaînement des

(1) III. 601.

passions sanguinaires (les dernières semaines de la Terreur), le fanatisme, l'absurde prépondérance du type social antique (Saint-Just), la menace de désorganisation industrielle par la tendance à détruire *l'indispensable subordination élémentaire* des classes laborieuses envers les véritables chefs *naturels* de leurs travaux journaliers (les industriels, suivant la doctrine de Saint-Simon, continuée sur ce point par Comte).

De là sortirent encore les révélations prétendues de Catherine Théot, attribuant une sorte de mission céleste au sanguinaire déclamateur (Robespierre), érigé en souverain pontife de cette étrange restauration religieuse. Dans ce groupe d'illuminés, le sincère fanatisme de quelques chefs dissimulait mal l'hypocrisie d'un plus grand nombre de purs déclamateurs; et la phalange des Rousseliens prouva bientôt, par son horrible délire, que, malgré ses mystérieuses promesses, elle était encore moins apte que ses rivaux à réorganiser la société moderne. Le mouvement thermidorien, que dirigèrent les amis survivants de Danton, vint mettre un terme à cette orgie sanglante. Mais le *noble et éminent* Saint-Just y tomba victime presque volontaire de son aveugle dévouement à un *sophiste ambitieux*, fort indigne d'une si précieuse admiration.

En instituant le *déisme légal*, Robespierre n'en avait pas moins *commencé la réaction* (c'est une idée chère à Comte); réaction aussitôt continuée par Bonaparte et prolongée depuis par les faibles successeurs de ce dernier, comme nous allons le voir. En terminant l'examen de ses vues sur la période révolutionnaire proprement dite, j'indiquerai qu'il resta jusqu'à son dernier jour fidèle aux dantoniennes admirations de sa jeunesse. Au banquier Deullin, il écrira sur le tard : « Il faut mettre beaucoup de soin à *relier* aujourd'hui

« la révolution positive que nous commençons avec la
« révolution *négative* qu'accomplirent nos *précurseurs*
« immédiats car elles sont *profondément solidaires*
« (certes !) quoique les *révolutionnaires arriérés*
« méconnaissent cette filiation... Nous sommes, à tous
« égards, les vrais *continueurs* de cette grande
« Révolution dont nos misérables *rouges* ne représen-
« tent aujourd'hui que les singes. C'est avec nous, non
« parmi eux, que se trouveraient maintenant tous ceux
« de nos pères qui, soit comme penseurs, soit comme
« hommes d'état, ébauchèrent véritablement la répu-
« blique française, vrais représentants de l'*explosion*
« *décisive*. »

III. — CRITIQUE DE TOUS LES GOUVERNEMENTS POST-RÉVOLUTIONNAIRES

Après la chute du régime conventionnel, on retomba, selon Comte, dans une nouvelle et aveugle imitation de la politique anglaise, — qu'il considère, je l'ai indiqué déjà, comme une *exception* aux lois sociologiques posées par lui; exception qui n'est ni admirable, ni imitable au surplus par aucun autre peuple. — On rechercha sous le Directoire, poursuit-il, une *chimérique* pondération entre les diverses fractions du pouvoir temporel que, seul, un nouveau pouvoir spirituel sera capable de concilier entre elles. Pendant ce temps, les *anarchiques* inspirations de l'école rous-sellienne étaient poussées (par Babeuf et consorts) à leurs limites extrêmes, jusqu'à l'ébranlement direct des institutions élémentaires les plus indispensables à toute sociabilité humaine (la propriété). Chez ces différents sectaires, on constatait une position *vicieusement abstraite* du problème politique, conçu comme

soluble sans aucune relation vraie avec le milieu social correspondant. La société était considérée comme dépourvue de toute filiation antérieure, indéfiniment modifiable et privée de toute *impulsion propre*. — Mais cette « impulsion propre » est son danger à lui, rappellerai-je ici, car elle se confond avec la mystique du Progrès incoercible et du Dieu-Société. Taine recueillera ces suggestions diverses et leur fera la fortune que l'on sait dans ses *Origines de la France contemporaine*. A mon avis, et je l'ai exposé plus amplement ailleurs (1), elles égarèrent parfois le jugement de ce grand penseur-historien sur la politique moderne. Le vice révolutionnaire n'est pas dans l'effort rationnel plus ou moins « abstrait », à qui appartient l'avenir, mais seulement dans la mystique naturiste exagérée.

Ces fluctuations et ces appréhensions, poursuit Comte, ramenèrent enfin la concentration monarchique (entre les mains de Bonaparte) et ressuscitèrent cette vicieuse « dictature temporelle » autour de laquelle notre philosophe, sans cesse préoccupé par ses aspirations papales, a fait tourner l'histoire moderne. Tout préparait, dit-il, la dictature militaire; mais il y aurait fallu un Marceau. Ce fut Bonaparte qui s'empara du pouvoir, homme *presqu'étranger* à la France, issu d'une civilisation *arriérée*, et pénétré, sous la secrète impulsion de sa nature superstitieuse, d'une involontaire admiration pour l'ancienne hiérarchie sociale ! L'immense ambition dont il était dévoré ne se trouvait pourtant appuyée, malgré son vaste charlatanisme, par aucune supériorité, sauf la militaire, plus liée de nos

(1) Voir sur la doctrine de Taine la préface à mon essai sur *Le Pêril mystique dans les Démocraties contemporaines* et mes deux articles de la *Revue de Genève* (août et septembre 1922).

jours à l'énergie morale qu'à la force intellectuelle. Son aversion pour les idées républicaines le conduisit donc à en méconnaître les tendances rénovatrices. Il ressuscita le régime théocratique et militaire par son étrange restauration nobiliaire et sacerdotale; il tyrannisa les citoyens en leur donnant la *puérile* satisfaction de voir l'Empire français s'étendre de Hambourg à Rome.

Dans ces circonstances, la honteuse apostasie de tant d'indignes républicains marqua la fragilité inhérente à toutes les convictions métaphysiques ! — Non, protesterai-je ici, car ces convictions mystiques sont les plus tenaces de toutes, au contraire; mais, quand la volonté de puissance trouve à se satisfaire sur des voies plus pratiques, elle s'empresse, il est vrai, d'abandonner les routes vertigineuses de l'empyrée. — Napoléon, contraint à élargir sans cesse le cercle de ses agressions armées, conduisit enfin les peuples de l'Europe à s'unir plus étroitement à leurs rois pour le repousser et détruisit de la sorte la sympathique admiration que notre initiative révolutionnaire et notre défense nationale avaient partout inspirée. — En réalité la volte-face de l'opinion européenne date des massacres de Septembre et des excès de la Terreur; mais il est vrai que les guerres de l'Empire achevèrent d'éclairer le monde sur la nouvelle hégire préparée par le mysticisme naturiste. — La catastrophe de ce faux grand homme, achève Comte, ne doit laisser à la nation française qu'un seul regret, celui d'y avoir pris une part trop passive et trop tardive, au lieu de prévenir, par une opportune insurrection populaire, ce funeste dénouement de l'Empire que fut l'invasion. On dirait du Hugo de 1852; mais cette page fut publiée dès 1842, au lendemain du retour des cendres impériales — ce qui était au moins une marque d'indépendance intellectuelle.

Aussi bien Comte ne partage-t-il nullement les illusions, dangereuses en somme, du Bonapartisme démocratique de son époque, et de cet impérialisme national masqué d'humanitarisme qui fut si cher à Quinet, à Michelet, à tant d'autres encore. Il condamne même, en termes exprès (1), la dangereuse aberration qui, alimentée par les mensonges d'une presse coupable, pousse l'ensemble de l'école révolutionnaire à réhabiliter, par un funeste aveuglement, la mémoire, d'abord si justement abhorrée, de l'homme qui organisa la plus intense rétrogradation politique. Quels que soient, insiste-t-il, les efforts insensés d'une fallacieuse exposition historique, dont le succès momentané prouve à quel point l'absence de toute doctrine *véritable* facilite en ce moment les plus audacieuses jongleries, Bonaparte, plus nuisible à l'ensemble de l'humanité qu'aucun personnage du passé, fut toujours le plus dangereux ennemi d'une Révolution dont on le proclame aujourd'hui le plus éminent serviteur. Son devoir eût été d'appliquer *les plus hautes intelligences* à l'indispensable élaboration philosophique encore inaccomplie (le Positivisme) et d'y préparer la masse des populations au lieu d'en écarter les premières et d'en détourner les secondes. Il préféra s'abandonner à son aversion pour la grande crise républicaine où il ne savait voir, à la suite des plus vulgaires déclamateurs rétrogrades, que la facile démonstration *de l'impuissance organique propre à la seule philosophie qui ait pu y présider* (la métaphysique ou mystique naturiste), mais où il méconnaissait fâcheusement d'énergiques tendances vers une régénération fondamentale. — En d'autres termes, Comte approuve ici la Révolution une

(1) Cours VI. 387.

fois de plus parce qu'il la considère comme ayant appelé secrètement de ses vœux un guide tel que lui-même et non pas le « Corse aux cheveux plats », dans lequel, à l'instar de Chateaubriand et des autres Messies du Naturisme, il voit surtout un concurrent malhonnête, un rival trop heureux.

Oui, si Bonaparte avait montré cette opportune sollicitude philosophique et réalisé la fameuse « séparation des pouvoirs » au profit d'un pape positiviste, l'autorité réelle du chef accepté par la France aurait acquis bien plus de solidité, quoiqu'il eût dû renoncer en ce cas, cela est certain, à la puérile fondation d'une *nouvelle tribu royale*. Depuis son règne néfaste, le généreux sentiment primitif de l'égalité révolutionnaire (nous savons assez que Comte réproouve cependant l'égalitarisme quand il n'est pas entraîné par son fond de mystique naturiste) a subi la plus immorale déviation sous l'influence d'une corruption générale et du désir de piller l'Europe, malgré l'inqualifiable prétention d'accélérer le progrès social par ces pillages et ces oppressions. Chez nos concitoyens occidentaux (au-delà de nos frontières), notre immense aberration guerrière de ce temps laisse encore, vis-à-vis de nous, des préventions funestes, soigneusement entretenues par les partis rétrogrades. — Et ces derniers traits ne manquent pas entièrement de clairvoyance, quoiqu'insuffisamment nuancés.

Après la chute de Bonaparte, la première Restauration reprit, plus ouvertement que lui, la politique rétrograde, si bien que les Cent Jours empêchèrent seuls l'avènement immédiat au trône de la branche cadette des Bourbons. On se réduisit alors (pendant la seconde Restauration) à une troisième tentative d'imitation anglaise, après celles dont la Constituante et le

Directoire avaient pris l'initiative. On obtint du moins de la sorte la neutralisation de la royauté et la fin de la grande dictature temporelle, créée par la Réforme, nous le savons, puis pratiquée par la Convention avec un caractère encore progressif et par Bonaparte dans un esprit désormais rétrograde. On vit même se produire une tentative de réorganisation spirituelle (Congrégation, billets de confession) sous la suprême influence d'une dangereuse corporation (les Jésuites) préalablement rétablie, avec cette unique destination. Mais une simple secousse (Juillet 1830) suffit pour marquer enfin un terme irrévocable à *la grande réaction rétrograde commencée par l'institution du déisme légal de Robespierre !*

Avec la monarchie orléaniste s'installa la domination des seuls intérêts immédiats. L'ordre matériel une fois à peu près assuré, la régénération fut abandonnée à la libre concurrence *privée*. La corruption fut organisée sur une vaste échelle, les charges financières aggravées, le roi annihilé. Cette situation rend fort problématique la vaine hérédité légale d'une fonction (royale) qui, en France, ne saurait jamais dégénérer en une simple sinécure anglaise, et qui, par conséquent, exigera toujours une véritable capacité personnelle dont la transmission domestique est *peu vraisemblable*. Il y a là une prophétie, réalisée peu après mais d'ailleurs assez facile à formuler en 1842.

Voici du moins un satisfecit accordé au roi régnant, Louis-Philippe, comme par Hugo vers le même temps. L'action royale *habilement* exercée et *sagement* réduite à son indispensable office actuel, à savoir le maintien d'un ordre public si souvent compromis, a fini par obtenir suffisamment un véritable ascendant habituel. — On remarquera combien, tout ceci, dominé certes

par les idées fixes de l'auteur (par la nécessaire séparation des pouvoirs avant tout ou par l'indispensable élimination de la « dictature temporelle »), demeure pourtant ingénieux dans le détail et infiniment supérieur, nous le verrons, à ce que deviendra la politique de Comte après l'élan donné à ses manies natives par sa crise passionnelle de 1845.

Les débats parlementaires, achève-t-il, se réduisent désormais à déterminer quelle coterie d'avocats et de littérateurs s'emparera momentanément des portefeuilles ministériels et des ambassades importantes. L'incompétence du gouvernement, ainsi avouée de façon tacite, livre la puissance intellectuelle et morale à quiconque veut et peut passagèrement s'en saisir, sans aucune garantie normale d'une vraie vocation personnelle (qui n'appartient qu'à lui nous le savons). Et pour le noter une fois de plus en passant, quelle immense suffisance intellectuelle dans ce petit professeur de mathématiques spéciales en une humble institution privée, qui s'est cru (sans une hésitation pour nous perceptible au cours de sa vie entière), le Messie de la religion sociale définitive !

Une des conséquences de cet état de chose, remarque-t-il encore avec perspicacité, c'est la domination *spirituelle* du journalisme (qu'il voyait surtout à travers Armand Marrast, détesté de lui parce que M^{me} Comte le lui opposait souvent à titre d'exemple, pour son arrivisme efficace). Oui, dans la presse périodique, de purs littérateurs jettent sans trêve un stérile appel à des passions qu'il faudrait calmer, font une active propagande à des conceptions sociales purement anarchiques et prétendent lier la réorganisation finale à une profonde perturbation des conditions élémentaires les plus indispensables à la sociabi-

lité moderne (la propriété, le mariage, etc...) Ils suivent d'ailleurs en ceci des inspirations constamment empruntées, d'une manière plus ou moins explicite, *au déisme de Rousseau* (à la mystique naturiste) et de Robespierre qu'ils érigent en fondement nécessaire de la régénération humaine. Ces gens vont donc prônant les plus absurdes utopies et formant de vastes coteries aux calculs exclusivement mercantiles, en un temps où la méditation solitaire est seule capable de produire des convictions véritables, en sorte qu'une sage politique devrait au contraire encourager systématiquement l'action sociale des penseurs isolés. (Nous savons lesquels).

Comte achève ainsi l'examen, dans leur suite naturelle (?) dit-il, des cinq périodes qu'il déclare essentiellement propres à la crise *finale* d'un demi-siècle, dont l'issue sera le triomphe positiviste. Elles ont du moins conduit à reconnaître l'irrécusable nécessité d'une réorganisation *spirituelle* dont l'*inévitabile* avènement, désormais complètement préparé, n'attend plus que l'indispensable initiative philosophique qui, seule, manque encore et que Comte a osé tenter dans son traité fondamental, destiné à caractériser, sous ses différents aspects, la rationalité positive. Désormais, la doctrine critique négative (partis avancés) et la doctrine rétrograde se succèdent au pouvoir, à des intervalles de plus en plus rapprochés. Une école, dite en ce temps du « juste-milieu » mais que Comte appelle l'école *stationnaire*, est venue cependant s'intercaler entre les deux précédentes et prendre parfois sa part du gâteau ministériel. La présence de cette dernière au pouvoir offre du moins cette utilité qu'elle permet le progrès de l'élaboration positive, à peu près impraticable sous l'empire entraînant ou

oppressif de l'une ou l'autre des philosophies antagonistes, la métaphysique et la théologique. Elle assure en effet provisoirement l'ordre matériel qui demeure indispensable à *l'achèvement de cette grande opération philosophique*. En sorte que les Thiers et les Odilon Barrot ne sont tolérés par la Providence que pendant la rédaction par Comte de la Bible définitive.

IV. — LA BIZARRE POLITIQUE ÉTRANGÈRE DE COMTE

L'auteur du *Cours de Philosophie positive* se montre beaucoup moins lucide en matière de relations extérieures. Il ne s'intéresse au surplus qu'aux nations façonnées par la culture latine, puis germanique, qui avoisinent immédiatement la France (de même qu'en astronomie, il ne porte en ligne de compte que les planètes visibles à l'œil nu). Jusqu'à ce que la réorganisation positive soit assez avancée, écrit-il avec netteté (1), son élaboration systématique doit demeurer concentrée sur cette partie de la race blanche qui forme, en quelque sorte, l'avant-garde de l'humanité pensante et qui se compose des cinq grandes nations de l'Europe occidentale : France, Angleterre, Allemagne, Italie, Espagne. Leur unité culturelle s'est constituée dès le temps de Charlemagne et n'a jamais cessé entièrement depuis lors. — Toutefois, et malgré l'homogénéité fondamentale de la population d'élite à l'ensemble de laquelle la grande élaboration philosophique propre au XIX^e siècle doit être directement destinée, il existe des différences importantes entre les cinq peuples qui la composent.

(1) *Cours* VI. 629.

Entre ces peuples, Comte a proposé deux classifications hiérarchiques successives, l'une avant, l'autre après sa crise érotique de 1845; la seconde encore plus méridionaliste que la première, nous le verrons, comme il convenait d'ailleurs à son état d'âme devenu plus émotif et plus passionnel au cours de sa passion de vieillesse. Examinons d'abord son classement de 1842. — En tête, il place naturellement la France qui ne perdra jamais cette prééminence incontestable parce qu'elle est le siège *nécessaire* de la principale élaboration future (à titre de pays natal d'Auguste Comte, Messie de la révélation positiviste). Ce privilège initiateur, elle l'a toujours possédé dans le passé en vertu de son admirable instinct politique. Sa capitale est plus que jamais la patrie commune de tous les hommes civilisés.

Immédiatement ensuite vient l'Italie, malgré sa servitude de longue date sous le joug autrichien. Elle doit ce classement, si honorable encore, à ces deux circonstances qu'elle n'a jamais accepté le protestantisme et que son éclat esthétique fut incomparable. Après elle, il faut placer l'Allemagne, trop « métaphysique » sans doute, affectée d'une trop mystique prédilection pour des concepts vagues et absolus que Comte juge devoir entraver toute vraie réorganisation sociale; mais, en revanche, studieuse, réfléchie et trouvant comme l'Italie dans son défaut présent d'indépendance nationale un stimulant au désir de la régénération positiviste. Ensuite seulement vient l'Angleterre, hypocrite, égoïste, orgueilleuse, cupide, mais capable d'engendrer des penseurs nets et originaux. (Comte y avait déjà trouvé ses premiers commentateurs). Enfin, et en dernier lieu, l'Espagne, très retardée par l'incorporation trop intime du catholi-

cisme à son système de gouvernement, mais sublime dans sa résistance à Bonaparte.

L'auteur du *Cours* propose la création d'un Comité positif occidental dans lequel siègeront huit Français, sept Anglais, six Italiens, cinq Allemands et quatre Espagnols. — Et l'on remarquera que l'Angleterre a soudain passé du quatrième rang au second dans la hiérarchie occidentale. Mais il est pour cela une raison d'opportunité; son cas formant, évidemment, l'*anti-thèse* de celui de la France en matière politique, leur combinaison doit offrir l'importance la plus décisive dans la formation initiale d'une telle association. Le Comité siègera *naturellement* à Paris tout d'abord, en évitant cependant de s'asteindre à aucune résidence invariable.

Revenons sur les raisons données par Comte à l'appui de sa première classification des peuples occidentaux. J'ai déjà dit pourquoi la France est en tête; c'est patriotisme instinctif et Messianisme personnel. Quelques années plus tard il écrira, dans une singulière inspiration, au czar Nicolas pour lui demander son patronage en lui exposant que l'élaboration de la nouvelle doctrine sociale se trouve *réservée* au grand Centre occidental (la France et Paris) dont la *spontanéité, nécessairement désordonnée* doit néanmoins être toujours *respectée*, comme profondément indispensable à la solution commune ! Et le mysticisme national n'a donc jamais été plus intimement combiné avec le mysticisme social. Comte a placé d'abord l'Italie au second rang dans sa classification hiérarchique, parce qu'elle fut assez heureusement préparée par l'ensemble de ses antécédents pour avoir évité *la halte trompeuse du protestantisme* et que chez elle l'esprit humain pourra donc, par une transi-

tion *plus nette et plus rapide*, passer directement de l'état pleinement catholique à l'éclat franchement révolutionnaire ! (1)

A l'Espagne, on devrait accorder, il est vrai, le mérite de la même résistance au protestantisme, mais elle n'a pas eu celui de préparer la révolution universelle et de posséder son *carbonarisme*. L'Italie devint en outre de plus en plus chère à Comte à mesure qu'il pratiqua plus constamment ses poètes, Dante et Pétrarque surtout, mais en outre l'Arioste, et, parmi les contemporains, l'honnête Manzoni. Dans les derniers mois de sa vie, il invitera l'un de ses adeptes à étudier le chinois, car l'italien étant destiné à devenir la langue universelle sous le règne du Positivisme, après s'être *incorporé* toutes les autres langues, il faudrait examiner s'il est réellement *inconciliable* avec le chinois, comme on le suppose d'ordinaire, *sans examen*.

Notre philosophe a peu parlé de l'Allemagne; mais l'âme anglaise a été souvent l'objet de ses commentaires. L'évolution politique de ce pays s'étant faite pendant longtemps sous de tout autres inspirations que celles du mysticisme naturiste, elle gênait son esprit essentiellement systématique. Il l'expliquait donc par *une exception unique*, et d'ailleurs fort instructive, aux lois sociologiques formulées par lui pour la première fois; et il est très souvent revenu sur cette interprétation historique peu persuasive. On peut lire dans le *Cours* (2) que l'*exception* de l'Angleterre, si prônée par nos anglomanes en vue de nous inciter à une vaine imitation politique, tient à sa position insu-

(1) *Cours VI*. 120.

(2) *Cours V*. 579.

laire et à la double conquête saxonne, puis normande que la population primitive a subie. En effet la noblesse saxonne se montra capable de former un lien entre la noblesse normande et les classes industrielles. Cette intervention de l'aristocratie dans la production a engendré des résultats fort remarquables à première vue, mais très mal préparé l'avenir social du pays, s'il faut en croire notre penseur : « Vous concevez
« l'Angleterre comme destinée à gouverner le monde,
« écrira-t-il en 1850 à un professeur de chimie londonien. Comment avez-vous pu me croire un seul
« instant capable d'admettre une telle hérésie
« politique ? »

Quant aux Etats-Unis de l'Amérique du Nord, leur révolution de la fin du XVIII^e siècle ayant consacré tout simplement la suprématie politique des métaphysiciens (Franklin et Washington !) ou des légistes, ils restent et resteront *fort en arrière* de l'Europe, dont ils devront recevoir, en temps opportun, leur régénération finale. Ils sont en effet très incapables d'une telle initiative philosophique, malgré les puérides illusions aujourd'hui relatives à leur prétendue supériorité politique (chez Tocqueville et les doctrinaires, sans nul doute). — Tout ceci témoigne d'une médiocre perspicacité, on en conviendra.

Après sa régénération personnelle par le contact de Clotilde de Vaux, Comte classera quelque peu différemment les cinq peuples d'élite. L'Italie reste immédiatement après la France, mais l'Espagne se place aussitôt ensuite, au lieu d'occuper le dernier rang et l'Angleterre passe devant l'Allemagne. C'est que la Grande-Bretagne lui assure, à cette époque, la majeure partie du subside qui soutient son existence matérielle ; manifestation qui démontre clairement l'aptitude de

ce grand pays à la régénération positive ! Au contraire, l'Allemagne a prouvé, par l'échec de son effort libéral en 1848, qu'elle n'était nullement revenue de son « ontologie » ou métaphysique malade. Les deux nations latines du sud seront régénérées les premières après la France. Telle était la haute mission que Comte réservait, en pensée, à Mme de Vaux qu'il voyait déjà devenue un écrivain illustre et s'employant à prêcher la bonne nouvelle positiviste au-delà des monts, alpestres ou pyrénéens. Là, comme autrefois en Judée, les conversions commenceront principalement par les femmes. A défaut de son incomparable amie, sitôt ravie à ses adorations exaltées, il espéra ensuite dans quelques autres évangélistes féminins qui se signalaient à son attention par leur piété, plus ou moins factice, pour la sainte mémoire de Clotilde; mais il connut les plus amères désillusions de ce côté, comme nous l'apprend sa cinquième confession annuelle aux mânes de la disparue, et les deux péninsules occidentales restèrent ainsi dépourvues d'apôtres.

J'arrêterai après ces constatations instructives l'examen des principales illusions mystiques qui ont pesé d'un poids si lourd sur la possible efficacité « rationnelle » du *Cours de Philosophie positive*. Les continuateurs de Comte ne les ont que jusqu'à un certain point corrigées et ses lecteurs plus indépendants, tels que Taine, n'ont pas laissé de leur emprunter aussi quelque chose, comme je l'ai indiqué déjà. Ces illusions sont assez nombreuses et essentielles pour me ranger à l'opinion des historiens qui se refusent à voir une subite irruption du mysticisme dans la pensée de Comte, lors de son grand amour d'âge mûr. Littré penchait vers cette dernière opinion afin de justifier à ses propres yeux sa trop longue

docilité aux suggestions de son maître. En réalité, celui-ci avait déjà largement sacrifié, avant 1845, aux toniques suggestions du mysticisme naturiste. Il est vrai de dire toutefois que son aventure passionnelle vint donner un nouvel essor imprévu à cette peu apparente disposition de son âme. Elle modifia grandement le Positivisme initial en accentuant ses défauts, en les étalant sans voile à tous les regards. L'œuvre ultérieure de Littré représente seule, à peu de chose près, ce qu'aurait pu devenir le Comtisme de la première manière, s'il s'était rationnalisé davantage devant les leçons de la vie. Mais, pour profiter de ces leçons, il faut avoir conservé une certaine jeunesse, une certaine élasticité des facultés de synthèse. Sans jamais périlcliter chez Comte, ces facultés parurent s'ossifier en quelque sorte aux approches de la cinquantaine, pour se figer enfin dans une activité en quelque sorte machinale et dans des minuties de classification à vide qui laissèrent le champ libre à la patente manie de ses derniers ans.

LIVRE III

LE DEUXIÈME ASPECT MYSTIQUE DU COMTISME OU LA POLITIQUE POSITIVISTE FONDÉE SUR LE DRESSAGE A L'AMOUR. — LE POSITIVISME RELIGIEUX

(1845-1857).

En 1842, au début de l'été, M^{me} Comte abandonna une fois de plus le domicile conjugal, mue par des sentiments qui ne sont pas tout à fait éclaircis pour nous car il nous manque la version de Caroline sur ses dernières contestations domestiques; nous ne possédons que les confidences de son époux. Après avoir envisagé avec une fébrile appréhension ce changement dans ses habitudes de vie, après avoir obtenu, par un ultimatum et par un refus de crédits, la prolongation de la vie commune durant quelques semaines encore, celui-ci se sentit plutôt soulagé par le départ de sa compagne et ne consentit plus jamais à une réconciliation, souvent sollicitée par elle. C'était en effet un élément d'inquiétude et d'agitation qui disparaissait ainsi de son existence. En revanche, un élément de pondération et de discipline sociale allait lui manquer à la suite de cette séparation, car la solitude totale est souvent mauvaise conseillère, surtout pour des tempéraments

de cette sorte. Sa « crise polytechnique » devait d'ailleurs s'accroître presque aussitôt sous l'influence de la violente « Préface personnelle » qu'il mit à ce moment au dernier volume du *Cours*. Désormais, ce n'est plus seulement l'avancement qui se fait attendre pour lui; la totale élimination se prépare.

Par compensation, il récolte enfin quelques tardives satisfactions d'amour-propre; et d'abord, du côté de l'Angleterre. Une première étude avait été consacrée au *Cours de Philosophie positive* dans l'*Edinburgh Review*, fort influente alors, par un savant d'Outre-Manche; mais cette étude ne visait que les deux volumes initiaux du *Cours*, et seulement dans leur partie purement scientifique, sans tenir grand compte de la synthèse philosophique préliminaire. Après l'achèvement de sa première philosophie de l'histoire ou Sociologie (avec la publication du VI^e et dernier volume), les traits courageusement rationnels que j'y ai souligné tout d'abord apparurent en pleine lumière; tandis que les excès mystiques, également relevés dans mes précédents chapitres, étaient facilement excusés par la complice opinion de l'époque. Cet effort de synthèse historique, au total puissant et fécond, allait donc être remarqué, soutenu, prôné par deux hommes de valeur au delà et en deçà de la Manche : par Stuart Mill qui entre alors en correspondance avec l'auteur; par Littré qui commence sa campagne de presse en faveur du Positivisme.

La correspondance avec Mill est fort intéressante. Comte y apporte une confiante cordialité, très satisfait qu'il se sent d'une adhésion dont il n'ignore point la compétence et l'importance. Infiniment moins souple d'esprit toutefois que son interlocuteur, il se montre en outre, durant ces années critiques de sa carrière, de

plus en plus envahi par la manie pontificale qui lui met, pour ainsi dire, des œillères et ne le laisse plus regarder devant lui que sous un angle fort étroit. Leurs relations cesseront donc enfin par sa faute, en raison de sa suffisance imperturbable et de son indifférence devant les plus solides objections.

Et, par exemple, Mill avait d'abord accepté, je l'ai dit, le principe de la « séparation des pouvoirs », à la grande joie de son interlocuteur. Il expliquait qu'une doctrine plus vague et cependant de même signification avait été tirée par lui de ses propres méditations historiques; il croyait à un antagonisme bientôt dressé contre le pouvoir dominant dans toute société progressive. Mais, à mon avis, c'est là une vue qui tient davantage du principe de la *lutte des classes* alors élaboré par Marx, que de l'apologie, maistrienne ou menaisienne, d'un pouvoir spirituel indispensable. Mill n'aperçut pas tout d'abord le caractère personnel et nettement maniaque de la thèse comtienne sur ce point.

Tout à fait méritoire en revanche me paraît son acceptation courtoise des sévères et même injustes jugements que le *Cours* renferme, çà et là, sur l'évolution politique anglaise. Il concède, à tout le moins, que la civilisation française se rapproche, plus que toute autre, du type normal de l'évolution humaine, tandis que l'histoire anglaise s'écarte sensiblement de la marche ordinaire des faits sociaux. Mais, sur beaucoup d'autres points, il refuse de s'incliner devant les bizarres jugements de Comte. Ainsi, malgré une étude attentive des textes, il ne parvient point à discerner du génie dans l'œuvre de Gall. En outre, son correspondant français l'étonne évidemment, bien qu'il le lui fasse peu sentir, par le récit passionné de ses

démêlés polytechniques et par ses procédés de polémique à l'égard des savants qu'il croit ses ennemis. Racontant le procès qui naquit de ses attaques contre Arago, le persécuté indique qu'il a décidé de prendre la parole en personne devant le tribunal pour défendre son bon droit contre son éditeur infidèle; et il ajoute qu'Arago a fait répandre dans le public le bruit qu'on allait entendre un fou à la barre. Quel lecteur de sang-froid ne se serait pas inquiété quelque peu devant une si étrange interprétation des faits.

La question du féminisme divisa surtout les deux interlocuteurs. Mill était d'abord beaucoup plus avancé d'opinions sur ce point que Comte (qui n'avait pas encore rencontré M^{me} de Vaux). Il estimait que le mariage (ainsi que la propriété) était destiné à subir des modifications bien plus essentielles que ne le concédait le penseur français. En principe, il n'admettait pas la subordination d'un sexe à l'autre, subordination dont le *Cours* proclame la nécessité à mainte reprise. Comte croyait alors les femmes peu susceptibles de réfréner leurs passions par la raison; Mill les en jugeait plus capables que l'homme au contraire. Sur cette question, ni l'un ni l'autre des deux correspondants ne fit un seul pas en arrière. L'Anglais dut être plus que satisfait toutefois lorsque la rencontre de Clotilde eut entièrement transformé l'opinion de Comte qui fut conduit à instaurer un véritable culte de la femme. Mais il trouva sans doute que l'instable théoricien allait trop loin dans ce nouveau sens et leur correspondance se ralentissait précisément à cette heure.

Ces divergences théoriques, d'abord latentes, se précisèrent davantage lorsque Comte voulut intéresser financièrement Mill et les amis anglais de celui-ci à son projet de *Revue Occidentale* : « Nous nous trouverions

« en désaccord, écrit franchement l'Anglais à cette
« occasion, plus souvent et plus sérieusement que
« vous ne semblez le croire, et que, *moi-même, je ne*
« *l'avais d'abord espéré*. Une école antireligieuse
« effrayerait notre public. » Comte, qui à sa manière
marchait à ce moment vers la religion, propose du
moins de faire traduire pour le public anglais la courte
dissertation qu'il appela sa première « Sainte-
« Clotilde » et sur laquelle je reviendrai. Mais la
lecture de cette pièce, assez étrange, à vrai dire, semble
avoir déterminé Mill à marquer un nouveau mouve-
ment de recul : « Votre lettre à M^{me} de V..., écrit-il avec
« sa modération et sa politesse coutumières, est sans
« doute fort propre à adoucir les préventions de ceux
« ou de celles qui, déjà à moitié détachés des anciennes
« idées (théologiques), tiennent fortement, par l'imagi-
« nation et par les affections, à la satisfaction que
« l'ancien système, en tant que système organique,
« offrait et devait offrir à la partie sympathique de
« notre nature. Par ces raisons même, je la crois
« impropre au public anglais..... Un temps viendra où
« ce sera peut-être très utile de donner ici de la publi-
« cité à cet opuscule. Ce sera le temps, peut-être
« prochain, où vous serez publiquement attaqué et
« dénoncé ici comme athée. Alors, il conviendra
« peut-être de faire voir et comprendre au public
« l'immense intervalle qui sépare votre athéisme de
« celui, seul connu jusqu'ici, de l'école de Diderot et
« d'Holbach. » — Je dirai comment se fit enfin leur
tacite rupture, hâtée par les allures de plus en plus
despotiques de Comte.

Après la publication terminée de son *Cours*, la
tendance véritablement rationnelle de sa pensée pres-
crivait à ce dernier de laisser la Sociologie, définie par

lui comme science, se corriger et se développer dans le cadre positif tracé par ses soins tout d'abord, mais déjà débordé par sa tentative d'exécution prématurée; puis, d'attendre un peu davantage encore que la politique des nations civilisées se modelât sur les enseignements du passé de l'espèce ainsi recueillis et synthétisés avec plus de méthode qu'auparavant. — Ce sera l'attitude de Littré, à peu de choses près. — Tout au plus, et conformément au plan de vie qu'il s'était marqué dans son principal opuscule de jeunesse, était-il en droit de rédiger une *politique positive* encore plus prématurée que sa Sociologie mais qu'il aurait donnée franchement comme hypothétique ou même utopique; en d'autres termes, il lui était loisible de tracer *en artiste* un tableau *attrayant* de l'avenir social afin de hâter l'avènement de cet avenir. Peut-être y songea-t-il en 1842; mais 1845 vint à la traverse avec la rencontre de M^{me} de Vaux.

Alors, à la grande surprise de ses premiers lecteurs de sang-froid, la *Politique positiviste* qu'il entreprend en effet de leur proposer, va se trouver noyée dans des développements d'un tout autre caractère. Il s'embarque en effet dans une entreprise qu'il avait très sévèrement condamnée naguère chez son maître Saint-Simon et, plus encore, chez les continuateurs directs de celui-ci : à savoir la création d'une religion nouvelle. Qu'on se reporte plutôt à la lettre envoyée par lui à Michel Chevallier en 1832 et que j'ai citée précédemment, et à celle qu'il adressa le 7 janvier de la même année à Marrast comme je le dirai plus loin.

Il s'engagea sur cette voie pour deux motifs selon moi : d'abord, parce que, mystique naturiste de fond comme toute son époque, il évolua au cours des années pour revenir sur le tard à ses mystiques convictions de

début, après une période plus rationnelle, ce qui est un fait de fréquente expérience; puis, encore, je viens de l'indiquer à plusieurs reprises, parce que cette évolution rétrograde fut hâtée dans sa pensée, et conduite très rapidement à son terme par l'aventure passionnelle imprévue de sa quarante-huitième année; aventure qu'il nous faut donc étudier avec attention maintenant.

CHAPITRE I^{ER}

DANS LE ROLE DE CHEVALIER SERVANT

Rousseau avait quarante-cinq ans environ quand il rencontra la comtesse d'Houdetot qui lui fit connaître tardivement l'amour-passion et l'orienta décidément sur la voie mystique qui allait faire de lui le Messie de l'âge moderne. Plus avancé dans la vie de quelques mois seulement, son disciple, — car on peut considérer Comte comme tel, bien qu'il soit toujours demeuré inconscient de leur étroite parenté mentale, — son disciple devait connaître à son tour le même sentiment, origine d'une analogue évolution dans sa pensée.

Devenu examinateur d'entrée à l'Ecole polytechnique, Comte exerçait ces fonctions avec droiture mais non sans quelques bizarreries. J'ai déjà relevé l'une d'elles qui consistait à changer, dans ses interrogatoires, le nom d'un théorème fameux, ce qui déroutait entièrement les candidats. Certain jour, il jugea bon de refuser, uniquement pour sa trop grande jeunesse et après une épreuve d'ailleurs suffisante, dit-on, un jeune homme du nom de Maximilien Marie. Dépité par cet échec immérité, Marie se relâcha dans son travail et se fit refuser l'année suivante, mais fut admis à l'Ecole à la suite d'une troisième tentative. Il ne garda pas longtemps rancune à l'auteur responsable de cet ajournement, qu'il consulta sur ses travaux mathématiques personnels lorsqu'il fut devenu officier élève d'artillerie à l'Ecole de Metz. Il en reçut des réponses bienveillantes et des conseils judicieux, mais renonça

bientôt à l'armée pour le professorat malgré les avertissements de Comte qui connaissait mieux que personne les difficultés de l'enseignement libre.

J'ai rencontré Maximilien Marie dans sa vieillesse; il était devenu à son tour un examinateur d'entrée à l'Ecole polytechnique (pour l'admissibilité, c'est-à-dire pour le premier degré de l'examen seulement); examinateur original, lui aussi, et, conséquemment, assez redouté des candidats. Il me fut extrêmement bienveillant et je n'ai donc pour sa mémoire que de la reconnaissance. Mais revenons au temps de sa jeunesse. — Rentré à Paris après avoir déposé l'uniforme et s'étant marié presque aussitôt, il introduisit Comte, désormais fort isolé, dans le sein de sa famille. Les conséquences de cette hospitalité amicale furent très grandes, ainsi qu'on va pouvoir en juger.

I. — LES ANTÉCÉDENTS DE CLOTILDE DE VAUX. — LUCIE

Le père de Maximilien Marie était un paysan du Loiret devenu capitaine dans les armées de l'Empire, après une vingtaine d'années de services; il avait fait longtemps la rude guerre d'Espagne. Ce soldat, plutôt fruste, avait épousé cependant, à la faveur du brassage social produit par les événements révolutionnaires, la fille d'un émigré de fort bonne famille lorraine, le comte de Ficquelmont. Le frère de Madame Marie, passé en Autriche avec la maison de Lorraine, devint un homme d'état important à Vienne et maria sa fille à un prince Clary-Aldringen. Nous le verrons soutenir quelque peu, de ses deniers, sa nièce Clotilde après la naufrage lamentable que subit l'existence conjugale de celle-ci. — Le

ménage Marie éleva en effet trois enfants, deux fils et une fille, sans autres ressources que la solde, puis la pension de retraite de l'officier subalterne. Une place de percepteur rural à Méru (Oise), qu'il obtint de la Restauration, lui permit d'achever sa tâche paternelle.

Comme ses frères, Clotilde reçut même une éducation soignée car elle fut pendant quelque temps élève dans l'une des maisons de la Légion d'honneur. Des relations de voisinage dans l'Oise la conduisirent à prendre pour époux en 1835, un certain Amédée de Vaux (ou Devaux, car telle paraît avoir été l'orthographe initiale du nom) qui, en dépit d'une jeunesse assez décousue, fut agréé par l'administration comme remplaçant de son beau-père dans la perception de Méru. Clotilde avait alors vingt ans. Moins de quatre ans après, en 1839, éclata dans la vie de la jeune femme restée sans enfants, une lamentable catastrophe. Son mari joua, puisa dans la caisse publique dont il avait la gestion et prit la fuite pour éviter la Cour d'assises. Sous le nom de Morel il paraît d'être fixé quelque temps comme ouvrier confiseur à Liège d'où il envoya des lettres assez intéressantes à Clotilde, dans le style romantique de l'époque; après quoi l'on perdit sa trace et son sort ultérieur est toujours resté inconnu des siens.

Selon la loi de l'époque, la victime de ce triste personnage demeurait, quoique jeune et jolie, dans l'impossibilité de se remarier, parce que le décès de son époux n'était pas établi et que la « mort légale », qui l'avait frappé comme voleur des deniers publics, ne rendait pas, juridiquement, la liberté à sa compagne. Elle vécut le plus souvent près des siens, étant sans aucune ressource personnelle. Son oncle autrichien, touché de son triste sort, envoyait annuellement

une somme de six cents francs à Madame Marie pour l'entretien de sa fille. Heureux temps que celui ou pareille charité atteignait largement son but, puisque Comte accusera la mère de Clotilde de détourner une partie de l'argent au bénéfice de ses autres enfants.

M^{me} de Vaux connut alors un amour platonique, semble-t-il, et, en tous cas malheureux, dont elle parlera dans sa correspondance avec Comte à plusieurs reprises. Selon une tradition conservée dans sa famille, l'objet de cet amour aurait été le journaliste Marrast, de Saint-Gaudens, dont j'ai déjà prononcé le nom. S'étant fait connaître au public comme manifestant particulièrement exalté aux obsèques fameuses de Manuel, sous la Restauration, Marrast joua un certain rôle dans la presse d'opposition sous la monarchie de Juillet, fut un instant président de la Constituante en 1848, mais s'éteignit peu après dans l'oubli. Je crois que cette version des faits repose sur quelque méprise, comme il arrive fréquemment pour certaines traditions de famille, après deux ou trois générations écoulées; car Marrast protégea les débuts littéraires de Clotilde, mais la correspondance de celle-ci nous le montrera sous un tout autre jour que celui du beau jeune homme, aimé sans espoir, auquel elle fait allusion d'autre part comme à l'objet de sa passion contrariée. Comte, qui n'aimait point Marrast, je l'ai dit, l'accusera, tout au contraire, de jouer vis-à-vis de M^{me} de Vaux le rôle des vieillards près de la chaste Suzanne. Après lui avoir offert de collaborer largement à son journal, il aurait tenté de faire payer sa complaisance par d'intimes faveurs, à la très grande indignation du chevalier servant en titre de la dame — qui, d'ailleurs, faisait, sans plus de succès, d'analogues tentatives sur sa vertu vers la même époque. — Enfin

Clotilde a écrit dans sa lettre à Comte du 14 septembre 1845 que le héros de son roman vécu n'était pas marié; or Marrast l'était, et depuis longtemps déjà.

Quoi qu'il en soit des circonstances de cet amour mal connu de nous, M^{me} de Vaux, qui sentait le besoin de gagner sa vie afin de retrouver, vis-à-vis des siens, quelque indépendance, — comme il était advenu pour George Sand dix années auparavant, — décida de recourir également à sa plume, mais avec un beaucoup moindre génie, en dépit des extases admiratrices que nous constaterons chez Comte. Elle écrivit une courte nouvelle intitulée *Lucie*. Ainsi qu'il arrive à presque tous les débutants de la carrière romanesque, c'était un récit, à peine modifié dans quelques détails, de sa propre histoire et de ses vicissitudes sentimentales personnelles. Marrast l'imprima dans son journal. Comte l'a réimprimé, un peu plus tard, en tête de son second ouvrage d'importance (le *Système de Politique positive*), et l'a traité d'immortel chef-d'œuvre. Exagération évidente et jugement de sa manie grandissante, car il en avait écrit à l'auteur, le 6 juin 1845 : « L'imperfection naturelle de
« votre première ébauche ne m'a point empêché d'y
« démêler le *germe* évident d'un vrai talent littéraire. » C'est ce qu'il y avait à dire, pour encourager l'écrivain débutant. En effet ces très courtes pages, de dessein trop sommaire et qui semblent le plan d'un roman auquel le développement aurait fait défaut, ne sont pas mal écrites et renferment quelques pensées fines. Il y a là comme un pâle reflet de la mélancolique *Valérie* dans laquelle M^{me} de Krudener avait exprimé, pour la génération précédente, sa rêveuse personnalité. Je résumerai en quelques mots l'intrigue de ce petit ouvrage qui est un roman par lettres.

Lucie a été l'épouse d'un homme qu'on accuse d'avoir assassiné un banquier, son associé, afin de dissimuler les vols faits par lui dans la caisse commune; il a été conduit à ces crimes par la funeste passion du jeu et il a pris la fuite. — Très transparentes allusions aux méfaits d'Amédée de Vaux. — Restée seule, Lucie se sent assoiffée de maternité; — nous verrons cette aspiration jouer un moment son rôle dans les relations de Clotilde avec Comte. — Elle s'éprend d'un certain Maurice; celui-ci répond à son amour et exprime à son amie ses révoltes contre la loi de l'époque, qui, tout en frappant certains coupables de mort civile et en ne leur permettant donc plus d'engendrer que des bâtards, refusait cependant de libérer l'épouse que la société leur avait conjointe. Par une pétition adressée au Parlement, il demandera la réforme de cet abus; mais des hommes graves lui font entendre que les législateurs ne modifieront pas le code sur ce point; — sans doute afin de maintenir intacte la famille monogamme déjà ébranlée sur ses bases pendant la période révolutionnaire par les abus du divorce qui fut supprimé au début du XIX^e siècle.

Devant une telle « cruauté » de leurs semblables, les amoureux se demandent s'ils ne sont pas moralement autorisés à suivre le penchant de leur cœur. Lucie se sent libre devant la raison et devant l'honneur ! « Périssent, lui écrit son ami, les *chimères* qui se dressent entre nous ! » C'est l'accent des romans vénitiens de George Sand, et presque l'appel au mysticisme passionnel. L'ardent jeune homme ajoute qu'il connaît une comtesse de L... dont le mari est au bagne. Or le digne X... est devenu amoureux de cette charmante personne et ils se sont unis *devant la Nature* : « Eh bien, poursuit le correspondant de Lucie, elle me

« racontait que ce qu'elle a dû souffrir de sa *propre*
« *famille* est incalculable ! Comme je lui en témoignais
« mon étonnement, *vu leurs idées avancées à tous*,
« elle répondit : En êtes-vous donc à votre catéchisme
« de l'homme ? Ils m'autorisent bien à être athée,
« mais non pas à me passer des sacrements ! » Ce
passage est certainement un écho des discussions de
Clotilde avec les siens après le naufrage de sa vie. Ils
redoutaient fort de la voir imiter la comtesse de L... et
ils jugèrent (non sans raison, nous le verrons) que
Comte, tout en admirant sa résistance vis-à-vis des
autres et sa soumission aux nécessités sociales, la
poussait sur la voie de l'irrégularité quand il s'agissait
de le favoriser lui-même !

Il est vrai que, tout en réclamant à son profit une
exemption qui lui permît de satisfaire ses passions
personnelles, Comte envisagea toujours la carrière
littéraire future de son amie comme devant être
consacrée à consolider la morale conjugale. Il approu-
vait donc grandement Lucie de résister à Maurice dans
le roman, et plus tard, il se fera même une devise de
la déclaration par laquelle la jeune femme répond aux
incitations de son soupirant : « C'est en vain que notre
« malheur nous pousserait à nous élever contre la
« société. Ses institutions sont *grandes et redoutables*
« *comme le labeur des temps*. Il est indigne des grands
« cœurs de *répandre* le trouble qu'ils ressentent ! »
Ces mots pouvaient devenir le programme d'une série
de romans *antisandiens*. Comte rêva pour son amie
cette destinée, mais elle n'avait certainement pas ni le
talent ni la force d'âme nécessaire pour remonter les
courants de l'opinion naturiste, en son temps.

Dans *Lueie*, elle ne s'emploie pas de façon bien suivie
et bien conséquente à réparer les maux causés par la

prédication passionnelle de Sand. Son héroïne critique les femmes écrivains, au moins dans l'état de mariage, mais elle corrige aussitôt cette sentence par un profond salut à George Sand et à ses émules : « J'excepte, bien entendu, la femme éminente que son « *génie pousse hors des sphères de la famille*. Celle-là « doit trouver dans la société son libre essor, car la « manifestation est le vrai flambeau des intelligences « supérieures. » Enfin Lucie parle de « ces hommes « appelés sensés, sans doute parce qu'ils ont fini de « *démeubler le cœur au profit de la tête !* » Ce qui la montre indulgente au sentiment et défiante de la raison. Elle résiste, malgré tout, aux instances intéressées de Maurice; elle l'engage à « reverser sur la « société les flots d'amour et de dévouement qui sont « en lui ! » Après quoi, elle expire et il se tue.

Les proches de Clotilde avaient vu d'un œil soucieux ce début dans les lettres et dans le journalisme. Il faut avouer que l'opuscule n'était ni très réservé (en conséquence des allusions trop claires de la jeune femme au crime commis par l'homme dont elle portait encore le nom), ni très rassurant pour une famille traditionaliste, en raison des velléités d'émancipation dont je viens de signaler quelques-unes. Au contraire, Auguste Comte entré dans l'intimité de cette famille très peu de temps avant la publication de *Lucie*, et d'ailleurs épris de l'auteur au premier coup d'œil, s'éprit en même temps de l'œuvre. Il la jugeait peut-être favorable, en son fond, aux espérances de conquête qu'il ne cessa de nourrir pendant la première période de ses relations avec Clotilde. Il poussa donc celle-ci, de tout son pouvoir, à la rédaction d'un second roman qui devait s'appeler *Wilhelmine* et paraître également dans le journal de Marrast:

L'idée de ce nouveau récit, assez bref encore quoiqu'il dût être quatre fois plus développé que le premier, était issue de la lecture des *Lettres à Marcie*. Cette œuvre de Sand que j'ai commenté dans mon étude sur la grande femme de lettres, est assez décousue. Ecrite au jour le jour pour une revue fondée par Lamennais lorsqu'il sortit de l'Eglise, la disposition d'esprit des dernières pages n'est plus la même que celle qui dicta les premières. M^{me} de Vaux projetait une réfutation de cet écrit. Sa Wilhelmine devait être une femme « excentrique ». Après avoir *cédé à toutes les insinuations contre l'ordre et le mariage*, elle irait *se briser sur toutes les grèves des passions*, mais en se conservant pure, pour aboutir enfin au calme de la vie de famille. C'est à peu près le plan de *Julie*, remarquons-le, ou celui de *Delphine* (moins le dénouement) ou même celui d'*Indiana* et de *Jacques*. C'est en un mot celui de presque tous les romans contemporains qui ont sapé la vie de famille par le mysticisme passionnel, sous le couvert d'une factice conclusion traditionaliste; car le public, grandi dans l'atmosphère naturiste de notre temps, en goûte les développements émancipateurs et en laisse là les tardives incitations à la maîtrise de soi. *Wilhelmine* est restée à l'état d'ébauche informe. Sans doute M^{me} de Vaux, même en santé, eût-elle été peu capable d'écrire un roman de quelque ampleur, car l'imagination ne paraît pas avoir été son privilège, mais plutôt les fines remarques de psychologie courante.

II. — LA CORRESPONDANCE « SACRÉE »

L'école positiviste a publié, avec vénération, la correspondance échangée entre Clotilde de Vaux et Auguste Comte. C'est un document du plus haut intérêt psychologique. Dans les lettres de Comte qui sont de beaucoup les plus amples, on trouve quelques belles pages à côté d'excentricités trop patentes. Il n'est que d'en suivre, pas à pas, les indications copieuses pour comprendre, autant qu'il est désirable, la crise érotique imprévue qui orienta la vieillesse du penseur sur cette voie assez différente de celle où le croyaient engagé définitivement ses premiers adeptes.

Le dialogue s'ouvre, le 30 avril 1845, par un billet du philosophe qui envoie à la sœur de son ancien élève une traduction française de *Tom Jones*, un admirable chef-d'œuvre, dit-il. Clotilde répond en saluant poliment la supériorité intellectuelle du penseur. Enhardi, celui-ci reprend alors la plume pour souligner l'analogie qu'il constate entre leurs tristes destinées : un malheur immérité les a fait l'un et l'autre veufs, bien que leur conjoint soit en vie. En laissant à leurs cœurs les plus tendres exigences, cette infortune leur interdit néanmoins les satisfactions les plus légitimes !

Dès le 17 mai, le galant suranné confesse plus ouvertement sa passion : « Sans doute, écrit-il, les
« grands sentiments d'amour universel où m'entre-
« tiennent habituellement mes propres travaux sont
« délicieux à éprouver. Mais combien leur vague
« énergie philosophique est loin de suffire à mes vrais
« besoins d'affection !... La douce résurrection morale
« que je vous dois *coïncide avec l'élaboration nais-*
« *sante de mon second ouvrage.* Quel contraste pré-

« cieux elle m'offre avec le triste état de compression
« affective où j'étais, malgré moi, plongé en commen-
« çant, il y a quinze ans, mon ouvrage fondamental,
« presque'entièrement exécuté ensuite sous cette acca-
« blante impression ! » Et voici qui rappelle déjà Jean-
Jacques Rousseau près de M^{me} d'Houdetot : « Ces
« précieuses émotions, ces effusions intimes, ces
« larmes délicieuses... contribuent, dans le silence de
« mes longues nuits, à prolonger mon trouble
« physique... et mes ravissantes insomnies ! » Oui
certes, il traverse une grave crise d'exaltation ner-
veuse, sous l'influence de cet amour tardif et premier;
il avouera, un peu plus tard, qu'il a de nouveau touché
le seuil de la folie. Et l'élaboration *naissante* du
Système de Politique positive fut profondément
influencée par cet état d'âme.

Clotilde se tait cependant après la lecture de confi-
dences si peu mesurées. Aussi Comte, très anxieux
devant cette attitude réprobatrice, s'empresse-t-il de
reculer, de s'excuser. Elle répond enfin, le 21, sur un
ton de dignité et de bonne éducation : « Il y a un an
« que je me demande chaque soir si j'aurai la force
« de vivre le lendemain... Ce n'est pas avec de telles
« pensées qu'on peut faire des coups de tête ! »
Allusion à sa grande blessure d'amour récente par le
mystérieux personnage dont j'ai parlé plus haut. —
Et lui de s'humilier aussitôt davantage : « Vous avez
« dû, comme tout le monde, remarquer en moi cette
« exception frappante, encore plus relative au cœur
« qu'à l'esprit, et toutefois étrange sans être unique,
« qui me fait conserver, dans ma pleine maturité
« physique, toute la verdeur et toute l'impétuosité de
« la jeunesse, avec tous les avantages de spontanéité,
« mais aussi avec tous les inconvénients de son inex-

« *pénitence*. » Il réclame le pardon de ses récentes folies.

Elle répond dès le lendemain, d'un accent rasséréné et non sans verdeur : « Je reçois votre encens avec
« l'humilité qui me convient. Je n'ai encore rencontré
« la perfection ni chez les autres ni chez moi. Il y a
« de gros ulcères au fond de chaque sac humain : le
« tout est de savoir les cacher. Je vous souhaite bien
« sincèrement, Monsieur, tout le bonheur que vous
« méritez. Je voudrais vous voir dominer tous ceux
« qui ont tenté et qui tentent de vous nuire. Vous
« portez en vous les plus belles armes. Ne vous retirez
« pas du combat ! » Il s'agit de la « crise polytechnique » qui touche à son dénouement et qui devait faire le fond des conversations du persécuté à cette date.

M^{me} de Vaux ne garde point mauvais souvenir des audaces de son soupirant, — et quelle femme ne pardonne sans peine à ce genre d'indiscrétion, — car elle entre elle-même, quelques jours plus tard, dans la voie des confidences personnelles : « Il y a deux ans,
« écrit-elle le 5 juin 1845 (elle a trente ans cette
« année-là), il y a deux ans que j'aime un homme de
« qui je suis séparé par un double obstacle. En vain
« j'ai essayé de métamorphoser ce sentiment funeste
« en maternité (ce qui fait supposer un ami plus jeune
« qu'elle)... Il m'a *dévorée* sous toutes les formes. Il
« n'y a que quand j'ai eu le courage de *m'éloigner* que
« j'ai pu commencer à vivre ! » Rien de tout ceci ne cadre avec l'hypothèse qui fait de Marrast l'objet de cette flamme (1). Elle était alors en relations fréquentes avec lui et il était, de beaucoup, son aîné.

(1) Hypothèse proposée par M. Charles de Rouvre, petit-fils de Maximilien Marie, dans son livre attrayant *L'amoureuse histoire d'Auguste*

Devant cet accent de sympathie, Comte se croit autorisé à reparler, dès le lendemain, de son amour. Il le présente cette fois comme dénué d'espoir et répond au témoignage de confiance que vient de lui donner la jeune femme par un aveu de toute autre nature. Il lui conte la crise de folie qui l'éprouva en 1826 et même la tentative de suicide (par immersion dans la Seine) qui en fut la conséquence; épisode qu'il n'a jamais confessé à aucun de ses amis, assure-t-il. A son agitation de cette époque, il compare celle qu'il subit depuis quelques jours : « Sans doute, écrit-il en effet, « la crise où je suis plongé depuis trois semaines a dû « s'aggraver à mes yeux par le sentiment involontaire « de *ses analogies réelles avec cet affreux épisode*. « Toutefois, nul ne sait mieux que moi combien les « deux cas diffèrent d'intensité, ...quand même ma « maturité actuelle permettrait la possibilité de son « retour. » Il annonce le projet de chercher dans la *vie publique* une compensation à ses malheurs privés.

Venant alors à parler de *Lucie*, dont la publication par le *National* est imminente, il exhorte l'auteur à soutenir dans ses écrits futurs les vrais principes sociaux : « Laissez à la tourbe écrivante (à cette *race* « *bleue*, disait-il quelques lignes plus haut) la trop « facile démolition passagère d'une frêle morale publi- « que au seul profit de quelques affections privées. « L'humanité est en grand travail de régénération « totale. Ayez la noble ambition de l'y seconder digne- « ment au lieu de l'y troubler aveuglément. Il y aurait « maintenant plus d'honneur et d'ailleurs plus de

« gloire littéraire à fortifier les vraies notions fondamentales de l'ordre domestique qu'à se joindre, même avec talent, à la foule déjà si vulgaire des émeutières insensées ou coupables contre les bases élémentaires de la sociabilité humaine. N'écrivez jamais, sans doute, que suivant vos convictions; mais défiez-vous de la séduction, trop naturelle, qui dispose aujourd'hui à prendre de *simples penchants personnels* pour de véritables convictions sociales. » Ce qui est excellemment pensé, et évidemment dirigé contre George Sand.

Lucie paraît le 20 et 21 juin dans *Le National*. Les lecteurs estiment, à fort juste titre, que le sujet a été trop rapidement traité. Mais Comte manifeste une admiration enthousiaste pour ce petit morceau. Il juge excellents surtout les principes sociaux de l'ouvrage. — Marrast qui, peut-être, a ses vues, lui aussi sur la personne de Clotilde, quasi-veuve et dénuée de ressources (Comte lui reprochera bientôt cette arrière-pensée avec violence), Marrast propose alors à M^{me} de Vaux d'écrire dans son journal un article hebdomadaire sur les questions qui intéressent la femme; tout d'abord, sur les problèmes de l'éducation féminine. Elle accepte, et, quelque peu détournée de la foi de son enfance par les amertumes de sa vie, ainsi que par un entourage de famille peu chrétien, elle se prépare à traiter, pour son début : « des vices et des niaiseries de l'éducation religieuse ». Sur ce point, son correspondant lui adresse un avertissement de caractère sainement rationnel. Il écrit que l'éducation religieuse doit paraître arriérée, sans nul doute, quand on la compare à ce que sera l'éducation positiviste. Elle reste actuellement toutefois la seule *cohérente* ou conséquente avec elle-même, l'éducation laïque n'étant que badigeon

métaphysico-littéraire jeté sur l'ancienne formation chrétienne aux dépens de la tendance morale (rationnelle) de celle-ci. Il ne saurait être question de réformer la pédagogie avant d'avoir réalisé une nouvelle systématisation des idées humaines. Lui-même a voué sa vie entière à cette systématisation indispensable; il trouverait cependant prématuré de parler éducation au public des journaux quotidiens. A cette question capitale, il projette de consacrer l'un des quatre grands ouvrages qui lui restent encore à écrire.

Pendant les semaines qui suivent, l'intimité se noue plus étroite entre eux. Dans sa grande lettre-confession, ou lettre-programme du 5 août, qui est fort intéressante, Comte appelle la jeune femme : « Ma Clotilde », ce qu'elle accepte désormais sans protestation, car elle commence vers ce temps, et continuera jusqu'à sa fin, d'emprunter au philosophe quelques très modestes sommes d'argent, afin de satisfaire d'abord aux besoins les plus essentiels de son vêtement, — tant sa situation matérielle reste précaire, — plus tard aux achats de pharmacie nécessités par sa maladie mortelle. Ces services, rendus avec autant d'empressement que de discrétion, rivent solidement le lien qui les unit.

La lettre-programme que je viens de mentionner confirme utilement l'influence exercée dès lors sur l'attitude théorique de Comte par les nouveaux sentiments qui remplissent son âme. Il commence, dit-il, une élaboration, où, dorénavant, *le cœur n'aura pas moins de part que l'esprit* parce que l'harmonie entre sa vie privée et sa vie publique, qui n'avait jamais pu se réaliser jusque-là, vient enfin de se parfaire sous l'influence de l'amour. — Ses premiers efforts, expose-t-il donc à Clotilde, furent dirigés vers la rénovation *spirituelle* des sociétés modernes, seule base solide à

ses yeux d'une rénovation ultérieure de leur système *politique* proprement dit. Mais le cours même de cette préparation le conduisit à reconnaître, vers 1825, qu'une telle entreprise resterait prématurée et mènerait à des résultats vagues, ou même *mystiques* (*sic*), tant qu'elle ne reposerait point sur la systématisation abstraite de toutes nos conceptions réelles. En conséquence, il décida de suspendre, presque à son début, sa grande élaboration politique afin de consacrer la première moitié de sa vie publique à la fondation d'une philosophie véritable, et il se mit aussitôt à l'œuvre pour atteindre à ce premier résultat. Si, dès 1826, il avait trouvé sur son chemin une Clotilde (au lieu d'une Caroline), sa crise cérébrale de cette époque n'aurait pas été plus sérieuse que celle dont il vient de se débarrasser sans dommages. Par bonheur, il eut moins besoin de son cœur que de sa raison pendant les années qui suivirent le rétablissement de sa santé.

En 1838, se place sa « crise intermédiaire » que j'ai signalée en son temps. Elle fut déterminée, dit-il, par le passage du préambule, purement scientifique, de sa grande construction philosophique à l'élaboration du couronnement *sociologique* de cet édifice et elle eut pour résultat de réveiller en lui son goût naturel pour les beaux arts, de ramener sa méditation vers les régions esthétiques de la pensée humaine. Il ajoute, par une furtive concession à ses habitudes de classification maniaque, que ces crises de progrès doivent se lier d'ordinaire à quelque perfectionnement d'hygiène physique; c'est ainsi que 1826, 1838 et 1845 l'ont conduit à l'abstinence définitive du café d'abord, du tabac ensuite et du vin, en dernier lieu.

Le moment lui semble venu de reprendre son projet initial et de consacrer ses forces à la partie *spirituelle*

et morale de sa vaste entreprise réformatrice. A cet effet, et après avoir *conçu toutes les idées*, il lui reste à *éprouver tous les sentiments humains*. Malheureusement pour lui, interromprai-je ici, il marche à l'inverse de l'évolution normale de l'homme qui commence par le sentiment pour venir au raisonnement, par l'amour pour arriver à l'ambition, disait Pascal dans son *Discours* sur l'amour, afin de résumer une vie heureuse. Il s'y prend trop tard pour éprouver les « sentiments » de la passion amoureuse dans les conditions où ils sont goûtés d'ordinaire. — Tel est, poursuit-il cependant, sans songer à cette fâcheuse interversion dans le temps, telle est l'irrésistible et préalable condition prescrite à tous les régénérateurs de l'humanité ! Or il se juge mieux doué que quiconque pour satisfaire à cette condition de son destin messianique. Son organisme a, dit-il, reçu d'une très tendre mère certaines cordes *essentiellement féminines* qui n'ont pu entrer en vibration dans sa jeunesse, faute d'avoir été convenablement ébranlés. C'est même pourquoi quelques âmes rares ont seules été capables de saluer dans son *Cours* une profonde sentimentalité latente ; mais celles-là du moins l'ont bien véritablement compris, puisqu'elles reconnaissent avoir pleuré sur certains passages, purement philosophiques en apparence, largement affectifs en réalité. Et ce sont les morceaux même qu'il se souvient d'avoir écrit tout baigné de larmes ! — Jean-Jacques avant lui, Michelet un peu plus tard ont fait des confidences analogues à leurs lecteurs.

A Clotilde seule, son amoureux osera soumettre librement par avance ce qu'il a rêvé en vue de développer la grandeur morale de l'homme. Elle seule pourra *dissiper complètement en lui la mauvaise honte*

de paraître trop sensible, parce que la pureté, la sincérité des émotions de son ami ne lui seront jamais suspectes. Voici en effet la très considérable innovation qu'il prépare. Son projet est actuellement d'*incorporer* intimement au Positivisme, — *avec des améliorations radicales*, il est vrai, — tout ce que le système *catholique du Moyen-Age* (romanesque et mystique) a pu réaliser ou même ébaucher de grand et de *tendre*. L'éminente supériorité de nature morale qu'il a constatée chez la jeune femme lui garantit assez que l'esprit voltairien, dont il remarque en elle quelques vestiges, ne saurait l'empêcher de sympathiser avec une pareille tentative, surtout quand les motifs qui en justifient l'opportunité lui seront expliqués dans l'intimité, et coupés par de doux épanchements : « Un « célèbre écrivain, achève Comte, M. de Lamennais, « qui connaissait déjà ma triste situation domestique, « disait de moi il y a vingt ans : C'est une belle âme « qui ne sait où se prendre ! J'espère lui avoir prouvé « jusqu'ici que je le sais, s'il a réellement suivi de « bonne foi mon développement total. Mais je compte, « grâce à vous, l'empêcher de conserver désormais à « mon égard le moindre doute sincère ! »

Tandis que la correspondance se poursuit avec cet accent d'affectueux abandon, tandis que Clotilde se sent peu à peu touchée par une passion si évidemment sincère et liée par les services d'argent qu'elle a commencé de recevoir, sa famille se prend à considérer d'un œil inquiet les indices du trop vif intérêt qu'elle inspire visiblement au philosophe. On ne comprend pas qu'elle prenne au sérieux ses façons galantes car il n'a certes pas l'extérieur d'un Don Juan. Le plus récent historien de M^{me} de Vaux, M. de Rouvre, nous a rappelé que son apparence était alors celle d'un petit bourgeois

très digne du crayon de Daumier; le ventre en pointe, le crâne chauve, à l'exception d'une mèche napoléonienne, l'œil pleurant sans arrêt; lorsqu'il prenait la parole, une petite mousse de salive lui venait à la commissure des lèvres ! L'entourage de la jeune femme croit constater néanmoins qu'elle ne décourage pas assez les avances de ce peu séduisant amoureux, et qu'il la pousse à écrire pour le public — ce que les Marie désapprouvent et redoutent, ainsi que nous le savons. — Avec quelques précautions, elle le prie donc de ménager des jalousies, fort respectables dans leur principe, en dissimulant leurs relations amicales avec plus de soin que par le passé.

Il se comporte aussitôt comme un homme atteint dans le centre même de sa vie affective. Il se prend à divaguer sous ce coup imprévu. Sa manie des persécutions lui dicte les plus noires suspicions. Il accuse d'hostilité méchante la femme de Maximilien Marie, nature « puérilement passionnée », dit-il. Il maudit le « joug familial » qui s'appesantit sur son amie. Il décrit le contre-coup de ces machinations et de ces émotions sur sa propre santé, se plaignant d'agitations convulsives, de symptômes cérébraux, d'insomnies tenaces. « Hélas, écrit-il, le *saint* baiser par lequel vous « avez voulu que fût dignement scellée, *devant vos* « *parents*, notre heureuse noce spirituelle, aura peut-être décidé l'explosion des susceptibilités ? » — En effet, malgré son athéisme affiché, il a consenti d'être le parrain, avec Clotilde, d'un enfant des Maximilien Marie, le jeune Léon, et la cérémonie religieuse, dont l'église Saint-Paul Saint-Louis fut le théâtre, le 22 août 1845, lui rendit même cher à tout jamais cet édifice du culte chrétien. Il y fera jusqu'à sa mort de pieux et fréquents pèlerinages. Mais les « noces spirituelles »

n'avaient point suffi pour faire passer sans encombres le baiser dont il vient de parler.

III. — QUELQUES MOINS PHILOSOPHIQUES ENTRETIENS

La famille Marie n'avait pas tort de prendre l'éveil, car il se produisit à ce moment, dans les relations qui font l'objet de notre examen, une péripétie singulière. Elle me rappelle la scène du chalet qui se place au début de *La Nouvelle Héloïse* et la « surprise » incendiaire dont M^{lle} d'Etange favorise son galant Saint-Preux, jusque-là sagement contenu et admonesté par elle. Dans un bosquet de Clarens, elle le couvre à l'improviste et par manière de plaisanterie de fougueux baisers qui vont préparer son déshonneur imminent. Soudain aussi, M^{me} de Vaux, fort avare jusque-là de ses concessions à son amoureux suranné, cède à une impulsion beaucoup moins explicable encore que celle de la tendre Julie. Sans doute irritée par quelque représentation plus insistante de ses proches, elle envoie, le 5 septembre, ce billet à Auguste Comte :

« Je ne veux plus que vous redeveniez malade à cause
« de moi. *Je ferai ce que vous voudrez !*... Depuis mon
« malheur, mon seul rêve a été la maternité (hors du
« mariage, puisqu'elle ne peut en reformer les liens);
« mais je me suis toujours promis de n'associer à ce
« rôle qu'un homme distingué et capable de le com-
« prendre. Si vous croyez pouvoir accepter toutes les
« responsabilités qui s'attachent à la vie de famille,
« dites-le moi, et je déciderai de mon sort ! » Elle
ajoute cependant quelques réserves sur les convenances à respecter malgré tout, puisqu'ils sont mariés l'un et

l'autre. Mais ces atténuations viennent trop tard. Son brûlot a déchaîné l'incendie !

Comte reçoit en effet avec ravissement cette capitulation si peu espérée. Sa réponse du 6 septembre le montre planant au plus haut de l'empyrée passionnel. Il salue *l'ineffable sceau*, l'entière union qui, *loin de les écarter l'un et l'autre de l'état normal, les y fait rentrer au contraire.* — Car il parle dès lors au présent de son bonheur imminent. — Oui, les garanties sociales de l'union qui fonde la famille ne sont vraiment indispensables *qu'aux cœurs et aux esprits vulgaires !* L'exception de fait est toute acquise aux âmes d'exception. Il croit même les proches de Clotilde prêts à sanctionner sa décision, puisqu'elle lui paraît confirmer les espérances fondées par lui sur « *la sage élévation de vues, sur la noble indépendance des sentiments de tous ses dignes parents au sujet d'une telle existence.* » Il l'appelle enfin « son adorable épouse. » Mais son erreur est extrême, car les Marie ne verraient dans leur association qu'un double adultère, et Clotilde elle-même regrette déjà son coup de tête. Le 5 septembre encore, elle confirme ses dispositions, mais plus mollement, cela est sensible dans l'accent de sa nouvelle lettre. Puis elle garde un silence prolongé.

Le 8, son ami qui ne sait que penser de cette attitude, lui crie son « anxiété maladive ». Il réclame *le dernier sceau naturel*, le gage de l'alliance; il implore à genoux ce gage irrévocable, concession promise, unique garantie pour l'avenir ! Et cette fois c'est Sainte-Beuve qu'il me rappelle, Sainte-Beuve soupirant, vers la même date, près de M^{me} d'Arbouville, femme aux aspirations littéraires et à la santé délicate, elle aussi, mais qui n'eut jamais les inconséquences de Clotilde et qui, toujours, refusa décidément *le clou d'or !* — La catas-

trophe se produit en effet. A la même date du 8 septembre et *avant* d'avoir reçu cette mise en demeure, M^{me} de Vaux a écrit pour *retirer*, purement et simplement, ses offres de capitulation ! « Pardonnez-moi mes *imprudences*, ajoute-t-elle. Hélas, je me sens encore impuissante pour tout ce qui dépasse les limites de l'affection ! » Puis, le soir même, *après lecture* de la sommation de Comte qui lui a mieux montré l'abîme ouvert devant ses pas, elle reprend la plume pour marquer une plus totale retraite : « Je suis incapable de me donner *sans amour*... Je vous offre l'affection dont vous paraissiez heureux avant mon *imprudente démarche*. Moi aussi, me voilà malade !... Vous avez eu le *seul tort* de me *pousser* à l'action que je viens de *commettre* ! »

Ici, Comte aurait dû comprendre et reculer opportunément à son tour, quitte à conserver en secret son espoir. Sa manie égotiste lui défend cette délicatesse ; mais il faut avouer que son insistance, à la fois maladroite, vulgaire et évidemment inutile, a des circonstances atténuantes : « Quoi, dit-il, par un raisonnement fort logique à coup sûr, quoi, vous me faites spontanément vendre la promesse d'un bonheur prochain. Vous la confirmez samedi ; vous l'éludez dimanche et vous la retirez lundi ! N'est-ce pas abuser un peu du privilège féminin. » Aussi ne songe-t-il nullement à faire retraite ; il insiste au contraire ; il réclame à grands cris la satisfaction promise, non plus même comme un gage sacré, mais, explique-t-il, comme une *garantie* et comme un *moyen* ; garantie d'irrévocabilité contre les tergiversations de Clotilde ; moyen de le rendre lui-même plus aimable et plus prévenant à l'égard de la famille Marie ! — Quels arguments pour convaincre une femme aimée ! Et

comment peut-il penser que ces ergotages de trop méthodique classificateur exerceront la moindre influence sur une âme honteuse d'elle-même et de sa précipitation puérile.

Après quoi il se montre plus malencontreux encore. il ne se sent, dit-il, aucunement *au-dessus de la nature* : « Laissons à la théologie et à la métaphysique, écrit-il, « ces *mystiques* prétentions ! » Il faudrait dire *ascétiques* et dans le bon sens, dans le sens éducateur et social du terme ; car de telles capitulations de conscience risquent de faire regretter la théologie et la métaphysique après le triomphe d'un Positivisme trop positif. « Les êtres supérieurs, insiste-t-il, ne doivent « pas différer du vulgaire par les besoins fondamentaux, mais seulement par la façon d'y satisfaire ! » Dans ce cas, ce serait en se mettant au-dessus des lois morales acceptées de l'époque ! — Enfin, pour comble de maladresse, il se reproche d'avoir été *trop généreux* l'avant-veille, puisque Clotilde confesse elle-même que, s'il eût insisté davantage, elle cédaît alors sans résistance ; et il achève sur une insinuation qui dépasse tout par sa plate grossièreté : de tels ébats seront, dit-il, excellents pour la santé, dès lors peu satisfaisante, de la jeune femme !

Celle-ci se montre tout à fait révoltée devant un si parfait cynisme. Elle paraît se croire menacée de quelque outrage : « Vous ne savez pas, écrit-elle, à quel « degré d'exaspération me pousserait une violence de « ce genre. Je ne vous reverrais de ma vie ! » Mais elle achève à son tour par un trait vulgaire en lui conseillant de ne pas s'imposer à cause d'elle une continence qu'il regarde comme nuisible à la santé ! — Sous cette douche d'eau glacée, plus efficace que celles de 1826, l'exalté reprend enfin son sang-froid. Il se déclare prêt

à revenir faute de mieux (et tout au moins de façon provisoire), à ses chères habitudes de noble affection chevaleresque ! Il aurait dû commencer par là ! — Alors elle s'apaise à son tour et, le 14 septembre, cherche à s'abriter une fois de plus derrière le grand amour qu'elle vient de vivre pendant quelque temps. Elle en précise même jusqu'à un certain point les circonstances à ce propos, en attendant de les introduire dans son roman de *Wilhelmine*. Oui, elle a aimé de toute sa puissance un être dont elle se sentait digne et qui l'a pareillement aimée. Cet ami vivait seul, explique-t-elle, et ne paraissait pas avoir d'autre affection dans sa vie que celles de la famille. Tardivement, elle apprend qu'il avait noué des liens plus intimes et même contracté des devoirs (par la naissance d'enfants naturels, probablement). Cette découverte fut une épreuve au-dessus de ses forces et l'a plongée dans l'état cruel où elle a passé toute l'année précédente. — Origine vraisemblable de la maladie qui va l'emporter peu de mois plus tard. — Oui, cette période fut pour elle affreusement douloureuse : le vice, le crime, le désespoir se sont présentés devant sa pensée tour à tour. Est-il un plus funeste exemple du mal que peut causer le désordre, quand même il serait au plus haut point excusable et honorable dans ses causes ? — Comte sent l'occasion manquée décidément, et, le 16, il revient au ton de l'amitié sans arrière-pensée perceptible.

Ici se placent les pages de la correspondance « sacrée » qui sont par lui le mieux écrites et, pour nous, les plus agréables à lire. Le nombre des adverbess inutiles diminue quelque peu sous sa plume ; des sentiments délicats se font jour et s'expriment de façon heureuse. On a peine à reconnaître le cacographe du

Cours, qui accentuera encore ses défauts dans la plupart de ses derniers livres. Le 25 octobre 1845, il expose qu'il rend, depuis quelque temps déjà, un *culte* en bonne forme à sa correspondante : culte qui ne cessera plus qu'avec sa vie. Depuis la fête de Sainte-Clotilde de cette année 1845, le 3 juin, il a décidé de commencer chaque journée par une amoureuse prière. « A genoux devant votre autel (il s'agit du fauteuil où « elle s'est assise chez lui quelquefois) sur lequel je « place maintenant le don du cœur (une mèche de « cheveux, sans doute), cette prière consiste simple- « ment à réciter une suite *chronologique* (!) de courts « passages de vos lettres, les plus propres à caracté- « riser la marche et la tendance de notre *sainte* « affection. Quelles tendres larmes j'ai versées sur « l'inappréciable maxime par laquelle vous caracté- « risez, à l'abri de toute aberration contemporaine, la « destination des femmes ! » Véritables *exercices spirituels*, à l'imitation d'un célèbre ouvrage mystique.

Les échanges de vues littéraires ou morales reprennent aussi leur cours. Clotilde a informé son ami que « Wilhelmine » devait, dans sa pensée, accomplir « une mission de sagesse sous la nouvelle direction « philosophique. » Il a compris que cette philosophie serait le Positivisme et il répond aussitôt : « Une « suffisante épreuve personnelle vous a montré déjà « l'injustice ou la frivolité des vulgaires reproches de « prétendue sécheresse qu'ont pu d'abord présenter à « une telle philosophie ceux qui n'en peuvent sentir « imparfaitement quelques aspects partiels qu'à force « de guinder péniblement leur esprit, tandis que, chez « ceux qui se sont dignement familiarisés avec son « vaste ensemble, elle a toujours secondé l'essor « naturel (?) d'une *tendre et naïve* sentimentalité ! »

Interprétation déjà fort inattendue de ce monument si exclusivement fondé sur la logique, au moins dans l'intention apparente de son auteur et qui n'avait été compris autrement, jusque-là, par nul lecteur de marque. Il ajoute que leur amour aura la célébrité de celui qui associa jadis Voltaire à son Emilie (la marquise de Chatelet) : « Si j'ai moins d'esprit que « l'un, vous avez *bien plus de valeur propre que* « *l'autre (!)* ce qui pourrait faire compensation ! »

Là-dessus, Clotilde croit devoir rectifier et préciser son indication première, car elle est loin de se sentir « dignement familiarisée avec le vaste ensemble » de la pensée comtienne. Si elle projette de peindre en sa Wilhelmine une « philosophe », il s'agit d'une philosophe par le cœur et nullement d'une philosophe systématique. Son héroïne est une femme qui aimera l'humanité pour elle-même « sans terreur de la mar-
« mite bouillante d'en bas, tout comme sans espérance
« de posséder un lit de roses dans l'éther ». — Mais Comte veut plus que jamais reconnaître dans ces dispositions un écho de sa doctrine. L'adhésion à la philosophie *par le cœur* qui résume tous nos besoins moraux dans l'amour est, dit-il, le seul côté du Positivisme réellement convenable au sexe féminin, car rien n'est plus essentiel à sa doctrine que le précepte de l'amour désintéressé, sans aucune stimulation personnelle d'espérance ou de terreur ! — Et ce jour-là marque donc encore un des points d'inflexion de la pensée de Comte, sous l'impulsion clotildienne, vers le positivisme à peu près purement émotif qui va fleurir sur le positivisme logique de 1830. — Cette thèse de l'amour désintéressé et efficacement moralisateur est à peu près celle de la galanterie « courtoise » que nos troubadours ont fait accepter de l'Europe chrétienne

et qui s'est continuée par l'évolution « romanesque » depuis huit siècles environ.

De tout temps plus théorique que pratique et plus fallacieuse que sincère, la thèse de l'amour désintéressé va subir presque aussitôt et pour la deuxième fois une entorse de la part de celui qui la propose. Car l'ami laisse entrevoir, précisément à cette heure, qu'il n'a pas abandonné, mais seulement ajourné ses espérances d'érotique victoire. Il reparle de son « gage » d'avenir et, le 23 novembre, Clotilde cède de nouveau à un brusque mouvement de compassion ou de reconnaissance pour les services reçus. S'il persiste dans ses exigences, elle les satisfera, dit-elle, en parlant cette fois *au futur*, il est vrai. Mais la précédente expérience a porté ses fruits et Comte ne songe plus à précipiter inconsidérément son bonheur : « Tout ce qui ressemblerait, écrit-il fort sagement, à la surprise et à l'entraînement, ou même à l'obcession et à la condescendance, me paraîtrait peu digne de mon caractère et de mon âge aussi bien que de votre éminente nature... Prolongeons cette *chaste* union de nos cœurs ! » Il répond toutefois trop longuement aux autorisations libérales que Clotilde persiste à lui donner pour le bien de sa santé; controverses qui choquent sous la plume de l'un comme de l'autre.

IV. — SUPRÊMES RELATIONS TERRESTRES ET DERNIER SOUPIR DE CLOTILDE

Le 30 novembre, elle lui envoie un essai poétique de sa jeunesse sur *les Pensées d'une fleur*; essai assez faible en réalité et d'une prosodie fort défectueuse mais d'un sentiment gracieux. Il proclame aussitôt

cette page une ravissante *Canzone* digne de Pétrarque, et lui donnera place en effet parmi les textes sacrés du Positivisme naissant. « Vous lire, écrit-il le 5 décembre, « vous écrire, m'attendrir presque jusqu'au fétichisme « sur les précieux talismans que je vous dois et désor- « mais aussi répéter en pleurant votre suave *Canzone*, « voilà, ma Clotilde, ce qui calme toujours mon agitation convulsive qui n'existerait peut-être jamais si « je pouvais vivre ainsi sans interruption. » En effet, cet exercice de pensionnaire révèle à son lecteur charmé « une exquise appréciation spontanée du juste degré « de fétichisme poétique que comportera toujours la « virilité de la raison humaine ! » Et il s'empresse d'y corriger, — non sans adresse il faut le reconnaître, — quelques fautes de versification trop choquantes.

Cependant l'état de santé de Clotilde commence à s'aggraver, et l'allure de cette aggravation se fera bientôt fort rapide. Ce que son entourage traitait jusque-là de « toux nerveuse », se révèle soudain comme un symptôme d'une nature bien plus menaçante. Comte lui donne alors son propre médecin, le docteur Pinel-Grandchamp, qui la traite par des remèdes énergiques, trop énergiques, semble-t-il, et que les proches de la malade ont toujours considérés comme meurtriers. Ceux-ci voient donc avec une malveillance croissante l'intimité de plus en plus resserrée entre Comte et leur fille ou sœur. Ils redoutent chaque jour davantage aussi la publication de cette *Wilhelmine* qu'il encourage, au contraire, par des adulations frénétiques, et dans laquelle il pousse la femme écrivain à se peindre tout entière. — Ce tribunal de famille n'a-t-il pas jugé que la « ravissante *Canzone* » était « une chose contournée ! »

Ici se placent les tentatives galantes attribuées à

Marrast par M^{me} de Vaux; tentatives qui jettent Comte dans une indignation sans bornes. Il conseille des réponses violentes, se fait morigéner par son amie et reconnaît alors de bonne grâce que la jalousie l'a entraîné au-delà des bornes de la prudence. Elle travaille à *Wilhelmine*, sans cesse interrompue dans sa tâche par le rapide déclin de ses forces et par son inexpérience littéraire. Comte fait de son mieux pour lui venir en aide; il lui fournit une sorte de dissertation sur le mariage, mais elle juge cette page lourde et pédante sans l'avouer trop ouvertement. Elle ne pourra l'utiliser qu'en partie, dit-elle. — Une mortification d'amour-propre qu'il accepte de bonne grâce tant il est prêt désormais à tout admirer dans l'objet de son culte ! — Les dernières lettres échangées entre eux ne touchent plus guère qu'à des questions matérielles et la correspondance se elôt le 20 mars 1846, un mois environ avant la fin de Clotilde.

Son petit-neveu, M. de Rouvre, a rappelé récemment et précisé mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui les incidents pénibles dont cette triste fin fut l'occasion entre Comte et la famille Marie. Le philosophe aurait annoncé sans aucun tact à la mourante l'imminence de son trépas; il aurait écarté presque constamment la mère du chevet de la fille à laquelle il avait donné sa propre servante pour garde-malade. Au cours de l'agonie, il se serait brusquement enfermé seul à seul, pendant plus de trois heures, avec M^{me} de Vaux et n'aurait laissé pénétrer les proches dans l'appartement qu'à l'instant où elle exhalait son dernier souffle ! — L'on conçoit donc assez bien quelle fut contre lui l'exaspération de cette famille, fort unie, et qui le connaissait à peine un an auparavant ! Dans un mémoire accusateur, M^{me} Marie l'a traité d'homme

odieux et de fou avéré : « Il eut, écrit-elle, l'infâme
« cruauté de ne nous avertir qu'au moment où elle
« rendait le dernier soupir ! Voilà l'homme de la phi-
« losophie positive ! Je le dénonce comme un lâche
« calomniateur (de Maximilien Marie, ainsi que je vais
« le dire), comme le perturbateur des familles. On
« jugera si, d'après cette conduite, M. Comte pouvait
« encore compter pour quelque chose devant la raison
« humaine ! »

Calomniateur, dit ce réquisitoire emporté. En effet, toujours prompt, comme son précurseur Jean-Jacques, au soupçon et à l'outrage, dès qu'il était emporté par son morbide « égotisme », Comte accusait alors le frère de Clotilde d'avoir poursuivi un but infâme lorsqu'il la mit en relations avec Marrast. Le jeune homme aurait espéré ouvrir à sa propre prose les colonnes du *National* en mettant au service d'un tel dessein la beauté de sa sœur ! N'ayant pu réaliser cet inqualifiable projet, il n'aurait plus éprouvé que basse jalousie devant le talent éminent de la jeune femme ! — Que tout cela nous conduit loin des affections bienveillantes « naturelles » à l'homme, quoique dans un modeste degré ! — Maximilien Marie fut exaspéré par ce roman mélodramatique et l'on empêcha difficilement un duel entre les deux hommes. C'est dans cette atmosphère de peu édifiantes contestations que se terminèrent les jours de la moderne Béatrice, puis les relations de son tardif amoureux avec les siens. Seul M. Marie le père, qui vivait à peu près séparé de sa famille, lui témoigna encore quelque considération par la suite.

Pendant les onze années qu'il survécut à son amie, Comte se rendit chaque mercredi sur la tombe de celle-ci, après une station dans l'église Saint-Paul où ils avaient tenu ensemble sur les fonts baptismaux le

jeune Léon Marie. Puis, lorsque revenait la Sainte-Clotilde (le 3 juin), il adressait fidèlement aux mânes de la disparue une assez ample confession écrite qui résumait les événements, selon lui notables, dont avait été marqué le cours uniforme de sa vie depuis la précédente fête du même nom. Ces documents ont été conservés, publiés et nous sont une source précieuse de renseignements psychologiques sur la vieillesse de leur auteur. Je citerai dès à présent quelques lignes de la troisième « Sainte-Clotilde », celle qui est datée du 2 juin 1847 : « Si d'abord mon cœur murmura *secrètement* [et ouvertement quelquefois] contre les obstacles que tu *dus* opposer à mon ardente nature, « combien je me félicite aujourd'hui que tes tendres « aveux aient été assez retardés pour que notre union « ait conservé une inaltérable chasteté, malgré la « liberté irréprochable *exceptionnellement* acquise « à chacun de nous. Ne suffit-il pas que, dans nos « derniers épanchements, tu aies naïvement regretté « *de n'avoir pas accordé à mon amour ce gage ineffa-* « *ble*. Ce regret spontané me laissera toujours un « souvenir plus précieux que n'aurait pu l'être désormais la mémoire, trop fugitive, d'une pleine réalisation qui ne me permettrait point de revenir sans « trouble, sinon sans remords, sur l'ensemble de notre « cher passé ! »

Oui, l'amour-propre du tardif Don Juan put se nourrir de certaines formules de politesse arrachée par la reconnaissance à M^{me} de Vaux ; et l'on retrouvera, dans sa huitième Sainte-Clotilde (1852) une allusion à ces peu compromettants regrets de la mourante qui ont si doucement flatté l'amour-propre masculin du Céladon suranné : « Il est vrai qu'en te proposant une « telle union, j'ignorais combien *ta tendresse était*

« *réellement conforme à la mienne*. Tu ne l'avais alors
« avoué qu'à notre Sophie. » Il s'agit de la servante de
Comte, devenue garde-malade de Clotilde dans les
derniers jours de celle-ci, ce qui date l'aveu d'une part
et donne d'autre part à cet aveu sa véritable valeur. « A
« notre Sophie, poursuit cependant le philosophe, qui,
« même, ne me l'*expliqua* qu'après ta propre effusion,
« accomplie seulement *dans la semaine fatale* ! » Une
effusion vague puisqu'il y fallut les « explications » de
Sophie ! C'est de la sorte que le dévot de la morte finit
par oublier entièrement et ses instances impérieuses de
septembre 1845, et le *veto* qu'y opposa constamment
la jeune femme ; car il se vantera sans cesse, dans ses
écrits de vieillesse, et d'avoir *chastement* aimé, et
d'avoir été aimé en retour, au sens passionnel de ce
dernier verbe.

V. — LES CONSÉQUENCES THÉORIQUES DE LA CRISE PASSIONNELLE

Ces conséquences furent capitales, comme je l'ai
déjà indiqué à plusieurs reprises. Le 7 janvier 1832,
Comte écrivait à Marrast, alors rédacteur en chef de
La Tribune, au sujet des excentricités mystiques du
Saint-Simonisme : « Ma rupture (avec Saint-Simon) a
« été précisément déterminée en partie par la
« tendance que je commençais à voir naître en lui
« *vers la reconstruction d'une théorie religieuse* !...
« Exercer, par de vagues et emphatiques déclama-
« tions, une souveraine influence sur quelques dévots
« ou dévotes qui ont généralement fait abnégation de
« leur individualité intellectuelle et morale, ne m'a

« jamais paru pouvoir inspirer d'attrait qu'à des
« esprits médiocres unis à de faibles caractères. *Si*
« *j'avais le goût de trôner, je voudrais des sujets moins*
« *dociles.* » Ces lignes sont écrites à l'heure la plus
rationnelle de sa carrière, bien que la préoccupation
du « pouvoir spirituel » continue probablement de
hanter son imagination subconsciente. Sur le tard, il
s'excusera sans doute à ses propres yeux de sa palinodie
et se distinguera des Saint-Simoniens par les prétentions
rationnelles qu'il conserve dans l'édification de sa religion
« démontrable ». Ces lignes n'en sont pas moins intéressantes
à opposer à son état d'esprit de vieillesse, car nous verrons
qu'il mourra de colère et d'appréhension devant la très vénielle
indocilité d'un adepte, résolu à n'abdiquer pas entièrement son
individualité devant celle du nouveau pontife.

Mais empruntons quelques phrases encore à la lettre que reçut Marrast : « Jugez, Monsieur, achève-
« t-il, si j'ai jamais pu *tremper dans la fabrication*
« *d'aucune nouvelle religion, et surtout d'une miséra-*
« *ble parodie du catholicisme....* où la pensée, la
« conscience et la propriété de tout individu seraient
« entièrement remises à la discrétion absolue du Père
« *Enfantin* ou de tout autre *pontife-roi* qui pourrait
« dire, avec une bien plus effroyable vérité que ne l'a
« jamais pu Louis XIV : L'Etat, c'est moi ! Je n'ai
« jamais été le moins du monde Saint-Simonien. »
Affirmation vraie, si cet adjectif caractérise une adhé-
sion au Saint-Simonisme tel qu'il fut un instant prêché
vers 1830; mais affirmation fausse si Saint-Simonien
veut dire disciple et imitateur de Saint-Simon révélateur
et pontife, car nous allons voir Comte s'employer à
« la fabrication d'une religion nouvelle » que Littré
aurait traité volontiers de « misérable parodie du

« catholicisme » s'il n'avait été retenu par le souci de la politesse.

Oui, nous allons le voir suivre à peu près exactement la même voie que le Père Enfantin et mettre sur pied à son tour une religion émotive dont il n'a jamais songé à nier les affinités catholiques et dont il se proclamera le pontife avec une âpre insistance. Cette évolution de sa pensée, commencée vers 1838 sous l'influence de ses préoccupations conjugales, fut étrangement accélérée par sa passion pour M^{me} de Vaux. Écoutons-le plutôt confesser lui-même à cette amie, pendant les derniers temps de leur correspondance (le 27 janvier 1846), quelle considérable influence leurs relations ont exercé déjà sur sa pensée constructive. Ce noble amour, expose-t-il, lui a permis de sentir enfin convenablement la prépondérance nécessaire de la vie affective qu'il avait; jusqu'alors, *trop confusément appréciée*, en accordant au contraire une attention exagérée à la vie active ainsi qu'à la vie contemplative. Certes son livre fondamental, le *Cours*, a déjà suffisamment établi que ni la pensée, ni l'action ne peuvent constituer le centre essentiel de l'existence humaine dont l'affection doit être le ressort. Mais il importait que cette conviction, en lui purement rationnelle alors, y fût consolidée, vivifiée par un profond sentiment *personnel*, afin d'acquérir un ascendant quotidien sur sa conduite.

Cette vivification s'étant produite au contact de Clotilde à laquelle il a voué un culte quotidien, nous le savons, la seconde partie de sa carrière philosophique sera, selon lui, fort *supérieure* à la première, sinon quant à la pureté et à l'originalité des conceptions, du moins quant à la plénitude et à l'énergie de leur systématisation finale. Des préventions vulgaires conduisent

encore certains à taxer le positivisme de sécheresse et de froideur; mais ces reproches, qui n'étaient point sans fondement tant que les conceptions positives restaient encore partielles en leur exposition, insuffisamment cohérentes et limitées aux phénomènes matériels, se dissipent spontanément au contraire depuis que ces conceptions se complètent et se coordonnent en s'étendant aux nécessités morales et sociales.

A Stuart Mill, il fait, dans le premier épanouissement de son amour et dès le 14 juillet 1845, quelques confidences de même accent. Il signale à son correspondant anglais la crise nerveuse dont il vient de sortir indemne, mais qui l'a sérieusement menacé d'une rechute dans l'aliénation mentale. Or cette crise, heureusement surmontée désormais, lui a permis d'apporter une amélioration radicale à l'ouvrage qu'il est en train de préparer et qui sera le *Système de Politique positive* (1). Car une méditation, d'intensité exceptionnelle, l'a conduit à constater nettement que la seconde moitié de sa vie philosophique doit différer notablement de la première, surtout en ce que le *sentiment* y prendra part de façon aussi active que l'intelligence. Certes, il fallait systématiser les *idées* tout d'abord, sous peine de manquer la régénération totale de l'humanité en tombant dans *une sorte de mysticisme (sic)* plus ou moins vague, — mais c'est là, répéterai-je, un écueil qu'il n'a point évité comme il espérait pouvoir le faire; ce qui tient à ce qu'il n'avait pas, nous allons le voir, une idée suffisamment claire du mysticisme. — C'est pourquoi, insiste-t-il, l'ouvrage fonda-

(1) Déjà, nous nous en souvenons, sa grande crise de 1826 lui avait fourni des lumières sur les diverses étapes du progrès intellectuel humain : fétichisme, polythéisme, monothéisme, etc...

mental du rénovateur (le *Cours*) a dû s'adresser presque uniquement à l'intelligence.

Désormais, il s'agit de préciser l'application *sociale* de la philosophie nouvelle; application qui consistera principalement dans la systématisation des *sentiments* humains, suite nécessaire de celle des idées et base indispensable de celle des institutions. Il est vrai que la vie du Réformateur eût été remplie utilement déjà quand même il se fût restreint à la réorganisation *mentale* de son siècle, en laissant la régénération *morale* à quelque successeur, — puisqu'il faudra nécessairement réserver à d'autres continuateurs, encore plus lointains, la réfection *politique*. — Mais les « circonstances » de sa passion étant venues *rénover sa vocation originelle*, le poussent à reprendre en personne l'œuvre du perfectionnement *social* au point où le *catholicisme* a su la porter, afin d'en consolider, d'en perfectionner graduellement l'active réalisation finale, désormais réservée à *un autre régime mental* que le régime catholique.

Faire mieux que le catholicisme en morale; entreprise difficile ! Comte va s'y égarer parce que, infidèle à son point de vue rationnel de 1830 et revenant à ses saint-simoniennes illusions de jeunesse, il la tentera avec des arrière-pensées naturistes, ressurgies dans son sein sous le coup des émotions profondes qu'il vient de subir. C'est le spectacle de cet échec qu'il faut nous donner maintenant. — Mais, je le répète, il est frappant qu'à l'heure même où il va se replonger dans la mystique naturiste, en dépit de quelques précautions rationnelles encore, il s' imagine échapper au reproche de *mysticisme* par la seule vertu de son élaboration antérieure, le *Cours de Philosophie positive*. Toujours il s'étonnera grandement d'un tel reproche qui parfois

viendra jusqu'à son oreille au cours de ses dernières années. Sa onzième « Sainte-Clotilde » parle d'un « étrange » critique qui le traita récemment de *mystique* ! — Il s'agit peut-être d'Erdan-Jacob, ce publiciste d'opinions avancées, qui venait de le faire figurer dans sa *France Mystique*, non sans lui marquer une réelle considération, mais en compagnie de tous les illuminés ou charlatans de l'époque ?

Quoi qu'il en soit, il me faut répéter ici qu'il va surtout se montrer désormais mystique naturaliste, substituant seulement la déesse Humanité à ce qu'il avait si pertinemment nommé la déesse Nature, lorsqu'il étudia la métaphysique sociale du XVIII^e siècle dans celle de ses branches dont Rousseau fut la fleur accomplie. Il est vrai qu'il donna quelques traits plus rationnels à la nouvelle idole, en atténuant tout au moins l'affirmation de la bonté naturelle. Mais sa définition du mysticisme fut toujours tellement étroite et arbitraire qu'elle devait nécessairement lui fermer les yeux sur tout ce qui le faisait participant de cet état d'âme : « La dégénération mystique, prononcera-t-il dans son *Catéchisme Positiviste*, au cinquième « entretien, consiste à porter *trop son attention sur les sentiments, indépendamment des actes.* » Mais n'est-ce pas ce qu'il est alors en train de faire ? Et il faudrait dire : le mysticisme consiste à combiner ses actes de conquête comme s'ils étaient appuyés par une surhumaine alliance, dont le sentiment se fait, indûment, le garant.

J'ajouterai, pour terminer ce chapitre, qu'il a proposé une autre formule encore, et plus satisfaisante, de la modification radicale engendrée dans son attitude d'esprit par son amour pour M^{me} de Vaux. Son *Appel aux Conservateurs* (1845) nous apprend en effet que

l'idée dominante de sa seconde activité mentale, c'est d'ériger la Morale, d'abord confondue par lui avec la Sociologie, en terme suprême de la hiérarchie encyclopédique des Sciences. Cette hiérarchie comportera donc définitivement sept degrés au lieu de six et la *présidence* encyclopédique se trouvera transférée à la morale, après avoir été faussement attribuée tout d'abord à la Sociologie proprement dite. — Nous devons maintenant constater dans quelle mesure la morale de Comte est rationnelle et prévoir quelle efficacité sociale il serait permis de s'en promettre.

CHAPITRE II

LA RELIGION DE LA FEMME

Comte a prescrit que l'Humanité, qui est le Dieu de sa doctrine finale, fût représentée, dans les temples positivistes de l'avenir, par une femme, par une jeune mère qui tient son fils entre ses bras. Evident souvenir romanesque du culte courtois de la Madone ! Aussi bien, sa construction spécifiquement religieuse, qui a des traits rationnels intéressants, se résume-t-elle cependant par le culte de la femme au moins autant que par celui du Progrès humain. « Le genou de « l'homme, écrit l'auteur du *Système de Potitique* « *positive* (1), ne fléchira plus que devant la femme ! »

Avant sa rencontre avec M^{me} de Vaux, il pensait pourtant des femmes de façon beaucoup moins favorable qu'après cet événement, si décisif pour son anormale émotivité. Il ne leur reconnaissait que des qualités *domestiques*. Lors de ses discussions avec Mill sur ce point, c'est l'Anglais qui se fait le chevalier du sexe faible et soutient contre le Français que ce sexe est très capable de résister aux passions. Mais le jugement de Comte change soudain de caractère après sa crise nerveuse de l'été 1845 ; ses lettres des mois suivants sont, je l'ai dit, d'un véritable troubadour ; et il écrira à Clotilde peu avant la fin de celle-ci : « Je « vous ai promis d'*organiser le culte de la femme* ! »

La promesse sera réalisée par lui sans mesure aussi bien que sans délai : « Chacun sent en soi, affirmera la

(1) I. 259.

« cinquième Sainte-Clotilde, que ma théorie féminine
« constitue l'élément le plus *décisif* de l'œuvre caracté-
« ristique dont la terminaison retarda notre dernière
« fête. » Il s'agit du *Discours préliminaire* au *Système*
de Politique positive. « Ta consécration personnelle se
« trouve plus directement garantie dans la *solennelle*
« *adoration de la femme* que la religion finale érige
« en *prélude nécessaire* et en stimulant continu du
« culte systématique de l'Humanité. » Ainsi l'aspect
rationnel encore de sa doctrine finale, le culte de
l'Humanité, se trouve étroitement associé à une
conception issue de la mystique platonicienne et
romanesque, le culte de la femme considérée comme
moralisatrice de l'homme.

Le deuxième volume du *Système* proclame, et l'*Appel*
aux Conservateurs répétera que les femmes constituent
spontanément *des êtres intermédiaires entre l'Humani-*
té (divinisée) *et les hommes*, qu'elles sont les anges
du dieu nouveau et que la femme *qui présente à tous*
égards le vrai type de notre espèce, reste un médiateur
nécessaire entre l'homme et l'Humanité, — de même
qu'au-dessous d'elle, le sacerdoce positiviste s'interpose
encore entre les deux sexes. — Ce qui esquisse donc
cette échelle de dignité mystique décroissante : le Dieu-
Humanité, allié suprême, la femme, quasi-déifiée, le
pontife et le prêtre, (ce qui laissera Comte en tête du
sexe masculin), enfin le sexe masculin au dernier rang.
— Et le *Catéchisme positiviste* ajoutera qu'après les
révolutions de caractère intellectuel, soit bourgeoises,
soit prolétariennes, le genre humain doit faire, encore
et surtout, la révolution *féminine*, celle dont la ten-
dance sera de faire prévaloir partout l'influence
morale, considérée comme la vocation propre de la
femme !

I. — L'ASPECT RATIONNEL DE LA MORALE COMTIENNE
LA RELIGION DE L'HUMANITÉ

Nous venons de voir que la morale est devenue pour Auguste Comte la science suprême, placée par lui au-dessus des six autres dont se composait sa première encyclopédie méthodique. Le promoteur de la philosophie positiviste voua les dernières années de sa vie à construire cette nouvelle science à sa façon et il lui donna pour support une religion de l'Humanité à la rationalité de laquelle il convient de rendre tout d'abord hommage. La constitution, incessamment continuée, du Dieu-Humanité, par le moyen d'une sorte de synthèse entre les âmes individuelles, ou plutôt entre les souvenirs laissés chez les vivants par tous les êtres qui servirent l'évolution *progressive*, est une allégorie incontestablement noble, quoique son efficacité *morale* doive demeurer vraisemblablement beaucoup moindre que ne l'escompta son inventeur. — Puis encore l'ensemble des institutions rituelles, ou même des « sacrements » proprement dits qu'il imagina pour maintenir présente à l'esprit des positivistes futurs la nécessité de servir le progrès humain comporte des puérilités, sans nul doute, mais n'en est pas moins soutenue, elle aussi, par une saine inspiration de morale rationnelle.

Comte s'est surtout préoccupé de faciliter l'essor, — et l'essor presque sans limites, à la Fourier, — des affections sympathiques dont il attend le bonheur de l'humanité future et qui, certes, faciliterait grandement ce bonheur en effet. Nous savons qu'il les considérait naguère comme présentes dans le cœur humain, mais, par malheur, comme infiniment plus faibles que

les inclinations égoïstes (ou même « impérialistes ») de l'être. Il recourt, pour les fortifier, à un procédé très rationnel encore qui est l'entraînement méthodique, source de l'habitude, et, à la longue, de l'automatisme, qui économise l'effort. Procédé efficace, à n'en point douter, mais, dans ce domaine moins que dans beaucoup d'autres, semble-t-il, puisque l'habitude nouvelle y doit combattre d'autres habitudes défensives ou même offensives bien plus antiques et invétérées, celles qui ont présidé à la conservation de l'être, puis au méthodique agrandissement de sa puissance. Il faut, dit la quatrième « Sainte-Clotilde », dans un langage tout chrétien d'ailleurs, il faut traiter la personnalité comme notre principale *infirmité*, qu'une heureuse discipline peut atténuer grandement ! Et pourtant, quelques lignes plus loin, l'auteur de cette prescription excellente est contraint de signaler un échec de l'entraînement méthodique, s'exerçant empiriquement sur certains ressorts, jusqu'ici mal connus, de notre activité psychique : « Ce culte chéri, écrit-il « en parlant du culte qu'il rend quotidiennement à « Clotilde, nous a déjà identifiés assez (l'un à l'autre) « pour me faire spontanément écarter le vœu, trop « peu digne de nous, que m'inspira la première célébration posthume de notre éternelle union. Je n'ai « plus maintenant besoin de souhaiter des rêves « impurs, et je me félicite de n'avoir pu, malgré ma « vaine attente scientifique, en réaliser la systématisation ! »

Il espère réussir davantage en morale. Il assure qu'aussitôt dégagé de la sécheresse et de l'oppression métaphysique (?), notre cœur sent aisément que le bonheur réel, tant privé que public, consiste surtout à développer, autant que possible, la sociabilité dans

notre sein, en n'accordant à la personnalité que les satisfactions *indispensables*, à titre d'infirmités inévitables. — Ce qui nous ramène à la très féconde ascèse chrétienne qui s'appuie sur de subtiles et prenantes considérations mystiques. — *L'art moral*, répète-t-il ailleurs (1), doit consister à faire prévaloir autant que possible les instincts sympathiques sur les impulsions égoïstes. La sociologie n'ignore point l'ascendant spontané des sentiments personnels ; mais elle concilie l'aveu de cette inévitable suprématie avec l'affirmation de l'existence continue des affections bienveillantes, que la théologie chrétienne représentait *comme étrangères* à notre constitution. — Non pas, faut-il protester ici, mais comme paralysées en nous depuis le péché d'origine, ce qui est une excellente condition pour les faire renaître. — La théologie chrétienne, poursuit Comte, montrait ces affections bienveillantes comme inspirées seulement par une Grâce surhumaine qui ne comportait *aucune loi*. — Et c'est trancher ici trop brusquement le difficile problème de la Grâce, car l'Eglise a toujours cherché à concilier la suprême liberté divine avec l'action efficace des mérites humains, qui introduisent la notion de *loi* dans ce domaine. — Le grand problème, achève notre philosophe, consiste à *investir artificiellement la sociabilité de la prépondérance que possède naturellement la personnalité*. Ce qui est parfaitement exact, mais souligne, par les épithètes artificielle et naturelle, l'immense difficulté du problème.

Je l'ai dit, Comte en espère la solution de ce principe biologique qui proclame le développement, expérimenten-

(1) *Système*. I. 92.

talement constaté, des organes ou des fonctions par l'exercice *habituel*, ainsi que leur tendance à s'atrophier par l'inaction prolongée. Une sage intervention *systématique*, répète-t-il, peut améliorer beaucoup le progrès spontané (?) des affections bienveillantes et hâter le recul des ambitions personnelles devant la pression sociale. Tel est précisément le but de l'*art moral*, qui a, comme tout autre, ses inévitables limites, quelque les siennes doivent être moins étroites qu'aïl-leurs parce que les phénomènes y sont plus modifiables en vertu de leur complication supérieure. — Une affirmation qui renferme du vrai peut-être, mais dont nous avons déjà constaté quelques abus. — C'est cet ensemble de mesures à prendre que j'ai appelé le *dressage à l'amour* en choisissant le titre de ce livre troisième.

Dans cette conviction excessive réside malgré tout le trait rationnel principal de la morale comtienne, celui qui la distingue parfois de la morale naturaliste ou rousseauiste. Un trait qui n'est point nouveau, certes, car on n'a jamais fait autre chose, en éducation, que de combattre systématiquement par des *habitudes* sociales les impulsions égoïstes (ou plutôt « impérialistes ») de l'être sans culture, et l'effort d'expansion *irrationnelle* de sa volonté de puissance. Par malheur, l'expérience a dès longtemps permis de constater que les limites d'un tel « art » demeurent assez étroites, en dépit de la « complication » des phénomènes qu'il vise à modifier logiquement. Aussi Comte s'est-il toujours montré sobre d'indications sur les modalités de l'*éducation* positiviste proprement dite, s'attachant surtout à régler l'instruction des jeunes positivistes futurs. Dans son *Catéchisme*, par exemple, lorsque le moment serait venu d'exposer les moyens propres à développer pratiquement les inclinations sympathiques du cœur

humain, il tourne court et passe outre, sous prétexte qu'il est limité par l'espace ou pressé par le temps.

Excellente encore est l'affirmation, si fréquemment renouvelée par lui, de l'importance que présentent les affections de *famille*, à titre d'intermédiaires nécessaires entre la morale personnelle et la morale sociale, — bien que, là encore, et je le rappellerai plus loin, il n'eut été que sincère en écrivant : Faites comme je dis et non pas comme je fais ! — Toute tentative, affirme-t-il, pour diriger l'éducation morale vers l'essor direct de la sociabilité en négligeant ce degré moyen doit être jugée *radicalement chimérique* et profondément désastreuse. Une telle utopie, bien que *trop accréditée* aujourd'hui (alors que les codes du naturisme persistent à saper la famille) est fort loin de constituer un véritable progrès social. Elle ne représente, au fond qu'une *immense rétrogradation*, fondée sur une fausse appréciation de l'antiquité (spartiate ou romaine). — Ou plutôt, rectifierai-je, sur une déformation naturiste ou rousseauiste de cette antiquité, déjà parvenue, en réalité, à un si haut degré de rationalité sociale et où la famille resta si solidement constituée.

Tout à fait rationnel et stoïque en outre, mais, par malheur, de faible portée pratique, est le conseil de résignation sage qu'Auguste Comte prodigue à ses adeptes auxquels il a conseillé souvent de ne pas se faire trop d'illusions sur les possibilités du bonheur humain. Le règne du positivisme, avance-t-il, saura inculquer aux masses cette vertu précieuse de la véritable résignation à l'inévitable; vertu très supérieure à l'*hypocrite* (?) résignation chrétienne qui se réduit à une simple et prudente *temporisation*, dans l'espoir de l'éternité bienheureuse. — Supérieure, peut-être, interjetterai-je ici, mais qui ne réussit guère là

où l'autre a si souvent réussi pour avoir mieux connu la nature humaine. — Déjà nos contemporains, insiste Comte, ont accepté des lois infrangibles dans le domaine de la science; ils les accepteront dans celui de la vie sociale quand enfin ils auront reconnu (par de dures expériences, sans doute) que, là aussi, il est des lois immuables et que la vraie « liberté » ne saurait être autre chose qu'une soumission rationnelle aux normes de la Nature. Les chrétiens se réfugient, par anticipation, dans la vie future. Mais la morale positive, tout en prescrivant la pratique habituelle du bien, avertit avec franchise qu'il n'en peut résulter souvent d'autre récompense certaine qu'une inévitable satisfaction intérieure. Cette conviction *devra* (oui, mais le *pourra-t-elle*, car là est la question au point de vue social) devenir finalement beaucoup *plus favorable* à l'essor actif des affections bienveillantes que des calculs purement personnels en leur fond, fût-ce le calcul du salut éternel; car l'exclusive préoccupation de ce salut comprimait trop aisément *l'insuffisante protestation de nos instincts généreux* ! — Comte avait mieux vu dans sa jeunesse les services sociaux que rend l'espoir du salut éternel. Désormais, quand il se heurte à l'expérience, il la récuse sous le nom de « routine ».

Il s'est d'ailleurs empressé de se contredire en rétablissant dans sa doctrine le salut éternel sous une autre forme et sous un nom différent. La vertu soi-disant *désintéressée* du positiviste se verra stimulée en effet par l'espoir de lauriers, d'apologies ou même de canonisations après son décès, — ce qui ne sera guère moins personnel, quoique, sans doute, infiniment moins efficace que la promesse chrétienne — : « Le classement « théorique des humains (selon leur mérite social), « écrira notre philosophe à son disciple de vieillesse et

« à son successeur au pontificat positiviste, Pierre
« Laffitte, le classement théorique (par le verdict de
« l'opinion publique) doit former, *pendant toute la vie*,
« un utile contraste moral avec le classement pratique
« (la situation sociale de chacun), pour prévaloir enfin
« librement quand la mort a fait cesser tous les motifs
« réels d'une juste condescendance provisoire (aux
« nécessités de la hiérarchie régulière) » Comte avance
ici, contre toute vérité historique que dans le régime
catholique, « on s'interdisait de classer les esprits » ;
car il oublie les divers degrés qui conduisent vers la
canonisation rituelle et les nombreux saints qui vécu-
rent dans les derniers rangs sociaux. Et il poursuit :
« Sous le positivisme, ce sont les esprits que l'on
« classera. Au lieu de la sentence banale; *la mort*
« *égalise tout*, nous proclamerons au contraire que la
« mort seule caractérise les principales inégalités per-
« sonnelles, jusque-là dissimulées sous le poids *néces-*
« *saire* des éventualités extérieures. Tout cela ne ten l
« nullement à l'égalité, mais au meilleur *classement*,
« pour nous séparer ouvertement des niveleurs, même
« sincères, encore plus que des rétrogrades ou des
« stationnaires ! » Par conséquent, pour qui connaît
la nature humaine, bien des considérations person-
nelles et des ambitions de *classement* se mêleront aux
motifs d'action morale, dans la société positiviste.

En général, ce qu'il y a de sain dans la morale
comtienne peut être regardé comme un emprunt fait
aux morales expérimentales et rationnelles du passé,
la stoïque ou la chrétienne. La devise du Positivisme :
vivre pour autrui, ne fait qu'exprimer d'autre manière
le précepte essentiel de l'Evangile : aimer son prochain
comme soi-même. Précepte difficile à obéir ; mais
certes, en pareille matière et vu les dispositions de la

nature humaine telles que les a si souvent constatées notre philosophe en personne, il est bon de demander beaucoup pour obtenir un peu. — Écoutons ce vrai chrétien rationnel, Nicole, dans son traité fameux sur *Les moyens de conserver la paix parmi les hommes*, au chapitre III. Il nous éclairera sur le prétendu égoïsme du salut personnel : « Les hommes ne sont jamais
« sans quelque *cupidité* (volonté de puissance) qui les
« porte à désirer de *régner* sur les autres en toutes les
« manières qui leur sont possibles. Or on y règne en
« quelque sorte par la créance (l'opinion) et c'est une
« espèce d'*empire* (satisfaction de l'impérialisme
« originel) que de faire recevoir par la persuasion raisonnée ses sentiments aux autres... Au lieu que la
« *cupidité* (volonté de puissance irrationnelle initiale)
« qui est la loi de la chair, désunissant l'homme d'avec
« Dieu, elle le désunit d'avec lui-même par le soulèvement des passions contre la raison et d'avec tous
« les autres hommes en le portant à tâcher de s'en rendre le tyran; au contraire, le propre de la charité,
« qui est cette loi nouvelle que Jésus-Christ est venu apporter au monde, c'est de réparer toutes les désunions que le péché a produites, de réconcilier
« l'homme avec Dieu en l'assujettissant à ses lois, de le réconcilier avec lui-même en assujettissant ses
« passions à la raison et enfin de le réconcilier avec tous les hommes en lui ôtant *le désir de les dominer* ! » Voilà le langage d'un sûr psychologue et aussi l'enseignement vrai du Christianisme rationnel. Car la promesse du salut personnel ne fut jamais qu'une préalable et indispensable concession à la foncière « cupidité » humaine, afin de lui permettre de s'élever ensuite, lentement, péniblement, mais de tout son effort, vers la charité.

qui est la « vénération » comtienne sous sa meilleure forme, et de *vivre ainsi pour autrui*, au moins dans la mesure compatible avec l'instinct de la conservation qui ne se tait que dans de rares et solennelles circonstances. — Tous ces résultats, le positivisme semble devoir les obtenir d'une façon beaucoup moins ample que le Christianisme au total. A-t-il rien réalisé qui approche des ordres religieux, fidèles à l'esprit de leur institution et non envahis par des abus trop humains ?

Cette tendance, sans cesse grandissante avec les années dans l'esprit de Comte, à copier les institutions rationnellement morales, parce que psychologiquement pessimistes, dont le christianisme a pris l'initiative, fut certainement encouragée et développée en lui par sa lecture quotidienne de *l'Imitation de Jésus-Christ*, cette fleur du mysticisme catholique médiéval rationalisé par la préoccupation de l'orthodoxie et par le constant accompagnement de l'ascèse ; lecture qu'il invita sans cesse ses adeptes à pratiquer de leur côté pour leur bien ; de préférence dans la belle traduction de Corneille et en remplaçant mentalement le mot Dieu par celui d'Humanité, le dieu de la religion comtienne. Cette œuvre excellente est selon lui, le seul poème existant sur la constitution psychologique et morale de l'homme, le seul tendant à diriger sur la voie droite la nécessaire culture du cœur (1). A Blagny, il signalera toutefois le défaut de plan qui lui paraît faire quelque tort à l'ouvrage. Les chapitres en sont, dit-il, interchangeables entre eux, même dans la quatrième partie, la mieux ordonnée de toutes, mais il ne manque

(1) Lettre à Profumo du 24 Mars 1851.

pas de souligner une fois de plus, au profit de son disciple, l'éminent mérite de ce poème incomparable, de cet *informe chef-d'œuvre* qui conservera toujours un prix infini, non seulement comme haute satisfaction esthétique, mais encore comme source féconde d'amélioration morale.

Ajoutons que les ingénieux « sacrements » du Positivisme participent des clairvoyances psychologiques propres à ceux du Christianisme. Enfin l'incorporation *post mortem* de tous les méritants au Grand-Etre, c'est-à-dire à l'Humanité progressive divisée, ne fut, je le répète, qu'une transposition, dans une sphère plus abstraite, de ce salut éternel dont la philosophie positiviste a jugé bon de médire. — J'aurai l'occasion de signaler encore au passage d'autres emprunts heureux faits par Comte aux disciplines morales rationnelles du passé.

II. — L'ASPECT ROMANESQUE DU POSITIVISME FINAL

« Le principal tort que nous font aujourd'hui les
« habitudes voltairiennes et *négatives* que vous
« déplorez si justement, écrit le philosophe à Deullin
« (ce jeune banquier d'Epernay sur lequel il fonda,
« vers la fin de sa vie, les plus grandes espérances),
« consiste certainement à nous détourner de la culture
« du cœur, *si familière à nos chevaleresques ancê-*
« *tres !* » — La chevalerie a tenu grande place, en
effet, dans les méditations de Comte qui fut adolescent
vers l'époque où sévit le goût « troubadour », dans les
lettres et dans les arts; mais la chevalerie envisagée
principalement sous son aspect *romanesque*, celui du
galant *servage*. Aimer sans aucune stimulation d'espé-

rance, ce fut le principe moralisateur auquel il décida de se rallier lorsque M^m de Vaux lui eut fait sentir l'inanité de ses prétentions conquérantes; mais ç'avait été également celui des créateurs provençaux de la théorie de l'amour « courtois », vers le douzième siècle de notre ère.

« Ta consécration personnelle, lisons-nous en effet « dans la cinquième *Sainte-Clotilde* (1849), se trouve « plus directement garantie dans la solennelle adoration de la Femme, que la religion finale érige en « prélude nécessaire et en stimulant continu du culte « systématique de l'Humanité. Depuis que j'en ai « proclamé l'avènement définitif, tous les grands « cœurs et tous les bons esprits apprécient de plus en « plus cette préparation fondamentale, *admirablement ébauchée par l'instinct chevaleresque !* » — Ainsi, et parce que le romantique sort, pour une bonne part, du romanesque (dont il n'est que le nom anglais), notre romantique retourne d'instinct aux sources médiévales de la sensibilité moderne, à travers Dante, Pétrarque et l'*Imitatio Christi*, dont il fait, je viens de le rappeler, la nourriture quotidienne de sa pensée depuis sa crise conjugale de 1838.

Dans la lettre sur le mariage qu'il écrivit pour aider Clotilde à la rédaction de *Wilhelmine*, il a rappelé que le Moyen-Age sut placer enfin dans les affections de famille le véritable centre de la moralité humaine. Seul, un aveugle esprit révolutionnaire peut entraîner l'époque présente à méconnaître un si évident progrès et à tendre de nouveau vers l'antique subordination directe de l'individu à l'état. L'admirable institution de la chevalerie (romanesque, puisqu'il ne s'agit ici que de sa conception de l'amour) vint alors témoigner au monde que, du moins dans les classes supérieures

qui servirent ensuite de type universel, l'amour, jusque-là si brutal, avait enfin développé la noble nature qui le distingue dans l'humanité (supérieure). — Le matérialisme, nous enseigne encore le premier volume du *Système de Politique positive*, altère l'essor spontané (?) de nos plus nobles instincts en nous disposant à écarter ou à méconnaître des phénomènes affectifs que ses grossières hypothèses sont incapables de justifier. On en a vu un exemple décisif dans le déplorable arrêt prononcé par l'éminent Cabanis contre l'admirable Chevalerie du Moyen-Age. Quoique le cœur de ce savant fût aussi pur et même aussi tendre que son esprit était élevé et étendu, le matérialisme contemporain l'empêcha d'apprécier *l'heureuse organisation du culte habituel de la femme chez nos énergiques ancêtres*. — Énergiques sans doute, concéderai-je, mais non pas sur la voie de l'énergie continuée quand ils consentaient des concessions trop larges à ce culte ambigu. L'antiquité n'avait-elle pas le mythe d'Hercule aux pieds d'Omphale ?

Il faut avouer toutefois, reprend Comte qu'une lacune demeurait dans la généreuse doctrine de ces preux. Ils croyaient encore en Dieu, de sorte que leur culte de la femme ne put être qu'une ébauche accessoire et subordonnée au culte chrétien (1). Toujours placé entre son Dieu (conseiller de morale rationnelle) et sa dame (incitatrice de morale émotive), le chevalier du Moyen-Age ne pouvait connaître cette pleine unité morale qui, seule, aurait entièrement développé sa noble mission volontaire. — Et nous savons déjà que, sous le régime positiviste, le genou de l'homme ne fléchira plus *que* devant la femme ! Mais, au vrai, les

(1) *Système*. I. 255-6.

chevaliers se sont parfois bien trouvés de revenir à Dieu après avoir abusé du culte des dames. Les positivistes n'auront plus ce refuge; souhaitons que leur « gynélatricie » exclusive en fasse des chevaliers plus parfaits que les Artus ou les Amadis.

En exposant la théorie qui élève les femmes à la dignité d' « anges gardiens » du sexe fort, — théorie dont je parlerai plus amplement bientôt, — le *Catéchisme positiviste* rappelle, lui aussi, que la puissance d'un tel secours fut déjà dignement sentie dans la noble ébauche de culte féminin qu'esquissa l'admirable chevalerie du Moyen-Age. Ces âmes d'élite avaient si bien harmonisé en elles la vie privée avec la vie publique, que l'image chérie venait souvent embellir et animer leurs scènes guerrières, laissant surgir les plus tendres émotions au sein même du carnage ou de la terreur ! Combien ces émotions ne fleuriront-elles pas plus efficaces au milieu des douces affections de l'avenir ! *L'Appel aux Conservateurs* précise que le grand progrès des mœurs occidentales, pendant les derniers siècles du Moyen-Age, fut le résultat des seules impulsions chevaleresques, car le catholicisme ne l'avait préparé qu'en systématisant la pureté, *sans parvenir à consacrer la tendresse*, qui, repoussée par son dogme et même par son régime (?) ne trouva d'accès que dans son culte. — C'est redire l'opposition qui existe en effet entre morale chrétienne rationnelle et morale romanesque affective. — Enfin l'oraison funèbre que Comte voulut consacrer à la mémoire de son disciple Junzill nous apprend que ce jeune mathématicien était déjà pourvu d'une suave affection pour une jeune personne qu'il n'avait jamais vue, mais qu'il avait pu apprécier par ouï-dire, cette personne étant la sœur d'un de ses élèves. Ainsi, précise le

philosophe, ainsi se comporta jadis le troubadour Jaufre Rudel, amant de sa *princesse lointaine* !

Ces incontestables services rendus dans le passé exigent que la chevalerie se reconstitue spontanément sous le régime positiviste. Appuyée sur les mêmes propensions au culte de la faiblesse touchante, elle aura comme autrefois pour objet social la protection des opprimés. En ce temps, les plus zélés chevaliers seront les banquiers, chefs « temporels » du système positiviste; nul plus ardemment que ces hommes de finances ne se portera au secours du faible menacé. Une autre destination de la chevalerie nouvelle sera de parer aux dangers passionnels qui menacent trop souvent la jeunesse. Sous le patronage de cette institution, dit le *Catéchisme positiviste*, les jeunes adeptes de la doctrine définitive se prépareront à surmonter un jour l'instinct sexuel en luttant contre l'instinct nutritif ! (Souvenir de la mortification chrétienne par le jeûne).

Ayant organisé le culte de la femme, la chevalerie a jadis synthétisé ce culte dans le symbole *marial*, dans la dévotion à la Vierge-Mère qui engendra le Christ, dans la dévotion à la *Madone*, comme disent les langues m'ridionales par une expression purement chevaleresque (ma dame). Au temps du *Cours de Philosophie positive*, Comte n'avait marqué aucune sympathie à la Madone. De l'ouvrage de Maistre sur *Le Pape* — objet de son admiration et l'une des sources de son utopie essentielle et personnelle, la reconstitution du pouvoir spirituel à peu près sur le modèle de la papauté médiévale, — il écrivait même (1) qu'après avoir débuté par l'analyse, très rationnelle, des condi-

(1) *Cours*. IV. 180. •

tions nécessaires de tout ordre spirituel, ce livre vient *déplorablement* aboutir à une invocation formelle, *aussi puérile que mystique*, à la Vierge Marie ! — Voilà des lignes qu'il a dû rétracter mainte fois par la pensée lorsque son amour pour M^{me} de Vaux l'eut définitivement conquis à la conception romanesque de la vie.

En effet, la préoccupation constante de ses dernières années sera de *systématiser*, au profit du Positivisme imminent, *le culte transitoire de la Vierge-Mère, principal titre du catholicisme à l'estime des penseurs*. Cette déclaration s'adresse à son disciple Hadery. Les positivistes, répétera-t-il à d'autres disciples ou correspondants américains, doivent spécialement glorifier la Vierge Marie pour avoir annoncé et préparé le culte de l'Humanité divinisée. — Nous savons déjà que, sur les autels, la représentation plastique de l'une et de l'autre sera la même. — A l'avis de Comte, le culte de la Madone se verra *facilement* transformé en celui de l'Humanité idéale, de manière à guider sans secousse les âmes catholiques, surtout féminines, vers l'adoration positiviste.

Cette conviction le conduit même à exagérer étrangement la place, certainement considérable, que la dévotion à Marie tint dans le catholicisme pendant les derniers siècles romanesques du Moyen-Age. Pour sentir, écrit-il au quatrième volume du *Système* (1), combien l'incomparable suavité du type mystique de la femme est due à la *tendresse féodale* (dites au moins à la tendresse romanesque) plutôt qu'à la foi chrétienne, il suffit de comparer son immense essor occidental avec son avortement byzantin, malgré l'identité

(1) Page 412.

dogmatique de part et d'autre. Loin d'annoncer l'ascendant universel du catholicisme, le culte de Marie indiquait l'épuisement intérieur du monothéisme européen où la Vierge tendit dès lors à remplacer Dieu qu'elle a en effet radicalement supplanté à la longue, au moins chez les catholiques méridionaux. Oui, vers le temps des Croisades et sous leur influence, le catholicisme tendit spontanément à se *transformer en positivisme* (!) par la *prépondérance croissante* de la Vierge sur Dieu. — Quelle singulière conception et combien inattendue pour les adeptes du premier Positivisme de 1832 ! — C'est un grand malheur, poursuit Comte, que le Protestantisme soit venu briser cette initiative si féconde en suscitant la révolte de l'esprit contre le cœur. Non moins rétrograde qu'anarchique, la Réforme a en effet reporté sur Dieu (cette hypothèse périmée) la préoccupation européenne qui commençait à se diriger vers *la suave précursice* (*sic*) de l'Humanité divinisée, vers la suave devancière spontanée de l'Humanité, répètera la Dédicace de la *Synthèse subjective* au protestant Encontre. — Le culte de la Vierge reste le seul intermédiaire qui puisse faciliter le passage du Catholicisme au Positivisme, et, encore, uniquement chez les peuples méridionaux, affirme une lettre au capitaine de Cappellen. Tout cela n'ouvre-t-il pas des jours précieux sur la parenté étroite qui unit le Positivisme comtien au Naturisme rousseauiste, par l'intermédiaire de la mystique féminisée qui a elle-même préparé la doctrine naturiste ? (1)

(1) Dans un bel article de la *Revue Universelle* sur Rousseau (1^{er} Janv. 1924), M. Jacques Maritain, le savant philosophe thomiste, a donné sa pleine adhésion à la thèse que j'ai soutenue sur ce point. Pour lui aussi, le Rousseauisme procède des hérésies catholiques féminines (et du Quiétisme en particulier), bien plutôt que du Calvinisme

Aussi, dans la septième « Sainte-Clotilde », le philosophe pourra-t-il donner aux mânes de sa dame défunte cette excellente nouvelle : « J'ai pleinement
« incorporé à ton culte le bel hymne que mon incom-
« parable précurseur (Dante) adressait à la suave
« *Déesse des Occidentaux* (Marie) en terminant sa
« sublime épopée :

In te misericordia, in te pietate,
In te magnificenza, in te s'aduna
Quantunque in creatura e di bontate. »

Incorporation que confirmera, publiquement, le

doctrinal, comme l'ont enseigné Comte et quelques disciples après lui. Rousseau, dit ce très perspicace psychologue, doit assez peu, au moins directement, à Calvin et à la théologie calviniste : il doit déjà davantage à Genève et au civisme genevois, ce qui a pu tromper des observateurs superficiels. Il a (et M. Maritain approuve expressément ici l'interprétation proposée par moi de la réalité historique) *laïcisé le Quiétisme*. C'est pourquoi les extraordinaires *Dialogues* écrits par lui à la fin de sa vie « ne sont qu'une transposition laïque des erreurs de Molinos et de « M^{re} Guyon ! » Il y développe en effet, pour son propre compte, une curieuse doctrine de la *non-résistance* absolue aux impulsions du sentiment, une doctrine de la passivité totale, condition du plein épanouissement de la bonté primitive, qui est *tout un Quiétisme de la Déesse Nature*. Le rousseauisme, insiste M. Maritain en me citant une fois de plus, est « une hérésie chrétienne de caractère mystique », une hérésie fondamentale, certes, et, par la base, une réalisation intégrale de l'hérésie pélagienne ; ou plus exactement encore, le Rousseauisme est une radicale corruption *naturiste* du sentiment chrétien. M. Maritain admet enfin, comme j'ai proposé de le faire, que M^{re} de Warens fut l'institutrice de son docile filleul, en matière de quiétisme comme en matière d'amour profane. « Piétiste lorsqu'elle était protestante, « écrit-il, quiétiste après sa conversion au catholicisme, mais d'un « quiétisme considérablement avili et dégradé depuis le temps de « M^{re} Guyon... cette aimable dame... a été le théologien libérateur de « Jean-Jacques..... C'est auprès d'elle qu'il a développé sa religiosité « naturiste..... C'est d'elle qu'il appris à ne plus redouter l'enfer, et à ne « plus croire au péché d'origine, qui contredit trop ouvertement son « cœur, lequel se sent *naturellement bon* ! » J'ai développé la plupart de ces assertions dans la partie de mon œuvre qui est consacrée aux origines romantiques : *Les Origines Romanesques*, *M^{re} Guyon et Fénelon*, *Le Pêril Mystique*, *Jean-Jacques Rousseau*, etc.....

II^e volume du *Système* (1), en rappelant une fois de plus que d'admirables efforts furent tentés par le Moyen-Age chevaleresque afin d'instituer le culte systématique de la Femme, précurseur nécessaire de l'adoration de l'Humanité. Au principal siècle de cette période historique, des chevaliers poètes surent réaliser la prépondérance croissante du type le plus suave que comportât la révélation occidentale. C'est pourquoi, dans l'avenir, les principales effusions de Dante envers la *nouvelle Déesse* (la Vierge-Mère) s'appliqueront à l'*adoration* positiviste de la Femme, prélude indispensable du culte de l'Humanité !

III. — L'UTOPIE DE LA VIERGE-MÈRE

ET LA PURIFICATION DU MARIAGE

La préoccupation du culte romanesque de la Vierge est même devenue si tyrannique dans l'esprit de Comte au cours de ses dernières années (en conséquence de l'exaltation quotidienne qu'il cherchait et trouvait dans la lecture des textes du Moyen-Age sur ce sujet) qu'il a été conduit, par cette hantise à son imagination la plus étrange peut-être, entre tant d'autres phantasmes bizarres de sa vieillesse : je veux dire à ce qu'il a nommé *L'Utopie de la Vierge-Mère*. Utopie ou anticipation tout à fait décisive à ses yeux puisque le Positivismisme se *condensera* finalement dans sa réalisation désirable, si nous en croyons du moins la onzième « Sainte-Clotilde ». Oui, dans le Positivismisme, les utopies tiendront le rôle joué dans le dogme chrétien par les mystères, et l'Utopie de la Vierge-Mère correspondra,

(1) Page 122.

par son importance au mystère chrétien le plus central, celui de l'Eucharistie. Elle procurera en effet le ralliement synthétique de toutes les dignes aspirations du cœur autour d'un progrès caractéristique qui assurera l'universelle prépondérance de la morale ! Et voilà une promesse réconfortante, n'est-il pas vrai ?

Voyons donc en quoi consiste cette utopie si féconde ? Avant d'en hasarder l'expression ouverte, Comte se remémore les hardiesses analogues qu'il osa proposer déjà dans le cours de son exposition philosophique; ainsi l'introduction d'organismes (d'animaux ou de végétaux) *fictifs* dans les cadres de l'histoire naturelle, afin de combler des lacunes trop gênantes aux théories du moment; ainsi la transformation probable des actuels herbivores en futurs carnivores (!) — Qu'en aurait pensé le Hugo du même temps dans sa bouddhique conception des rapports entre les êtres ! — Mais Comte présente cette modification radicale et surprenante comme le plus haut degré du perfectionnement animal sous l'impulsion positiviste ! — Eh bien, pour mener de front le perfectionnement moral humain, il faudra que la science parvienne quelque jour à supprimer l'intervention masculine dans la génération de l'espèce ! Perfectionnement qu'annonce déjà *l'essor croissant de la chasteté* !

En lui, peut-être, et parce qu'il approche de la soixantaine ! Mais où a-t-il vu cet essor ailleurs, au temps où s'épanouissait, dans la littérature et dans les mœurs, ce que j'appelle le mysticisme passionnel. Sa grandissante manie le conduisit de plus en plus à se faire la norme de l'univers ! — Quoi qu'il en soit, le progrès que sera la *maternité virginale* doit être réalisé, selon lui, d'une manière ou d'une autre, car on ne saurait instituer dignement *le culte du sexe aimant*

tant que la maternité reste incompatible avec la *pureté* ! — Ce qui est un véritable abus de ce dernier mot ! — L'Humanité, argumente encore notre étrange rêveur, ne cesse-t-elle pas de vérifier, dès à présent, cette utopie dont la réalisation est si souhaitable puisqu'elle se féconde régulièrement (pour le progrès) sans aucune assistance étrangère à sa propre constitution ? — Tout cela nous conduit, une fois de plus, très près de Fourier et des prestiges saugrenus de sa civilisation harmonienne.

A ces perspectives d'avenir, si peu favorables aux habituelles aspirations du sexe fort, il faut rattacher enfin la conception ascétique que Comte s'est faite du mariage au cours de sa vieillesse solitaire. D'abord il incita ceux de ses disciples qui s'unissaient entre eux par de justes noces à se jurer réciproquement un veuvage éternel. Puis il prétendit leur imposer une période de chasteté, prolongée pendant trois mois après leur union légale à la mairie, afin de les préparer à recevoir *dignement*, au terme de ce stage austère, le *sacrement* positiviste correspondant au sacrement chrétien du mariage ! Cette exhortation eut peu de succès toutefois.

Pour son disciple très cher, l'agronome Hadery, il rêva d'une vie conjugale encore plus singulièrement organisée, et qui évoque dans notre mémoire (sans y être cependant identique) la situation du baron de Wolmar, mari de la *Nouvelle Héloïse*. On sait que cet époux peu banal appela solennellement près de sa femme l'homme qu'il savait l'avoir rendue mère en secret. — Eh bien, l'associé d'Hadery dans son exploitation rurale étant devenu prématurément veuf se trouvait sur le point d'épouser une agréable veuve à laquelle cet Hadery avait jadis pensé pour lui-même, sans que le projet eût réussi. Voici les réflexions que

ces conjonctures inspirèrent aussitôt à Comte : « Si
« la prochaine châtelaine que votre jeune adjoint veut
« installer aux Vattis (leur résidence commune) a
« réellement une valeur féminine... cet événement...
« assurerait votre juste bonheur. Car la femme exerce
« toujours, en bien comme en mal, une action décisive,
« sur tout ce qui concerne la vie humaine. Dans ce
« cas, vous devriez, *in petto*, renoncer au mariage et
« cependant subir dignement le saint ascendant du
« sexe aimant en développant envers le jeune couple
« la généreuse confiance qui préside à votre carrière
« pratique... En même temps, la future ne saurait
« *vénérer beaucoup* un veuf épousant une veuve
« (c'est-à-dire son époux) et peut-être, bientôt, vous
« accordera *mieux qu'à son mari même*, une affection
« vraiment *filiale* !... Votre heureux affranchissement
« *envers l'instinct le plus perturbateur* me permet
« d'espérer que vous êtes susceptible de trouver une
« pleine satisfaction de cœur dans la pure intimité que
« la situation va peut-être vous offrir, quand elle aura,
« pour sa part, *oublié* qu'elle avait d'abord souhaité
« votre union, de l'aveu de son propre père ! » Voilà
une situation fort rassurante, en vérité. Et c'est le tenta-
tateur, à certains moments fort pressant, de M^m de
Vaux qui rêve de cette continence parfaite chez un
homme assurément plus jeune qu'il ne l'était lui-même
en 1845 !

« Quoiqu'exceptionnel, achève imperturbablement
« le pontife, le *saint trio* que je rêve pour vous reste
« complètement réalisable, même dans notre anarchie.
« J'en connais, depuis sept ans, un mémorable
« exemple où, *malgré la calomnie*, les conditions de
« pureté *me semblent* vraiment remplies, quoique la
« femme m'ait confié sa prédilection pour l'ami qu'elle

« connaissait avant le mari... La dame est positiviste,
« ainsi que l'ami, tandis que le mari tend vers le
« catholicisme, quoique sans aucune foi vraiment
« prononcée... Les divagations d'un père fouriériste
« ne vous empêcheront pas de convertir au positivisme
« votre jeune châtelaine ! » Hadery déclara le projet
admirable à la grande satisfaction de Comte; mais le
mariage envisagé n'eut pas lieu et l'expérience ne put
être faite; heureusement pour le « jeune adjoint »
pensera-t-on sans doute, et pour la durée de l'associa-
tion professionnelle entre les deux hommes !

IV. — L'INSTITUTION DES « DÉESSES DOMESTIQUES »

OU ANGES GARDIENS

Comte s'incline, en psychologue cette fois clair-voyant, devant la haute efficacité que le Catholicisme sut donner à la prière et il propose lui-même une belle formule de l'oraison encore épurée par le Positivisme. Depuis Saint Augustin, écrit-il, toutes les âmes pures ont de plus en plus senti, à travers l'« égoïsme » chrétien, que *prier peut n'être pas demander* (1). Dans l'état normal de l'humanité, la prière, purifiée de tout calcul personnel, deviendra, selon sa vraie destination morale, une solennelle effusion, individuelle ou collective, des sentiments généreux, toujours liés aux vues

(1) Telle est bien aussi la conception chrétienne de la prière chez les psychologues avisés dont l'Eglise fait ses dignitaires. Bourdaloue a écrit un beau sermon sur ce sujet. M^{me} Swetchine cite la répartie heureuse d'un ecclésiastique haut placé s'adressant aux religieuses de l'Assomption, qui, légitimistes de sentiment, appuyaient beaucoup sur leurs prières pour la France après les événements de 1830 : « Priez, Mesdames, priez beaucoup, rien de mieux, leur disait ce prêtre, « seulement gardez-vous de dire à Dieu ce que vous voulez ! »

générales. Le Positivisme en prescrira la pratique journalière comme très propre à combattre les impulsions égoïstes et les idées étroites qu'inspire trop souvent la vie active.

A cette prière, il faudra toutefois un objet déterminé et le sexe masculin devra trouver cet objet dans les *femmes* de son entourage. Mère, sœur, épouse ou fille deviendront ses « déesses domestiques » ou ses anges gardiens vers qui montera constamment sa pieuse invocation. « La seconde vie, seule décisive, écrira
« Comte à Deullin, ne commence à mes yeux que vers
« quarante-deux ans. Nous avons subi alors, dans
« toute sa plénitude, la sainte influence de la femme,
« qui, nous ayant d'abord ébauché comme mère, et,
« accessoirement comme sœur, doit ensuite agir sur
« nous comme épouse et même, secondairement,
« comme fille, pour que toute notre valeur morale se
« trouve assez cultivée; préparation qui importe encore
« davantage... que la meilleure préparation intellec-
« tuelle. »

Toutefois, la mère pourrait être indigne; la sœur, la femme et la fille peuvent faire défaut. Alors, comme Comte adorant Clotilde et Hadery « vénérant » la femme de son jeune associé, on peut se créer une épouse mystique. Mais la chose n'étant pas à la portée de tout le monde, on remplacera au besoin ces femmes en chair et en os par un type historique tout à fait digne de vénération, comme l'est, par exemple, la figure de Jeanne d'Arc, cette victime du cynisme métaphysique. — C'est-à-dire sans doute des légistes de son temps et, plus tard, de la plume de Voltaire. — Car Jeanne a été la dispensatrice de l'immense bienfait que fut la victoire finale des armes françaises au terme de la guerre de Cent ans. Sans cette victoire, en effet, le

centre *normal* des populations d'élite (à savoir la France) aurait peut-être perdu l'indépendance nécessaire à son office, d'abord européen, et plus tard universel, — cet office étant l'instauration du Positivisme dans le monde. — Le succès jadis départi au poème de *La Pucelle*, cette « turpitude voltairienne », est une faute collective de l'Occident qui doit donc participer tout entier au culte réparateur que le Positivisme saura rendre à l'héroïne lorraine.

La portion mâle de l'humanité étant ainsi pourvue de médiatrices, quels seront cependant les anges gardiens de la *femme* positiviste ? Sur ce point, qui ne l'intéresse pas personnellement, Comte est resté beaucoup plus vague ; il a posé la question sans la résoudre nettement ; il se contente de faire remarquer que le sexe « affectif », chez qui l'énergie est le plus souvent insuffisante, cherchera vraisemblablement à développer en soi, par le choix de ses inspireurs, le courage plutôt que l'amour. Après quoi, il s'arrête dans le commentaire qu'il pourrait donner de cette aspiration, son insuffisance masculine le rendant, écrit-il, incapable de scruter davantage les plus intimes besoin du cœur féminin.

Son disciple Hadery lui ayant fait spontanément une « touchante confession » de son passé sentimental, il apprit ainsi que cet honorable agronome avait aimé, seize ans auparavant, une cousine pauvre que ses parents lui interdirent d'épouser, en sorte qu'elle a dû accepter pour mari un homme assez vulgaire. Il répondit par ce conseil significatif « *Idéalisez-la sous-* »
« *tractivement* (c'est-à-dire en lui retranchant, par la »
« pensée, ses défauts pour ne lui laisser que ses »
« vertus). Continuez ensuite à l'aimer, même de plus »
« en plus, mais dignement, c'est-à-dire subjectivement,

« sans jamais troubler le genre d'existence qui lui
« reste. Félicitez-vous d'être ainsi pourvu d'une digne
« patronne qui peut et doit devenir l'âme de votre
« culte quotidien dont tant de fervents positivistes ne
« sauraient aujourd'hui remplir la condition princi-
« pale. Un noble développement de cette adoration
« intime *vous dispensera de tout mariage objec-*
« *tif !* » (1) Telle est, en effet, l'habituelle attitude de
Comte en présence des aspirations conjugales de ses
adeptes. Qu'ils se contentent, comme lui, d'un fan-
tôme ! Clotilde défunte lui suffisant désormais (après
la cinquantaine), il ne voit pas pourquoi les plus jeunes
ne suivraient point son exemple.

D'autant plus que, pour devenir l'objet de ce culte
intime, les mortes valent beaucoup mieux que les
vivantes, parce qu'elles se trouvent soustraites aux
conséquences de la fragilité humaine et tout à fait
impeccables désormais : « Tout ceux, apprendra Bene-
« detto Profumo (positiviste de Gênes), tous ceux qui
« ont apprécié la femme autrement que comme instru-
« ment de plaisir savent bien que la mort, loin d'étein-
« dre son influence morale sur l'homme, la développe

(1) Comte n'oublie pas, au surplus, les intérêts de sa propagande en cette circonstance. Hadery serait tout à fait bien pourvu s'il parvenait à conquérir au Positivisme son lointain « ange gardien ». Il aura soin toutefois de conduire cette tentative avec prudence : « Il ne faut tenter « cela qu'après avoir mis votre âme dans la disposition convenable par « quelques mois de pratique du culte dont vous possédez le germe-
« personnel. Vous pourriez, en attendant, envoyer au mari l'*Appel aux*
« *Conservateurs*, en lui faisant spécialement connaître que vous êtes
« radicalement sorti de l'état révolutionnaire où cette famille vous
« laissa. Dès lors, et quand vous serez assez sûr de vous-même, vous
« pourrez adresser à la dame le *Catéchisme positiviste !* » Voilà une
correspondance d'amour qui ne risque pas de monter la tête à sa
destinataire, en effet !

« et la consolide en l'épurant et en l'anoblissant ! » La vie subjective se développe en ce cas sans heurts, par le culte de tous les *bons* souvenirs et par la considération prépondérante de ceux qui ont dû laisser les traces les plus profondes. Chacun peut avoir sa Béatrice ! — Dans l'avenir, le positiviste normal comptera vingt-trois ans de moins que sa mère, sept ans de plus que sa femme et trente ans de plus que sa fille. De la sorte, vers la cinquantaine, il pourra subir à la fois ces trois influences pendant une quinzaine d'années environ (ce qui fait mourir la mère à quatre-vingt-huit ans).

Voyons maintenant comment se fait la prière quotidienne aux « anges gardiens » selon les enseignements du *Catéchisme positiviste*. On devra commencer par la « composition de lieu », comme dans les *Exercices spirituels* fameux d'Ignace de Loyola. On se représentera tout d'abord le local où l'on rencontre (ou rencontrait) le plus souvent la femme angélique; puis le siège sur lequel elle se place (ou se plaçait) d'ordinaire; puis son attitude familière; enfin le costume qu'elle portait en chaque circonstance digne de mémoire; toutes opérations mentales de caractère *esthétique* qui se montrent très utiles à préparer le recueillement désirable et sans lesquelles, au surplus, le culte risquerait de *devenir mystique* (!) par trop d'idéalité ! Il deviendrait « empirique » en revanche, si la mémoire de l'adorant chargeait l'image évoquée de réalités mesquines ou peu séantes. Il y a là une mesure à trouver.

Il faut ensuite écarter de sa contemplation tous les défauts de l'objet vénéré, à l'exemple de Dante qui, avant de retrouver dans l'Au-delà sa Béatrice, s'abreuve au flot qui procure l'oubli, puis encore aux ondes de

l'Eunoé qui rend seulement le souvenir du bien ! La prière ne comportera pas de requête, nous le savons, si ce n'est celle du progrès moral. Comte en fixe la durée normale à deux heures par jour et la répartit entre trois effusions quotidiennes dont la première se place au début de la matinée et dure une heure entière; la seconde, à midi, avec une durée d'un quart d'heure seulement; la troisième le soir, et devant se prolonger un peu plus d'une demi-heure. Afin de conserver le recueillement pendant tout ce temps, on pourra s'aider de lectures poétiques qui seront empruntées aux œuvres de quelques grands hommes; ceux qui conviennent sont au nombre de treize : deux anciens et onze modernes, parmi lesquels trois prosateurs; sept autres noms viennent en seconde ligne.

Il ne faut pas se dissimuler toutefois que, pour sa part, Comte avait méconnu ou même maltraité sa mère, au moins en paroles (nous allons le voir), qu'il détestait sa sœur et sa femme, enfin qu'il n'avait jamais eu de fille. La constitution de sa « sainte « Trinité domestique » et féminine devait donc lui paraître singulièrement difficile à réaliser dignement. Il la constitua pourtant de son mieux. Il fit tout d'abord, en pensée, amende honorable à sa mère, Rosalie Boyer, dont il ne se remémora plus que la tendresse. C'est ainsi qu'il glorifiera dans sa sixième « Sainte-Clotilde » l'*admirable* mère de qui dérivent toutes ses qualités essentielles, non seulement de cœur, mais aussi de caractère et même d'esprit. Il déclarera regretter d'avoir si peu fait dans le passé pour consoler les injustes chagrins de cette femme d'élite. Puis encore nous savons qu'il s'est choisi une épouse à sa mesure dans Clotilde de Vaux; et certes, les prières qu'il adressait à celle-ci sont souvent belles

par la sincérité de leur émotion ! — Enfin il adopta *in petto* pour sa fille et songea même à légalement adopter sa servante, Sophie Bliaux, choisie pourtant par M^{me} Comte peu avant la définitive séparation des époux, mais dont les soins devinrent très vite indispensables à cet homme, d'habitudes régulières et méticuleuses. L' « éminente prolétaire » tient une grande place dans les écrits de ses dernières années. Il accepta d'héberger son mari ainsi que ses jeunes enfants et il a écrit dans la neuvième « Sainte-Clotilde » : « Sous « l'auguste présidence de Rosalie Boyer (sa mère) et de « Condorcet (son principal précurseur avoué), je « vivrai pleinement avec toi (Clotilde) pour chaste « épouse, Virginie Chardoillet pour sœur (c'était la « mère, récemment défunte, d'un de ses disciples, « mais cette adoption fraternelle paraît avoir peu « duré), Adolphe et Wallace (deux adeptes) pour « frères, enfin notre Sophie (Bliaux) pour fille... Le « dernier fils de celle-ci (âgé de cinq ans environ) « développe assez déjà le rare concours des qualités « essentielles de cœur, d'esprit et de caractère qui me « fait espérer *dans ce jeune enfant mon vrai succes-* « *seur !* » Cette dernière lubie et les manifestations de tendresse qu'elle lui inspira le fit considérer par les médisants comme le père naturel de cet enfant, mais tout à fait à tort, cela est plus que probable !

V. — LES FEMMES DE LA RÉALITÉ

M^{me} AUGUSTE COMTE ET QUELQUES ANGES ENCORE

Par malheur, on rencontre peu d' « anges » sur cette terre, sauf dans les rêveries mystiques analogues à celles de Rousseau, le promeneur solitaire. Il est curieux de constater que, — Clotilde et Sophie étant

exceptées une fois pour toutes, — les relations de Comte avec les femmes en chair et en os furent le plus souvent difficiles, pleine de désappointement, de reniement réciproques. Avec la sienne tout d'abord, comme nous le savons déjà; mais c'est ici le lieu d'insister quelque peu sur l'évolution fâcheuse qui, de ce mari si longtemps affectueux et reconnaissant, fit enfin le plus irréconciliable ennemi.

Nous avons vu qu'il agit tout d'abord pour imposer son ancienne maîtresse à l'acceptation des siens, en dépit des déplorables antécédents que nous connaissons par ses propres confidences à la postérité. Sept ans après son mariage, en 1832, il écrivait encore à son père une lettre emportée afin de défendre son épouse contre sa mère *immorale* (*sic*) et contre sa sœur *acharnée* ! — L'immoralité de Rosalie Boyer, proclamée plus tard *admirable* mère, consistait à prier son fils de venir à Montpellier pour se garantir du choléra parisien, mais de venir *seul*, en laissant derrière lui une compagne que les siens refusaient de voir : « Je me
« félicite particulièrement, écrit-il donc à ce propos sur
« le ton le plus cassant, de n'être *nullement religieux*
« (alors), si c'est à une telle morale que doit aboutir
« la religion dans la pratique. »

Mais laissons ces griefs de détail, car voici l'essentiel de sa protestation indignée (en dépit des fugues dès lors fréquemment accomplies par la peu scrupuleuse Caroline Massin, selon *l'Addition secrète* au testament de son mari) : « Il s'agit de ma femme, de *l'être qui est*
« *pour moi plus que tout au monde* et auquel les
« devoirs et la reconnaissance me lient *non moins que*
« *l'affection.....* Votre animosité est fondée sur ses
« *prétendus* torts d'autrefois à mon égard. Quand
« même vous n'en auriez pas personnellement reconnu

« *l'injustice.....* l'admirable conduite de ma femme
« pendant ma maladie (de 1826) *et le bonheur domes-*
« *tique dont je jouis avec elle depuis les cinq ans qui*
« *se sont écoulés après ma guérison...* suffiraient pour
« démontrer que rien ne peut plus excuser votre
« injuste et opiniâtre animosité à son égard... cette
« haine aveugle et injuste... qui tient principalement
« à l'influence que ma sœur exerce sur vous ! » —
Certes, une telle page a pu être dictée, jusqu'à un
certain point, par le souci d'amener sa famille à sanc-
tionner enfin pleinement son choix conjugal; elle
suppose, malgré tout, un état d'âme fort différent de
celui que peindra l'*Addition secrète*, transportant dans
le passé les sentiments du présent. En outre les lettres
de Comte à sa femme pendant les années suivantes
alors qu'il parcourait la France pour examiner en
province les candidats à l'Ecole polytechnique, ont été
publiées en partie par Littré et sont rédigées sur le ton
le plus cordial.

En 1838, cependant, les rapports s'aigrissent et, en
1842, la séparation définitive s'accomplit. Il semble
qu'elle se soit faite de façon plus amiable que Comte
ne le dira (et ne le croira, sans doute) un peu plus tard.
Au lendemain de cet événement dans sa vie, il présente
en effet M^{me} Comte à Stuart Mill comme « une femme
« douée d'une *rare élévation, à la fois morale et intel-*
« *lectuelle* » (sur ce dernier point il n'a jamais varié)
mais élevée dans de vicieux principes et dont le défaut
total d'inclination pour lui n'a jamais permis à l'époux
de corriger la tendance indisciplinable et despotique de
l'épouse. « C'est néanmoins, insiste-t-il alors, une
« femme dont la *haute valeur* ne doit pas matérielle-
« ment souffrir des torts de son caractère et de son
« éducation, quelques graves qu'ils puissent être... une

« femme qui possède réellement plus de force mentale, de profondeur et, en même temps, de justesse que la plupart des personnages les plus justement vantés de son sexe ! » Cette page, écrite dans la pleine maturité de l'âge et après dix-sept ans de vie commune, cadre-t-elle avec les grossières injures du *Testament* ?

C'est qu'entre cette apologie et ces injures, Clotilde a paru sur l'horizon du philosophe et cette étoile nouvelle aura bientôt tout éclipsé de ses feux. Dès le 15 février 1846, l'accent du mari délaissé devient plus âpre au sujet de Caroline : « Sous aucun rapport ce « n'était certes, il s'en faut de beaucoup, une femme « vulgaire. Mais, chez elle, le défaut radical de pureté « morale a suffi pour amener l'avortement presque « total de hautes facultés intellectuelles dont l'essor a « été aussi neutralisé par une aveugle personnalité, un « orgueil extravagant et une vanité sans mesure ! » M^m* Comte n'en devait-elle pas penser autant de lui ? — En 1849, dans la cinquième « Sainte-Clotilde », le philosophe signale la présence régulière de sa femme au Cours public qu'il professe à ce moment derechef (et par séances de quatre et cinq heures, selon son impitoyable usage !) Mais cette marque de déférente sympathie ne saurait plus toucher le chevalier servant de Clotilde disparue, absorbé qu'il est tout entier dans le culte de sa dame : « Sa nature artificieuse et égoïste, « écrit-il donc aux mânes de l'amie absente, me laisse « indécis sur le principal motif de cette adhésion « imprévue... à la doctrine qu'elle vit naître sans « l'apprécier... Tout en appréciant, s'il y a lieu, l'adhésion d'un esprit *aussi distingué*, j'éviterai tout « rapport personnel... Qu'elle consacre à la foi nouvelle ses éminentes facultés de discussion et de

« propagation... Mais, sous ta vertueuse inspiration
« quotidienne, je me suis secrètement promis d'accep-
« ter son appel final, si jamais elle me faisait demander
« une extrême entrevue. » C'est-à-dire une entrevue
in extremis, sans nul doute. M^{me} Comte devait survivre
à son mari.

Le document le plus important que ce dernier nous ait laissé sur la psychologie de sa femme (outre l'*Addition secrète*), c'est sa longue lettre du 28 avril 1851 à Littré, demeuré en relations amicales avec Caroline et de plus en plus incliné vers son parti à mesure qu'il ouvrait les yeux davantage sur les bizarreries du philosophe. Littré avait appris qu'aux séances tenues chaque semaine par la Société positiviste naissante, le président-fondateur, poussé par sa rancune et insuffisamment contenu par la vertueuse inspiration de Clotilde, hasardait des commentaires beaucoup trop précis déjà sur les causes de ses démêlés avec sa compagne. Connaissant trop bien les points faibles de son passé, celle-ci s'irritait et s'inquiétait de ces cruelles attaques. L'ami commun des anciens conjoints crut alors pouvoir faire appel au calme, à la bonté et prier le mari de chasser les suggestions de la haine : « Personne, ajoutait-il
« adroitement, n'a mieux fait ressortir que vous com-
« bien les premiers (de ces sentiments) doivent être
« cultivés, combien les seconds doivent être ré-
« primés ! »

Rien de plus équitable qu'une telle sollicitation. Mais nous savons déjà que Comte trouvait sans peine des arguments pour se soustraire aux prescriptions de sa propre morale, et nous l'avons, en particulier, constaté lorsqu'il cherchait à séduire M^{me} de Vaux. Il ne songea donc nullement à se combattre, mais seulement à se confirmer dans sa regrettable attitude : « La conduite

« de M^{me} Comte, lisons-nous dans la diatribe qu'il fit
« parvenir à son éminent commentateur, empêcha
« toujours l'union morale que j'espérais voir naître
« de notre union légale ! » C'est donc désormais le
« ton de l'*Addition secrète*. « La source générale de cette
« triste anomalie réside dans la nature, très exception-
« nelle, de ce type *antiféminin*. Toujours douée de
« beaucoup d'esprit, et, jadis, d'une grande énergie,
« elle est presque dépourvue de cette tendresse qui
« constitue le principal attribut de son sexe. Depuis
« notre fatal mariage du 19 février 1825, sa conduite,
« quoique *très licencieuse*, n'indiqua jamais envers
« personne un véritable attachement. Les deux autres
« instincts altruistes, soit vénération, soit bonté, lui
« sont encore plus étrangers. Malgré ses airs posi-
« tives, sa nature restera purement révolutionnaire,
« disposée à trouver partout des droits et nulle part
« des devoirs. Ne me jugeant ni beau, ni même agréa-
« ble, et pourtant tourmenté d'un vif désir d'affection,
« je choisis une épouse qui dut d'aimer par une intime
« reconnaissance, fondée sur ce mariage exceptionnel,
« quoique nous fussions également pauvres... malgré
« ma famille, dont les préjugés s'y opposèrent *juste-*
« *ment !.....* Madame Comte espéra toujours me trans-
« former en machine académique, lui gagnant de
« l'argent, des titres et des places. Celle qui semble
« vouloir consacrer sa vieillesse au Positivisme en
« contraria de toutes ses forces l'élaboration initiale.
« Elle ne l'apprécie que depuis l'éclatante justice dont
« vous fûtes si dignement l'immortel organe, si toute-
« fois sa rouerie invétérée lui permet d'y voir, même
« aujourd'hui, autre chose qu'un nouveau rôle, comme
« était jadis la dévotion chez ses pareilles ! »

Ici se place dans la lettre de Comte à Littré, un

tableau fort noir de son existence conjugale ; tableau qu'on ne sait comment accorder avec les témoignages d'affection relevés plus haut par moi dans sa correspondance de jeunesse. « Son inclination principale, « poursuit-il en effet, est vers une domination complète et grossière... L'absence totale de principes « moraux lui permit d'employer, comme moyen habituel de gouvernement, les plus extrêmes alternatives, « souvent poussées jusqu'à la désertion complète, « quand je résistais à ses coupables procédés. Si elle « n'eût été qu'*impure*, j'aurais toujours pardonné, « peut-être... Il faut passer ici sous silence les escapades secondaires, bornées à demeurer quelques « semaines en hôtel garni, sous le moindre prétexte. « Ces cas seraient presque innombrables, dès le début de « notre mariage ! » L'une de ces escapades aurait eu lieu dès la fin de mars 1826 et en voici les conséquences : « Sa réaction morale concourut, avec un « excès intellectuel (la préparation du premiers *Cours* « oral) à déterminer ma grande maladie cérébrale. « J'attribue à *ses remords* sa belle conduite d'alors au « milieu d'une situation très difficile. C'est la seule « époque vraiment honorable dans toute la vie de « M^me Comte ! »

En 1833, expose encore le correspondant de Littré, elle s'éloigna de nouveau pour quatre ou cinq mois consécutifs : « Quoique moins affecté, je fus assez bon « pour solliciter la rentrée, enfin dédaigneusement « accordée ! » — Une autre fugue encore marqua, je l'ai dit, l'année 1838, au mois de mai, « par suite, « explique Comte, de mes justes répugnances envers « de coupables visites. Elle ne dura que trois semaines, « mais je ne fis aucun effort pour obtenir sa cessation. « Quoique j'accueillisse avec trop d'indulgence le

« retour spontané de M^{me} Comte, je lui signifiai ma
« résolution de traiter comme irrévocable toute nou-
« velle tentative semblable. » Résolution qui amena
enfin le dénouement de cette existence conjugale
déplorable (et certes, peu typique de toutes celles qui,
dans le Positivisme, devront engendrer la réciproque
adoration rituelle des conjoints) ! En effet, « après
« quatre nouvelles années d'indignes luttes journa-
« lières, une inqualifiable conduite poussa M^{me} Comte
« à son quatrième et dernier abandon ». Il fut convenu
qu'elle partirait seulement le 1^{er} août (1842), parce que
le philosophe terminait alors son ouvrage fondamental
(le *Cours*) et voulait s'assurer, jusqu'au terme de ce
travail, le calme de l'esprit. « Néanmoins M^{me} Comte
« voulut, le 15 juin, me quitter immédiatement, pour,
« osa-t-elle dire, ne pas manquer un joli appartement,
« orné d'un jardin commode ! Cette journée fut
« terrible et je m'y sentis près de retomber, en 1842,
« dans l'affreux épisode cérébral de 1826, par un
« concours analogue d'influences perturbatrices. »
C'est-à-dire inquiétudes mentales et fatigue intellec-
tuelle ajoutées l'une à l'autre, Comte se jugeant assuré
de résister toujours devant l'assaut d'un *seul* de ces
sujets de trouble. « Je n'évitai ce nouveau choc,
« achève-t-il, qu'en refusant énergiquement de donner
« à cette indigne femme aucune partie de la somme
« convenue, jusqu'à l'échéance du premier août. Alors,
« elle attendit le terme fixé d'abord, mais en déclamant
« contre ma tyrannie ! » Il ajoute que, pendant dix-
sept années de cohabitation, la hantise du suicide l'a
souvent poursuivi; obsession à laquelle il aurait même
succombé, probablement, malgré ses fermes principes
sur ce point, si la profonde amertume de sa situation
domestique n'avait été surmontée par le sentiment

croissant de sa *mission* sociale réformatrice. — Et c'est en effet, un procédé d'autodéfense fort employé par les névropathes que la conviction d'alliance surhumaine, sous ses diverses formes, car elle est très tonique, et propre à combattre les motifs de dépression qui naissent pour eux de la lutte vitale. Comte a bien prouvé par son attitude vitale que l'athéisme théorique n'exclut nullement ce genre de vague recours mystique, fondé sur les plus antiques habitudes mentales de l'humanité.

Il termine sur un dernier et fort cuisant grief ce long réquisitoire contre son épouse. Bien que M^{me} Comte affecte désormais, dit-il, d'apprécier le mérite philosophique du Positivisme (sous l'influence de Littré) elle le sentait si peu naguère, qu'elle osa déclarer devant deux témoins dont l'un vit encore (en 1851) combien elle plaçait Armand Marrast au-dessus de son mari. L'amour-propre mystique de ce dernier ne put jamais cicatriser une si profonde blessure : « Quoique la
« haine inspirât une telle déclaration, expose-t-il à
« Littré en la lui faisant connaître, la *frivolité* seule y
« pouvait faire penser ! Devenue positiviste à l'âge où
« la Maintenon se fit dévote, cette dame ne me trouvera
« pas plus crédule pour l'une de ces conversions que
« pour l'autre. N'ayant jamais apprécié mon esprit, je
« lui reproche surtout d'avoir encore moins compris
« mon cœur après dix-sept ans de ménage, tandis que
« ma sainte compagne me jugea principalement sous
« cet aspect au bout de quelques mois de relations fort
« imparfaites... sainte influence volontaire, qui, en
« régénérant mon cœur, me procura le privilège d'une
« *seconde vie publique*... ébauchant la religion de
« l'Humanité..... C'est seulement deux ans après sa
« désertion irrévocable que mon cœur, ainsi demeuré

« vierge exceptionnellement jusqu'à quarante-sept
« ans, chercha les chastes (?) émotions qui me rani-
« ment depuis six ans et que la mort (de Clotilde)
« rendit bientôt plus fixes comme plus pures ! »

Telle est, en ces grandes lignes, cette précieuse confession conjugale à Littré. Quatre ans plus tard, dans l'*Addition secrète au Testament*, M^{me} Comte sera traitée avec moins de ménagement encore, puisque son mari y osera, sur sa trop galante jeunesse, des confidences qu'il n'avait pas faite à son plus éminent disciple et résumera ses déceptions domestiques en moins de lignes mais avec des termes plus dénigrants que jamais, je l'ai indiqué au début de cette étude. — L'exaspération provoquée chez sa veuve par ce qu'elle sut ou soupçonna de cette *Addition* diffamatoire la conduisit à s'opposer, par tous les moyens de droit, à l'accomplissement des dernières volontés du philosophe. Pour n'avoir pas su pratiquer l'oubli des injures, celui-ci prépara donc les procès, peu édifiants, qui se déroulèrent autour des dispositions de son testament. Il aurait agi plus sagement en se faisant la directe application de ces lignes qui figurent dans son *Système de Politique positive* (1) : « Celui qui ne put s'attacher
« profondément à l'être qu'il avait choisi pour la plus
« intime association, paraîtra toujours fort suspect
« dans le dévouement qu'il étale envers une foule
« inconnue. C'est la profonde sagesse de l'usage
« vulgaire que de chercher toujours dans la vie privée
« les meilleures garanties pour la vie publique ! » Oui, comme son maître secret Jean-Jacques, Comte était fait pour prononcer les paroles de l'humilité rationnelle :
« Faites comme je dis, mais non pas comme je fais ! »

(1) I. 236.

Nous verrons qu'il afficha pourtant la prétention de servir d'exemple.

M^{me} Comte, M^{me} de Vaux et Sophie Bliaux ne sont pas les seules femmes que l'existence ait mises en contact avec lui. Voyons comment se sont déroulés ses rapports avec quelques autres « anges » à figure humaine. Il est une certaine dame de Montpellier qui le fit rêver adolescent et fut sa première passion, toute platonique. Cette dame se souvient de lui après de longues années, lorsqu'elle est devenue grand'mère et demande de ses nouvelles à sa sœur, M^{lle} Comte; manifestation de courtoisie qui ne satisfait nullement l'exigeant personnage car il imagine de soumettre cette sympathie, toute gratuite, à une épreuve baroque, celle qu'il inflige désormais à quiconque prétend entretenir avec lui des relations de société. Il lui fera connaître les péripéties de son roman d'âge mûr et la sommera de pratiquer, comme lui, le culte de Clotilde ! « Je la « soumettrai à cette épreuve, expose-t-il à sa défunte « amie dans la quatrième Sainte-Clotilde. Si elle « n'apprécie pas dignement notre union, elle ne méritait pas mes naïves prédilections initiales. Une « femme ne saurait toucher mon cœur quand la « simple exposition de notre destinée ne la décide « point à te chérir ! » Rousseau avait une plus noire, mais guère plus folle pierre de touche; il jugeait des amis de sa vieillesse sur leur complaisance à partager, ou même sur leur zèle à encourager ses hallucinations de complot. — N'étant pas retourné à Montpellier comme il avait projeté de le faire, Comte ne put tenter l'épreuve annoncée; s'étant d'ailleurs brouillé derechef avec sa sœur après une courte période de relations moins tendues, il n'entendit plus parler « de la per- « sonne que je te présentais, écrit-il aux mânes de

« Clotilde l'année suivante, comme ayant à son insu
« déposé au début de mon adolescence les germes
« d'amour que toi seule devais développer après une
« si longue inertie involontaire ! »

Je viens de nommer M^{lle} Comte. Catholique fervente, celle-ci resta longtemps fort antipathique au souvenir de son frère. Il se rapprocha toutefois d'elle en même temps que de son père après février 1848, lorsque ses chimériques espérances sociales l'entraînèrent à quelques tentatives de réconciliation qui eurent peu de suite (avec Arago, en particulier). Il constata bientôt que l'insensibilité de sa ville natale à son égard égalait à peu de chose près, celle du milieu polytechnique « aussi dégénéré de cœur que d'esprit ». Il jugea que Mademoiselle Comte demeurait « sèche » dans ses relations avec lui : « Quand même son papisme serait
« pleinement sincère, écrivit-il alors, la vulgarité de
« son esprit n'expliquerait point assez l'ensemble de
« sa conduite actuelle si son cœur était vraiment fra-
« ternel. » Il décide donc de la ménager quelque peu jusqu'à la mort de leur père, dont il tient à conserver l'affection; il brisera tout rapport avec elle ensuite ! Mais son père devait lui survivre, de même que sa femme, et deux ans après cette résolution, il a déjà cessé tout échange de vues avec « sa triste sœur, sauf
« de rares et froides informations sur les santés. »

Quelles sont encore ses expériences avec d'autres femmes placées moins près de lui par le destin ? Un de ses disciples, le docteur Foley, a décidé de se faire conférer par lui le sacrement positiviste du mariage, ce qui flatte infiniment le pontife du culte nouveau. Mais le projet avortera, en conséquence du refus de la fiancée qui a été malheureusement choisie « dans l'une de
« ces familles incurablement révolutionnaires dont

« l'alliance sera bientôt antipathique à toutes les âmes
« vraiment religieuses ! » Tandis que la religion est
toujours destinée à régler la vie humaine, expliquera
Comte à Constant de Rebecque sur ce point, « cette
« jeune dame, d'après son père, *stupidement roussien*,
« pense et dit que la vie humaine n'a jamais besoin
« d'être *systématiquement réglée* et que le sentiment
« seul suffit à nous conduire ! » Comme si le « Clotil-
« disme » n'en disait pas autant, le plus souvent !

« Elle ne professe, achève cependant Comte, qu'un
« vague et stérile déisme... C'est un des exemples les
« plus prononcés du type pleinement anarchique...
« au-dessous de la moyenne par le cœur... Loin que
« sa femme puisse fournir à mon malheureux disciple
« une source directe d'amélioration affective, c'est à lui
« qu'échoit la tâche difficile d'élever et de développer
« les sentiments de cette jeune dame mal cultivée et
« pauvrement organisée. » Il conseille l'établissement
du jeune ménage à Mantes, afin de préserver cette
malade par le cœur des funestes contacts paternels qui
la rendraient probablement incurable ! — De même,
un autre disciple, Lefort, sera déclaré déchu de sa
dignité sacerdotale en expectative pour son apathie,
pour son mariage fâcheux et pour *la vulgarité de sa*
poupée anarchique ! — Encore une épouse qui n'avait
rien d'un « ange ». — Il faut remarquer que les
femmes étaient plus péniblement choquées que les
hommes par l'athéisme théorique qui est à la base du
Comtisme, si largement mystique que cette doctrine se
soit développée d'autre part. Les substituts compliqués,
les abstractions fort « métaphysiques » elles aussi, que
le créateur de la religion nouvelle proposait pour rem-
placer les notions chrétiennes traditionnelles ne
trouvaient pas le chemin des cœurs féminins.

Une certaine M^{me} Francelle, veuve d'un prolétaire positiviste qui mourut très jeune, d'une dégénérescence cérébrale, avait reçu pendant quelque temps une modeste pension du groupe comtien. Par malheur, le pontife constate bientôt qu'elle se montre peu digne de ce bienfait. « Elle envoie son enfant à l'école et « même au catéchisme catholique, écrit-il à Papot, « n'est aucunement positiviste et ne fait rien pour le « devenir; elle regrette même de n'être pas restée « catholique. Sa nature, sans être vicieuse, est très « vulgaire et surtout peu tendre, avec une énergie plus « embarrassante qu'utile chez une femme qui ne sait « pas l'appliquer à se régénérer. » — Enfin, les religieuses catholiques qui peuvent montrer des faiblesses comme toute créature humaine mais restent, dans la plupart des cas, le type par excellence du dévouement et de l'abnégation, les religieuses seront brutalement dénigrées dans une lettre à Laffitte, où il est question « de la nature altière et inhumaine, trop souvent « hypocrite, de ces femmes si sottement prônées ! » Echo peut-être de quelque discussion avec sa sœur. — Non, décidément, les expériences féminines de Comte ne justifient guère, — sauf les deux exceptions, assez saugrenues, de Clotilde et de Sophie, — sa théorie religieuse fondamentale des déesses domestiques ou des terrestres anges gardiens !

VI. — DES PRÉTENTIONS MORALES PERSONNELLES
DE COMTE

Après les appréciations fort âpres que nous venons de lire sous la plume de Comte, lui accorderons-nous le droit d'écrire comme il le fit à Hadery en 1856 : « Plus je vieillis, mieux je deviens involontairement « sympathique, comme l'exige ma *mission* qui m'oblige « à tout sentir après avoir tout compris ! » Au vrai, et sauf l'effusion de quelques larmes faciles, il devenait avec les années plus étroit, plus soupçonneux, plus personnel, plus exigeant, plus maniaque en un mot que jamais ! La prévention mystique seule a pu conduire ses disciples à le nier. L'émotivité pathologique prépare en effet des réactions de brutalité presque inévitables (à moins qu'elles ne soient contenues par une très solide discipline morale) et la tendresse trop débordante engendre souvent, chez les faibles, la vitupération sans mesure et l'hostilité sans frein. C'est là une constatation de l'expérience et il n'en est pas de plus bel exemple que Jean-Jacques.

Comte voyait pourtant fort bien, en ses heures de lucidité rationnelle, qu'à un pouvoir uniquement fondé sur la constante adhésion de l'opinion publique — tel que devait être celui du clergé positiviste et de son chef suprême, — la nécessité s'imposait de prêcher d'*exemple* en toutes circonstances. Nous l'avons constaté plus haut par sa remarque sur la vie privée garante de l'existence publique. Avant que l'avenir rende manifeste les attributs moraux de la philosophie positive, avançait-il déjà dans son *Cours*, c'est aux philosophes, guides naturels de l'humanité, qu'il appartient de faire ressortir ces attributs aux yeux de tous par la supériorité de leur conduite personnelle, domestique et

sociale; de la sorte, d'irrécusables exemples prouveront la possibilité de développer, d'après des mobiles purement humains, un sentiment assez complet de la morale pour déterminer, en toutes circonstances, soit une invincible répugnance pour toute violation de ces lois, soit une ardente impulsion aux plus actifs dévouements.

Voilà qui est fort bien vu et dit, mais ce sont là des exemples singulièrement difficiles à donner assidûment et sans faiblesse. La prétention de Comte à les fournir en personne fut néanmoins de plus en plus affirmée à mesure qu'il se confirmait davantage dans le sentiment, secrètement mystique, de sa *mission* religieuse. Je signalerai quelques expressions particulièrement frappantes, d'une telle prétention sous sa plume, avant de passer à l'examen des exemples qu'il a donnés en fait. « Personne ne sait mieux que moi, « écrivait-il au temps de ses démêlés avec la famille « Marie sur la tombe de M^{me} de Vaux, combien je suis « loin d'être parfait. Néanmoins, à tout prendre, je « me crois très propre, de cœur comme d'esprit, à « *constituer spontanément une sortie de type*, non pas « idéal, mais réel ! » Puis encore, dans la troisième Sainte-Clotilde : « Quelque réelle que soit, au fond, la « supériorité affective de ma philosophie, elle est « encore trop contestée pour que sa personnification « (en son auteur) ne devienne pas indispensable à sa « démonstration systématique ! »

Peu après, dans un texte publié cette fois (la Dédicace de son *Système de Politique positive* à son amie disparue), il précisait davantage les mérites dont il se jugeait revêtu : « Ta salutaire influence m'a rendu « plus affectueux envers mes amis, *plus indulgent pour* « *mes ennemis* (?), plus doux à mes inférieurs et mieux

« *subordonné à mes supérieurs.* » Cette dernière assertion, surtout a de quoi nous surprendre, si l'on songe que le philosophe ne se reconnut jamais, au fond, de supérieur dans l'humanité totale, protesta, sa vie durant, contre ses chefs de tout ordre et se crut, à dater de 1850, en possession légitime et actuelle du souverain pouvoir *spirituel*, dont il s'est « saisi » enfin, comme il le dira par une typique expression de conquérant mystique.

Dans le cours du volume qui débute de la sorte, on rencontre cette autre déclaration de même tendance (1) : « La prépondérance du cœur sur l'esprit
« devait d'abord s'établir complètement dans ma
« propre nature..... D'après une longue préparation,
« une sainte affection privée détermina bientôt mon
« intime régénération par une influence, hélas, trop
« rapide, mais inaltérable. Ainsi *dégagé, le premier,*
« *de toute tendance révolutionnaire,* je me sentis
« appelé désormais à suivre directement ma *mission*
« fondamentale pour la reconstruction systématique
« de l'ordre intellectuel *et moral !* » A la fin de sa vie, Rousseau se croyait le privilège d'une sorte d'« imma-
« culée conception » au sens théologique et chrétien de cette expression, étant le *seul* homme qui restât pleinement pourvu de sa *bonté naturelle*; d'où sa mission réformatrice ici-bas. Son petit-fils spirituel se donne à nous sur le tard comme le *seul* homme qui se soit jusqu'alors lavé, — par sa crise érotique de 1846, ce véritable baptême passionnel, — de ce péché essentiel de l'Europe moderne, l'esprit métaphysique et prétendu *négatif* de la Révolution. Pareillement, nous le voyons tirer aussitôt de la prétention à ce privilège la

(1) *Système*. I. 679.

certitude d'une *mission* régénératrice décrétée par un vague Au-delà. — Enfin le dernier de ses écrits, la *Synthèse subjective*, nous fournira ce texte : « Après
« avoir rempli toutes les conditions intellectuelles
« qu'exige désormais la construction d'un pouvoir
« spirituel, j'en ai *loyalement réalisé les conditions*
« *morales !* »

Ces conditions, qu'il estimait avoir loyalement remplies, se réduisaient, dans son étroite pensée de cette époque, à trois renoncements jugés par lui fort méritoires mais qui le paraîtront infiniment moins à tout observateur de sang-froid et de bonne foi, parce qu'il les pratiqua *contraint et forcé* tous les trois ! — Le premier, c'est la chasteté; nous avons vu qu'il n'y avait guère songé avant Clotilde, ni durant leurs relations, car elle eut grand peine à le contenir (après l'avoir, il est vrai, stimulé follement). L'âge aidant, cette vertu lui devint plus facile ensuite. — Le second renoncement dont il se vante, ce fut l'abstention de toute carrière officielle; or nous savons assez qu'il se fit fermer la porte de celle qu'il avait embrassée en conséquence de son excessif arrivisme, et que nul gouvernement ne parut songer à lui en ouvrir une autre. — Le troisième renoncement, enfin, c'est le refus de profiter matériellement de ses écrits; mais ils ne lui avaient jamais rapporté un sou, et tout au contraire, avaient imposé d'importants débours à lui, tout d'abord, plus tard à certains de ses disciples. — Voilà donc un triple ascétisme à bon compte, n'est-il pas vrai ?

Satisfait pourtant de l'« exemple » donné de la sorte à son entourage, Comte s'accordera, sur tout le reste, la plus large tolérance ! C'est ainsi qu'il fait, très naïvement, une vertu de l'insouciance du lendemain, cette négation même de l'attitude rationnelle au cours

de la vie, parce qu'il s'y sentait porté par l'habituelle rêverie mystique dans laquelle il maintenait sa pensée. Une telle insouciance est tout au moins comptée par lui pour vertu à ces guides de la société future que seront les membres du sacerdoce positiviste. Les banquiers, chefs temporels, auront seuls à exercer la prévoyance, fournis pourvoyeuses de trop négligentes cigales !

« Je dois vous rassurer, écrit-il le 24 juillet 1855 au « mathématicien Papot, en vous expliquant que je « suis assez heureusement organisé pour que le retard « de cette fatale pension (qu'il s'est obligé de fournir à « M^{me} Comte, qu'il a déjà réduite aux deux tiers de son « autorité propre et qu'il tarde désormais à verser) ne « me suscite pas de préoccupations habituelles et se « borne à me faire sentir mes embarras actuels... Mon « excellente Sophie en est plus préoccupée que moi qui « me félicite d'avoir systématiquement conservé, dans « la pleine maturité, l'insouciance spontanée de ma « jeunesse. » Aussi bien, d'après la cinquième Sainte-Clotilde, l'imprévoyance personnelle est-elle obligatoire pour le philosophe positiviste qui *ne doit calculer que l'avenir social*; elle constitue en outre pour ce sage *la condition indispensable d'une active longévité* ! — Or, comme Arthur Schopenhauer, — son aîné de peu d'années et auquel il ressemble par tant de traits, — nul ne s'attacha plus âprement que Comte à l'espoir d'une très longue vie. Il déclara toujours escompter celle de Fontenelle, qui devint centenaire à peu de mois près, ou du moins celle de Hobbes, qui a été nonagénaire, ou enfin celle de Voltaire qui a dépassé quatre-vingt-quatre ans. Ce serait une fort bonne chose, lisons-nous au début de *Testament*, si le Fondateur de la *vraie* religion pouvait offrir un exemple personnel de l'accroissement que cette religion doit produire dans la

longévité commune, parce qu'elle perfectionne l'unité cérébrale et même l'unité corporelle. Ce Fondateur fournirait de la sorte « un type décisif de l'office sacerdotal. » — En fait, le Fondateur n'atteignit pas la soixantaine.

L'insouciance propre aux autorités spirituelles en période positiviste leur sera facilitée par la tolérance que l'opinion devra pratiquer à l'égard de leurs dépenses somptuaires. — Comte, qui n'eut pendant ses dix dernières années d'autres ressources que les subsides de ses fidèles, refusait pourtant de renoncer, par économie, à son abonnement bi-hebdomadaire au Théâtre Italien, car il estimait avoir besoin de cette diversion esthétique à ses méditations théoriques. Et, comme d'ordinaire, il appuie ici sa convenance personnelle par un argument d'ordre général; il expose en effet, au deuxième volume de son *Système* que dans la société nouvelle, chacun restera juge de ses *besoins* pécuniaires. — A chacun selon ses *besoins*, disait aussi le communisme mystique de l'époque, contre la formule rationnelle : à chacun selon ses *œuvres* ! — Dans le Positivisme, cette liberté de déterminer ses besoins appartiendra aux prêtres du sacerdoce nouveau, aux femmes, aux prolétaires, mais surtout aux riches ! En effet l'opinion publique, seule sanction de la morale positiviste, *saura bien reconnaître alors* que la surexcitation des intérêts personnels, indispensable à l'office des riches, doit produire chez ceux-ci une *plus forte tendance aux jouissances dispendieuses*. Cette opinion empêchera donc qu'une *vaine sagesse* ne vienne à compromettre la *fonction* pour améliorer l'*organe*, faute d'avoir pris en suffisante considération l'*ordinaire imperfection* de notre nature et les séductions habituelles de la situation patricienne..

— Voilà donc une opinion publique qui révélerait une nature humaine singulièrement améliorée et rationalisée, et du reste, autoriserait bientôt des abus qui la ramèneraient vite à l'intolérance naturelle.

A ce point tolérant pour lui-même et pour ses futurs adeptes, Comte le sera-t-il quelque peu pour ses présents frères en humanité. Se montrera-t-il « plus indulgent à ses ennemis » comme il prétend l'être devenu sous la bienfaisante influence clotildienne ? De ce progrès moral prétendu nous ne saurions constater qu'un seul indice : dans l'émotion des événements de 1848, dans le feu de l'espoir qu'ils suscitèrent d'abord chez les mystiques de nuance sociale et devant le fait qu'Arago était devenu membre du gouvernement provisoire, Comte jugea devoir faire à ce grand savant une réparation pour ses injures passées, en même temps qu'il se rapprochait de son père et de sa sœur, sous l'influence du même attendrissement général si tôt mué par les événements en colère. Nous savons déjà que la seconde de ces impulsions honorables eut peu de suites; la première n'en eut pas du tout parce qu'Arago *ne répondit pas dignement* à des avances qui lui parurent peut-être intéressées à cette date; sans doute, aussi, avait-il jugé, une fois pour toutes, l'auteur du procès de 1842.

Mais ensuite, et pendant les quelques dix années qui lui restaient encore à vivre, que d'excommunications et de violence sous la plume du pratiquant prétendu de la vertu de miséricorde ou de mansuétude. Écoutons-le par exemple sur Littré, dont la généreuse et compétente intervention dans la presse lui a seule procuré la notoriété de son vivant, mais qui eut ensuite le tort impardonnable de témoigner quelque compassion à M^me Comte, mise par son dénuement à la

discrétion de son très hostile époux. Il avait été averti, en effet, par ce collecteur bénévole des souscriptions de ses disciples que, le subside de ceux-ci décroissant, il lui faudrait peut-être renoncer à l'appartement, relativement vaste, qu'il occupait seul depuis 1842, mais qui lui était devenu sacré comme ayant été visité par M^{me} de Vaux. Il avait riposté en déclarant que loin de consentir à ce sacrifice, il réduirait plutôt *convenablement* la pension (déjà réduite précédemment), de M^{me} Comte. Et l'insistance de son correspondant l'exaspéra ! — Aussi, écrit-il, dès 1852, que Littré ne méconnaît pas le positivisme religieux (le positivisme postclotildien), mais s'y sent personnellement *impropre*, soit par son âge déjà mûr, soit surtout parce qu'il n'a jamais pu subir dignement l'influence de la femme, seule source possible d'un vif essor du sentiment religieux dans l'âme masculine. — Ceci est relativement modéré. Mais la huitième Sainte-Clotilde affirmera que toute la valeur de ce membre de l'Institut doit être expliquée par un travail scrupuleux *sans aucune supériorité cérébrale*. Et bientôt, le ton se fera plus dénigrant, plus offensant encore. Le motif essentiel de la défection du personnage, écrira Comte au capitaine hollandais de Cappellen, est dans une profonde inimitié personnelle que l'*envie* fait couvrir depuis longtemps et qui se trouve fortement développée sous l'influence *satanique* de M^{me} Comte, à laquelle ce lâche écrivain est incapable de résister. — Impossible de voir plus faux car l'attitude de Littré vis-à-vis de Comte est toujours restée la correction, la générosité même.

Blainville, membre de l'Institut également, pour ses travaux dans les sciences naturelles et qui resta trente ans dévoué de la façon la plus gratuite aux intérêts de ce peu commode ami, Blainville vient à peine d'expirer

en 1850 que Comte, prenant la parole d'autorité sur son tombeau, — attitude inqualifiable qui fit aussitôt quitter la place par les assistants officiels et par toute la famille du défunt, — s'exprima sur celui-ci de la façon la plus sévère. Il le gratifia d'une toute autre oraison funèbre que cette solennelle incorporation posthume au Grand-Etre qui équivaut à la canonisation chrétienne dans le Positivisme religieux : « En « voyant, prononça-t-il, une grande carrière théorique « essentiellement *manquée* par la seule *insuffisance du* « *cœur (!)* malgré les supériorités réunies de l'esprit « et du caractère, dans une situation favorable, « chacun doit mieux apprécier l'influence morale (de « la femme) et respecter davantage la dignité féminine ! » Blainville était en effet resté célibataire et ne s'était pas donné d' « ange gardien ». Mais, certes, le cimetière parisien où se déroula cette pénible scène (qui évoque dans notre souvenir les excentricités dont la chambre mortuaire de M^{me} de Vaux avait été le théâtre) n'avait pas entendu souvent un pareil éloge posthume !.

Un disciple du nom de Belpaume (qui fut l'introducteur, dans le Positivisme d'Hadery, cet adepte modèle), sera proclamé bientôt « un vil intrigant, « capable de toutes les noirceurs ». Deroisin, qui a laissé de curieux souvenirs sur ses relations intermittentes avec le pontife, est jugé comme un « effronté « menteur ». Etex, sculpteur et peintre, porté aux nues pendant quelque temps, est déjà disqualifié en 1853 et le texte que je vais reproduire évoquera chez tout homme de sang-froid le souvenir de la parabole évangélique sur la poutre et la paille. Etex, écrit en effet le philosophe à Hadery, se trouve atteint de la maladie occidentale l'*orgueilleo-vanité*, développement

graduel du principe protestant parmi nous et dont voici le symptôme. Nul ne veut reconnaître d'autre autorité que la sienne, dans les questions les plus difficiles et les plus importantes ! Une révolte de l'individu contre l'espèce qui commence toujours par l'intelligence, mais ne tarde pas à *vicier* les sentiments ! — Or qui donc plus que Comte vers la fin de sa vie, grand Dieu, s'est comme figé dans une attitude hiératique, dictée par l'*orgueilleo-vanité* ? — Enfin, les parents proches de la « sainte compagne » M^{me} Marie la mère et son fils Maximilien, sont constamment et courageusement qualifiés d'*ignobles* dans la correspondance qui se déroula peu après la pénible agonie de Clotilde ; et je dirai comment Comte traita Célestin de Blignières, son très attentif lecteur et son commentateur, au total, fort respectueux.

Tout cela ne réalise nullement l'idée qu'on se fait du grand prêtre d'une religion fondée sur l'altruisme et même sur l'amour. Comte, dira fort crûment Deroisin (un disciple moins « vénérant » que les autres), passait pour « un assez mauvais bougre », en tous cas pour un caractère fort difficile ; surtout depuis la suppression des devoirs professionnels qui occupaient en grande partie son temps de façon normale, avant le dénouement de sa « crise polytechnique » : répétitions à l'Ecole et cours réguliers de mathématiques spéciales dans une institution privée. Le loisir total dont il put jouir quand il n'eut plus à gagner sa vie fut peu sain pour son cerveau trop chimérique, et c'est ce qu'avait prévu M^{me} Comte.

Je conclurai cet examen moral en reconnaissant qu'il fut honnête homme certes, et fort désintéressé, — en ce qui ne touchait pas, du moins, à son *intérêt* vital essentiel, à savoir l'accession au suprême pontificat de

l'humanité régénérée. — Mais je répéterai qu'un observateur impartial ne considérera jamais comme *exemplaire* en quoi que ce soit, ce maniaque vieillard, de vie si peu normale à tous points de vue, et se refusera justement à le proclamer, comme il y prétendait : « remarquable par la supériorité de sa conduite « personnelle, domestique et sociale », capable de fournir « un type *réel* d'existence », personnification enfin « de la supériorité affective propre à la philosophie nouvelle ! »

CHAPITRE III

CONTISME ET CATHOLICISME

Très frappé par la lecture du *Pape* de Joseph de Maistre, Comte s'est dit de fort bonne heure : « Et moi « aussi, je serai pape ! » J'ai rappelé qu'il avait formulé dès le début de sa carrière d'écrivain sa doctrine essentielle de la *séparation des pouvoirs* dans l'espérance de se réserver le plus éminent de ces pouvoirs ; ambition latente et contenue tant qu'il fut à peu près maître de lui-même ; ambition patente ou même impatiente lorsque la manie fit des progrès dans son cerveau vieillissant. C'est pourquoi il demeura, sa vie durant, un médiocre connaisseur des hommes, en dépit de ses prétentions à cet égard. Aussi bien, une existence tout entière dominée par la plus évidente lubie, ne pouvait-elle guère se développer normale dans ses rapports avec les esprits de sang-froid.

Sur cette doctrine de la séparation des pouvoirs. — doctrine si éminemment contestable dans la forme toute « égoïste » qu'il lui avait imposée, — se marqua, je vais le montrer, sa divergence essentielle avec Mill, dont l'adhésion avait été, après celle de Littré, la plus honorable de toutes celles qu'il recueillit de son vivant.

I. — REcul DE STUART MILL

DEVANT LES PRÉTENTIONS PONTIFICALES DE COMTE

Le penseur britannique avait paru sanctionner tout d'abord, au moins en thèse générale, le principe de la

séparation des deux pouvoirs, le spirituel et le temporel ; ce qui fut même l'une des grandes joies théoriques de son correspondant français, peu accoutumé à semblable condescendance devant sa lubie essentielle. Le point de vue de Mill se modifia cependant après qu'il eut été conduit, par la plus généreuse impulsion, à procurer des subsides anglais assez importants au philosophe pendant la « crise polytechnique » qui restreignit et bientôt annihila ses ressources. Car les bailleurs de fonds d'Outre-Manche considéraient leur assistance comme *temporaire* ; ils n'acceptaient nullement l'idée à laquelle Comte s'habitua si vite : l'idée que le philosophe, dans la force de l'âge, devait vivre désormais des charités consenties par ses adhérents, en raison de sa dignité pontificale.

Leur désaccord sur ce point s'annonce par une longue lettre de Comte qui est datée du 18 décembre 1845, c'est-à-dire de l'époque où sa passion croissante pour Clotilde de Vaux commençait de l'engager dans les bizarres exagérations de sa vieillesse. Je crois qu'il n'aurait pas écrit ces lignes huit mois plus tôt ; mais la mystique du *progrès par l'amour* se substituant alors dans sa pensée à la plus rationnelle des mystiques, celle du *progrès par le savoir*, l'enhardissait déjà à toutes les exigences de l'impérialisme individuel *irrationnel*. — En Angleterre, expose-t-il donc en substance, le progrès social ne peut plus trouver d'issue que par le Positivisme dont l'élaboration systématique *doit* surtout s'accomplir *en France*. Tant que le parti progressif d'Outre-Manche gardera son vieil esprit d'isolement britannique, il restera, malgré de vains symptômes passagers, *de plus en plus inférieur* au parti conservateur, qui, du moins, sait, en tous pays, s'élever au-dessus du simple point de vue *national* (??)

Il constate avec surprise qu'en dépit de sa mission pontificale, valable pour l'Angleterre comme pour la France, les amis de Stuart Mill répugnent à lui renouveler désormais son subside et il proteste contre leur abstention : « L'ensemble de la conduite tenue envers « moi en Angleterre n'a donc été digne finalement ni « du haut intérêt général qui s'y rattachait, ni du « noble élan qui semblait d'abord en indiquer une « juste appréciation. » — Il ajoute, par une sorte de menace, qu'une légitime sollicitude personnelle pourra « l'*obliger à rendre public* un tel jugement philosophique ! »

Ce ton comminatoire, après le grand service reçu, pouvait être taxé d'ingratitude. Comte l'aggrave encore par une exigence tout à fait dépourvue de discrétion. Il voudrait dix mille francs de rente et non cinq mille comme ses bienfaiteurs anglais ont paru le juger suffisant jusque-là. Par exemple, il a besoin, je l'ai dit, de son abonnement au Théâtre Italien pour se retremper dans la jouissance esthétique et il ne *permettra jamais à personne*, proclame-t-il avec une rare maladresse, « de régler arbitrairement une telle harmonie intéressante dont il est le seul à connaître les vraies « conditions ». Il achève sur le ton le plus tranchant ce plaidoyer malencontreux : « La tiédeur de mes protecteurs anglais mérite *plus de reproche* que la « faiblesse de mes chefs (polytechniques) français.... « J'ai acquis le *droit* de blâmer moralement tous ceux « qui, refusant leur juste intervention, ont sciemment « concouru à laisser un consciencieux philosophe « lutter seul contre la détresse et l'oppression ! »

Ces choses pouvaient être dites, car il est humain qu'un inventeur, persuadé par surcroît de sa délégation divine, ait songé à vivre des subsides de ses croyants,

comme cela s'est fait de tout temps; mais il convenait, assurément de les dire sur un autre ton, de façon moins amère et moins agressive. C'est pourquoi la réponse de Mill, le 12 janvier 1846, sera fort nette dans sa désapprobation motivée : « La sévère condamnation
« morale que vous portez (contre les Anglais qui l'ont
« aidé de leurs deniers)... se pourrait tout au plus con-
« cevoir en leur supposant des opinions, des senti-
« ments, et, à tous égards, *une position morale envers*
« *vous qui n'existe pas !* » C'est lui dire, en d'autres termes, qu'il n'est point souverain pontife aux yeux de ses lecteurs d'Albion, dans le pays du *no popery !*
« S'ils vous avaient regardé comme leur chef spirituel,
« poursuit Mill, s'ils vous regardaient comme le
« représentant de leurs convictions, comme l'apôtre
« d'un système de doctrines et de sentiments auquel
« ils adhéreraient essentiellement... ils ne croiraient
« pas avoir assez fait déjà. Mais, de la sympathie
« *partielle* qu'ils éprouvent pour vos opinions et de
« l'admiration très réelle qu'ils ressentent pour vos
« talents, il y a loin à cette *intime solidarité* d'opinions
« et de sentiments. C'est leur prêter, sans fondement,
« vos *propres convictions* que de dire qu'ils se sont
« crus moralement obligés à ce qu'ils ont fait. » Voilà qui est clair; encore une fois, cela revient à dire que Comte seul s'est sacré de ses propres mains pontife de la religion occidentale future.

Mill caractérise excellemment ensuite sa propre attitude ainsi que celle des radicaux anglais, ses amis, vis-à-vis du premier Comtisme, celui qui est exposé dans le *Cours de Philosophie positive*. (Je rappellerai ici, pour l'intelligence de ce qui suit, que les souscripteurs des subsides déjà fournis s'appelaient Grote, Molesworth et Raikes Currie). — « Grote et probable-

« ment Molesworth, explique donc Mill, acceptent
« aussi pleinement que vous-même l'*idée-mère* de vos
« travaux, c'est-à-dire : (1°) la substitution du point
« de vue scientifique (expérimental) au point de vue
« religieux (mystique), et (2°) l'application aux études
« sociales de la méthode philosophique qui préside
« aujourd'hui irrévocablement à toutes les autres;
« (3°) Ils pensent encore (je puis à peu près l'assurer
« du moins quant à Grote), que vous avez le premier
« conçu la méthode positive d'une manière qui la rend
« propre à cette dernière *extension*. » Par la proposi-
tion de la loi des *trois états* vraisemblablement. Mais
on voit que les amis anglais de Mill n'acceptent aucu-
nement la *séparation des pouvoirs*, cette lubie initiale
qui a vicié tout le comtisme.

« Il y a bien là, poursuit cependant Stuart Mill, de
« quoi motiver une haute estime philosophique. Mais,
« quant à votre manière de concevoir la *Sociologie*
« *dogmatique* (la philosophie de l'histoire telle que
« le présente le *Cours*) ils sont si loin de la partager
« que, pour me borner à Grote, qui en est probable-
« ment encore le moins éloigné des trois, je crois
« savoir que, sauf la question religieuse (l'athéisme
« théorique, sans doute), la plupart des doctrines
« sociales que vous professez sont *très en désaccord*
« avec ses opinions !... Comment serait-il *obligé* de
« concourir à la propagation active d'opinions sociales
« dont beaucoup ne lui semblent *ni vraies, ni utiles à*
« *propager*. » Voilà qui est net et qui dut profondé-
ment blesser Comte, dès longtemps persuadé de son
infaillibilité personnelle.

Revenant alors à ses sentiments personnel et aux
discussions qui se sont déroulées par lettres entre
Comte et lui depuis quelques années, — discussions

durant lesquelles le Français n'a jamais accordé la moindre considération ni consenti la moindre concession aux objections réitérées et motivées de Mill, — celui-ci achève comme il suit une semonce si bien fondée en raison : « La tentative que nous avons faite
« pour vider notre différence d'opinions sur une seule
« question fondamentale (les attributs du sexe féminin, plutôt parcimonieusement mesurés par Comte
« avant 1845) n'a pas été assez heureuse pour nous
« encourager à en entamer d'autres, ou *pour faire*
« *croire que le Positivisme puisse bientôt offrir au*
« *monde un système social capable de réunir tous*
« *ceux qui acceptent sa méthode !* » A savoir la méthode expérimentale et scientifique appliquée aux questions sociales. « Plus j'y réfléchis et moins je
« erois à la proximité d'un résultat semblable qui me
« paraît exiger... un notable perfectionnement dans la
« science *positive* de l'homme... On n'entend pas
« encore assez bien les lois de la nature humaine...
« condition nécessaire d'une théorie sociologique
« *rationnelle !* » Cela revient à dire que l'édification scientifique de la *psychologie* doit précéder celle de la *sociologie*, — une assertion que Comte n'a jamais admis pour sa part. — Il jugeait la psychologie positive faite, ou à peu près par Gall (Mill y avait été voir, et l'avait nié), de façon que la Sociologie pût être construite par lui-même sans plus de délai, dans ses lignes essentielles, et le suprême pontificat lui être attribué aussitôt.

Touehant enfin un autre point délicat de leur controverse, la question des exigences esthétiques ou sentimentales de Comte qui rendent un revenu de dix mille francs nécessaire à ce dernier, Mill écrit encore, avec précaution : « Il me semble permis qu'on ait égard

« à la possibilité d'une économie sur les dépenses de
« celui qu'on veut aider, et je ne pense pas que, pour
« cela, on mérite l'accusation de s'inmiscer à tort dans
« les affaires d'autrui ! »

Comte se croit pape d'une part, Mill et ses amis anglais le trouvent intéressant, mais incomplet, d'autre part. Comment s'accorderaient-ils dorénavant entre eux ? Le 23 janvier 1846, notre compatriote riposte, sans céder un pouce de terrain, à son ordinaire, et en vertu de son infaillibilité pontificale. Il ergote sur tout et prétend maintenir son point de vue partout. Pour être *obligé* d'aider un philosophe, écrit-il, il suffit d'être d'accord avec lui sur la méthode fondamentale *anti-théologique* (comme si c'était là une découverte !) et sur la théorie générale d'évolution, complétée par la loi hiérarchique. — Il s'agit de la hiérarchie des sciences telle qu'il l'a proposée; mais, précisément, nous venons de voir que Mill insiste pour intercaler la psychologie entre la biologie et la sociologie. — Il soutient en outre que Mill, plutôt mathématicien que biologiste de par sa formation intellectuelle (mais n'est-il pas dans le même cas ?) connaît *moins que lui* la nature humaine et tend à prolonger beaucoup trop l'évolution sociale préparatoire qui est indispensable à l'établissement du régime positiviste. Il achève par la menace du croque-mitaine communiste (ou chartiste). L'exaspération *trop excusable*, dit-il, des classes inférieures que les philosophes auraient *modérée* (??) s'ils avaient été soutenus, les *légitimes* réclamations des prolétaires, leurs *irréductibles* demandes se manifesteront enfin au grand jour ! — Il entre en effet dans la courte période de mysticisme prolétarien qu'il va traverser à la veille et au lendemain des événements de 1848. — Alors, insiste-t-il, les riches regretteront peut-être d'avoir *mal agi* envers les philo-

sophes qui devront les protéger dans leur existence sociale contre une ardente réaction populaire ! — Cette fois Mill répond brièvement, en n'acceptant rien de la riposte. On le sent découragé par la maniaque obstination à laquelle il se heurte désormais. Depuis lors, la correspondance, qui reste polie, ne touche plus aucun point intéressant, s'espace extrêmement, enfin s'éteint définitivement quelques mois plus tard.

L'angle de vision de Comte était dès ce moment trop restreint par la manie grandissante et génératrice d'un orgueil pathologique de plus en plus intense, pour que cette leçon lui profitât le moins du monde. Grâce à Littré, son autre répondant de marque, les Anglais furent remplacés par d'autres souscripteurs, Français pour une part, Hollandais pour une autre part. Il persista donc plus que jamais dans ses prétentions pontificales, accusant MM. Mill, Lewe, Carlyle et consorts de « vouloir étouffer le positivisme *social* sous le positivisme *intellectuel* ! » Il aurait fallu dire le positivisme *mystique* sous le positivisme *rationnel*.

Il s'est cependant efforcé parfois de restreindre, au moins en apparence, ses prétentions pontificales, pour lui-même et pour ses successeurs, par des affirmations spécieuses, mais, malheureusement, assez peu persuasives. Dans la conclusion de son *Discours* de 1848, il expose en effet que la prépondérance nécessaire du pouvoir temporel politique, toujours fondée sur la force matérielle, représente la prépondérance de la personnalité dans notre *imparfaite* nature où les plus grossiers besoins se trouvent aussi les plus urgents, les plus continus. C'est pourquoi le pouvoir *spirituel* et moral, qui repose sur la conviction des masses par des prêtres au savoir encyclopédique et sur leur persuasion par des femmes au grand cœur, doit rester purement

modérateur sans jamais devenir *directeur*. Emané du *sentiment* et de la *raison* (celle-ci mise au second rang désormais) ce pouvoir spirituel représente spécialement la sociabilité, l'altruisme, que seul il cultive immédiatement. Mais, par cela même qu'il correspond à nos plus éminents attributs, il ne peut obtenir une prépondérance pratique qui appartiendra toujours aux plus énergiques, c'est-à-dire aux moins relevés de ces attributs. *Inférieur en puissance* quoique *supérieur en dignité*, il opposera toujours son classement *virtuel* des individus, selon leur mérite mental et moral, à leur classement *réel*, suivant leur richesse ou leur grandeur. (C'est la pure idée chrétienne). Sans parvenir jamais à faire prévaloir entièrement ces principes d'appréciation, plus délicats que ceux du vulgaire, le pouvoir spirituel aboutit toutefois à modifier heureusement de la sorte l'ordre naturel de toute société, en y rappelant dignement l'esprit d'ensemble et le sentiment du devoir que l'activité pratique tend à altérer sans cesse. — En fait, un pouvoir spirituel parlant toujours au nom de quelque répondant métaphysique, plus ou moins vaguement dessiné (au nom de l'Humanité dans le Comtisme), tendra toujours à se subordonner le pouvoir temporel. Nous aurons encore plus d'une occasion de nous en apercevoir.

La première tâche de ce pouvoir spirituel ou clergé positiviste consistera donc, ajoute Comte, à combattre, dans son propre sein, *nos vains instincts d'élévation temporelle*, qui ne deviennent salutaires, malgré l'impureté de leur source habituelle, que chez les natures *vraiment destinées à un indispensable commandement* (la sienne en particulier). La renonciation solennelle à la richesse (mais le souverain pontife positiviste aura soixante mille francs de traitement

annuel, somme considérable pour l'époque) et à la grandeur (mais il dirigera tout, en dernier ressort !) devient la base primitive du véritable pouvoir théorique ! — Encore une fois, nous verrons bientôt ce qu'il en est de cette modération, tout à fait « théorique », elle aussi, car je répéterais volontiers avec le positiviste Blignières : « Certes, parlant au nom de Dieu, *« on ne conseille qu'autant qu'on ne peut com-
« mander ! »*

II. — ACCESSION DE COMTE AU POUVOIR SPIRITUEL SUPRÊME ET PREMIÈRES DÉCISIONS PONTIFICALES

Voyons en effet notre philosophe dans l'exercice de ces fonctions pontificales dont il se crut en situation de « se saisir » vers la fin de sa carrière, — tout au moins en imagination et en prétention. — Dès 1849, il a institué les sept sacrements positivistes, assez analogues aux sacrements chrétiens mais ordonnés de façon plus méthodique. Peu après, il commence à conférer quelques-uns de ces sacrements de sa main à ses adeptes de bonne volonté. Rien ne l'agitera davantage que le grave empiétement sur ses pouvoirs pontificaux dont se rendra coupable un certain Lucas, pharmacien à Lyon et quelque temps propagateur du Positivisme dans cette ville : « M. Lucas, écrit-il à
« Cappellen en 1853, s'est permis de conférer sponta-
« nément le sacrement de la Présentation (baptême)
« sans me demander aucune autorisation préalable.
« Comme il était lui-même parrain dans cette céré-
« monie, il n'y pouvait officier ; en sorte qu'il a pris

« sur lui de désigner un Consécrateur (lequel, heureux-
« sement, n'est pas M. Laurent, demeuré pur de tout
« cela). Il a donc usurpé non seulement les fonctions
« de prêtre, mais de Grand-prêtre... Le surlendemain
« d'une si triste communication, je me suis empressé
« d'y faire une digne réponse où je charge M. Lucas
« d'aller en mon nom déclarer à la famille *déçue* que
« le sacrement est entièrement nul, comme ayant été
« conféré sans une suffisante autorité; en un mot, qu'il
« n'a pas plus de valeur que si la cérémonie s'était
« passée dans une loge de francs-maçons... M. Lucas
« a été certainement influencé, même à son insu peut-
« être, *par l'appât d'une sorte de papauté lyonnaise !* »
N'est-ce pas toujours la parabole de la poutre et de la
paille à laquelle il convient de se reporter en pareille
occurrence ?

Ceci n'est que la réprimande, mais le pontife se
réserve une sanction plus sévère pour les cas graves :
l'anathème tel que le lancèrent jadis les papes de
Rome. Il rappelle à son correspondant hollandais qu'il
s'est attribué ce pouvoir en ajoutant : « Je ne saurais
« porter aujourd'hui trop d'inflexibilité dans le scru-
« puleux maintien de notre discipline sacerdotale, au
« risque de perdre mon influence actuelle sur la ville
« de Lyon... Ces ci-devant communistes (épithète qui
« caractérise le milieu où se recrute l'infime groupe-
« ment positiviste Lyonnais) étaient habitués au
« régime où les supérieurs obéissent aux inférieurs qui
« votent même les croyances. Je saurai leur faire sentir
« que l'ordre positiviste est radicalement l'inverse
« d'une telle anarchie ! » Il était en effet sorti à cette
date de sa période de mysticisme prolétarien. Mais que
devient, en tout ceci, le régime de *stricte opinion* qui
nous avait été présenté comme l'assise même du futur

pouvoir spirituel ? C'est bel et bien une *théocratie* qui se reconstitue dès lors, à l'image des plus autoritaires dont l'histoire nous ait gardé le souvenir !

Écoutez encore cette formule d'excommunication tirée des lettres à Laffitte : « Quiconque croit sérieusement en Dieu ou à la Souveraineté du Peuple, ou à l'Égalité doit être inexorablement (dans la société positiviste), écarté des affaires publiques et relégué dans la vie privée ou admis seulement aux emplois spéciaux et subalternes, comme étant, par cela même, en état d'infériorité naturelle ou acquise, à la fois mentale et morale; ce qui le rend incapable de s'intéresser assez aux affaires humaines et de les comprendre réellement ! » Au contraire, on acceptera, pour les fonctions importantes, les esprits les plus manifestement conduits par l'ambition, pourvu qu'ils adhèrent à la *séparation fondamentale des deux puissances* ! — Ce qui marque bien la hiérarchie des dogmes positivistes, le plus essentiel de tous étant assurément celui qui prépare le pontificat suprême à l'inventeur de cette doctrine sociale. Quant aux dissidents qui ne pourraient être réduits à l'obéissance ou à la « vénération » ni par l'admonestation, ni même par la « réprobation subjective », ils verraient le clergé positiviste faire appel au bras séculier (1) (comme jadis le tribunal de l'Inquisition), et requérir contre eux l'assistance armée soit du prolétariat, soit de la « chevalerie » nouvelle, recrutée, nous le savons, dans les rangs des banquiers principalement. — En sorte qu'au total le gouvernement moderne auquel ressemblerait le plus celui de cet irréconciliable ennemi du

(1) *Système*. I. 326.

Protestantisme, serait assurément le principat de Calvin dans Genève !

Le début du *Testament* de Comte proclame en ces termes son avènement au suprême pontificat de l'Humanité : « Possédant sans résistance le rang où
« l'on m'a publiquement placé parmi les grands réno-
« vateurs, mon œuvre philosophique, sociale, et, finale-
« ment, religieuse (ce sont bien, en effet les trois étapes
« du Comtisme théorique) se poursuivra sous un nom
« unanimement entouré d'une irrésistible auréole ! »
Il constate avec satisfaction que des visites de corps lui sont désormais faites, de façon très régulière, au premier jour de l'an, par ses adeptes, hommage très convenable de leur part *au Fondateur reconnu de la vraie religion* (septième Sainte-Clotilde). Il se félicite qu'on lui adresse ses lettres en écrivant sur l'enveloppe, soit en français, soit même en anglais : *au vénéré Grand-Prêtre de l'Humanité*, ce qui, pense-t-il, est de nature à familiariser les administrations postales avec l'installation naissante du nouveau pouvoir spirituel. L'un de ses disciples, Sabatier, qui se trouve alors à Rome et qu'il a chargé d'une négociation secrète avec le chef des Ignaciens (le supérieur général des Jésuites) use de cette désignation sur des enveloppes qui portent en outre les armoiries du Souverain pontife catholique; ce qui remplit d'aise le pape concurrent de Paris ! Une telle manifestation périodique, explique-t-il à un correspondant, *vérifie* l'avènement du nouveau et définitif régime religieux de l'humanité.

« M. Wistanley, écrit-il encore à Hadery, veut se
« vouer à l'agriculture. Vers trente ans, il recevra le
« sacrement de la Destination que personne, jusqu'ici,
« ne m'a demandé. Au début de la dernière entrevue,
« il me demanda l'autorisation de me qualifier de

« Père et son adieu se fit en me baisant la main à
« genoux, pour aller aussitôt faire une génuflexion,
« encore plus décisive à mes yeux, avec une courte
« prière mentale, devant le portrait de M^{me} de Vaux,
« heureusement placé dans mon salon, ou plutôt cha-
« pelle, depuis cinq ans ! » Ce jour-là fut sans doute le
plus beau jour de sa vie !

Une question délicate était toutefois celle du recrutement des prêtres positivistes, leurs fonctions sacerdotales supposant des mérites et des vertus sans nombre. Comte ne parvint jamais à juger digne de ces fonctions un autre que lui-même, en dépit de son apparente bonne volonté à cet égard. Laffitte, qui fut son successeur effectif et sur lequel il avait fondé de grandes espérances, lui sembla bientôt manquer par trop de caractère pour devenir même un simple prêtre de l'Humanité (septième Sainte-Clotilde). *Apôtre* tout au plus ! Et il ne concéda jamais davantage à aucun de ses thuriféraires ! — Parce qu'il a toujours conçu ces désirables lévites exactement calqués sur son propre modèle, la première condition de leur candidature au nouveau sacerdoce lui semblait être une instruction véritablement *encyclopédique*, c'est-à-dire l'étude approfondie des sept sciences hiérarchisées par ses soins : mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie, morale. Les premières surtout arrêtaient la plupart des candidats. — « Chacun, pro-
« nonçait-il déjà au sixième volume de son *Cours* (1),
« devra s'assujettir, comme je l'ai fait moi-même
« spontanément, à une lente et pénible préparation
« rationnelle, à la fois scientifique et logique, fondée
« sur l'étude hiérarchique des diverses branches

(1) Page 685.

« essentielles de la philosophie naturelle et destinée à
« permettre une saine élaboration spéciale des lois
« statistiques et dynamiques propres à la sociabilité
« humaine. Sans la force et la constance qu'exige
« l'entier accomplissement d'une telle initiation, nul
« ne doit prétendre, surtout de nos jours, à un ascen-
« dant philosophique ! » — Qu'auraient pensé de ces
lignes, s'ils avaient songé à les lire, un Lamartine ou
un Hugo, alors occupés, chacun de leur côté, à réformer
également le monde par spécial privilège d'une Divi-
nité inspiratrice, mais en substituant partout le
mysticisme esthétique-passionnel au mysticisme scien-
tifico-historique et la mission de l'artiste émancipé, lui
aussi, des règles morales communes, à celle du savant
curieux des choses du passé.

Au mathématicien Papot, près de quinze ans plus
tard, Comte mandera sa volonté pontificale en ces
termes : « Je vous ai spécialement représenté (dans
« son *Testament*) comme étant le seul, avec M. Laffitte,
« qui remplissiez l'ensemble des conditions mentales
« et morales propres à faire immédiatement admettre
« aux épreuves encyclopédiques qu'exige l'ordination
« du clergé positiviste. Je crois vous avoir annoncé,
« lors de votre dernière visite, qu'elles consistent en
« *sept thèses* successives sur les sept sciences fonda-
« mentales, suivies, chacune, d'un examen oral sur la
« science correspondante, sauf la faculté que je me
« réserve de dispenser *exceptionnellement* quelques-
« uns ! » On voit que l'ancien examinateur d'entrée à
l'Ecole polytechnique avait gardé le pli professionnel !
— Sa septième circulaire annuelle aux souscripteurs
de son subside alimentaire, datée du début de la même
année 1856, est encore plus exigeante, car les aspirants
au sacerdoce positiviste devront avoir *publié sept*

thèses *imprimées* sur chacune des sept sciences, à intervalle de trois mois, et suivies, chacune, d'un examen oral sur la science correspondante !

Par bonheur, il se montre disposé à user assez largement du droit d'exemption qu'il s'est attribué *motu proprio*, en vertu de sa délégation divine : « La nature « éminemment sympathique et synthétique de MM. « Robinet et Bazalgette, lisons-nous dans le *Testament*, « me semble aussi les appeler au sacerdoce de l'Humanité, malgré les lacunes actuelles de leur préparation « encyclopédique. Vu leur excellente morale, je « n'hésiterais point, s'ils me le demandaient, à les « dispenser de la thèse mathématique, et même des « trois suivantes (astronomie, physique, chimie), rien « ne pouvant, à mes yeux, dispenser des trois dernières « (biologie, sociologie, morale) ». Et voilà donc une épreuve sensiblement simplifiée déjà, surtout au profit des assez nombreux médecins qui furent parmi les adhérents du positivisme naissant. Le docteur Robinet est devenu le premier biographe de Comte.

Le costume du clergé positiviste sera intermédiaire entre celui des deux sexes, rappelant ainsi que le sacerdoce tend à se rapprocher mentalement de la femme, — couronnement très frappant de cette lente féminisation du mysticisme chrétien d'où est sorti, selon moi, pour une part, le moderne Naturisme mystique. — La principale fonction de ce sacerdoce sera l'éducation rationnelle de l'enfance; éducation dont voici le programme, en ses grandes lignes. Jusqu'à la fin de la deuxième dentition (sept ans), l'enfant reçoit de simples leçons de choses, dans le sein de sa famille; il traverse alors l'état fétichiste de l'esprit humain. Pendant les sept années suivantes, jusqu'à la puberté, se place l'étude des beaux-arts, de la musique, du

dessin et de la poésie considérée dans les cinq langues occidentales; le tout dans la famille encore et sous la direction exclusive de la mère; c'est l'état d'âme polythéiste, que les parents positivistes regarderont dans leur progéniture avec un sourire d'indulgence. De ce degré de préparation humaine, surgira, sans beaucoup de délai, *une langue universelle*.

Après cette deuxième moitié de la première éducation, viendra la seconde éducation qui devra se faire, elle aussi, dans la famille autant que possible. Trois cent soixante leçons réparties sur sept années encore, suffiront à la tâche par suite de la méthode achevée qui en dictera le contenu (et sans doute seront-elles de cinq à six heures comme celles que Comte infligeaient à ses auditeurs bénévoles). Deux ans seront consacrés aux leçons mathématiques et astronomiques; deux ans à la physique et à la chimie; un an à la biologie, un à la sociologie, un à la morale; il y aura deux leçons seulement par semaine durant les deux premières années, avec un trimestre de vacances. L'état d'esprit des étudiants sera le monothéisme pendant la période mathématico-astronomique; une sorte d'athéisme métaphysique pendant les études physico-chimiques; ensuite un positivisme *spontané* et définitif. — Durant cette période le « tour de France », cher aux artisans de jadis, restera possible puisqu'on trouvera des maîtres partout ! A la fin d'une éducation à ce point méthodique, la raison viendra consolider le sentiment dans l'âge « le mieux apte à traiter l'égoïsme « comme notre principale infirmité ! » — Tout cela, malgré la répartition méthodique des travaux intellectuels, nous laisse en somme très proches de l'*Emile* !

Je ne m'arrêterai pas aux diverses « découvertes » de Comte sur l'architecture des temples positivistes,

tous orientés vers Paris, ce *centre fondamental* de l'Occidentalité et pourvus de quatorze chapelles; puis encore à ses indications sur le dessin et la couleur des bannières utilisées dans le culte et à tant d'autres minuties qui rappellent les pathologiques anticipations de Fourier.

III. — LES AVANCES AUX CATHOLIQUES ET LA RÉSISTANCE DE CEUX-CI

Clotilde de Vaux était restée, nous l'avons vu, assez peu catholique au sein d'une famille qui ne l'était pas du tout; mais elle l'avait été sincèrement pendant son éducation dans un établissement de la Légion d'honneur au temps de la Restauration et quelques années encore après sa rentrée au foyer paternel. Peu de jours avant sa fin, le 29 mars 1846, elle fit don à son dévot amoureux du livre de dévotion dont elle usait dans le temps de sa ferveur : une *Journée de Chrétien* sur laquelle vers ses vingt ans, en 1837, elle avait écrit ces lignes : « Souvenir précieux de ma jeunesse et guide
« des heures saintes qui ont sonné pour moi, rappelle
« toujours à mon cœur les cérémonies grandes et
« suaves de la chapelle du couvent ! »

Ce livre devint, comme on le pense, un véritable trésor pour Auguste Comte. Il y lut désormais chaque jour les principaux textes du Nouveau Testament ainsi que sa chère *Imitation de Jésus-Christ*. Or de telles lectures, réitérées dans un tel état d'âme, ne pouvaient manquer d'agir insensiblement sur cet esprit dont l'angle de vision était dès longtemps rétréci par sa manie grandissante, mais dont les facultés restaient capables de retenir fortement et d'élaborer obstinément

ce qui parvenait à y pénétrer encore. Déjà sa première Sainte-Clotilde affirme qu'il entend se montrer aussi pleinement affranchi des préjugés *irreligieux* que des inspirations théologiques; il rappelle que le patron céleste octroyé à chaque chrétien lors du sacrement baptismal était aussi « un noble modèle d'imitation personnelle. » Le Positivisme religieux n'aura garde de laisser tomber en désuétude un aussi salubre usage; il conservera, il améliorera même cette institution du patronage, en rendant le culte catholique des Saints à sa véritable destination sociale, aujourd'hui discréditée avec la théologie. Ainsi, la sainte compagne du roi Clovis ayant préparé la conversion de son barbare époux a servi éminemment la France et tout l'Occident par l'intermédiaire de cette nation. La reine des Francs, Clotilde, sera donc maintenue dans le calendrier positiviste à ce titre, sa posthume consécration par l'Eglise romaine ayant été le type même de la bonne canonisation catholique.

Le 1^{er} juillet 1856, Comte écrit à Hadery que le fanatisme, conséquence ordinaire des croyances qui se donnent pour indiscutables, est irrévocablement éteint avec elles; mais, à sa place, surgit l'enthousiasme qui, très convenable aux adeptes des convictions démontrables, devient le privilège des positivistes. Sous l'égide de ce sentiment fécond, il faut liquer le Positivisme et le Catholicisme contre le Protestantisme et le Déisme, l'un et l'autre vicieux au point de vue social aussi bien qu'au point de vue intellectuel. Il faut pousser les protestants et les déistes à choisir entre la foi catholique et la foi positiviste, seules capables d'*organiser* les sociétés; il faut faire reconnaître l'inanité des opinions purement critiques ou négatives. Il faut en outre désirer que l'Angleterre et l'Allemagne redeviennent

bientôt catholiques, tout en laissant leurs meilleurs organes adopter le Positivisme. Il faut enfin se féliciter que les meneurs catholiques du moment (Falloux et consorts) aient poussé le scepticisme hypocrite (de Napoléon III) à des concessions croissantes qui feront promptement tourner les gouvernants bonapartistes vers le positivisme; (sans doute pour y chercher une garantie contre les excessives exigences des catholiques français). — Tout cela, remarquerai-je, est assez peu cohérent mais on y lit du moins avec clarté cette conviction que le catholicisme est, entre toutes les croyances actuelles, la plus proche du Positivisme, devenu *religieux* dans l'exposition de Comte depuis 1840 environ et surtout depuis 1846.

Deullin, d'Epernay, autre favori du philosophe vieilli, recevra des explications analogues : « Les catholiques
« sont les seuls, lui écrit le maître, où nous puissions
« collectivement recruter, surtout chez les fem-
« mes (?) » — Nous avons déjà constaté le contraire. —
« Sauf exceptions individuelles qui vont devenir de
« plus en plus rares, nous ne devons attendre que de
« l'antipathie des protestants et des déistes. Ils sont,
« au fond, tout autant arriérés d'idées que les catho-
« liques et leur cœur est ordinairement vicié ! Nous
« verrons de plus en plus se multiplier les cas, déjà
« réalisés, d'ascension directe du catholicisme au
« positivisme sans traverser le Négativisme... Nous ne
« recruterons pas davantage dans les sectes insensées
« des Etats-Unis que parmi les saint-simoniens, fou-
« rieristes, etc... qui infectent ce côté-ci de l'Atlanti-
« que ! » — Ce sera donc, confirmerai-je, parce que le
voisinage, en matière de foi, est une source de conflits,
comme le voisinage en fait de résidence, pour notre
fort peu altruiste nature humaine. Car, au vrai, le

Comtisme participe étroitement du Saint-Simonisme, son origine essentielle, et s'est rapproché constamment du Fourierisme, son aboutissement naturel, — quoi qu'il ait ajouté certes des éléments originaux à ces deux nuances du mysticisme naturiste.

Un troisième disciple chéri, Laffitte, recevra d'édifiants détails sur le *noble canut* (ouvrier en soieries) lyonnais Laurent qui vient de faire adhésion au positivisme, et le maître joindra ce commentaire à son compte rendu : « L'exemple de Laurent montre de
« nouveau combien l'éducation catholique dispose
« davantage au positivisme qu'une émancipation trop
« précoce... en évitant toute transition anarchique ! »
Puis encore Hadery se verra de nouveau enseigné en ces termes, cacographiques certes, mais suffisamment intelligibles malgré tout : « Sachez vous dégager des
« derniers restes de vos habitudes révolutionnaires
« pour manifester envers la synthèse ancienne (catho-
« lique), sans aucune concession de principes, la
« respectueuse gratitude qu'elle mérite et qui doit vous
« faire *regarder le curé comme un collègue* plutôt que
« comme un rival dans votre mission spirituelle, dont
« l'*adversaire* rural se réduit au *maître d'école*, où
« vous êtes disposé peut-être à voir une sorte d'auxi-
« liaire, d'après un vestige inaperçu de l'état scep-
« tique. » — Ce qui est, jusqu'au bout, discerner clairement l'aspect rationnel de la psychologie et de la morale chrétiennes. — Enfin Profumo, le disciple transalpin, reçoit cette indication pour sa part : « Les
« positivistes presseront tous ceux qui croient en Dieu
« de *redevenir* catholiques, tandis que les catholiques
« pousseront quiconque n'y croit pas à se faire positi-
« viste ! » C'est en effet, à peu de chose près, l'attitude qu'adopta le sage Littré par la suite.

J'ai déjà rappelé, — et il est bien connu, — que la plus significative de ces avances à l'autorité catholique, de la part du créateur de la religion positiviste, ce fut son tardif projet de négociation avec la Compagnie de Jésus. Accablée naguère de ses mépris, — surtout parce qu'il l'accusait de rester indifférente à l'incrédulité personnelle de ses membres pourvu qu'ils se montrassent bons recruteurs d'âmes au service du « pape noir », — la célèbre Compagnie reconquit insensiblement son estime à mesure que ses exercices rituels quotidiens le rapprochèrent de l'état d'âme qu'Ignace de Loyola sut cultiver chez ses disciples avec tant de succès. Certes, il interprète encore de façon trop bizarre les prochaines destinées de l'ordre fameux lorsqu'il écrit à Hadery : « Quand le budget des cultes sera sup-
« primé (une innovation qu'il croit imminente), vous
« verrez bientôt la corporation des Jésuites (très hostile
« au clergé séculier selon lui) renonçant à ses intrigues
« corruptrices, suivre sa vocation originaire vers la
« *reconstruction du pouvoir spirituel*, en faisant bon
« *marché du dogme catholique* (!) pour développer le
« culte, de manière à préparer, chez un public arriéré
« mais estimable, l'adoration de l'Humanité ! »

Je citerai ce passage encore : « Les Jésuites (nous)
« seront d'utiles auxiliaires; ils peuvent seconder la
« transition occidentale en transformant le culte de la
« Vierge en adoration de l'Humanité, d'après le rem-
« placement de la Bible protestante par l'Imitation
« catholique... Cette corporation est destinée à diriger
« la digne extinction de l'ancienne spiritualité par sa
« fusion dans la nouvelle ! » Relevons enfin une der-
nière précision sous sa plume : « Un éminent jeune
« homme, l'un de mes meilleurs disciples théoriques,
« (Sabatier), est maintenant en route pour Rome où je

« l'ai chargé de voir en mon nom le chef ignacien afin
« de concerter la demande d'abolition du budget théo-
« logique. Si la suppression émane des Ignaciens,
« comme garantie de leur influence, la mesure subsis-
« tera, même en cas d'oscillation légitimiste... Il
« importe que les deux écoles vraiment *organiques* se
« liguent, malgré leur diversité radicale, pour faire
« dignement surgir et maintenir la question spirituelle
« à l'ordre du jour occidental, en concourant à procla-
« mer la religion comme l'unique issue de la révolution
« moderne. » On voit quel fut exactement le sens de
la tentative de Comte et quelle bizarre logique s'alliait,
dans son maniaque cerveau, aux plus contestables
prémises psychologiques et historiques.

Cette tentative ne fut aucunement prise en considération comme bien on pense, et d'autant moins que Comte assaisonnait ses avances de nouvelles injures à la foi chrétienne, — sans parler de son athéisme toujours expressément affirmé. — En particulier ses considérations de vieillesse sur le rôle apostolique de Saint Paul — considérations influencées peut-être par sa prédilection pour l'église parisienne vouée à ce bienheureux, parce qu'il y avait servi de « compère » à Coltilde devant les fonts baptismaux, — étaient grossièrement offensantes pour la tradition chrétienne et pour la personne du Christ : « L'incomparable Saint-
« Paul, dit en effet son *Catéchisme positiviste*, dont la
« sublime abnégation personnelle facilita l'essor de
« l'unité (chrétienne) naissante, en laissant prévaloir
« sur lui un *faux Fondateur* ! » — Et encore, au troisième volume du *Système* : « Le véritable auteur du
« Christianisme (à savoir Paul) décida de se subor-
« donner à quelqu'un des *aventuriers* qui unissaient
« l'hypocrisie à la fascination pour aspirer à la divini-

« sation personnelle ! » Comte en est-il loin pour sa part ? Et n'est-ce pas là revenir aux « métaphysiques » incompréhensions de Voltaire qui méconnut la valeur du Christianisme primitif aussi bien que le patriotisme de la Pucelle ? « Paul, achève-t-il, traita ainsi celui de « ces nombreux prophètes qui soutint le mieux un tel « caractère... *Il méprisa d'abord un pareil type (!!!)* « s'y rallia par *utilité* et finit par une intime vénération « envers un type désormais idéalisé ! » Schéma vraiment trop calqué sur l'évolution mentale de Comte qui fut amené par Clotilde au culte de la Femme divinisée.

Tout ceci nous laisse facilement comprendre pourquoi le profond politique ne trouva près des catholiques que des fins de non-recevoir. J'ai déjà parlé de sa sœur et de cette dame de Montpellier, jadis honorée de son premier amour mais qui le tint à distance après une velléité de rapprochement « probablement par « antipathie théologique », opine la cinquième Sainte-Clotilde. — La onzième nous apprend qu'après la mort d'un de ses adhérents « une famille fanatique accueillit « par un grossier refus sa noble invitation à l'office « funèbre positiviste ». — Enfin et surtout son disciple le plus aimé, le jeune mathématicien Junzill, — qui rima pour lui une ode détestable mais débordante de vénération passionnée, — fut, sur ses derniers jours, strictement séparé par les siens du pontife sans que celui-ci put donc s'emparer de son agonie comme il confisqua celle de M^{me} de Vaux naguère. Jundzill, dit la Préface à la *Synthèse subjective*, subit une véritable prison domestique pendant le dernier mois de sa vie, en raison du fanatisme exceptionnel de ses proches et d'une situation où le catholicisme devient symbole de nationalité (les Jundzill étaient d'origine polonaise). Il montra d'ailleurs lui-même une excessive condescen-

dance envers un prélat, ami des siens; en un mot, son insuffisante énergie ne lui permit pas d'invoquer ses vrais frères contre la tyrannie familiale. — Bien d'autres adeptes encore durent, à l'exemple de celui-là, dissimuler soigneusement leur foi positiviste à leur entourage chrétien qui n'y aurait nullement discerné et goûté une disposition d'esprit proche parente de la sienne, en dépit des fallacieuses espérances du pontife à cet égard.

IV. — LES ADHÉSIONS PAR LE CŒUR ET LE NOUVEAU RÈGNE DE LA GRACE

Une fois constitué en religion par l'invasion des éléments sentimentaux dans son sein, le Positivisme dut modifier assez sensiblement le mode d'accession normal de ses adeptes futurs à la foi nouvelle. La hiérarchie encyclopédique des sciences parut le plus souvent oubliée de son inventeur (sauf pour le recrutement du clergé à venir et, encore, avec les restrictions que nous avons constatées). Les adhérents cultivés de la première heure, ceux qui avaient été convertis par le *Cours de Philosophie positive* et dont Littré restait le type, sont considérés désormais comme *en retard*; ils portent la peine de la disposition plutôt intellectuelle qu'affective qui les a conduits vers leur foi, tant a été rapide l'évolution de leur prophète vers le mysticisme sans voile. « Lorsque les adhésions *commencent par le cœur*, écrit Comte à Papot, (et c'est ce qui deviendra bientôt le cas habituel), les dispositions égoïstes et les résistances révolutionnaires seront mieux surmontées... Des conversions, fatalement commencées (jusqu'ici) par l'esprit, lient actuelle-

« ment entre eux les positivistes... sans que leur
« alliance soit directement fondée sur le sentiment...
« Maintenant que la Positivité est complètement insti-
« tuée, la marche *inverse* deviendra plus fréquente,
« conformément à l'ordre normal où la *sympathie*
« conduit à la *synthèse*, et, finalement, à la *synergie* ! »
Oui, épurés bientôt et confirmés de la sorte, les positi-
vistes, achève Comte, réaliseront, par leur digne
prépondérance l'*empire général* que Mahomet promit
aux vrais croyants, ou encore ce *règne des Saints*
annoncé par Cromwell à ses troupes. — Sincère aveu
d'impérialisme mystique !

La sixième circulaire annuelle aux souscripteurs du
subside comtien expliquera tant bien que mal comment
les positivistes ont dû d'abord *monter de la foi à
l'amour*, mais préféreront dorénavant la marche
inverse, plus rapide et plus efficace, qui *descend de
l'amour à la foi* : « Je ne regarderai le subside positif
« comme ayant acquis assez de consistance, insiste le
« chef spirituel de la secte, que lorsqu'il reposera
« principalement sur les *impulsions sympathiques*, au
« lieu de dépendre d'adhésions intellectuelles toujours
« flottantes au moindre choc ! » Nous voilà donc bien
loin du Positivisme au sens étymologique du mot et
transportés dans le Sentimentalisme le plus avoué !
Aussi son auteur va-t-il être conduit à renier la plupart
de ses assertions premières.

Écoutez plutôt ses confidences à son disciple
Hadery. La plupart des positivistes actuels, constate
leur initiateur, sont assez peu satisfaisants parce que
leur cœur ne fut tardivement atteint qu'après *une
tente élaboration de leur esprit essoufflé*. — Mais com-
ment la préparation encyclopédique, naguère consi-
dérée par lui comme si fondamentale, pourrait-elle être

effectuée sans effort et sans quelque essoufflement de l'intelligence, lui objectera-t-on valablement en cet endroit ? — Une lente préparation intellectuelle encyclopédique n'offre plus à ses yeux le type *normal* des conversations positivistes, car le cœur y doit devancer et guider l'esprit, en saisissant *d'abord* quelle est la supériorité *morale* de la synthèse universelle. « Aussi, « poursuit le correspondant d'Hadery avec insistance, « aussi, *déconseillé-je* à la plupart de nos prosélytes la « lecture de ma *Philosophie positive* (!) et ai-je « détourné de traduire en français sa condensation « par Miss Martineau. En France, les préoccupations « sociales exigent *une régénération plus directe et plus « rapide*. Pour diriger les conversions féminines et « prolétaires (celles qui lui importent avant tout désor- « mais) le *Catéchisme positiviste* et l'*Appel aux « Conservateurs* suffisent... en aboutissant au *Discours « sur l'ensemble du positivisme* d'où les esprits com- « pétents peuvent passer à l'étude complète de la « *Politique positive* ! » C'est-à-dire à l'étude du *Système*, le second de ses grands ouvrages. Proclamation qui revient presque à renier le premier ! C'est là un aveuglement singulier car autant la lecture du *Cours* est intéressante et souvent instructive, surtout dans ses trois derniers volumes, autant celle de l'incohérent *Système* est ingrate, propre à rebuter les esprits droits et dépourvue de toute efficacité possible. Il est douteux qu'un seul des adhérents durables de la philosophie positive ait suivi, pour son initiation, cette marche rebutante. Encore une fois les pages, souvent rationnelles, du *Cours* peuvent seules encourager, par leur souvenir, l'attention d'un lecteur engagé dans le dédale du *Système* et surtout de la *Synthèse subjective*, ouvrages si évidemment dictés par la manie.

Le banquier Deullin, d'Épernay, alors considéré par Comte comme l'un de ces *triumvirs* de son choix qu'il croit sur le point de remplacer le gouvernement bonapartiste, Deullin recevra de lui quelques précisions de plus sur la nouvelle marche à suivre pour recevoir l'initiation positiviste. Les « praticiens » tels que le jeune homme d'affaires, étant à jamais déchargés du souci de la recherche théorique, peuvent, dans le *Cours*, se contenter de lire le chapitre général qui commence l'étude de chacune des cinq sciences préliminaires. Seule la science mathématique, vu son importance logique, exige une lecture poussée un peu plus avant. — Au magistrat de Tholouze, il répète vers le même temps que le long et difficile préambule scientifique par lequel il a dû passer lui-même ne conviendra plus qu'à quelques *dirigeants dans l'avenir*. — Son clergé sera donc bien « dirigeant », en dépit de ses dénégations intermittentes. — Tous les autres positivistes n'ont présentement besoin que de vues *instinctives* et d'impulsions *spontanées*. Puisque le Positivisme se résume finalement en un véritable culte, il devient accessible par la *spontanéité* (par l'élection de la Grâce, nous allons le voir) autant que par la réflexion intellectuelle : « Maintenant, répète l'ex-philosophe, le Positivisme doit être absorbé d'emblée par ma *Politique* (le *Système*) sans s'arrêter à ma *Philosophie* (le « *Cours*), dont l'étude est réservée aux seuls théoriciens ! »

Oui, de telles adhésions « spontanées » par le cœur sont fort analogues à ce que l'illumination par la Grâce gratuite a été dans le Christianisme doctrinal. Cette féconde notion mystique de la Grâce est donc au premier rang de celles que le Positivisme *s'approprie* finalement, dans l'héritage chrétien qu'il croit en déshérence,

afin de les *perfectionner* davantage à sa mode. Le Positivisme, enseignera plus nettement Comte à son cher Hadery en 1855, renouvellera l'existence humaine en développant la culture systématique des instincts sympathiques, si méconnus par les croyances métaphysiques officielles. La religion positive s'établira *essentielement dans le domaine de la Grâce* jusqu'ici rebelle à toute codification et non réductible en *lois*. Ce pas franchi, la connaissance et l'amélioration méthodique de notre nature doivent nous procurer des moyens de bonheur dont le passé ne peut nous offrir aucune idée ! — Encore une promesse à la Fourier, par malheur !

La logique affective, lisons-nous au premier volume du *Système*, dut avancer peu jusqu'ici puisque les phénomènes correspondants furent toujours regardés comme soustraits à toute loi. Elle ne fut sérieusement cultivée que durant le Moyen-Age, sous l'impulsion catholique (et en outre sous l'impulsion romanesque, à mon avis) dont le déclin même en suscita d'admirables essais (*l'Imitation de Jésus-Christ*) chez les principaux mystiques. A ces premiers rudiments *empiriques* de culture affective, le Positivisme peut seul faire succéder un vaste effort systématique, puisqu'il s'établira surtout *dans l'ancien domaine de la Grâce* désormais ramenée à des lois appréciables, sources nécessaires de prévision et d'action. — Peut-être, mais combien il est tentant de se passer actuellement des *lois*, si difficiles à formuler dans ce mystérieux domaine ! Comte n'a-t-il pas succombé le plus souvent à cette tentation pendant les quinze dernières années de sa vie ?

Saint Paul, enseigne le *Catéchisme positiviste*, construisit sa doctrine générale de la lutte permanente entre la Nature et la Grâce, et, ce faisant, ébaucha

réellement à sa manière l'ensemble du problème moral. Car cette précieuse fiction (de la Grâce) compensait du moins provisoirement l'*incompatibilité radicale* (prétendue) du *monothéisme avec l'existence naturelle des penchants bienveillants* qui poussent toutes les *créatures* à s'unir mutuellement au lieu de se vouer isolément à leur Créateur. — (Oui, certes, la doctrine chrétienne de la Grâce est une admirable utilisation rationnelle de l'appétit mystique à la lumière de la psychologie la plus finement expérimentale qui soit). — Malgré les vices de la théorie paulinienne (de la Grâce), poursuit cependant Comte, les résultats essentiels de la *commune sagesse* (de l'expérience humaine synthétisée en raison) s'y trouvaient beaucoup mieux représentés que dans la déplorable *ontologie* qui dirigea la dissolution graduelle du catholicisme (à savoir la métaphysique déiste et la morale de l'intérêt bien entendu). Aussi les mystiques du Moyen-Age finissant et surtout l'admirable auteur de l'*Imitatio Christi* sont-ils les derniers penseurs chez lesquels, avant l'aurore du Positivisme sociologique, on puisse vraiment saisir l'ensemble de la nature humaine, si vicieusement conçue dans toutes les doctrines métaphysiques ! — Ici fort insuffisamment distinguées les unes des autres car celle de Hobbes ne ressemble nullement à celle de Rousseau.

En réalité Comte chercha sa vie durant une position moyenne entre ces deux « métaphysiques » divergentes, celles des hobbistes qui tendent à restreindre extrêmement les inclinations bienveillantes *naturelles*, celle des mystiques naturistes, qui, par la *bonté naturelle*, étendant à l'infini la sphère de ces inclinations. Le christianisme avait trouvé une position d'équilibre quoi qu'en pense et en dise Comte trop souvent (sauf

quand il rend justice aux doctrines de la Grâce). — Et lui-même, après ses prudences toutes relatives de jeunesse, tendit à faire beaucoup plus vaste qu'il ne l'avait tracée tout d'abord la sphère d'action possible de nos inclinations bienveillantes, versant par là dans le mystique naturiste à son tour. En d'autres termes et tandis que la saine psychologie du péché d'origine retenait les mystiques catholiques suffisamment disciplinés sur la pente de l'utopie, à la fois en morale et en politique, le Positivisme « religieux » a fait comme le Rousseauisme, un extrême abus de la notion de *Grâce*, considérée comme *inamissible* et ineffaçable (ce que faisait déjà Calvin) mais aussi comme universelle (ce qui eût stupéfait ce Réformateur) ! — Comte n'en répète pas moins avec insistance que l'antagonisme paulinien entre la Grâce et la Nature sera transformé dans la religion *finale*, en une lutte continue de l'Altruisme contre l'Egoïsme ! Soit, mais quel sera le succès de cette lutte ? Et approchera-t-il de ceux que le Christianisme a incontestablement réalisés par sa connaissance de la Nature égoïste et sa dextérité à manier la notion de Grâce, cette source mystérieuse de la charité.

Le troisième volume du *Système* nous répétera une fois de plus que, durant le Moyen-Age, l'impulsion escomptée de la grâce surnaturelle compensait, quoiqu'imparfaitement, le recours aux inclinations bienveillantes *naturelles*, en accord avec l'admirable définition que propose l'*Imitatio Christi* quand elle prononce : *Gratia sive dilectio*, la Grâce autrement dit l'Amour ou la charité ! L'inspiration divine se substitue simplement ici à l'impulsion instinctive humaine. Et d'ailleurs l'amour divin, quoiqu'il ne pût jamais devenir pleinement désintéressé (il l'a beaucoup tenté

cependant et son échec a prouvé que la chose est impossible sans doute) fournissait à cette époque un champ d'expansion à des sentiments qu'un exercice *quelconque* tend toujours à développer utilement !

Une doctrine modernisée de la Grâce, tel serait donc le couronnement du Positivisme « religieux » où se mêlent toujours l'effort rationnel trop vite essoufflé et les illusions de la mystique naturiste, mais qui, en vertu même de ce défaut fondamental, offre tant de sujets de méditations aux psychologues et aux moralistes mieux pourvus de sang-froid que son très émotif inventeur.

CHAPITRE IV

DEUX POLITIQUES SUCCESSIVES ET CONTRADICTOIRES

En examinant ici la politique finale de Comte, c'est moins sa politique théorique, si évidemment arbitraire, que sa politique au jour le jour et son attitude devant la lutte des partis de son temps dont je prétends caractériser les tendances. Son plan de société future, sa *République* à la mode de Platon, de Morus ou de Fénelon sont d'ailleurs trop connus pour qu'il soit utile de les exposer à nouveau dans le détail. On y trouve un mélange de réminiscences saint-simoniennes et de velléités fouriéristes parce que tels sont le point de départ et le pôle d'aboutissement de sa pensée constructive. Aussi bien est-il un fils spirituel de Jean-Jacques comme ces deux rêveurs, Saint-Simon et Fourier, dont le Marxisme a fait (avec Robert Owen) les *grands utopistes*, précurseurs immédiats de la plus récente utopie d'Outre-Rhin.

Quelques mots cependant de la politique comtienne finale pour faciliter l'intelligence de ce qui va suivre. J'ai suffisamment indiqué déjà quel serait le rôle du pouvoir spirituel, c'est-à-dire du élargé positiviste et surtout de son Grand-Prêtre, dans la constitution sociale définitive de l'humanité. — Au point de vue temporel, les « banquiers » y obtiendront une situation prépondérante. A Deullin qui exerce cette profession en Champagne, son maître confirme avec complaisance que les banquiers seront les généraux naturels de

l'industrie moderne aussitôt que le digne avènement du vrai pouvoir spirituel aura débarrassé le gouvernement proprement dit de tout office théorique. Dans le régime final de l'Occident régénéré et pour toute la république occidentale qui embrassera les cinq nations d'élite, ce pouvoir temporel sera réparti entre deux mille maisons de banque, dont six cents pour notre seule France, c'est-à-dire sept par département. — En nombre égal seront les temples de l'Humanité, desservis chacun par dix philosophes (dont sept prêtres et trois vicaires suppléants). Chaque banquier deviendra le tuteur du temple correspondant et préservera les philosophes de toute distraction comme de toute séduction matérielle. Nous savons aussi que de la banque, cette industrie d'élite, émanera la Chevalerie nouvelle, chargée d'assumer le libre protectorat des faibles contre l'oppression des forts.

Tout ceci est assez nettement saint-simonien, à des nuances près. — Fourieriste plutôt serait le penchant à promettre monts et merveilles, à tous et à chacun, selon sa caste et selon ses goûts. On trouve sur ce sujet vers la fin de la cinquante-septième Leçon du *Cours* (1), quelques pages véritablement significatives. Quel sacrifice le nouveau régime exigera-t-il des dirigeants de l'heure présente, se demande l'auteur de cette page ? Aucun autre, affirme-t-il aussitôt, que de renoncer à une organisation périmée. Et que leur coûte en effet cette facile renonciation pourvu que soient consolidés, chez les possédants, tous les pouvoirs quelconques reconnus conformes au sens général du mouvement moderne ? — Or le Positivisme a des points de contact partiels, mais notables avec les

(1) *Cours*. VI. page 622 et suivantes.

esprits sincères de toutes les écoles politiques; avec l'école *stationnaire* ou juste milieu, par son effort de politique rationnelle, et même avec l'école *rétrograde* par sa vénération pour le Moyen-Age catholique. Quant à l'école *révolutionnaire*, qui représente seule l'esprit de progrès, elle n'aura qu'à rejeter ses habitudes « métaphysiques », sa vague résurrection déiste et militaire, mais ne sera nullement obligée de sacrifier ses dogmes essentiels, encore très utiles à maintenir pendant la période de transition qui va conduire au Positivisme social. Pour satisfaire ses goûts dominants, elle aura licence de *procurer des démolitions* au régime positiviste, en particulier la démolition de l'Université, demeurée toute « métaphysique »; et, sur bien d'autres points encore cette école pourra se donner l'agrément de faire table rase.

Ceci pour allécher les partis politiques. Les professions diverses ne se verront pas ouvrir de moins riantes perspectives. La corporation sacerdotale catholique, tout d'abord, sera certainement séduite par cette restauration du pouvoir spirituel qui est tellement à l'ordre du jour du Positivisme, — si du moins elle sait déposer comme il convient ses *préjugés théologiques* ! (Il s'agit, notons-le, d'une restauration qui doit se faire à l'exclusion et au détriment de cette corporation. Mais cela n'est pas pour embarrasser la sommaire psychologie de Comte, en ses heures de vaticination fouriéristes !) — La classe militaire, à son tour, se sentira choyée comme instrument conservé de la police et de l'ordre public. Les artistes seront membres du pouvoir spirituel (au second plan, nous le savons, et à titre de vulgarisateurs). Les industriels se trouveront garantis contre les coalitions ouvrières. Les métaphysiciens jouiront d'être, comme philosophes, proclamés.

supérieurs aux savants spéciaux. Les littérateurs eux-mêmes et les avocats, — ces objets habituels de l'animadversion comtienne, — se voient présenter ici toute emmiellée la coupe de ciguë qu'il leur faut boire. En effet, leur activité, *secondaire*, recevra des aliments conformes à la *versatilité*, dès lors heureuse, qui reste inhérente à leur défaut caractéristique de convictions profondes ! — Ici, le style même est presque de Fourier. — Oui, la disposition peu stable de leur esprit leur permettra d'adapter leur talent d'exposition et de discussion soit à l'universelle diffusion de la philosophie positive, soit à l'utile censure initiale des savants spéciaux. Cette dernière perspective réjouit d'avance notre philosophe, tout à fait « négatif » et fort peu « vénérant », nous le savons, à l'égard de ses confrères en occupations savantes. « Je pourrais au besoin, « achève-t-il en effet, leur indiquer de nombreuses et « importantes applications de cette censure, aussi « neuves qu'incisives, qui leur permettraient de « mesurer à leur tour d'orgueilleuses prétentions « scientifiques que les plus audacieux d'entre eux « n'osent aujourd'hui contempler qu'avec un aveugle « respect ! » — Les propensions « altruistes » de notre l'homme sont jaugées à leur volume réel dans ce frappant morceau de propagande !

I. — L'ESPOIR DANS L'INSPIRATION DIVINE

DES PROLÉTAIRES APRÈS 1842

Pendant les années de fermentation sourde qui précédèrent les événements de février 1848, Comte, engagé dans la période pleinement émotive de son activité mentale, donne une forme nouvelle à son mysticisme

social de fond. Depuis quelque temps mis en contact avec des ouvriers intelligents et sérieux par les cours gratuits d'astronomie élémentaire qu'il professait le dimanche à la mairie de son arrondissement parisien, il avait cédé à la tentation de transformer peu à peu cet enseignement spécial en un cours général de philosophie positive. Il consacrait jusqu'à une douzaine de leçons préliminaires, de plusieurs heures chacune, à l'exposé de ses vues personnelles sur la réforme sociale. De ce contact hebdomadaire et de la patience exemplaire de ses auditeurs, il tira bientôt les pronostics les plus flatteurs sur la collaboration prochaine du prolétariat (au moins du prolétariat des grandes villes), à l'essor imminent du Positivisme religieux.

Le type de ces auditeurs sympathiques à son enseignement réformateur, ce fut le menuisier Magnin, qui, en 1848, devait rédiger un Rapport sur les conditions du travail dont la profondeur fit l'admiration de son maître; Magnin que Comte proclamera l'égal de Cromwell et présentera comme supérieur à Danton par son génie politique; Magnin qui sera membre désigné du *triumvirat* directorial, destiné à remplacer le gouvernement de Napoléon III et à réaliser la société positiviste. Les destinées de cet honorable artisan ne répondirent point à de si flatteuses prophéties; mais, pendant quelques années tout au moins, le professeur bienveillant d'astronomie populaire ne parlera plus que de nos *éminents* prolétaires, adjectif qui se place machinalement sous sa plume comme une épithète homérique; et il vantera sans relâche en eux une « sagesse *spontanée* envers les plus grands sujets qui « doit être constamment respectée du vrai philosophe. » (Lettre du 8 mai 1851 à Papot).

N'a-t-il pas constaté avec satisfaction que philoso-

phes et prolétaires se trouvent rapprochés par des *habitudes équivalentes d'imprévoyance matérielle* ! — Excellente préparation pour *prévoir* en matière politique, n'est-il pas vrai, et pour organiser rationnellement la société de demain, si la raison n'est que prévoyance appuyée sur expérience ? — Les prolétaires possèdent encore l'avantage d'ignorer la volonté de puissance, participant ainsi de cette sorte d'immaculée conception dont se vantait leur prophète Jean-Jacques en s'accordant la *bonté naturelle*. *Etrangers à d'ardentes préoccupations de grandeur ou de richesse*, écrit Comte en propres termes, au cours de sa période démocratique (1), les cœurs prolétaires renonceront sans regret demain aux jouissances de *cupidité* ou de *domination*, — ces deux équivalents théologiques de l'« impérialisme » originel, dans la langue des moralistes chrétiens tels que Nicole. — Et, par contraste, ils développeront dignement leurs dispositions *naturelles* à la *vénération*.

La « vénération » (*die Treue*, disent les Allemands, prétendant réserver à leur race le monopole de cette disposition d'âme qui faciliterait tant le rôle des gouvernants, en effet), la vénération, autre nom de la bonté naturelle dans la bouche de Comte, devient la base même de sa morale comme de sa politique après 1845. « Intelligent, tendre et vénérant » (Lettres à Laffitte), voilà le vrai certificat de civisme qui convient au positiviste religieux ! La vénération est la garantie nécessaire de tous les autres instincts *sympathiques* (sixième circulaire annuelle) parce que la vraie moralité consiste surtout à *aimer nos supérieurs* ! — Oui,

(1) *Système*. I. 377.

certes, mais c'est là ce que Jean de La Fontaine croyait déjà si difficile en terre gauloise :

Notre ennemi, c'est notre maître !
Je vous le dis en bon français.

Si beaucoup de gens, reprend Comte en s'adressant cette fois au capitaine hollandais de Cappellen, ne veulent toujours de religion d'aucune espèce, encore moins positive, c'est de peur d'une morale sérieuse, appuyée par un sacerdoce *inflexible* (ô Calvin !) Comme le déserteur Littré, ils portent tous, sur leur cerveau étroit, l'empreinte de la réprobation morale (à Genève, on disait la réprobation éternelle) par l'absence du grand sentiment de la vénération, seule source possible de la régénération occidentale ! — Enfin, Hadery entendra cette appréciation, plus naïve encore : « Je crois ce jeune théoricien susceptible d'une « profonde vénération, *surtout envers moi !* » C'était l'essentiel à ses yeux.

Dès 1842, Comte n'ayant pu obtenir, au cours de sa crise polytechnique, l'intervention à son profit des gouvernants de l'époque (en particulier du maréchal Soult, ministre de la guerre), se tourne vers le Peuple avec un élan de confiance mystique, ou même avec une complaisance aux carnages nécessaires qui nous étonne chez ce bourgeois rangé et fort craintif au fond. L'intervention plébéienne est seule capable aujourd'hui de sauver la situation, lisait-on déjà dans le sixième volume du *Cours*. Rien de fondamental ne pouvant plus être entrepris par la politique légale, tous ceux qui tentent, même *aveuglément*, d'en sortir, exercent partiellement une influence utile qui n'est pas entièrement annulée par leurs aberrations trop fréquentes ! Le point de vue populaire est le seul désormais qui

puisse offrir à la fois assez de grandeur et assez de netteté pour placer convenablement les esprits actuels *dans une direction vraiment organique* ! Aucune classe ne saurait être, par l'influence instinctive de sa position naturelle, aussi bien disposée que le Peuple à marcher vers la régénération finale !

Pour la France en particulier, l'émancipation de toute philosophie théologique est un fait accompli dans cette portion du peuple qui compte vraiment pour quelque chose. D'autre part, chez les bons esprits plébéiens, la philosophie « métaphysique » (terme toujours ambigu, qui englobe hobbisme et rousseauisme) n'a pu s'enraciner profondément, *par suite du défaut d'éducation régulière*, telle que la fournit la néfaste Université française. En vertu de ces avantages divers, les esprits en friche doivent se trouver d'ordinaire moins éloignés du régime *positif* que les intelligences *laborieusement préparées* par une vicieuse instruction de mots ou d'entités, et même que les savants *spéciaux* (ce rebut de l'humanité) ! C'est ce qu'avait compris *l'admirable instinct progressif* qui caractérisa notre grande Assemblée républicaine (la Convention). — « La République n'a pas besoin de « chimistes ! » — Comte accepte au surplus d'un cœur léger l'effusion de sang nécessaire (juin 1848). Dans les douloureuses collisions que nous prépare nécessairement l'anarchie actuelle, achève-t-il en effet, les vrais philosophes qui les auront prévues seront déjà préparés à faire ressortir convenablement les grandes leçons sociales qu'elles doivent présenter à tous. « *La fatale infirmité de notre nature, soit intellectuelle, soit affective*, écrit-il, oblige peut-être aujourd'hui à « regarder ces tristes conditions comme *indispensables* ! » — Et voilà ! Il juge « utile » d'agir, même

aveuglément, contre la légalité et demeure plein de confiance dans les lendemains souriants de semblables « collisions » parce qu'il ne croit que de façon très intermittente, en réalité, à la « fatale infirmité » de notre nature.

Cette attitude, je l'ai indiqué, fut d'abord en lui le résultat de sa « crise polytechnique » et de l'amertume accumulée dans son sein par l'issue de cette crise; mais il allait accentuer grandement ses vues « naturistes » d'avenir sous l'influence de la crise érotique qui suivit de près pour lui la précédente, et qui, dans sa pensée fumeuse, associera la femme à l'ouvrier pour les positives réalisations de l'avenir. Le triomphe du Positivisme, mandera-t-il (après Clotilde) à son correspondant de Tholouze, dépendra de plus en plus des natures, soit *féminines*, soit prolétaires où *dominent naïvement le bon sens et la moralité*, dénuées qu'elles sont, — on peut même oser dire *préservées* qu'elles sont — de *toute culture artificielle* ! Déjà le Communisme a su transformer l'ancien Republicanisme en une opinion nouvelle le *socialisme* qui, chez les prolétaires, ses seuls représentants sincères, constitue l'interprétation *positive* du vrai principe républicain. Oui, le Positivisme est le Socialisme systématique (tous deux en effet fleurs du naturisme mystique), cependant que le Socialisme est un Positivisme *spontané*. Et le prophète achève en trahissant par là sa pensée de fond : « Je me vois ainsi « investi de la *direction mentale et morale d'une* « *immense révolution prochaine*, destinée à terminer « enfin la Révolution occidentale (qui se déroule depuis « cinq siècles déjà, comme nous le savons)..... après « quelques violents orages, qui seront peut-être « *sanglants*, du moins par accès ! » Ce à quoi, je l'ai dit, il se résigne sans aucune peine en dépit de ses incli-

nations « sympathiques » puisque c'est une rançon nécessaire de son *immense* délégation messianique !

II. — LES ÉVÉNEMENTS DE 1848

ET LE DISCOURS SUR L'ENSEMBLE DU POSITIVISME

En 1848, la psychologie naturiste s'est encore exaltée et précisée davantage en son morbide cerveau, puisqu'en tête de son *Discours sur l'ensemble du Positivisme* (qui est de cette année) sa doctrine se trouve présentée comme ne pouvant obtenir un succès vraiment décisif que dans un milieu où le bon sens, *préservé d'une vicieuse culture*, laisse le mieux prévaloir *les vues d'ensemble* (en réalité ces fruits de la plus ample culture !) et où les sentiments *généreux* sont d'ordinaire le moins comprimés ! (Peut-être, mais les *non généreux* aussi et nous savons qu'ils sont les plus forts !) — Par là s'annonce la coalition fondamentale qui va se nouer selon lui entre philosophes et prolétaires. Toute la troisième partie du *Discours*, celle qui porte pour titre : *Efficacité populaire du Positivisme* se réduit à une forte curieuse psychologie naturiste du Prolétariat, constamment coupée et interrompue toutefois par des retours vers le sang-froid et la rationalité, c'est-à-dire vers la psychologie « impérialiste » de la nature humaine ; mais alors, le plus souvent, avec excès dans cet autre sens aussi. Là se placent des pages capitales dont je voudrais étudier maintenant de près les indications révélatrices.

Tout d'abord, nous y trouvons reprise et plus ample-ment développée cette singulière conception d'une analogie essentielle entre les philosophes positivistes et les prolétaires de la grande industrie moderne.

Même instinct de la *réalité* de part et d'autre. — Et cela est déjà fort douteux ! — Mêmes généreuses habitudes de *sage imprévoyance matérielle* (le lys des champs de l'Evangile). — Puisqu'aussi bien les industriels sont responsables de la bonne marche des affaires, philosophes et prolétaires s'en peuvent désintéresser sans dommage. — C'est l'aveugle routine des classes moyennes qui voudrait imposer au corps social dans son ensemble des habitudes d'épargne et d'administration prévoyante *qui ne conviennent qu'à ces classes seules*. De telles habitudes sont indispensables en effet pour accumuler les capitaux et rendre ces capitaux productifs à nouveau; elles doivent donc prévaloir dans la partie *intermédiaire* de l'organisme final (où les philosophes seront en haut et les prolétaires en bas comme devant). Mais elles seraient étrangement *déplacées* et même funestes partout ailleurs, c'est-à-dire là où l'existence matérielle dépend surtout d'un salaire. Les philosophes et les prolétaires repousseront donc d'un même geste dédaigneux les habitudes d'épargne qui tendraient à *dégrader* leur caractère *moral*, sans améliorer *ordinairement* leur situation matérielle !

Ainsi la *saine* philosophie justifie pleinement les répugnances *décisives* de l'instinct populaire contre les Caisses d'épargne dans lesquelles le Peuple voit surtout *une source continue de corruption morale par la compression habituelle des sentiments généreux*. Au contraire, les *empiriques* déclamations contre les cabarets n'empêcheront pas ces établissements d'être, jusqu'ici, les seuls *salons* du peuple qui y vient cultiver *une sociabilité beaucoup plus recommandable* que l'*égoïste* fréquentation des lieux de dépôt (financier). Le régime positif saura faire du Club politique, nous le

savons déjà, le meilleur correctif du cabaret ! — Tout cela constitue, n'est-il pas vrai, une excellente préparation aux *vues d'ensemble* qui doivent rester le privilège du prolétariat et du clergé positiviste; et l'on peut résumer tant de ressemblances si frappantes entre philosophes et prolétaires par cette affirmation significative; chaque prolétaire constitue dès à présent, à beaucoup d'égards, *un philosophe spontané*, tandis que chaque philosophe réalise *un prolétaire systématique* !

Toutefois cet ensemble de remarques n'est exact jusqu'ici que de la France contemporaine ou même, à vrai dire, du peuple parisien (ou mieux encore, sans doute, des auditeurs dominicaux d'Auguste Comte). Il faut vivre à Paris pour sentir et constater l'intime réalité de l'appréciation qui vient d'être formulée; mais cette réalité-là est suffisante pour annoncer l'*extension finale* d'un caractère d'ailleurs si conforme aux *indications de la saine théorie de l'homme*, puisque les occupations *machinales* des prolétaires sont très favorables à l'exercice philosophique de la méditation, source de conceptions *générales*, tandis que l'entrepreneur reste nécessairement confirmé dans ses *vues spéciales* ? Qu'on se garde d'accorder en effet à ce dernier (pour-tant seul responsable, nous le savons) une portée intellectuelle qui lui fait le plus souvent défaut. Les triomphes *pratiques* dépendent surtout du *caractère*, non de l'esprit ou du cœur; il y faut un certain degré d'*énergie* avec beaucoup de *prudence*. — (Eh ! la prudence est-elle donc autre chose que le fruit de l'intelligence ?) — Quand ces deux conditions se trouvent remplies, achève Comte imperturbable, la médiocrité intellectuelle et l'imperfection morale n'empêchent nullement d'utiliser les circonstances favorables.

Bien mieux, la mesquinerie des pensées et des senti-

ments contribue fréquemment à susciter et à maintenir les dispositions convenables à cet effet. Aussi, quelque respect que mérite toute élévation légitime, la philosophie, *encore plus clairvoyante* que n'a pu l'être sur ce point la religion dans le passé, se refuse à conclure du succès économique des riches à leur supériorité mentale que n'indique nullement *la vraie théorie de la nature humaine* ! — Voilà, certes qui contredit les Economistes ! Mais remarquerai-je ici, quelle que soit la valeur morale respective de l'entrepreneur et du prolétaire, le caractère, l'énergie, la prudence constituent déjà au profit du premier une assez ample dotation, il faut le reconnaître. Il est donc difficile d'entasser plus de contre-vérités psychologiques en peu de mots !

En réalité, insiste Comte, bien que la *modestie* populaire considère encore les hommes *instruits* comme seuls aptes au gouvernement de la chose publique, les esprits vraiment puissants se rencontrent aujourd'hui parmi les praticiens et *quelquefois chez les plus illettrés prolétaires*, car la rectitude, la sagacité et même la cohérence sont des qualités *très indépendantes de toute instruction*. L'esprit d'ensemble manque surtout aux classes lettrées. Le Peuple, dans sa regrettable *modestie* se confie encore aux littérateurs et aux avocats; mais nos prolétaires rougiront bientôt d'avoir abandonné les plus difficiles recherches à des esprits qui ne conçoivent même pas l'exacte différence d'un centimètre cube à un décimètre cube. Ce qui ne veut nullement dire, au surplus que le peuple doive se tourner vers le *mauvais esprit* scientifique ou vers l'*idiotie académique*. Non, qu'il se confie aux *vrais* philosophes dont nous savons assez quel est le type, ou même le seul exemplaire vivant vers le milieu du XIX^e siècle.

Enfin et surtout, achève l'auteur du *Discours de*

1848, « il importe de noter que, d'après l'absence
« totale d'éducation régulière, toutes ces *hautes*
« *qualités morales* doivent être regardées comme pro-
« pres (comme *naturelles*) au prolétariat, depuis que
« l'émancipation (religieuse) radicale des esprits popu-
« laires interdit de rapporter ces résultats à l'influence
« théologique ! » — En réalité, là où on les constate
encore, ces qualités proviennent pour la plus grande
part de cette dernière influence, au contraire, c'est-à-
dire de la discipline morale chrétienne. En 1848,
l'ensemble de la classe populaire française, à coup sûr,
et même la classe ouvrière parisienne, sans cesse
recrutée dans nos campagnes, était loin de se montrer
entièrement dégagée d'une conception chrétienne de la
vie. Celle-ci était maintenue dans les masses par la
tradition, par l'éducation, tout au moins par la persé-
vérance habituelle de la foi chez les épouses et chez les
mères. Le « Gavroche » de Hugo savait servir au besoin
« fort poliment » la messe, et le clergé fut associé tout
d'abord à la victoire plébéienne de février.

Au surplus, après cette orgie de naturisme trop naïf,
nous allons voir Comte revenir soudain à la psychologie
expérimentale et même dépasser le vrai en sens inverse
de son premier mouvement, comme c'est souvent le cas
dans son œuvre étrange. Les constatations, fort discu-
tables, que nous venons de lire le conduisent en effet
à espérer de la classe prolétarienne une utile influence
morale, mais *nullement*, dit-il, une salutaire action
politique; et ceci en dépit du souvenir ému qu'il garde
à notre admirable Convention révolutionnaire, car
cette assemblée fit erreur, à ses yeux, en s'appuyant
politiquement sur le prolétariat. Non, répète-t-il à cette
occasion, il n'y aura dans l'avenir positiviste *aucune*
participation du peuple au gouvernement politique de

la chose publique. Le peuple n'aura que le droit d'insurrection, réservé aux cas *extrêmes*, la possibilité d'une révolte, toujours *exceptionnelle*; car le rôle véritable des prolétaires de demain est uniquement de fournir un appui efficace au *pouvoir spirituel* reconstitué.

Sous l'influence du mysticisme naturiste de nuance sociale qui s'épanouit dans sa pensée vers cette époque de sa vie, Comte fait donc du prolétaire dans la société positiviste de demain un prêtre de seconde classe, réservant la première classe à lui-même et à ses créatures. Il fait du prolétariat en général la garde prétorienne de la nouvelle papauté-empire. Les travailleurs ne tarderont point, dit-il, à sentir combien leurs légitimes réclamations se lient surtout aux moyens *moraux* que le Positivisme leur présente, quoiqu'il les invite aussi à l'abdication d'une *autorité illusoire ou perturbatrice*. Et, au point de vue moral, les philosophes gagneront beaucoup par le contact de la *noble spontanéité populaire*, par la fréquentation de nos prolétaires *illettrés*. — Pourtant, il ajoute que l'empire de l'opinion publique est indispensable pour compenser, chez la plupart des hommes, *l'insuffisance de la moralité naturelle, même sagement cultivée*.

Les clubs causaient à cette heure de graves inquiétudes à la partie saine de la population française; ils préparaient par leurs excès de parole et bientôt par de plus effectives violences, la réaction qui dans l'Europe entière suivit les journées de juin (comme autrefois les journées de septembre 1792). Comte ne songe nullement à les incriminer alors; nous savons déjà que les Jacobins de 1793 furent, à ses yeux, les très dignes précurseurs de ce pouvoir spirituel réorganisé dont il entend bientôt « se saisir ». Il n'a pas renoncé à cette

appréciation historique hasardeuse. Loin d'être aucunement anarchique, écrit-il en effet, le club constitue, au fond, une faible ébauche spontanée des mœurs finales de l'humanité régénérée. En se réunissant dans ces assemblées fraternelles, on entretient le *sentiment social* (l'impérialisme de groupe, tout simplement) par une heureuse excitation quotidienne. Les craintes d'agitation politique que réveille présentement ces réunions, ajoute-t-il, sont dues à une *empirique* appréciation de notre passé révolutionnaire. Bien loin de propager le goût et de développer l'exercice de ce qu'on nomme nos droits politiques, nos clubs tendront *bientôt* (demain on ramera gratis) à détourner profondément nos prolétaires d'une *vaine intervention temporelle* en les appelant à leur principal office social qui consiste à *devenir les auxiliaires essentiels du nouveau pouvoir spirituel* ! Par cette noble perspective normale, le Positivisme leur offrira un *attrait bien supérieur* à celui que comportent maintenant leurs illusions *métaphysiques*. — Ce qui est, de nouveau, la trop optimiste prévision de Fourier.

Oui, le club est destiné à remplacer provisoirement l'*Eglise* (en attendant l'édification des temples de l'Humanité divinisée). Permettant le libre essor de toutes les tendances progressives, notre situation républicaine ne tardera pas à manifester la disposition spontanée de notre population à donner dorénavant cette nouvelle issue aux diverses émotions sociales dont le catholicisme fut longtemps le seul régulateur. A l'orageuse discussion des droits, se *substitue* (le verbe est au présent dans le texte du rêveur aussi bien que dans le discours de Perrette portant au marché son pot au lait) la paisible détermination des *devoirs* ! Les *vains* débats sur la *possession du pouvoir* sont rempla-

cés (dans le clubs) par l'examen des règles relatives à son sage exercice ! Une *superficielle* appréciation de la situation présente envisage, il est vrai, nos prolétaires comme encore très éloignés de dispositions semblables; mais, après une étude *mieux approfondie* (!) de la question, on peut assurer que l'expérience même qu'ils accomplissent aujourd'hui sur l'extension de leurs droits *politiques* achèvera bientôt de manifester l'inanité d'un remède aussi peu conforme à *leurs vœux naturels* (que l'extension de ces droits). Sans qu'ils fassent, après cette expérience, une abdication formelle, peu convenable à leur dignité sociale, leur *sagesse instinctive* ne tardera pas à déterminer une *désuétude* plus décisive encore. — Il y a peut-être quelque vérité dans ces dernières considérations. Oui, sans doute, l'expérience est le grand maître en ces choses; mais il faut qu'elle soit très dure, très prolongée pour amener à une attitude plus rationnelle, parce que plus clairvoyante, les incultes volontés de puissance; et le Progrès, quoique mystiquement « incoercible », pourrait bien souffrir grandement dans l'intervalle.

III. — APOLOGIE DU COMMUNISME

Après ce dernier élan de psychologie optimisme, Comte en vient, dans son très instructif *Discours*, à commenter le Communisme, apparition nouvelle alors sur l'horizon social, au moins dans la forme que lui a donné l'immense essor économique né de la liberté d'entreprise, combiné avec le règne caché du mysticisme naturiste dans les âmes modernes. — Une célèbre utopie, écrit donc le philosophe (celle de Proud'hon, probablement) a déjà conduit les prolétaires à sentir

que la propriété leur importait davantage que le pouvoir proprement dit. En étendant le problème social jusqu'à ces questions de propriété, le Communisme rend aujourd'hui un service fondamental qui n'est pas neutralisé par les *dangers temporaires* inhérents aux formes *métaphysiques* de cette doctrine sociale. Il faut y voir un progrès spontané, plus affectif que rationnel au surplus, du véritable esprit révolutionnaire qui tend aujourd'hui à se préoccuper surtout des questions *morales* (en réclamant le partage matériel !) et à rejeter au second plan les questions politiques proprement dites. *Sans doute*, la solution *actuelle* des Communistes demeure encore *entièrement politique*; mais la question qu'ils ont enfin posée exige *tellement* une solution morale, sa solution politique serait à la fois si fort insuffisante et si évidemment *subversive*, qu'elle *ne peut demeurer à l'ordre du jour* (elle y est encore cependant) sans faire bientôt prévaloir l'issue décisive que le Positivisme vient offrir à ce besoin fondamental de la société contemporaine.

En se confiant à l'utopie communiste, reprend Comte afin de rassurer ses lecteurs davantage encore, nos prolétaires, très peu métaphysiques, sont loin d'attacher à ces doctrines *autant d'importance que les lettrés* ! Aussitôt qu'ils connaîtront une *meilleure* expression de leurs vœux légitimes (celle de Comte, qui les maintient en tutelle) ils *n'hésiteront pas* à préférer des notions claires et réelles, susceptibles d'une efficacité pacifique et durable à de vagues et confuses chimères dont leur *instinct* sentira *bientôt* la tendance anarchique. — Cela revient à dire, en d'autres termes, qu'ils seront bientôt parfaitement rationnels en politique aussi bien qu'en morale : un résultat que l'humanité ne peut attendre, au vrai, que d'une longue période

d'éducation sociale sous la discipline des faits et sous l'empire des véritables lois de Nature. — Jusque-là, achève l'auteur de ces promesses sans fondement, les prolétaires *doivent* adhérer au Communisme, comme au seul organe qui puisse aujourd'hui poser et maintenir, avec une *irrésistible énergie*, la question la plus fondamentale. Le danger même contribue en ceci à *fixer l'attention générale*. Quand nos communistes auront *rectifié leurs idées*, rien ne les obligera même à rejeter un nom qui n'indique directement que la prépondérance fondamentale du sentiment *social*. — Et ceci encore deviendra vrai sans doute, mais après quel retard imposé au Progrès rationnel ! — Déjà, remarque Comte, nos éminents prolétaires, adoptant le plus souvent désormais l'heureuse expression de *Socialisme* ont à la fois accepté le problème des communistes et repoussé leur solution. — Oui, mais depuis s'est manifestée la tendance inverse et beaucoup de prolétaires ont été à la surenchère communiste en délaissant le Socialisme quelque peu rationalisé déjà.

Aveuglés par leur défaut de préparation encyclopédique, poursuit Comte, les Economistes ont radicalement méconnu la tendance de l'ordre naturel à *devenir de plus en plus modifiable* à mesure qu'il se *complique* davantage. — Nous savons que c'est là l'excuse habituelle de notre penseur pour ses velléités utopiques. — Or toutes nos destinées actives reposant, poursuit-il, sur cet espoir de modification des tendances sociales, rien ne peut excuser le *blâme doctoral* que la métaphysique *économiste* oppose à l'*intervention* continue de la *sagesse* humaine dans les différentes parties du mouvement social. — Au vrai, l'Economie politique a pu avoir des interprètes trop timides; mais son expression vraiment rationnelle est non-interventionniste en

beaucoup de cas parce qu'elle sait, *par expérience* et par connaissance de l'histoire, combien l'intervention législative dans les problèmes de production ou d'échange procède de passions à *courtes vues* le plus souvent et non pas de la *sagesse*. Ses études n'ont d'autre objet que de préparer cette *sagesse* interventionniste et de l'éclairer.

Quoi qu'il en soit de l'hostilité aveugle de Comte à l'égard de l'Economie politique expérimentale, il termine ces premières considérations, si favorables au Communisme, en affirmant que le principe fondamental de cette doctrine est *absorbé* par le Positivisme, *qui l'étend même bien davantage encore*, puisqu'il l'applique à tous les modes de l'existence humaine en faisant de chaque citoyen un fonctionnaire public !

IV. — CRITIQUE DU COMMUNISME

ET DÉTERMINATION DE L'AVENIR PROLÉTARIEN

Après voir prodigué de la sorte à ce qu'il nomme lui-même l'*utopie* communiste ses encouragements et ses enthousiasmes, notre philosophe fait soudain machine en arrière, espérant, bien vainement, corriger ses suggestions folles par de tardives restrictions. Après l'acceptation du *principe* communiste par le Positivisme, poursuit-il en effet, cesse aussitôt toute concordance réelle entre les *saines théories politiques* et les *inspirations spontanées de la sagesse populaire*. — Singulière *sagesse* spontanée que contredit la *saine théorie* ! — Oui, les positivistes n'hésitent pas à écarter franchement la solution communiste du problème de la propriété, solution aussi *insuffisante que subversive* nous l'avons vu. Celle qu'ils lui substituent se distingue,

nous le savons aussi, par le recours aux moyens *moraux*, bien plutôt qu'aux moyens *politiques*, c'est-à-dire, en dernier ressort, par le recours à la *séparation des pouvoirs* — la « tarte à la crème » de cet autre prisonnier de sa conviction mystique intéressée !

Une inconséquence décisive, poursuit-il, manifeste à la fois la *complète irrationalité* (enfin !) du Communisme moderne, et l'honorable source de son illusion. Platon est son inspirateur ; mais, de ce spécieux mystique, le Communisme présent accepte la communauté des biens, non la *communauté des femmes* et des enfants. *Noblement* inconséquents sur ce point, nos prolétaires *illettrés, seuls communistes dignes d'attention*, ne veulent adopter, dans cette *indivisible* aberration, que la partie relative à leurs besoins sociaux, tout en repoussant avec énergie celle qui choque les meilleurs instincts de l'homme. Ils démontrent par là leur ignorance des lois réelles de la sociabilité humaine. — Il faut signaler un autre fruit de cette ignorance dans la dangereuse disposition des Communistes à *comprimer toute individualité originale*. Outre que c'est oublier la prépondérance des instincts personnels dans notre nature, c'est méconnaître combien l'individualité demeure indispensable afin de maintenir dans la société la variété des efforts simultanés. Le grand problème humain consiste à concilier autant que possible la libre division du travail avec une convergence non moins désirable des efforts.

Une préoccupation exclusive de la convergence tendrait à détruire toute activité réelle ou même toute vraie dignité *en supprimant toute responsabilité*. Ne constatons-nous pas que, malgré l'efficacité des affections domestiques, le seul défaut d'indépendance rend souvent intolérables des destinées exceptionnelles qui

se consomment dans le patronage forcé de la famille (souvenir évident de M^{me} de Vaux !) *Que serait-ce donc si chacun se trouvait dans une situation analogue en face d'une communauté totalement indifférente à sa destinée personnelle ?* — Observation excellente ! Mais ailleurs, et en bon naturaliste, Comte n'a-t-il pas supposé cette communauté imprégnée d'amour pour chacun de ses membres ? — Quoi qu'il en soit, dans cette page de bon sens, il aperçoit clairement, pour une heure, *l'immense danger* de toutes les utopies qui sacrifient, dit-il, *la vraie liberté à une égalité anarchique et à une fraternité exagérée*. Il ajoute que le Positivisme ratifie essentiellement sur ce point, quoique d'après un principe contraire (oh ! que non pas, ce principe étant de part et d'autre l'expérience synthétisée en raison), la critique *décisive* dont le Communisme a déjà été l'objet *de la part de nos économistes*, surtout dans l'estimable Traité du plus avancé d'entre eux. — Il songe à Dunoyer dont il estimait les travaux.

Une autre erreur des communistes, c'est de blâmer la tendance de l'industrie moderne à grandir sans cesse ses entreprises, car ils profiteront les premiers d'un accroissement de la productivité du travail qui, seule, permettra la systématisation de la vie matérielle dans l'avenir. Plus généralement, ils manquent du sens de la *continuité historique* (c'est-à-dire dédaignent les leçons de l'expérience), cela est notamment visible dans l'appréciation superficielle, étroite, perturbatrice et très évidemment dictée *par l'envie* qui les amène à condamner l'hérédité des biens, parce que celle-ci conduit à posséder sans travail. Du point de vue *moral*, on aperçoit aussitôt le vice radical de ces récriminations empiriques qui méconnaissent l'aptitude fondamentale d'un tel mode de transmission à mieux

développer qu'aucun autre les dispositions favorables au bon emploi de la fortune. L'esprit et le cœur des possédants par héritage évitent les habitudes mesquines ou sordides que suscitent d'ordinaire la lente accumulation des capitaux. La possession initiale de la richesse fait mieux sentir le besoin de la *considération*. Aussi ceux qu'on voudrait flétrir comme *oisifs*, peuvent-ils devenir aisément les plus *utiles* de tous les riches après une sage réorganisation des idées et des mœurs. On sait assez d'ailleurs que de telles existences seront de plus en plus exceptionnelles à mesure que la civilisation grandissante accroîtra la difficulté de vivre sans industrie. C'est donc, à tous égards, une aberration très blâmable que de vouloir bouleverser la société pour des abus qui tendent à se restreindre et qui se prêteront en outre à la plus heureuse transformation morale.

De la sorte mis en garde contre certains périls qui procèdent de ses aspirations communistes, l'instinct prolétaire doit plus que jamais *se purifier de toute vaine ambition de grandeur et de richesse personnelle* (!) Alors, le peuple sentira de mieux en mieux la félicité de sa condition non politique. Il comprendra que des êtres *exceptionnels* doivent seuls aspirer au commandement social, poussés par une organisation mentale *plus funeste que favorable* à leur bonheur personnel. Il reconnaîtra que tout l'art social est dirigé vers sa juste satisfaction continue par l'actif concours de ses chefs spirituels avec ses préposés temporels. Dès lors, il ne désirera ni leur célébrité, obtenue par de *pénibles* méditations, ni leur *puissance* accompagnée de constants soucis. Il laissera surgir librement d'indispensables *vocations* théoriques. De leur côté ses chefs, philosophes ou entrepreneurs, regretteront de n'être

pas nés prolétaires ou de ne l'être pas *restés*. Aux grandes âmes, en effet, la prédominance, temporelle ou spirituelle, *n'a jamais procuré de satisfactions solides*. — Certes, il fallait une assez forte dose de naïveté psychologique conservée (ou reparue sous l'influence de la manie) pour supposer que l'appétit essentiel de domination s'apaiserait dans la plupart des hommes par la considération de tels lieux communs idylliques ou romanesques. On retrouve d'ailleurs ici la vieille utopie aristocratique qui rêve d'une humanité réduite à l'état de volière où de gais chanteurs sans cervelle seraient régis, pour leur bien, par des penseurs conscients, seuls dignes du nom d'hommes en réalité.

Mais tout ceci ne regarde que l'avenir. Au lendemain des événements de février 1848, Comte se sentit tellement exalté par son mysticisme social de fond qu'il salua plus que jamais l'inspiration divine dans les impulsions de l'instinct populaire et qu'il résolut de faire, pour l'instant, pleinement *politique*, et même à l'exclusion de toute autre, une classe sociale destinée à ne l'être *aucunement*, selon lui dans les cadres futurs du Positivisme. Aujourd'hui, écrit-il en effet dans ce *Discours* dont je viens de résumer quelques leçons, et avec une intrépidité d'illogisme qui surprend chez ce logicien par tempérament, aujourd'hui les classes industrielles ou savantes ne peuvent encore se saisir du pouvoir effectif qui leur *reviendra* plus tard, après l'établissement de la religion définitive. Il faut présentement chercher des gouvernants là où *l'esprit d'ensemble* se trouve le moins compromis et le sentiment du devoir *le mieux cultivé*. La saine théorie historique conduit donc à déclarer, sans hésitation, que nos prolétaires *seuls* peuvent fournir habituellement de dignes possesseurs du *suprême pouvoir temporel*, jusqu'au

terme de l'interrègne spirituel, c'est-à-dire pendant une génération à tout le moins.

Certes, le défaut ordinaire de notions administratives et d'habitudes directrices rendront ces prolétaires peu propres aux divers offices spéciaux du gouvernement pratique. Mais il n'en résulte pour eux aucune exclusion en ce qui regarde *l'autorité suprême*. Lorsque les postes éminents seront occupés par de dignes prolétaires, leur *sage et modeste instinct* saura bien trouver des organes secondaires convenables au sein des classes qui les auront fournis jusqu'ici, surtout parmi les militaires et les juges, aisément susceptibles d'une entière transformation républicaine. Sous cette puissante impulsion prolétarienne, tout tendra vers le Positivisme et ceux dont elle émanera sentiront toutefois *sans peine* la nature *exceptionnelle* de leur rare grandeur ! Voilà pourquoi, d'emblée et *sans aucun circuit parlementaire* (c'est déjà le Soviet) nos chefs prolétariens doivent monter au pouvoir temporel que leur assigne le Positivisme, avec le concours spontané et systématique des philosophes *également purs de toute ambition temporelle* (mais qui se réservent, nous le savons, l'ambition spirituelle). Ces derniers ne se sentiront point menacés par des *dictateurs* prolétariens, certainement « étrangers à toute tyrannie spirituelle ! » Le gouvernement républicain aura simplement subi de la sorte l'intime transformation qu'eût exigé celui de la Convention si cette admirable création politique avait pu, suivant son intention officielle, durer jusqu'à *la paix générale*.

Dans le premier volume du *Système* (1), publié en juillet 1851, Comte, quelque peu éclairé par les événe-

(1) Page 383.

ments, maintient encore cette extraordinaire revendication du *Discours*, non sans quelques scrupules de bon sens, enfin réveillés dans sa pensée maniaque. Le gouvernement *actuel* sera fourni par les prolétaires, expose-t-il encore, et la suprématie temporelle possèdera ainsi des organes émanés d'une classe qui, *régulièrement* devrait rester étrangère au pouvoir pratique. Mais la nécessité de cette *unique anomalie* ressort tellement de la situation présente que son application, *d'ailleurs très circonscrite*, ne saurait susciter *aucune dégénération réelle des mœurs populaires* (c'est-à-dire le dessein de conserver ce pouvoir dictatorial après en avoir goûté). En 1850, il avait encore écrit à Williamson : « Vous savez que les prolétaires, *mêmes espagnols*, doivent révolutionnairement saisir le pouvoir temporel pour diriger dignement la transition finale. Loin d'attendre un progrès calme, vous ne tarderez pas à éprouver ce généreux besoin d'*agitation sociale* que Jundzill lui-même m'exprimait il y a huit ans, quand il lui restait encore un peu d'énergie ! » — Mais en 1852, après le coup d'état, sa foi naturiste a reçu une très visible atteinte. Il fait encore appel à un *digne fanatisme* et à l'impulsion du *cœur*, mais il ajoute avec mélancolie : « Je ne vois jusqu'à présent de dévouement que chez les prolétaires communistes, et *peut-être même y est-il mêlé souvent d'orgueil et d'envie !* » Voilà ce qui s'appelle une découverte sur les arcanes du cœur humain !

V. — DÉCEPTION DU CÔTÉ DES PROLÉTAIRES ET RECOURS AUX CONSERVATEURS

Ces impressions fâcheuses vont se préciser chaque jour davantage en présence des faits. Il faudrait avant

tout, écrit le philosophe à son disciple Hadery, voir réalisée *l'amélioration morale des prolétaires* (qui ne sont donc plus guidés par leur *sage et modeste instinct*). « Notre voix systématique, insiste-t-il, ne saurait comporter presque aucune efficacité pratique tant que les prolétaires *aspireront secrètement à ces mêmes goûts d'oisiveté et de jouissance* qu'ils reprochent ouvertement aux riches. Leur condition ne peut être améliorée qu'autant qu'ils voudront librement rester tels, *sans rêver la bourgeoisie !* » Son espoir de rapide propagation du Positivisme dans les milieux prolétaires reçoit également le démenti souverain de l'expérience. L'horloger Francelle, le premier des ouvriers convertis, est frappé de ramollissement cérébral à trente-huit ans. Les adhérents lyonnais se dispersent et concourent à peine au subsidium du pontife (concours qui est devenu à ses yeux le criterium de la fidélité des siens). Puis le foyer de Montpellier, réduit à un seul adepte, de religion protestante, achève de s'éteindre à son tour.

Aussi, dans le deuxième volume du *Système* (1852), le prolétariat recevra-t-il un avertissement sérieux (1). « Quoique le *nombre*, d'après le concours qu'il suppose, apprécie mieux les impulsions sympathiques que les pensées synthétiques, ses tendances ordinaires sont *profondément subversives (!)* non seulement par l'esprit, mais *même par le cœur*. Il accueille avidement *les plus absurdes utopies*, sans reconnaître aucune vraie discipline mentale sauf envers les jongleurs ou les rêveurs ! Toutes ses aspirations sociales l'entraînent à *fonder une brutale*

(1) Page 392.

« *oppression* contre les chefs nécessaires des opérations pratiques ! » — Puis encore, en octobre de cette année 1852, le *Catéchisme positiviste* exposera dans sa Préface (1), que, durant les quatre années précédentes, un déplorable exercice du suffrage universel a *profondément vicié la raison populaire*, jusque-là préservée des sophismes constitutionnels et des complots parlementaires. Développant un *aveugle orgueil*, nos *prolétaires* se sont crus dispensés de toute étude sérieuse. Les *femmes* seules semblent donc pouvoir offrir désormais au Positivisme un point d'appui suffisant. (Nous avons déjà vu que, là aussi, les expériences du philosophe furent plutôt décevantes). Aussi bien, affirme-t-il cependant à cette date, depuis la fin du Moyen-Age est-ce *uniquement* l'intervention féminine qui répare secrètement les ravages causés par l'*aliénation mentale* vers laquelle tendit de plus en plus l'Occident, et *surtout son centre français* ! Ce *délire chronique* étant aujourd'hui parvenu à son comble, les sentiments (au vrai, l'héritage de la morale chrétienne rationnelle) soutiennent *seuls* l'ordre occidental. Mais ces sentiments eux-mêmes se trouvent déjà fort altérés par les enseignements sophistiques du temps présent, toujours favorables aux *instincts personnels*, qui ont déjà, par eux-mêmes, le plus d'énergie dans notre nature.

Le coup d'état de décembre 1851 avait eu, au total, l'approbation de Comte que protégeait dès longtemps Vieillard, ancien officier d'artillerie, jadis précepteur du frère aîné de Louis Napoléon et peu après sénateur de l'Empire. Le philosophe espérait donc du régime nouveau une grande déférence et pour ses idées et pour

(1) Page XXX.

sa personne. — Une approbation si imprévue après son attitude communiste de 1848 faillit le broniller avec la petite communauté positiviste dès lors groupée autour de lui; elle provoqua la défection d'un certain nombre de ses membres, les moins « vénéransts » sans nul doute, mais aussi les plus doués de personnalité et de sens logique : « J'ai rompu avec les Rouges... nos « principaux ennemis », écrit-il à Papot, en ajoutant que cette attitude est chez lui irrévocable désormais. — Il a quitté, répète-t-il à Hadery, une fausse position qui semblait ériger les Positivistes en auxiliaires politiques de ces mêmes *métaphysiciens* (tardive clairvoyance !) dont ils sont les principaux adversaires théoriques. Enfin, à Deullin, il assure qu'il serait très fâché d'être confondu politiquement avec un Eugène Sue ou un Victor Hugo. Il recherche désormais l'alliance des amis de l'ordre : « C'est à moi d'inspirer par mes écrits et « par mes discours assez de confiance aux conserva- « teurs, pendant les dix ans qui viennent, pour qu'ils « remettent le pouvoir aux praticiens que je leur « recommanderai personnellement et publiquement ! » Il ne se souvient déjà plus de ce qu'il écrivit la veille et s'étonnerait donc que quelqu'un pût s'en souvenir ! — Il va jusqu'à écrire à sa femme, dans l'une de ses dernières manifestations épistolaires vis-à-vis de celle-ci : « Je suis le seul qui n'aie *fait aucune concession* « *aux préjugés révolutionnaires !* » Et nous savons assez ce qu'il en était !

En tête de son *Catéchisme*, il se proclamera *socio-crate*, c'est-à-dire pas plus démocrate qu'aristocrate : « J'ai toujours senti, depuis trente ans que dure ma « carrière philosophique et sociale, un profond mépris « pour ce qu'on nomme sous nos divers régimes « *l'opposition* et une secrète affinité pour les *construc-*

« *leurs quelconques !* » Il n'y paraissait pas vraiment, sous Louis-Philippe ! « Ceux-mêmes qui voudraient « construire avec des matériaux évidemment *usés*, « achève-t-il, me semblèrent constamment préférables « aux purs démolisseurs. » Constamment, non ; mais par intermittence, il est vrai !

En août 1853, le troisième volume du *Système* enseigne que la prépondérance du parti *rétrograde*, unique soutien de l'ordre, doit durer maintenant jusqu'à la dictature positiviste prochaine. C'est de ce parti *seul* que les hommes d'état, préparés par la Religion de l'Humanité, recevront convenablement demain leur investiture politique. Il faut regarder les meneurs révolutionnaires comme les principaux ennemis de la foi nouvelle : « Après m'avoir, en 1847, promis *l'écha-* « *faud* de Condorcet, poursuit Comte, ils durent se « borner, en 1849, à m'annoncer l'hôpital du Tasse « (frappé d'aliénation mentale)... Suivant le principe « fondamental de Négativisme, *chacun d'eux ne recon-* « *naît d'autre autorité que la sienne.* » — Ici, une fois de plus, s'appliquerait la parabole de la poutre et de la paille, si l'on songe à quel point Comte fut « négatif » en tout ce qui touchait à l'autorité d'autrui. « Les trois « ou quatre cents *incurables* qui troublent tout l'Occi- « dent, reprend-il en parlant des chefs du parti monta- « guard, ne tarderont point à rentrer dans la nullité « sociale qui convient à leur nature morale et men- « tale ! » Il lui paraît d'ailleurs de plus en plus évident que le Positivisme ne saurait compter sur la stabilité des conversions prolétariennes, puisque fort peu d'entre elles surmontèrent l'épreuve qui leur fut inspirée, en 1851, par la crise dictatoriale (et par l'approbation imprévue que lui donna Comte). « Retournée « à l'état révolutionnaire, achève-t-il, la plupart mani-

« festèrent alors clairement leur *insuffisance morale*
« en cessant de participer à mon subsidé, comme si le
« fondateur du Positivisme méritait la misère en
« approuvant l'abolition du régime parlementaire ! »
C'est donc dans le *camp opposé* à celui des prolétaires communistes que la vraie religion doit chercher dorénavant ses recrues, — ce qui la montre vraiment bien peu stable dans ses préférences et dans ses affinités avouées.

Son créateur n'hésite pas à se tourner *publiquement* dès lors vers les extrémistes de la réaction européenne, le grand vizir Reschid Pacha et le czar Nicolas I^{er}, afin de solliciter leur appui. A l'empereur russe, il rappelle dans une épître imprimée en tête du troisième volume de son *Système de Politique positive*, que, dès 1832, il combattait, au nom du progrès, le dogme de la souveraineté populaire et celui de l'égalité; ou même, plus généralement, cette véritable *aliénation mentale* qui, depuis la fin du Moyen-Age dispose chacun à ne reconnaître d'autre autorité que la sienne. Certes, insiste Comte dans ces étranges confidences à l'autocrate moscovite, certes le désordre qui nous entoure est principalement de nature intellectuelle, mais les sentiments *sociaux*, eux aussi, et surtout la *vénération*, ne laissent pas de s'user à la longue. Tout l'Occident se trouve ainsi poussé vers un *sauvage communisme* où la vraie liberté serait étouffée sous une dégradante Egalité. Le problème à résoudre est d'ordre essentiellement religieux. Or, sous l'influence bénie de M^{me} de Vaux, Comte a précisément fondé la Religion de l'Humanité pour l'excitation continue des affections sympathiques, au lieu de se borner, comme le Catholicisme (! !) à la compression de nos instincts personnels. — Au vrai le Catholicisme a toujours mené les deux tâches de front,

mais en reconnaissant beaucoup mieux que le naturalisme l'importance de la « compression » qui doit passer avant l' « excitation » chez les carnassiers que nous sommes au fond.

On va voir surgir, en France et en Russie, achève cependant Comte, le triumvirat gouvernemental dont la désignation lui est réservée. Mais en Russie le czar, comme à Paris Louis Bonaparte, seront dictateurs républicains avec le libre choix de leur successeur, préalablement adopté par eux à cet effet. Que Nicolas ne se hâte donc point de morceler les *latifundia* de son empire. Qu'il imite Catherine et Frédéric II, ces puissants patrons du Négativisme alors que cette doctrine était provisoirement utile, et qu'il accepte de jouer leur rôle protecteur vis-à-vis du Positivisme définitif. — On pense bien que Nicolas considéra cette lettre comme celle d'un fou, si tant est qu'on la lui ait mise sous les yeux. Elle est d'ailleurs entièrement inintelligible pour qui ne connaîtrait pas suffisamment, au préalable, et la théorie, et le vocabulaire du Positivisme comtien. La lettre à Reschid, qui suit celle-là dans le même ouvrage et qui est à peu près de même contenu, eut le même sort.

En 1854, la cinquième circulaire annuelle sur le subside pontifical proclamera que les révolutionnaires ont irrévocablement perdu leur office passager. Au contraire les conservateurs, en maintenant l'ordre matériel, préservent d'une entière indiscipline des âmes chez lesquelles les convictions les plus arriérées sont actuellement très préférables au pur scepticisme. L'aptitude du positivisme à collaborer avec les partis de conservation sociale fut d'ailleurs caractérisée dès 1826 dans un des *Opuscles* de la jeunesse du fondateur de cette doctrine. « Suspendue en apparence

« pendant que j'élaborais ma fondation philosophique,
« ajoute Comte, cette aptitude s'est développée avec
« une énergie croissante à mesure qu'a surgi ma cons-
« truction religieuse, surtout depuis l'abolition du
« régime parlementaire en France (décembre 1851).
« Les positivistes sont tellement appelés à gouverner
« l'Occident qu'ils doivent déjà préparer leur Dictature
« systématique en secondant, à leur manière, une
« empirique concentration, provisoirement indispen-
« sable à l'ordre matériel. Après la crise dictatoriale
« de 1851, je fus abandonné par tous mes prétendus
« adhérents, destinés sans doute à mourir en regret-
« tant le régime parlementaire ! »

Enfin en août 1854, le quatrième et dernier volume du *Système* répète au prolétariat que ses membres *devront* mieux contenir désormais leurs instincts *personnels*, afin de développer davantage leurs penchants sociaux. Plus tard, le sacerdoce positiviste saura les disposer plus entièrement à flétrir toute tendance au *déclassement* (à l'ascension sociale !) comme contraire à la *dignité de l'office populaire* et funeste aux justes aspirations du peuple, toujours trahi par ceux qui désertent ses rangs ! — Tout cela est aussi naïf que les précédentes déclarations, en sens inverse.

VI. — A LA RECHERCHE D'UN PERSONNEL GOUVERNEMENTAL

Il nous faut maintenant examiner de plus près la politique finale et toute « conservatrice » de Comte. — Il était depuis longtemps, je l'ai dit, en relation avec Vieillard, si mal traité par Hugo dans *Les Châtiments*. Cet ancien officier du premier Empire qui avait fait la

campagne de Russie était devenu sous la Restauration le précepteur du frère aîné de Louis Bonaparte qui mourut prématurément; il resta très attaché à la reine Hortense et au prétendant, son fils. Bonapartiste de nuance républicaine, approbateur des premiers écrits pseudo-socialistes du futur Napoléon III, il montra toujours à Comte et aux travaux sociologiques ou même scientifiques de celui-ci un amical intérêt et le protégea plus d'une fois avec efficacité. Mais le philosophe cédait aux illusions de la manie lorsqu'il se croyait, par cet intermédiaire, une influence prépondérante sur le chef de la maison Bonaparte, qui, peut-être, ignore jusqu'à son nom. Ces espérances chimériques contribuèrent sans doute à le ranger parmi les approbateurs du 2 décembre. Nous lisons en effet dans la huitième Sainte-Clotilde, celle de 1852 : « Je construis *noble-*
« *ment*, au milieu du découragement universel et
« malgré les clameurs de presque tous mes disciples,
« *la théorie de la dictature...* (d'où) l'irrévocable
« retraite de l'écrivain distingué (Litttré) que j'avais
« jusqu'alors traité comme mon principal collègue. »

Il se montre en effet persuadé que cette dictature, toute provisoire, ne saurait profiter qu'à lui en fin de compte et il en écrit à Blignièrès : « Il n'y a pas de
« millions de voix *empiriques* (le plébiscite) qui puis-
« sent empêcher de voir que la besogne régulatrice
« convient à un *philosophe*, ce que personne au con-
« traire ne sait percevoir clairement en face d'une
« *cohue constituante* (l'Assemblée de 1848). Or, ici,
« l'opération systématique (la constitution de la doc-
« trine positiviste) se trouve d'avance accomplie par
« un philosophe *évidemment compétent*, et d'ailleurs
« pleinement *désintéressé* ! » On sait dans quelle
mesure et qu'il se réserve, très modestement, la

papauté universelle. — Sa seule critique au régime nouveau, c'est la compression policière qui s'exerce à cette heure contre la liberté d'opinion, de presse et de parole (bien qu'il ait alors renoncé à parler jamais publiquement lui-même). Mais il annonce sans cesse que cette liberté d'exposition, ou même de discussion sera nécessairement octroyée sans délai.

Son disciple Hadery reçoit de lui sur ces divers sujets des confidences plus amples dont nous pouvons faire notre profit. Au second siècle positiviste, affirme-t-il avec une belle précision, l'histoire se bornera sans doute à caractériser une si importante transformation politique à peu près en ces termes : « *L'heureuse* crise
« de décembre fit irrévocablement passer la République Française de la phase *parlementaire*, qui n'avait
« pu convenir qu'à la Révolution négative, à la phase
« *dictatoriale*, seule convenable à la Révolution positive ! » Aussi bien, la *vigoureuse expédition* que fut le coup d'état napoléonien préserve-t-elle désormais la France de toute grave domination des *assemblées métaphysiques*. « Tout cet emprunt fait par l'esprit
« protestant au passé anglais, poursuit-il, se trouve
« ainsi brisé définitivement, comme directement contraire à l'ensemble du passé français, et même occidental, sauf peut-être chez les Allemands non
« catholiques, où les souverains à vingt-cinq francs par
« jour (les élus du suffrage universel) doivent aller
« maintenant trôner exclusivement... Ce régime anti-
« français a plus faussé nos esprits, plus gâté nos
« cœurs et plus dégradé nos caractères que ne l'avait
« fait l'oppressive domination antérieure. En 1848, une
« triste routine révolutionnaire conduisit à confier aux
« constitutionnels la haute direction des affaires...
« Leurs ravages intellectuels et moraux se sont alors

« développés parmi nos prolétaires dont ils ont grave-
« ment *altéré déjà la raison et la pureté* par de miséra-
« bles tactiques légales... Le Positivisme s'occupe peu
« de l'origine des forces quelconque, *surtout temporel-*
« *les*... Le présent régime permet d'introduire le Posi-
« visme, à la seule condition de convertir (à la religion
« positive) *un dictateur*; ce qui doit être plus facile
« que d'amener aux positivistes cent mille prolétaires,
« comme l'exigerait peut-être *la triste méthode des*
« *insurrections !* » Oui, certes ! Insurrection, coups
d'état, forces temporelles au gouvernail, tout cela est
contingences, en comparaison de la seule chose néces-
saire : l'intronisation de la religion nouvelle (et par
conséquent de son souverain pontife !)

Comte aura bientôt des ironies fréquentes sur les
attitudes « mamamouchiques » du nouveau souverain
et de son entourage, mais il ne s'en montre pas moins
persuadé que le « dictateur » va venir, au premier jour,
dans son petit appartement du quartier latin pour le
prier de lui fournir, sans nul délai, un état-major gou-
vernemental. « Il pourrait bien arriver, écrit-il à
« Hadery, qu'il me demandât des hommes d'état avant
« que je ne pusse en fournir assez ! » Et Dieu sait
pourtant qu'il ne manifeste nulle exigence excessive
quand il s'agit pour lui de fixer son choix, puisque les
excellentes gens qu'il sonde à ce sujet dans son entou-
rage se sentent tout à fait interloqués de leur prochaine
grandeur et se récusent à l'envi l'un de l'autre. Peu lui
important au surplus ces difficultés de recrutement
puisque l'Avènement du Positivisme est inévitable,
d'une manière ou d'une autre, dans le plus bref délai !
Sans même conquérir le public ni ses chefs, lisons-nous
au quatrième volume du *Système*, le Positivisme peut,
en vertu de sa réalité fondamentale et de sa pleine

opportunité, obtenir assez d'ascendant partiel pour instituer la « transition finale » à l'insu même des collaborateurs d'un pareil mouvement ! — C'est l'apogée de la foi dans l'alliance mystique de l'Au-delà ! — Une génération suffira pour son *achèvement* occidental; après quoi, son extension au globe tout entier ne demandera qu'un temps égal. Le moment est donc venu de créer l'ère positiviste; Comte a bâti un calendrier *provisoire* où les années se comptent à dater de 1789. Mais l'ère positiviste définitive commencera en 1855 (lettre du 31 décembre 1855 à Deullin) parce que cette année est celle où le révélateur a fini de publier l'essentiel de son œuvre réformatrice.

En matière de politique extérieure, Comte ne se montre pas moins fantaisiste désormais. Sa préoccupation dominante est de voir restituer à l'Espagne le rocher de Gibraltar, frauduleusement conquis, odieusement usurpé par l'Angleterre; revendication qu'il ne manquera jamais de signifier, très franchement, à ses correspondants britanniques. Mais la France devra faire parallèlement le sacrifice de l'Algérie, restituée à ses possesseurs musulmans « légitimes » (?) et aussi de la Corse, dévolue à l'Italie dès que celle-ci sera passée en *sociocratie*. — La campagne de Crimée l'affecta fort désagréablement, comme un démenti formel à son affirmation souvent répétée sur la guerre désormais impossible en Europe. Il présenta donc tant bien que mal cet événement comme une *anomalie* et continua de réclamer l'abolition des armées permanentes, l'Occident devant conserver néanmoins une gendarmerie de quatre-vingt mille hommes, uniquement destinée à maintenir l'ordre public.

Quelle sera cependant la marche des événements prochains dans notre pays ? Lorsque la « république

« dictatoriale » de Napoléon III aura concédé la liberté d'exposition, et même de discussion, surgira une dernière crise de violence (ce pourrait être une prophétie de 1871) que suivra immédiatement la création du *triumvirat systématique*. Voici comment s'établira cette institution. Des triumvirs désignés par Comte et pourvus de pleins pouvoirs gouverneront à ce moment la France et même l'Occident (les cinq nations d'élite) afin de régler la transition vers le régime positiviste. Il y aura un triumvir de l'extérieur, un de l'intérieur et un troisième préposé aux finances. Le choix de ces personnages considérables a été l'une des grandes préoccupations de sa maniaque vieillesse, en raison de la trop grande modestie de ses adeptes, se dérobaient à l'envi aux décrets de leur patriarche. — Tout d'abord, il dut destituer deux d'entre eux après leur désignation explicite; l'un comme indigne et l'autre comme insuffisant. Puis l'impénitent insurgé Barbès, alors sous les verroux, ayant répondu à l'envoi d'un de ses livres par une lettre polie, se vit réserver, *in petto*, le triumvirat de l'extérieur, après que Littré a décliné cet honneur.

L'ouvrier Magnin fut moins défiant de ses forces et paraît avoir accepté le triumvirat de l'intérieur (peut-être seulement pour ne pas contrarier le rêve éveillé de son maître) : « M. Magnin, écrit le dernier, que je
« regarde de plus en plus comme supérieur à Danton,
« sous tous les rapports, de manière à voir en lui notre
« Cromwell positiviste, l'homme d'état qui, dans son
« *Rapport sur la question du travail* (en 1848) nous
« dota du lumineux axiome : *le travail ne peut jamais*
« *manquer !* » — Il faudrait présentement à l'Angleterre et à ses chômeurs un semblable « triumvir » !

L'agronome Hadery, dans l'Allier, marque de fortes hésitations devant la dignité suprême, bien qu'il doive

être « notre meilleur triumvir » affirme Comte, qui s'efforce à l'encourager de son mieux : « Il ne vous manque, comme à M. Magnin, qu'un sentiment assez complet de vos forces réelles, *de la principale mission que le Grand-Etre* (le Dieu-Humanité) *vous a réservée !* » Argument mystique qui ne paraît pas avoir convaincu l'intéressé. Mais on voit qu'à l'instar d'Innocent III le pape de la religion nouvelle crée déjà des rois !

Enfin, après bien des vicissitudes, Magnin, Hadery et Deullin (le banquier d'Epernay) sont choisis. Comte les destine à devenir, sous sa surveillance assidue, les trois dignes chefs du peuple initiateur; chefs auxquels le pouvoir sera librement transmis par ses détenteurs actuels dès que ceux-ci sentiront épuisées leurs médiocres ressources de courage contre l'anarchie. Or cette transmission se produira dès avant 1860, car les communistes des villes seront, à ce moment, convertis au Positivisme. Pour ceux des campagnes, demeurés plus anarchiques sous la dangereuse influence des maîtres d'école, il faudra peut-être attendre jusqu'à la fin du siècle avant de les avoir parfaitement éclairés (Lettres à de Tholouze). Toutefois, en 1855, et, comme « sœur Anne », ne voyant rien venir, le pontife croit prudent de reculer quelque peu la première de ces deux échéances. Il informe Deullin que le commandement lui sera transmis dans *une douzaine d'années* par les conservateurs, quand ceux-ci se reconnaîtront incapables de tenir tête aux niveleurs communistes.

Les triumvirs ne sont pas seuls à donner de la tablature au détenteur du pouvoir spirituel suprême, car il doit encore choisir des « intendants » pour les dix-sept républiques fédératives qui vont surgir incessamment sur le sol français. « Mon Catéchisme, écrit-il à Cappel-

« len, annonce déjà ce que démontrera mon volume
« final : le partage paisible et spontané de notre répu-
« blique avant la fin du siècle actuel en dix-sept
« républiques indépendantes, que j'eus en vue quand
« j'instituai les *intendances*. Ainsi, les Girondins ne
« se trompèrent que d'un siècle dans leurs rêves de
« décomposition française, quoiqu'ils aient été *juste-*
« *ment écrasés* alors pour avoir voulu contrarier une
« concentration *passagère, mais indispensable*... Il faut
« que la décentralisation temporelle accompagne la
« nouvelle centralisation spirituelle (entre ses mains)
« de manière à transformer la domination actuelle de
« Paris dans le simple ascendant d'une *métropole reli-*
« *gieuse*, non seulement reconnue de toute la France,
« mais respectée aussi de tout l'Occident. » — Quand
notre pays sera décomposé en dix-sept intendances,
mande-t-il de même au banquier Deullin, on recon-
naîtra l'impossibilité de soutenir la Banque de France,
qui, déjà, se dissout spontanément en succursales. —
A Laffitte enfin, il confie son désir de trouver « un
« digne intendant d'Aquitaine », car il faut « se tenir
« prêt quant aux hommes » et deux cents, environ,
seront nécessaires à désigner quand se produira la
capitulation du Dictateur (Bonaparte) entre les mains
du Pontife.

De ces dix-sept républiques fédératives, Lyon four-
nira le type, ainsi que Marseille et Bordeaux. Mais un
pareil morcellement ne devient convenable, ou même
possible, répétons-le, qu'après l'avènement de la
condensation religieuse de la France autour de Paris,
systématiquement érigé, sous l'influence positiviste, en
Métropole Occidentale. Tant que les Lyonnais ne com-
prendront pas cette considération d'opportunité, *fondée*
sur la division nécessaire des deux pouvoirs, leurs

vœux d'indépendance immédiate conserveront nécessairement un caractère anarchique !

Tels sont les rêves, agréables et réconfortants, dans le sein desquels ce remarquable esprit, devenu entièrement le prisonnier de sa manie messianique originelle, put terminer assez paisiblement des jours plus brièvement mesurés qu'il ne l'espérait d'ailleurs. Rien de propice au calme, à la sérénité, parfois même à l'exaltation heureuse des derniers instants de la vie comme la conviction mystique entière qui prolonge au delà du tombeau la volonté de puissance. J'aime à citer pour preuve de cette assertion le curieux maniaque esthéticien et délicat poète William Blake, présentement fort goûté des Anglais qui ont tant évolué dans le sens naturiste depuis quelque cinquante années. Blake rendit le dernier soupir en se voyant déjà dans la compagnie des anges et en chantant des hymnes d'allégresse. — Mais il est aussi des mysticismes plus précis dans leurs aspirations de pouvoir et qui risquent donc de se voir contredits, ou tout au moins inquiétés par les faits, poursuivant autour du mystique leur inexorable cours « positif ». Comte ne devait donc pas, nous le verrons, conserver tout à fait jusqu'à son dernier soupir la sérénité dans l'illusion semi-délirante et son trépas fut pénible au contraire, comme j'aurai à le rappeler dans un instant.

CONCLUSION

Les dernières pages du *Cours de Philosophie positive* annonçaient un certain nombre d'ouvrages dont l'élaboration demeurait réservée à la maturité de l'auteur, puisque celui-ci avait atteint quarante-quatre ans seulement quand il mit le point final à ce premier monument de son effort intellectuel. De ces différents ouvrages, un seul, le *Système de Politique positive* a été rédigé dans son entier. En dépit des explications peu claires que l'auteur a fournies pour en justifier l'opportunité et l'utilité, il a été généralement regardé comme une répétition, sur beaucoup de points plus confuse et plus arbitraire, des indications déjà fournies par les trois derniers volumes du *Cours*.

L'auteur entreprit ensuite de revenir sur sa précédente philosophie des mathématiques comme il venait de répéter, en d'autres termes, sa précédente philosophie de l'organisme social; mais le titre qu'il crut devoir donner à ce nouveau travail est à la fois peu intelligible et d'une portée beaucoup plus ample que celle du sujet traité. C'est *La Synthèse subjective ou Système universel des Conceptions propres à l'état normal de l'Humanité*. On sent la manie grandissante dans ces ambitions théoriques sans cesse croissantes également. Un seul volume a pu être achevé avant la mort de Comte. Il est consacré à une nouvelle exposition, dictée cette fois *par le*

cœur (!), de la philosophie mathématique que l'intelligence avait proposée vingt-cinq ans auparavant dans le premier volume du *Cours*.

Cet ouvrage trahit le rapide progrès de la bizarrerie pathologique dans le cerveau fatigué du penseur; et, tout d'abord, par l'artifice de composition qui consiste, on ne sait pourquoi, à le supposer écrit en l'année 1927, la septante troisième de l'état normal de l'humanité ou ère définitive — inaugurée, je l'ai dit, en 1855, par l'achèvement des assises essentielles de la construction positiviste; — puis encore par le retour délibéré à la méthode « subjective » jadis sévèrement condamnée par l'auteur du *Cours* et que Littré présenta, dans la suite comme la négation même du principe *positif* en philosophie. Mais les disciples fidèles l'acceptèrent, sur la parole du maître, comme étant de nouveau licite après que de solides fondements eurent été donnés, au préalable, à la doctrine par le moyen de la méthode objective. « M. Comte, protestera néanmoins Littré « dans ses *Remarques sur la Méthode subjective dans* « *la Philosophie positive* (1872), M. Comte a établi ce « ferme principe que la déduction ou méthode synthé- « tique est d'autant plus *limitée* dans son exercice que « la science à laquelle on l'applique est plus compli- « quée. Or la sociologie est la plus compliquée de « toutes. Et pourtant, M. Comte a fondé un culte, « établi un pape et un pouvoir spirituel avec un « système singulièrement semblable au système catho- « lique ! En face, il a placé un pouvoir temporel, con- « centré la fortune sociale entre les mains d'un petit « nombre de chefs et chargé ses possesseurs de pour- « voir aux nécessités des travailleurs. Certes, il n'y a « jamais eu de plus longue *déduction*, de *synthèse* plus « étendue; et cela, dans la sociologie qui ne comporte

« (selon lui) que de courtes et restreintes déductions
« ou synthèses. Il est impossible de savoir si tout cela
« est faux, mais non moins impossible de connaître si
« ces choses sont vraies. C'est là le caractère de toute
« vue *métaphysique* ou subjective dans le sens *ancien*
« de ce mot ! » Ce qui me paraît d'ailleurs identifier
à tort ces trois termes distincts, synthèse, déduction,
métaphysique.

Comte avait répondu (ou cru répondre), d'avance à de telles critiques dans une lettre à Papot datée du 8 mai 1851. Il y expliquait que la méthode subjective, procédant de l'homme au monde, est la seule vraiment synthétique. Elle doit présider à la construction sociale, la méthode objective se restreignant à préparer les matériaux d'une telle synthèse. C'est à la première de ces deux méthodes qu'il entend réserver désormais la suprématie normale, le règne provisoire de la méthode objective n'ayant servi qu'à *régénérer* la méthode subjective en la rendant à la fois positive et relative. — Cette avalanche de mots techniques n'éclaircit pas grandement les choses ! — Désormais, par la voie subjective rectifiée de la sorte, les *prolétaires* et les *femmes* peuvent obtenir des *clartés* qui, sur la voie objective, ne seraient accessibles qu'après une longue et difficile préparation scientifique. Ceci revient à substituer l'acte de foi à la démonstration logique. En effet, la réaction du *cœur* sur l'esprit constitue la principale ressource propre à cette nouvelle méthode subjective, lui permettant de s'élever directement aux plus *éminentes doctrines*. Elle seule nous sauve de l'anarchie où nous pousse l'activité de l'esprit. Aussi bien les progrès inattendus que Comte en personne a pu faire réaliser au Positivisme depuis que son cœur fut régénéré par *une sainte passion privée*, suffiraient-

ils, selon lui, à démontrer cette heureuse aptitude. — Et j'ai déjà dit ce qu'il en est en montrant le second Positivisme comme tout autre chose qu'un progrès sur le premier.

I. — FÉTICHISME ET ASTROLATRIE RESSUSCITÉS

Un symptôme plus net encore du mysticisme désormais pathologique qui envahit le cerveau du philosophe, c'est sa prédilection de vieillesse pour le Fétichisme, cette attitude mystique à peu près primordiale de l'esprit humain, à laquelle il assimile désormais le Positivisme. Dans son *Cours* (1), il en avait souligné pourtant les procédés logiques enfantins. Que notre montre s'arrête en notre gousset, exposait-il alors avec sang-froid, nous penserions aussitôt, si nous étions demeurés fétichistes, à l'action d'une puissance extérieure sur cet instrument de mesure. Il nous serait même très difficile en ce cas de contenir la disposition naturelle qui nous entraîne à regarder ces altérations de l'état habituel comme autant d'indices des affections ou des caprices d'un être chimérique. Mais présentement, la puissance, enfin devenue prépondérante, d'une analogie (expérience) antérieure déjà fort étendue, nous conduit à *calmer notre inquiétude intellectuelle* par l'immédiate supposition d'une certaine lésion d'ordre *mécanique* et qui pourra être ultérieurement précisée par quelque esprit compétent, comme nous l'avons tant de fois constaté dans des cas analogues que nous avons analysé à notre satisfaction entière. — Et tout cela était fort sensé !

(1) V. 40 et 46.

Puis encore venait un autre développement de même tendance, qui se réduisait à un souvenir inavoué de sa crise cérébrale de 1826 et peut passer aussi pour un pressentiment de son final état d'âme. — Malgré la plus complète culture intellectuelle, exposait-il en 1841, au cinquième volume du *Cours* (1), les hommes qui pensent naturellement par le derrière de la tête (portion *affective* du cerveau selon Gall et selon Comte) ou encore ceux qui se trouvent momentanément dans une semblable disposition mentale (par ébranlement pathologique ou passionnel comme il lui advint en 1826 et en 1845), ceux-là ont besoin d'exercer presque sans cesse sur leurs propres pensées une *très active surveillance* pour ne pas se laisser entraîner, par la crainte ou par l'espérance, à *une sorte de rechute aiguë vers le fétichisme fondamental*, de façon à personnifier dès lors, à diviniser même les plus inertes objets *qui peuvent intéresser leurs actuelles affections* ou passions. — Rien de plus raisonnable qu'une semblable analyse psychologique qui reposait chez Comte, en 1841, sur son expérience de 1826; il l'achevait en raillant les métaphysiciens germaniques dont la rêverie fait du globe terrestre *un grand animal vivant* (précisément ce qu'il devait en faire un peu plus tard à son tour), et en condamnant, plus généralement, tout le Panthéisme allemand contemporain comme un Fétichisme bien reconnaissable sous les grands mots dont il se couvre !

Or dix ans se passent; Clotilde a surgi dans l'intervalle et le troisième volume du *Système* (2) va prôner sans réserve cet état d'esprit de nos lointains ancêtres et de nos contemporains arriérés ou déséquilibrés. A

(1) Page 46.

(2) Page 120.

tous les titres essentiels, prononce en effet Comte du ton le plus doctoral, l'influence philosophique du Fétichisme se trouve admirablement conforme aux meilleurs préceptes du Positivisme. La prépondérance du cœur sur l'esprit que la systématisation finale établit péniblement, dans un milieu *vicié* par la théologie et la métaphysique (Jean-Jacques disait plus simplement par la civilisation), une telle prépondérance est reconnue sans effort par la *spontanéité primitive*. Cet unique *principe* de la synthèse humaine conduit *dès le début* à constituer *instinctivement la vraie logique* (celle du cœur) toujours restée populaire malgré les altérations doctorales, celle qui fait dignement concourir les sentiments, les images et les signes à l'élaboration des pensées. L'heureuse disposition des fétichistes quelconques à *la confiance habituelle* envers les êtres (!!) et envers les événements quelconques (en réalité, c'est la crainte, l'affolement même qu'inspire d'abord l'expérience vitale) *est éminemment conforme à la rationalité véritable*. (Au vrai, elle en est le fruit tardif et jusqu'ici peu mûri) ! Oui, *la touchante logique des moindres nègres* est plus sage que notre académique sagesse qui, sous le prétexte empirique d'une impartialité impossible à réaliser, consacre ordinairement *le soupçon et la crainte*. — Le soupçon et la crainte, insisterai-je encore une fois, sont les premiers fruits de l'expérience dans l'univers « impérialiste » que nous habitons, et la civilisation consiste précisément à *diminuer* quelque peu la *crainte* mystique initiale par l'expérience lentement synthétisée en raison ! On voit assez par ces lignes décisives combien Comte est resté au fond, sous le vernis de sa formation scientifique, un homme du XVIII^e siècle finissant, un homme dont les lectures décisives se placent d'ailleurs aux environs de

1820 et lui ont inculqué les illusions du mysticisme naturiste, légèrement fardé de raison par la première génération encyclopédique.

La confiance du philosophe vieilli dans les arriérés (ou rétrogradés) de l'évolution humaine se manifeste avec éclat vers la fin de son existence, car il va retrouver sous nos yeux tous les préjugés mystiques du soi-disant rationalisme de la seconde génération encyclopédique. N'écrit-il pas à Cappellen que la Chine, selon lui *fétichocratique*, attend avec impatience la religion universelle dont l'Occident doit être le berceau, grâce à la mission si caractérisée du prophète positiviste. Le sacerdoce de l'Humanité trouvera dans le Céleste Empire des affinités spéciales de culte, de dogme et de régime, *plus prononcées que partout ailleurs*, puisqu'il y rencontrera pour collaboratrices l'adoration des ancêtres, l'apothéose du monde réel et la prépondérance du but social ! — Selon le *Catéchisme positiviste*, la conversion du globe à la religion nouvelle (une fois celle de l'Occident accomplie) s'opèrera dans l'ordre suivant : les peuples monothéistes se verront conquis dès la première génération qui vient ; parmi ceux-ci les Turcs et les Persans auront même l'avantage d'éviter la transition *anarchique* qui nous aura été nécessaire pour parvenir au but désirable. Les nations polythéistes qui se rallieront ensuite éviteront ainsi à la fois la transition anarchique et la période monothéiste. Enfin les fétichistes nègres supprimeront toutes ces étapes préliminaires à leur grand avantage : polythéisme, monothéisme et transition révolutionnaire ! Le fétichisme est en effet spécialement proche parent du Positivisme religieux, la seule différence entre ces deux attitudes de l'esprit humain se réduisent à ceci :

le Fétichisme confond l'activité avec la vie et adore les matériaux au lieu d'adorer les produits !

L'Appel aux Conservateurs nous apprendra que seule parmi les religions du passé la religion fétichique est incorporable au régime définitif; car seule elle a pressenti *la dignité féminine* ! (les nègres qui traitent leurs femmes en bêtes de sommes !) en raison de la *suprématie spontanée qu'il accordait au cœur*. — On songe ici à l'*Oroonoko* de Mistress Afra Behm et à toute la lignée des bons nègres de jadis jusqu'aux contes moraux de Marmontel et au *Bug Jargal* de Hugo, car là sont probablement les sources de Comte, instinctivement attiré par la conception romanesque de la vie, d'où est sortie le romantisme moderne. — Enfin, nous apprend l'Invocation finale du *Système de Politique positive*, l'un des mérites incomparables de M^{me} de Vaux, c'est qu'elle unissait le Fétichisme au Positivisme dans une très heureuse synthèse mentale. Ainsi sa délieieuse *Canzone* (les vers de pensionnaire qu'elle fit lire à son admirateur) est un hymne *fétichiste*, cependant que sa *sainte* nouvelle (*Lucie*) annonce l'idéalisation positiviste.

Une si étrange estime pour le fétichisme nous apparaît comme une demi-rechute dans l'état pathologique que traversa Comte en 1826 et qui se serait ainsi reproduit, atténué, et systématisé, au cours de sa maniaque vieillesse. N'a-t-il pas écrit à plusieurs reprises que le premier résultat de sa passagère aliénation mentale avait été de le ramener à ce primitif état d'âme. Quoi qu'il en soit, c'est assurément le Fétichisme, de la sorte ressurgi dans son cerveau, qui l'a conduit aux fouricristes imaginations dont nous étonne, à toutes pages, l'*Introduction* de son dernier livre, *la Synthèse subjective*. Il y enseigne une fois de plus en effet qu'un

lien très étroit réunit le Fétichisme au Positivisme, puisque cette dernière attitude de l'esprit humain permet, aussi bien que la première, d'identifier tous les êtres à l'homme en les douant de *la faculté de sentir et d'agir*, pourvu que nous *leur ôtions la pensée*, de sorte que leurs *volontés* restent toujours *aveugles* ! — Et il y a là un très frappant point de contact entre la pensée de Comte et celle d'Arthur Schopenhauer qui commençait précisément de se répandre en Europe à cette date. Le solitaire de Francfort présente, lui aussi, l'âme du Monde comme une *volonté* aveugle. J'ai déjà dit l'analogie de leurs caractères; j'écarte cependant ici toute idée d'emprunt direct de la part de Comte et je conclus seulement au semblable épanouissement d'un pareil mysticisme naturiste initial. — Il faut ajouter, en outre, que Comte corrige jusqu'à un certain point l'audace de cette première suggestion fétichique en invoquant les droits de la *poésie* et la nécessité *pragmatique* de cultiver, par tous les moyens, la *sympathie* entre les êtres. De sorte qu'on discerne mal et qu'il discernait peut-être insuffisamment lui-même s'il parlait en cet endroit de licences poétiques ou d'affirmations théoriques.

Mais il poussera plus avant sur la même voie dans la suite. Il nous est permis, expose-t-il encore, d'user du privilège de relativité propre à l'attitude positive de l'esprit jusqu'à perfectionner davantage encore cette première fétichité restaurée et systématique. Il suffira de supposer que la nature de l'univers était *jadis plus rapprochée qu'aujourd'hui de celle de l'homme*. — Après quoi, laissant là le prétexte de la supposition pour le vocabulaire de l'affirmation, notre philosophe poursuit à peu près en ces termes. Notre planète, ainsi que les autres astres habitables, fut douée d'intelli-

gence avant que le développement *social* (humain) y devînt possible. En ce temps, la Terre ou Grand-Fétiche voua ses forces intellectuelles à préparer sur sa face externe le séjour futur de l'humanité, dont l'essor ne pouvait s'accomplir que *dans un siège mort d'épuisement en vertu de ses longs efforts sympathiques*. — Le trépas des planètes était aussi une conception chère à Charles Fourier.

Efforts sympathiques, viens-je de prononcer. En effet, quand elle était intelligente, la Terre pouvait développer consciemment son activité physico-chimique de manière à perfectionner l'ordre astronomique. (Fourier y parvenait, lui aussi, par les *aromes* stellaires et par la *trempe* des planètes). Ainsi notre globe fut alors capable de rendre son orbite moins excentrique, et, en conséquence sa surface plus habitable; il lui a suffi de réaliser une *longue série d'explosions* (sans doute suivies de reculs). Par le même procédé, il parvint à modifier l'inclination de son axe sur l'écliptique, en vue de diminuer le contraste des climats, conformément aux futurs besoins de l'Humanité ou Grand-Etre ! Bien mieux, chaque planète fut en mesure d'accomplir des préparatifs analogues et même de concerter ses efforts avec ceux de ses pareilles pour atteindre plus sûrement leur but commun. Après quoi leur vie, épuisée par excès d'innervation (?), les réduisit aux attributs d'*activité* et de *sensibilité* qui sont demeurés presque *universels*.

Aux positivistes de l'avenir, il sera permis de concevoir en outre le dieu Destin sous des traits nouveaux; ce sera l'Espace, ou Grand-Milieu, non seulement aveugle ou inintelligent, comme l'est désormais la Terre ou Grand-Fétiche, mais en outre *passif*, dénué de volonté, et réduit, comme attribut spirituel, au seul

sentiment, sans plus posséder d'*activité* autonome. En effet le doter, lui aussi, d'*activité* dans le *passé* par hypothèse, et, en allant plus loin, le supposer doué d'*intelligence* plus antérieurement encore, ce serait, selon notre fétichiste systématique, une supposition illicite comme nous ramenant trop près des théologies périmées. — Pensait-il donc que ses précédentes suggestions ne lui mériteraient pas ce reproche ?

Nous venons de voir défiler devant nous les trois personnes de la Trinité positiviste. Les adeptes de la religion comtienne vénéreront en premier lieu l'entière plénitude du type humain, l'humanité ou Grand-Etre en qui l'*intelligence* assiste, encore aujourd'hui, le *sentiment* pour diriger de concert l'*activité* vitale. — Après quoi, les hommes de demain auront encore à glorifier le siège de leur existence, la Terre ou Grand-Fétiche, être à la fois *actif* et *bienveillant*, doué de volonté et de *sentiment* et dont le concours *volontaire quoiqu'aveugle* demeure toujours indispensable à la suprême existence, celle de l'humanité; il faut même noter que le Grand-Fétiche ne se restreint pas à l'étendue du globe terrestre mais embrasse en outre les astres vraiment liés à la planète humaine à titre d'*annexes*, c'est-à-dire les quelques planètes acceptées par Comte comme dignes d'attention, mais surtout *le soleil et la lune que nous devons spécialement honorer*. — Enfin, à ce deuxième culte s'ajoute celui du théâtre de notre *activité* vitale, théâtre à la fois *aveugle et passif* (dénué d'*intelligence* et de volonté) mais toujours *bienveillant* (parce qu'il reste capable de *sentiment*), à savoir l'Espace ou Grand-Milieu auquel nous rapportons tous les attributs de la matière.

A ces visions singulières, et si évidemment ataviques, d'un cerveau de plus en plus anormal avec les années,

on peut joindre celles qui concernent la multiplicité des Grands-Etres, sorte d'Idées platoniciennes des essences vivantes. La méditation de Comte l'avait en effet convaincu que les principales espèces animales étaient capables, elles aussi, de constituer, par leur synthèse, un Grand-Etre (ce qui nous rapproche du totémisme), mais qu'un seul de ces Grands-Etres pouvait réellement prospérer et s'épanouir sur une planète déterminée, après avoir étouffé autour de lui tous les autres (sorte d'allégorie de la concurrence vitale et de la lutte pour la puissance). Sur la Terre, l'Humanité a pris l'avantage et possédera donc seule le privilège de réaliser son Grand-Etre. Si d'ailleurs les autres espèces avaient pu continuer de faire concurrence à la nôtre pour cette mystique réalisation de leur essence, toutes auraient réciproquement entravé leur essor (1), car les attributs d'*immensité* et d'*éternité* (!) loin de pouvoir se partager entre plusieurs, n'arriveraient chez aucune à maturité. Il est donc advenu en ceci ce qu'il adviendra de la présente concurrence des nations du globe; une seule d'entre elles (celle dont le Révélateur est le fils) se trouve appelée à la dignité centrale et capitale. C'est pourquoi, et bien que les animaux possèdent assurément, eux aussi, le langage (2), leur Grand-Etre avorte dans l'œuf par suite de l'extension préalable et du triomphe final du Grand-Etre humain qu'ils ont eu pour rival ! — Allégorie mystique, encore une fois, des présents triomphes de l'impérialisme humain sur le globe.

Au surplus, les animaux reçoivent une compensation de la main libérale de Comte. Son *Catéchisme positif*

(1) *Système*. I. 629.

(2) *Système*. II. page V.

viste nous enseigne, au deuxième entretien, que le nouvel Etre suprême, l'Humanité, ne s'annexera pas les hommes qui se seront montrés dépourvus de valeur évolutive et qui n'auront rendu aucun service au progrès : les inutiles producteurs de fumier, comme disait énergiquement l'antiquité classique. Mais, en revanche, ce Grand-Etre englobera tous les dignes *auxiliaires animaux* de l'humanité progressive, en particulier nos animaux domestiques, — ce qui ressemble aux inspirations du Bouddhisme, et aux vaches sacrées des Brahmanes, parce que l'humanité ancienne a connu déjà ces mouvements de reconnaissance. — Au troisième entretien, le même opuscule nous apprend que la science a le droit de bannir de la hiérarchie animale toutes les espèces qui semblent troubler l'ascension générale de l'animalité vers l'humanité (échos de la religion naturiste, que Hugo traduisait alors en beaux vers sur son rocher de Guernesey). En revanche, et nous le savons déjà, la science peut se permettre d'introduire dans cette hiérarchie animale quelques races *idéales*, et imaginées de toutes pièces, afin d'améliorer les transitions principales dans l'échelle ascendante des êtres. Il convient d'ailleurs de considérer chaque espèce d'animal avec une certaine déférence mystique, comme un Grand-Etre plus ou moins avorté en raison de l'infériorité de son organisation propre et de la prépondérance acquise à l'Humanité; une telle idéalisation de l'espèce ne pouvant se développer assez, sur une même planète, que chez une *seule* des espèces sociales, ainsi que nous le savons déjà.

Enfin d'autres bizarreries qui n'apparaissent point, même en germe, dans le *Système*, s'épanouiront sans scrupules dans la *Synthèse subjective*; par exemple celle qu'on pourrait appeler le Numéralisme, puis-

qu'elle consiste en d'étranges spéculations sur les nombres arithmétiques dits « premiers » ; et aussi celle qu'on peut dire Acrostichisme, très baroque anticipation (1) du style positiviste futur. A titre d'exemple donné par le pontife en personne, le dernier tiers du sixième chapitre de ce volume forme, par la lettre initiale de chacune des phrases comprises en chacun des paragraphes, une série de sept fois sept mots, soit latins, soit français. Ces mots sont à peu près intelligibles isolément, mais leur ensemble ne présente d'ailleurs aucun sens ! Nous nous sentons, cette fois, en pleine atmosphère d'aliénation mentale. — Et, quoi qu'il en soit du style de l'avenir, celui de l'auteur devient alors de plus en plus pesant, avec ses innombrables adverbes, ses épithètes stéréotypées qu'il semble ne pouvoir retenir lorsque tel ou tel substantif usuel vient se placer sous sa plume ; surtout avec les deux formules sans cesse employées par lui de façon grammaticalement incorrecte et qui reparaissent presque à chaque ligne pour former liaison ou transition : *envers* et *d'après* !

II. — LES DERNIERS MOMENTS DU RÉVÉLATEUR

La fin du philosophe approchait cependant, annoncée par des complications du côté de l'appareil digestif et quoiqu'il se crut en droit de compter encore sur un demi-siècle de vie. Il s'était astreint en effet à un régime discutable, car il consultait peu les médecins et ne suivait pas leurs avis, bien qu'ils fussent assez nombreux, je l'ai dit, dans la communauté positiviste naissante, ainsi que lui-même l'a remarqué et

(1) *Synthèse Subjective*, pages 759 et suivantes.

souligné plus d'une fois avec satisfaction. — A dix heures du matin seulement, il prenait son premier repas : un bol de lait chaud l'hiver et froid l'été, avec soixante grammes de sucre et autant de pain. A six heures du soir, il mangeait, dit-il, cent grammes *net* de viande et un plat de légumes qu'il ne pesait pas. Voilà qui paraît vraiment peu de chose pour un homme encore actif de toutes manières. — En revanche, il considérait le vin comme un tonique, et quoiqu'il s'en abstînt habituellement depuis 1845, il y revenait dans ses périodes de malaise, aux heures même où la médecine moderne le lui aurait interdit, sans doute.

Deroisin, — un disciple intermittent, il est vrai, ou même dissident, et assez médiocrement *vénérant*, comme on va le constater — nous a laissé de lui cette silhouette qui se rapporte à ses dernières années. — Ses mains croisées sur son estomac ne se tendaient jamais vers les visiteurs lors de leur entrée dans son appartement. Sa conversation se rapportait presque uniquement à lui-même; volontiers sarcastique, il riait de la voix, pour ainsi dire, sans que son visage tendu prît jamais part à cette sorte de gaieté intérieure, ce qui produisait un effet étrange et presque inquiétant sur ses interlocuteurs en leur rappelant certains personnages d'Hoffmann (les personnages semi-pathologiques du romantisme fantastique). S'il souriait parfois, c'était en effet de façon presque imperceptible et des tics nerveux secouaient fréquemment ses traits (1).

(1) Dans la *France Mystique*, de Erdan-Jacob (1855), on trouve cet autre portrait de Comte : « C'est un petit vieillard maigre, à la tête « plutôt allongée que grosse et où les protubérances antérieures dominant « visiblement le cervelet. La figure est placide et douce quoique « légèrement impérieuse. Les yeux ont quelque chose de singulier ; ils « vous regardent à la hauteur des cheveux. »

Ce qu'il disait n'était pas moins particulier que la façon dont il s'exprimait. Il projetait, nous le savons, d'établir dans la société positiviste une discipline morale austère, sous le joug d'un pouvoir spirituel qui, sans l'avouer, comptait bien avoir le pouvoir temporel à sa dévotion. Aussi approuvait-il par anticipation les despotismes les plus impitoyables. On l'entendait témoigner de la sympathie pour Rosas, le dictateur sanglant de Buenos-Ayres et citer les maximes politiques de Tippto-Saïb, le barbare révolté de l'Inde anglaise. Il énonçait parfois des vues d'avenir qui révélaient sa foncière hostilité pour toute idée nouvelle et non prévue par ses diverses « synthèses » ; ainsi, il ne croyait plus à l'avancement possible des sciences, sauf au progrès de la Sociologie, sa création personnelle. Avec son trépas, ou peu de temps après cet événement, tout développement théorique du savoir humain deviendrait impossible selon lui.

Il avait exclu Jésus-Christ du calendrier positiviste « après examen des documents » ; et, malgré ce soufflet donné à la plus essentielle tradition de sa race, malgré le visible besoin qu'il manifestait de contrecarrer en tout les opinions reçues, il prêchait la *vénération*... aux autres ! Parfois, il entreprenait de défendre, avec gesticulations à l'appui de ses dires, les étranges affirmations cosmologiques que j'ai résumées tout à l'heure. Alors, les deux mains appuyées sur une boule fictive, il simulait des essais de redressement de l'axe terrestre : « La Terre, disait-il, a rectifié son axe du « mieux qu'elle a pu. Mais Jupiter y a mieux réussi ! » Tout cela avec une conviction, une animation extraordinaires. — Il affectait de s'abstenir de noms propres, comme il l'a fait de plus en plus avec le temps dans ses écrits, ne désignant les hommes connus que par des

périphrases, d'une intelligence souvent difficile. Dans les derniers mois de sa vie, ses discours trahissaient une violente animosité contre certaines personnes et laissaient de ce chef une impression pénible. Les deux ou trois visites de Deroisin qui terminèrent leurs relations furent remplies par des diatribes que cet observateur appelle des « séances d'agressions » contre les plus constants, les plus utiles protecteurs de sa difficile carrière : Blainville, d'abord (qu'il avait déjà morigéné publiquement sur sa tombe) et Vieillard.

J'ai déjà parlé de son anxieuse aspiration à une très longue vieillesse; disposition d'âme qui le rapproche aussi de Schopenhauer. Il n'atteignit pas la soixantaine, sa mort ayant été précipitée peut-être par un incident qui lui apparut comme une menace pour ce pouvoir spirituel suprême, objet de sa constante ambition vitale et dont, sa manie aidant, il estimait s'être enfin « saisi » depuis peu. — Je veux parler d'une manifestation d'indépendance que se permit l'un de ses disciples, Célestin de Blignièrès de qui les débuts dans la vie et les premiers rapports avec Comte rappellent assez ceux de Maximilien Marie. Fils du directeur d'un internat dont les écoliers suivaient les cours du lycée Bourbon (aujourd'hui Condorcet), Blignièrès avait reçu une éducation très catholique. Plus tard élève de Comte en mathématiques spéciales à l'Institution Laville, puis à l'Ecole polytechnique, il se rapprocha de son maître, en reçut des encouragements et finit par se faire positiviste, ce qui le brouilla avec sa chrétienne famille. — Il était devenu capitaine d'artillerie.

De son nouveau directeur spirituel, il reçut les exhortations habituelles au créateur de la religion positiviste; culte subjectif à rendre désormais aux mânes

de sa sœur Gabrielle, morte à vingt-trois ans et qu'il avait tendrement aimée; lecture de l'Imitation de Jésus-Christ et des poètes romanesques de langue romane. Mais il restait d'esprit trop logique pour abandonner toute indépendance spirituelle entre les mains du chevalier-servant de M^{me} de Vaux. Après expérience faite sur quelques amis, il jugea que le *Catéchisme positiviste* rédigé par Comte et monument du second positivisme sentimental ne résumait nullement les portions durables du premier Positivisme et restait donc tout à fait impropre à convaincre les esprits quelque peu doués de sens critique. Il entreprit donc de le refaire et donna un *Traité* abrégé de Positivisme qui gardait la plus grande déférence aux actuelles convictions du maître, mais insistait sur les premiers enseignements tombés de sa plume.

En dépit de ses précautions oratoires, ce *Traité* fut considéré par Comte comme un outrage si cruel qu'il ne put en supporter la noirceur. Entre les lignes en effet, il avait lu toutes les critiques que formaient, plus ou moins ouvertement ses adhérents quelque peu libres d'esprit, Littré tout le premier; et ce fut alors en lui la plus terrible explosion de colère. En voici quelques témoignages. Vis-à-vis de Constant de Rebecque, il adopte plutôt le ton du persiflage : « Ce jeune capitaine
« d'artillerie, écrit-il, laisse prévoir sa défection définitive d'après sa formule actuelle : Mon père spirituel, c'est M. Littré ! Or toute paternité supposée
« chez un homme qui n'a jamais pu engendrer (mais
« Comte non plus, sauf l'hypothétique enfant qu'il
« aurait eu d'une maîtresse italienne) doit embarrasser
« autant l'acceptant que l'invoquant. Je crois pourtant
« que le vrai motif de cette étrange préférence consiste
« dans la secrète prédilection de M. de Blignières pour

« les âmes radicalement dépourvues d'énergie, auprès
« desquelles sa personnalité compte finalement obtenir
« un essor toujours incompatible *avec un ascendant*
« *tel que le mien !* » Blignièrès réclamait simplement
quelque liberté d'opinion, liberté que le chef du pou-
voir spirituel positiviste donnait, théoriquement, pour
l'assise même de l'autorité sacerdotale dans la société
future !

A Papot, le pontife écrivit, beaucoup plus brutale-
ment, que la crise de sa santé était suscitée par l'*ignoble*
conduite d'un *faux disciple*, en un temps où la récente
perte imprévue de son plus ancien adhérent (Vieillard)
le rendait extrêmement impressionnable ! A un corres-
pondant irlandais (Dix-Hutton), il présente Blignièrès
comme un *drôle*, dans une longue lettre remplie d'ana-
thèmes. A Hadery, il annonce aussi la récente défection
qui le tue, surtout venant après celle de Littré, désor-
mais inféodé à la femme *monstrueusement exception-
nelle* dont lui-même eut le malheur de faire jadis son
épouse légale. A Littré, il pourrait pardonner, peut-
être ! Jamais à l'indigne M^{me} Comte que le livre auto-
biographique (alors projeté par lui) saura vouer sans
miséricorde aux supplices de l'*enfer positiviste* ! —
Enfin, à Blignièrès en personne, il écrit qu'après la
perte de Vieillard, l'indigne conduite d'un faux disciple
est venue *lui donner le coup mortel* ! Il lui reproche
amèrement son indisciplinable vanité théorique (tou-
jours la parabole de la poutre et la paille), son intelli-
gence extrêmement médiocre, ses « vulgaires tartines »
sur des lieux communs positivistes, enfin ses « outrages
« inouïs » qui vont jusqu'à mettre en question le
talent d'exposition de son maître !

Blignièrès avait indiqué qu'au pape positiviste, il
serait peut-être nécessaire de substituer dans l'avenir

un comité de direction chargé de guider les adeptes de la doctrine nouvelle (à peu près ce qui a été fait par les disciples fidèles dans la suite). Devant cette proposition dans laquelle il entrevoit une menace pour son pouvoir spirituel si chèrement conquis, Comte oublie tout à fait que lui-même, aux dernières pages de son *Système*, avait écrit que le moment serait venu pour lui de choisir sans plus de délai son successeur au pontificat suprême, mais qu'il ne trouve aucun candidat remplissant les conditions nécessaires, pas même celles qui lui permettraient de se créer simplement des subordonnés dans le sacerdoce positiviste. La situation étant telle, ajoutait-il, il vaudra peut-être mieux préposer après lui au pouvoir spirituel *un groupe de disciples* que quelque suspect « *littérateur* ». — Blignières aurait donc pu lui répondre par le vers de Boileau.

Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose ?

Mais le maître résiste désormais car il se croit menacé en personne et il proteste avec agitation : « J'ai
« publiquement saisi le pontificat qui m'était normale-
« ment échu ! » Il stigmatise « les déclamations des
« roués qui n'annoncent une nouvelle autorité spiri-
« tuelle qu'afin de pouvoir impunément adresser au
« fondateur de la religion qu'ils feignent d'adopter des
« outrages analogues à ceux de vos ignobles lettres
« finales ! » — Ce sont, à peu près, les derniers mots tombés de sa plume.

Ebranlé de la sorte, en effet, dans la quiétude que la manie lui avait acquise et atteint gravement dans son équilibre physique, il prétendit se soigner lui-même une fois de plus, se proclamant pleinement affranchi de la médecine comme, auparavant, de la théologie, de la métaphysique et même de la science, en ne gardant de chacune d'entre elles que ce qu'elles ont d'incorpo-

nable au Positivisme *religieux*. Pourtant, et presque jusqu'à sa dernière heure, il voudra conserver l'illusion qu'il traverse une crise de santé toute passagère et même fort utile pour assurer la longévité qu'il escompte toujours; il écrit alors à Constant de Rebecque : « Vos
« espérances envers le renouvellement de forces
« morales et physiques qui va bientôt résulter de cette
« crise coïncident avec les miennes, surtout quant à
« l'active longévité qu'exige l'immense office sacer-
« dotal propre à la vieillesse, dont cet événement
« marque pour moi le *préambule*, tandis que son début
« arrivera normalement dans quatre ans, après
« l'entière publication de ma construction finale ! »

Espoir trompeur car il ne tarda pas à s'éteindre. Littré, qui ne le voyait plus depuis longtemps, a parlé d'un cancer à l'estomac, mais le docteur Robinet son plus fréquent visiteur de cette époque a repoussé ce diagnostic dans un exposé des faits qui me paraît digne, il est vrai, des médecins de Molière. Il est possible qu'un choc émotif violent ait suffi à la ruine de cette constitution, dès longtemps minée par le surmenage intellectuel et par la vivacité de ses impressions affectives.

Que dire, en terminant, de ce personnage étrange et presque indéfinissable ? Il a certainement exercé une large influence sur les deux, presque sur les trois générations qui ont pensé depuis sa mort. Il leur convenait par ses faiblesses mystiques plus encore peut-être que par ses vertus rationnelles, quoique ses disciples directs aient assez largement rationalisé son enseignement depuis deux tiers de siècle. Il me paraît avoir agi plutôt comme dissolvant que comme régénérateur. En dépit de ses très larges concessions au catholicisme rituel et disciplinaire, il a contribué pour sa part à saper les

survivances chrétiennes, qui contenaient encore un peu autour de lui les appétits individuels. Aussi bien, rien ne s'est-il développé plus contradictoire en fin de compte, que son enseignement théorique; il promettait une doctrine positive et il a instauré une « métaphysique » ou mystique nouvelle celle de l'Humanité, irrésistiblement progressive. Il a dit : pas de libre examen, et il a tenté de fournir une religion *démontrable*. Il protestait contre la souveraineté du peuple et il faisait, le plus souvent, du prolétariat le dépositaire *instinctif* de la morale et de la prévision politique à longue échéance.

De là, le monument que lui ont élevé près de la Sorbonne, ceux qu'il appelait des « Négativistes », et qui l'ont glorifié en dépit des adhésions éclatantes qu'il avait cependant récoltées dans l'autre camp. Paris a ainsi dressé depuis une vingtaine d'années, sur les deux rives de la Seine, deux statues qui resteront comme les véritables monuments de l'hagiographie naturiste. Ce n'est pas que je place Comte et Fourier sur le même plan, car le premier s'appuya sur une bien plus ample culture et son coup d'œil critique eut parfois beaucoup plus d'ampleur que celui du petit bourgeois bizontin.

L'un et l'autre ont su s'attacher des adhérents de valeur. Mais si le mysticisme est un tonique de l'action, l'expérience est un grand maître. Au positivisme, encore naturiste et romantique par un grand nombre de ses traits, succédera quelque jour un socialisme rationnel. Et l'avenir, débarrassé des perturbations et des souffrances issues des rêveries de ces deux voyants, leur sera sans doute indulgent pour l'essor donné par leur illuminisme à certaines réformes durables. N'est-ce pas là, dès aujourd'hui, l'attitude de tout esprit équitable à l'égard des grands mystiques du passé lointain ?

APPENDICE

RAISON OU MYSTICISME DE L'EXPÉRIENCE HUMAINE ?

(A la fin de cette étude qui oppose au mysticisme naturaliste persistant de Comte la raison telle que je la conçois, il me paraît intéressant de reproduire un essai récemment publié dans Le Nouveau Mercure par un juriste réfléchi qui est aussi un pénétrant psychologue, M. Pierre Lacroix, auteur de travaux remarquables sur Les Postulats Mystiques de l'Esprit Révolutionnaire et sur le Mysticisme juridique et Mysticisme social. — Cet essai éclaire en effet d'un jour utile ma conception de la raison par contraste avec celle que manifestent les ouvrages de M. Charles Maurras).

Le désordre que l'on constate aujourd'hui dans la vie individuelle et sociale provient, pour une large part, d'un brutal épanouissement des mysticismes les plus irrationnels. La faute originelle du Naturisme étant dénoncée avec l'autorité que l'on sait par M. Ernest Seillière dans l'immense majorité des courants de la pensée moderne, le refuge de la raison expérimentale, rectrice de l'esprit humain et gardienne de la Cité, s'offre comme un havre de grâce à quiconque prétend rétablir son équilibre intellectuel et agencer avec harmonie ses facultés supérieures. Les œuvres théoriques de M. Ernest Seillière et de M. Charles

Maurras, (que l'on cesse enfin d'opposer pour révéler au contraire leurs sympathies réciproques, leur profonde unité d'inspiration et de tendance, nous le constatons pour notre part avec une joie très vive), sont une longue apologie du rôle individuel et social de la raison organisatrice, apologie aussi juste que sobre, aussi modérée que convaincante. Mais si la notion de « mysticisme », base négative de la philosophie de M. Seillière, a donné et donne encore lieu à des discussions passionnées, d'ailleurs des plus attrayantes, le concept positif de « raison », sur la préminence duquel un accord moral et social est en train de se réaliser, ne semble malheureusement pas soustrait à des divergences de vues, à de regrettables fluctuations dans les interprétations qui nous sont offertes de cet important phénomène.

Préciser quelle est la nature et la portée de ce concept dans l'œuvre des deux fermes esprits dont nous venons de rappeler le nom et dont nous aimons à nous déclarer le disciple très fidèle, éclairer par là même cette notion en en dégagant les éléments fondamentaux, tel est le but que nous nous sommes proposé dans la rédaction des pages qui vont suivre.

I

Si la difficulté de saisir clairement la pensée de certains philosophes provient parfois du peu de souci qu'ils semblent avoir de définir et de préciser la terminologie dont ils font usage, ce reproche ne peut certes pas être adressé à M. Seillière. Avec une constance méritoire, et dont ses lecteurs et disciples ne sauraient lui être trop reconnaissants, l'éminent philosophe s'est astreint, au début de chacune de ses œuvres, à définir, dans quelques

pages substantielles, les concepts qui sont à la base de sa philosophie de l'histoire.

La raison est l'un de ces concepts. Pour M. Seillière, la raison se présente comme l'expérience sociale de l'espèce humaine accumulée à travers les générations par l'hérédité et la tradition. Peu à peu, sous la pression douloureuse des faits, des nécessités qu'imposait la vie collective, s'est dégagé un certain nombre de règles, de principes qui, en se stabilisant lentement, présentent la trame historique de la vie sociale. Ces règles multiséculaires nous imposent certaines pratiques, nous en déconseillent d'autres, limitant ainsi par avance le dangereux impérialisme individuel, mais, par contre, lui révélant les sphères dans lesquelles il peut s'épanouir sans avoir à redouter les mesures coercitives, les réflexes de défense de l'organisme social. Grâce à ces pratiques expérimentales se fonde ainsi, petit à petit, la délicate transaction entre l'individu et la collectivité. Le *moi*, naturellement impérialiste, apprend à mesurer ses ambitions, à se rendre maître de ses désirs, à discipliner sa volonté, à se canaliser tout entier entre les grandes digues de l'ordre, à devenir, en un mot, raisonnable. La raison se ramène donc à un calcul des probabilités pour l'avenir en vertu des expériences du passé.

Sur ce point, la plus belle lumière a été projetée par les distingués analystes de la pensée de M. Seillière, et nous aurions mauvaise grâce à insister. Un autre point du problème retiendra davantage notre attention.

Cette confiance, très légitime, dans la raison, synthèse de l'expérience historique, est-elle, pour sa part, totalement dépourvue de mysticisme ? M. Seillière ne l'a jamais prétendu. La disposition mystique, étant si foncièrement

caractéristique de notre espèce, il n'y a pas à s'étonner de la rencontrer, à des doses très variables, dans les manifestations les plus diverses, voire même les plus rationnelles de l'intelligence de l'homme. Il y a un mysticisme de la raison, ou, mieux, de l'expérience humaine; mysticisme des plus légers, des plus translucides, des moins mystiques qui soient; mysticisme qui, par ailleurs, sera tout prêt à s'encadrer d'expérience synthétisée dans le passé, le présent et l'avenir; mysticisme qui se nourrira d'éléments rationnels mais qui, pour un psychologue averti, ne constitue pas moins un phénomène mystique.

Le caractère mystique de cette disposition psychique, aux apparences si paradoxales, réside dans cette confiance profonde ou même dans cette foi que nous mettons en l'effet bienfaisant et tutélaire de l'expérience humaine synthétisée. Il y a foi de notre part dans la constance des réactions que provoqueront des phénomènes sociaux déterminés mis en présence les uns des autres, cette constance étant en effet nécessaire à la lente formation de l'expérience. Et, sans doute, cette foi est démontrée raisonnable par la régularité multiséculaire de ces réactions; mais, en organisant prudemment demain d'après les données de l'expérience d'hier, on accomplit malgré tout un acte de foi dans la stabilité de l'ordre des choses et dans le jeu normal des rapports de causalité.

Ce léger mysticisme expérimental peut d'ailleurs s'accroître et s'engager plus hardiment dans la perspective mystique. En cristallisant en nous la donnée de l'ordre des choses, il peut alors s'opposer à la nécessaire adaptation de notre esprit à des rapports sociaux en mouvement lent, mais continu. C'est le revers d'un avantage incontestable, mais qui peut d'ailleurs être facilement réparé. Le Dantec

fait sagement observer que le respect salutaire de l'expérience ne doit pas s'entendre de la seule expérience d'hier, il faut la compléter par celle d'aujourd'hui qui ne confirmera pas nécessairement et intégralement celle d'hier, mais qui peut tout aussi bien la modifier.

D'autre part, il y a foi à raison de ce fait que nous sommes instinctivement portés, — sans qu'il y ait lieu d'incriminer une défaillance de nos facultés vigilantes, — à ériger en entité plus ou moins confuse, mais *néanmoins distincte de nous*, la synthèse de l'expérience passée et à la doter d'une disposition intérieure favorable à notre action raisonnable. Le fait de détacher de notre personnalité collective d'hier le trésor expérimental élaboré par cette personnalité et de l'isoler en lui attribuant obscurément une Possibilité capable d'intervenir en notre faveur, c'est là, incontestablement, un état psychique très voisin du mysticisme. Il n'y a pas à se révolter là contre; il suffit de le constater, puisque c'est un phénomène universel, par conséquent humain et qui nous fait au surplus bénéficier de toute l'énergie tonique du mysticisme sans nous exposer à ses inconvénients sociaux.

Foi dans la constance des réactions sociales érigées, à raison de leur constance même, en « ordre des choses »; tendance très obscure, mais certaine, à individualiser l'expérience synthétisée du passé et à la supposer favorable à l'action humaine raisonnable; ce sont là, croyons-nous, les éléments caractéristiques de ce mysticisme de l'expérience humaine. Certes, ils doivent être trop violemment définis. Peut-être dotons-nous ces états psychologiques nébuleux de certaines qualités de netteté inconciliables avec l'ambiance dans laquelle ils se déploient. Il faudrait estomper et atténuer chacune de nos affirmations pour les

ramener à cet état de clair obscur qui correspond à la réalité de nos états subconscients. Mais en maintenant dans leur relativité des idées clairement exprimées pour la facilité de l'examen, nous estimons que la disposition mystique inhérente à l'esprit de l'homme se retrouve jusque dans cette conception expérimentale et rationnelle de la vie, pourtant si véritablement positive et qui révèle, par ailleurs, une si remarquable aptitude à faciliter le fonctionnement régulier des sociétés humaines.

De ce léger mysticisme de l'expérience, peut-on faire découler une philosophie surnaturelle, ou, tout au moins, une conception « tragique » de l'existence ? De très distingués critiques, subtils analystes de la pensée de M. Seillière ne l'ont pas pensé. Tour à tour des esprits aussi différents que ceux de MM. Gillouin, Guy-Grand ou Maritain ont insisté sur ce point (1), en faisant ressortir ce que cette conception rationnelle de la vie individuelle et sociale avait d'un peu court, d'un peu simplement matériel et combien lui faisait défaut ce grand souffle spiritualiste, qui toujours anima les doctrines philosophiques ou religieuses proposées à l'inquiétude des hommes.

Il serait certes facile de soutenir qu'adressé à M. Seillière, ce reproche est mal fondé, car s'il est système philosophique qui puisse être logiquement dépourvu de mysticisme, c'est bien celui qui s'efforce de démontrer les redoutables périls d'un mysticisme ayant rompu ses digues séculaires et qui prétend faire à la raison organisatrice la place qu'elle doit occuper dans toute société juste-

(1) R. Gillouin : *Une Nouvelle Philosophie de l'Histoire Moderne et Française* (Grasset). G. Guy-Grand : *Pour une Mystique Démocratique* (Monde Nouveau, Août 1922). J. Maritain : *Une Philosophie de l'Histoire Moderne* (Revue Universelle, 15 Mai 1921).

ment soucieuse de ses proches lendemains. Sans doute, la raison froide et calculatrice ne saurait se suffire à elle-même ! Mais en quoi les conceptions de M. Seillière s'opposent-elles à une saine utilisation des religions surnaturelles adaptées aux nécessités de la vie sociale par une longue expérience des âmes ? Cette philosophie est, au contraire tellement hospitalière qu'elle autorise l'épanouissement tonique de tous les mysticismes, à la condition qu'ils veuillent bien se tempérer de raison et se conserver dans de sages et prudentes limites. La philosophie de l'impérialisme n'est pas une religion ; on la qualifierait assez bien une philosophie de superposition. Elle vise à expliquer tous les systèmes ; mais elle ne cherche à se substituer à aucun. L'œuvre de M. Seillière est un perpétuel conseil de prudence, de vigilance. C'est un bienveillant : « Prenez garde » que vous glisse à l'oreille une voix des plus autorisées à tous les carrefours de la pensée moderne.

Mais, à voir la chose de plus près, est-il vraiment besoin de recourir aux religions surnaturelles pour étayer d'un nécessaire élément de mysticisme « tragique » la philosophie rationnelle de l'impérialisme ? Les conceptions de M. Seillière ne renferment-elles pas cet élément, sans doute à un degré très atténué, mais cependant saisissable pour tout esprit raisonnablement épris du problème de la causalité première et qui ne cherche pas à éliminer systématiquement les possibles solutions transcendantales ?

II

Ce n'est là qu'un aspect d'un très vieux problème : celui de la compatibilité ou de l'opposition entre le mysticisme

surnaturel et la raison expérimentale. Tournant nos regards vers l'antique sagesse helléno-latine, nous rencontrons dans cette voie si humaine la pensée de M. Maurras. Très voisine par ses bases énergiquement réalistes de celle de M. Seillière, elle nous facilitera la compréhension du problème.

Si nous croyons personnellement aux lentes évolutions de l'esprit, à l'acheminement progressif de ce dernier vers son épanouissement et sa maturité féconde, nous croyons par contre très peu aux revirements complets de l'être intellectuel, à la négation radicale par l'homme d'aujourd'hui de l'homme d'hier. M. Charles Maurras est, selon nous, contenu tout entier en puissance dans son volume d'*Anthinea*, cette promenade ardemment réfléchie dans les terres qui ont vu fleurir la pensée de l'Hellade. Or l'important, en ce qui nous concerne, est que la pensée première de M. Maurras a été animée et fécondée par un mysticisme rationaliste païen franchement hellénique, et, par suite, pleinement adapté aux nécessités politiques et sociales du groupe national envisagé par lui. Le phénomène grec, pris dans son ensemble, ne peut être réduit, par un esprit aussi rationnel, mais en même temps aussi humainement spiritualiste que celui de M. Maurras, à une synthèse pure et simple de faits expérimentés et lentement accumulés par une tradition sagement comprise. La raison était bien la règle directrice de l'Hellénisme à son meilleur moment, mais elle était, en même temps, une divinité. Le Grec savait sagement accumuler l'expérience des âges, mais il adorait Pallas-Athénée, c'est-à-dire non pas la raison qu'il constatait en lui-même, mais quelque chose de *meilleur* que lui, dont il n'était que l'humble reflet, et que, très sagement, il mettait sur les autels.

N'est-ce pas là un heureux dualisme dans l'épanouissement des facultés supérieures de l'homme ? Ce mysticisme de la raison présente cette sagesse et ce grand charme de faire dépendre d'une Puissance extérieure aux possibilités et aux prévisions humaines la part d'impondérable résultant d'un heureux concours de circonstance et dont la faveur est pourtant indispensable à la réussite de toute action ordonnée et réfléchie. Le Grec faisait son effort dans le sens que lui dictait l'expérience, mais, en même temps, il priait la divinité protectrice de sa cité et cette divinité, n'étant que la transcendance de ses facultés les plus humaines, n'offrait pas le danger de l'aiguiller vers une perspective exagérément mystique.

Il s'ensuit que l'utilisation de l'expérience est, dans la conduite de la vie, l'élément proprement humain, l'élément presque matériel qui peut, à la rigueur, se suffire, mais qui n'en laisse pas moins la porte ouverte à ce qui dépasse les possibilités de prévision de cette expérience. A cela doit s'ajouter un élément immatériel, sorte de don gratuit accordé par une divinité tutélaire à l'œuvre humaine élaborée dans les règles de la sagesse et par conséquent digne de la faveur céleste. Pallas, Raison suprême, favorise l'action humaine qui accomplit un effort méritoire en se dirigeant vers elle. Il y a là comme une sorte de grâce sanctifiante, éminemment tonique de l'effort et qui, loin d'illusionner l'homme sur les possibilités infinies de son énergie créatrice, lui en montre sagement la relativité et les frontières souvent bien étroites.

M. Maurras a, selon nous, toujours été plus ou moins dominé par ce léger et prudent mysticisme païen. La raison est, pour lui, d'une essence trop fine et trop délicate pour pouvoir être envisagée dans la seule perspective humaine,

Elle représente la transcendance des vertus les plus élevées dans une race éminemment douée; elle représente le point d'achèvement, toujours désiré, jamais atteint de ce que l'Hellénisme, dans son bref épanouissement, a considéré comme parfait. La synthèse de la sagesse humaine qui se répercute le long des âges est donc faite de ce chœur à deux voix, l'expérience des hommes, la raison divine ou semi-divine, l'élément matériel, l'élément surnaturel, au sens païen qui ne voit dans le spirituel qu'une transcendance de l'humain.

C'est là, dira-t-on, une explication mythique ou symbolique de la raison humaine. Les œuvres de début de M. Maurras sont d'harmonieux et féconds recueils de symboles; mais, depuis longtemps déjà, l'auteur du *Chemin de Paradis* fournit une solution aux problèmes de son époque dans la pure et simple vérité et non « en forgeant une « fable ». N'y a-t-il pas quelque imprudence à généraliser la donnée, à la fois poétique et philosophique d'une œuvre antérieure à cette intense maturité d'esprit, à ce réalisme souvent douloureux que la vie publique devait développer chez M. Maurras ? Nous ne le pensons pas. La conception, si noblement spiritualiste qui avait dicté les pages de la Naissance de la Raison, ne pouvait abdiquer au profit d'une conception nettement opposée; il devait y avoir adaptation, transposition de vérités anciennes sur un cadre nouveau et nul mieux que M. Maurras ne nous a montré la possibilité de la conservation du trésor helléno-latin et de son épanouissement dans la perspective catholique et française. La raison que le Gréc de la bonne époque invoquait sous le ciel léger de l'Acropole n'est pas reniée. M. Maurras, aujourd'hui comme hier, se refuse à ramener la raison humaine à des faits expérimentés dont le bénéfice se

condenserait dans la tradition et se perpétuerait par elle. L'expérience est une chose; la raison en est une autre. L'expérience résulte de la constatation du jeu des actions et réactions individuelles et sociales. La raison est une *faculté* et, comme telle, sans aucun doute, susceptible de développement; mais en tant que faculté, en tant que prérogative de l'esprit humain, elle s'oppose à cette dissection, l'on pourrait presque dire à cette vivisection à laquelle prétendent la soumettre d'imprudents psychologues. Ramener la raison à l'expérience, c'est presque vouloir ramener l'esprit à la matière et c'est amorcer la bien vaine explication du supérieur par l'inférieur. La raison est une aptitude à juger, à comprendre; elle est l'intelligence en acte; elle permet, par la progression constante au sein des vérités relatives de s'élever vers une vérité absolue. Par sa fonction même, elle se différencie de l'utilitaire, du pragmatique phénomène expérimental.

Le concept de raison autour duquel M. Seillière nous invite à nous rallier est, certes, plus simplement humain. Le philosophe de l'impérialisme prétend bien ne voir dans la raison qu'une synthèse de l'expérience historique; synthèse réalisée dans une lignée vivante, condensée dans une tradition et sans cesse enrichie d'éléments nouveaux. Voilà pour lui la genèse « humaine, trop humaine », observerait M. Gillouin, de notre faculté souveraine qui a peu à peu transformé l'être impérieux et primitif pour en faire un être sagement dominateur. Mais nous croyons être fidèle interprète de la pensée de M. Seillière en affirmant que cette explication humaine et simplement logique n'a pas la prétention de tout expliquer et que notamment, elle laisse entier le problème de la causalité première sans chercher à restreindre malhonnêtement son ampleur. Pré-

cisément parce que M. Seillière embrasse dans l'évolution historique de la raison humaine tout ce qui en est matériellement saisissable, il cesse d'affirmer et d'expliquer quand son investigation l'a conduit aux limites du sensible et quand l'explication par le surnaturel peut être à son tour raisonnablement admise. — Cet éminent penseur, dont la maîtrise intellectuelle n'a d'égale que la parfaite probité n'a pas pu ne pas s'émouvoir de l'étonnante et si rapide évolution de la raison humaine et de ce fait imprévu qu'on ne trouve rien dans la série animale qui approcha seulement de cette prodigieuse aptitude au développement social. Un certain évolutionnisme aux hypothèses d'un caractère scientifique douteux et qui présente nos facultés supérieures comme étant le produit d'un lent perfectionnement d'instincts bestiaux et rudimentaires n'a jamais séduit M. Seillière qui ne serait peut-être pas éloigné de voir dans ces imprudentes et vaines affirmations une sorte de mysticisme de la matière (1). Le problème *causal*, le problème du *germe* nécessaire à l'épanouissement de cette faculté de synthèse se pose à l'esprit de ce penseur dans toute sa netteté logique et il ne cherche pas à l'éliminer ou à le masquer d'explications pseudo-scientifiques. Ceux qui reprochent à M. Seillière le caractère insuffisamment *dramatique* de sa philosophie devraient réfléchir sur ce point. Il y a bien là, en effet, admission du tragique, réclamé à juste titre par M. Gillouin, d'un tragique atténué et filtré,

(1) « Comment se dérober, nous faisait l'honneur de nous écrire
« M. Seillière, dans le mode de penser causal qui est nécessairement celui
« de notre intellect, à la conviction qu'une telle faculté de synthèse eût,
« malgré tout, un germe et que ce germe a été préparé singulièrement
« susceptible de développement dans l'espèce humaine par quelque
« Force que nous ne pouvons nous empêcher de supposer rectrice du
« monde ? »

compatible avec une disposition mentale aussi peu mystique que celle de M. Seillière, mais malgré tout du tragique, ou tout au moins l'admission de la possibilité raisonnable d'un spiritualisme transcendantal. Le tragique, selon nous, subsiste dans un système spéculatif quelconque tant que l'auteur du système ne prétend pas fournir une explication purement rationnelle, purement humaine aux origines du Problème. M. Seillière sait s'arrêter à temps, ce qui est bien, chez un philosophe la plus heureuse et la plus rare manifestation de sa prudente sagesse; et, quand ce guide si sûr abandonne définitivement notre main, l'on constate avec une joie secrète qu'il nous a placés auparavant dans l'ultime et souveraine perspective de l'intelligence.

Par là, ce mysticisme de la raison se rapproche, en fin de compte, du Noël rationaliste païen de l'auteur d'*Anthinea* (1). Y a-t-il bien lieu d'opposer aussi rigoureusement qu'on l'a fait la faculté raisonnable, au sens classique et cartésien du mot, à la notion expérimentale et prag-

(1) Ce n'est d'ailleurs pas là une exception et des rapprochements aussi nombreux qu'intéressants pourraient être faits entre la pensée de M. Seillière et celle de M. Maurras. Remarquons notamment que les postulats moteurs et directeurs de ces deux éminents esprits sont très voisins et procèdent de la même conception de la vie. L'homme est, pour M. Maurras, un animal politique : pour M. Seillière, il est un être impérialiste-né. Négativement ces deux postulats se rejoignent en ce qu'ils sont également éloignés de la conception naturiste de l'existence et de l'optimisme de la bonté native. Positivement, par ce qu'ils affirment, ils voisinent encore. L'animal politique n'est qu'un impérialiste-né suffisamment évolué, puisque son impérialisme, déjà rationalisé par l'expérience, s'engage dans la voie lente, positive et constructrice de la politique pour asseoir sa domination. Le constructeur de la Cité n'est peut-être pas l'animal humain primitif — et, en cela, M. Seillière serre de plus près la nature fondamentale de l'être — mais il est certain que l'homme, ayant une étonnante aptitude à encadrer de raison son impérialisme foncier, l'animal politique a dû apparaître très tôt dans l'espèce humaine.

matique à laquelle se rattache M. Seillière ? Le philosophe de l'impérialisme ne s'est jamais refusé à voir dans la raison une faculté humaine, seulement il croit pouvoir approfondir cette donnée qui semble se présenter à l'esprit de M. Maurras comme un postulat intellectuel ou spirituel. M. Seillière cherche à reculer les frontières du postulat Raison et son investigation psychologique nous fournit une heureuse explication du développement de la faculté raisonnable chez le civilisé. La raison seillière est moins l'ensemble des connaissances expérimentales que l'art d'utiliser ces connaissances, moins la simple constatation du jeu des rapports de causalité que l'observation de la constance de ces rapports et l'aptitude à en dégager la règle destinée à régir demain.

L'on ne saurait d'ailleurs trop faire remarquer que la raison faculté propre, de M. Maurras, la raison pouvoir autonome de compréhension ne peut agir qu'en fonction de l'expérience humaine et dans la seule perspective de cette expérience, sous peine de perdre son caractère raisonnable. Jamais la raison, — et ceci vient à l'appui de la thèse de M. Seillière, — jamais la raison n'entre en conflit avec l'expérience humaine et jamais elle ne la contredit. Loin de là, toutes deux se prêtent un mutuel appui avec une telle assiduité, avec une constance si frappante que l'on est en droit de se demander dans quelle mesure elles se complètent, jusqu'à quel point elles s'assimilent. Le développement de l'expérience dans les périodes progressives et non romantiques de l'histoire humaine nous montre avec un synchronisme frappant un développement parallèle de la raison. L'homme, par cette prudente accumulation de faits expérimentés, accroît sa puissance sur les choses et sur lui-même; il devient plus sagement dominateur, plus

maître de lui et de l'univers; par suite, plus raisonnable et plus civilisé. L'oubli, à certaines époques historiques, de l'expérience passée nous montre, au contraire, une déchéance très marquée de la raison, ou même se borne à nous présenter une parodie de la raison, une sorte de mimétisme rationnel, une raison fonctionnant à vide qui, dans son mécanisme causal, substitue aux éléments expérimentaux les données, plus charmeuses, de notre émotivité débridée. Résultat pratique, les phénomènes de raison se voyant remplacés par la seule morphologie rationnelle, les rapports de causalité transmis par une tradition constante cessent d'être compris dans leur tragique ou salutaire enchaînement. Les notions, autrefois fixes, de *maux* et de *remèdes* deviennent flottantes. La nature, hier dominée, prend sa revanche et domine à son tour l'homme, entraînant toute la gamme des désastres, sans cesse menaçants, guerres et révolutions, troubles politiques et sociaux, décadences.

A tout prendre, les conceptions seilliériennes et maurras-siennes de la raison se complètent, tout en ayant parfois l'air de s'opposer et de se contredire. Elles se complètent, un peu comme la philosophie moderne, quand sera atténuée, apaisée l'ivresse de sa jeune puissance, sera capable d'apporter un puissant adjuvant à la philosophie scolastique et médiévale. Car c'est bien d'un conflit de philosophies que ces deux éminents penseurs nous offrent le spectacle. L'un se rattache à la philosophie de l'être, et voit dans la raison la faculté de progression vers le réel, la marche ascendante de l'Intelligence vers la vérité. L'autre se rattache à la philosophie moderne (celle du devenir), philosophie qui est surtout psychologique, et se voit naturellement poussé à nous présenter le mécanisme de la raison comme l'essence

de cette puissante faculté. Conception qui laissait indifférents les scolastiques, fortement campés sur le terrain ontologique, mais conception qui n'en renferme pas moins une profonde réalité, car, du point de vue historique et psychologique, il est hors de doute que la lente accumulation de l'expérience joue un rôle capital dans le développement et l'épanouissement de la raison humaine. M. Seillière est un psychologue habile à démêler les replis les plus secrets de l'âme moderne, individuelle ou collective. M. Maurras est un docteur de l'*Etre*. Comment cette différence essentielle n'éclaterait-elle pas dans les notions les plus fondamentales de leurs philosophies respectives ?

PIERRE LACROIX.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS. — UN VAIN EFFORT INTELLECTUEL POUR RATIONALISER LE NATURISME MODERNE.	1
LIVRE I. — L'ASPECT RATIONNEL DU COMTISME OU LE PROGRÈS SOCIAL APPUYÉ SUR LE PROGRÈS DES SCIENCES. — OUTILLAGE LOGIQUE DE L'ESPRIT HUMAIN ET ENCYCLOPÉDIE MÉTHODIQUE. (1819- 1838).	7
CHAPITRE I. — LA FORMATION MENTALE DE COMTE ET SES PREMIÈRES AFFIRMATIONS THÉORIQUES	10
1. Les origines Saint-Simoniennes du Comtisme.	12
2. Les opuscules de jeunesse. — Esquisse de la doctrine comtienne	14
3. L'esprit révolutionnaire. — La délégation messia- nique des savants. — La loi des trois états.	18
4. La « séparation des pouvoirs », revendication essentielle de Comte.	29
CHAPITRE II. — LA NAISSANCE DOULOUREUSE DE LA PHILOSOPHIE POSITIVE.	35
1. Le boulet au pied.	36
2. Les procédés de logique et l'Encyclopédie du savoir humain.	40
CHAPITRE III. — EXAGÉRATIONS MYSTIQUES DÈS LE POINT DE DÉPART.	47
1. Comte a-t-il esquissé une sociologie vraiment positive ?	50
2. Responsabilité initiale de Littré dans la déviation mystique du Positivisme.	55

LIVRE II. — LE PREMIER ASPECT MYSTIQUE DU COMTISME OU L’AFFIRMATION DE L’ALLIANCE DIVINE DISSIMULÉE SOUS L’ASSERTION DU PROGRÈS INCOERCIBLE. — PHILOSOPHIE COMTIENNE DE L’HISTOIRE. (1838-1845).	63
CHAPITRE I. — LES TRAITS RATIONNELS DE LA SOCIOLOGIE POSITIVISTE.	67
1. Saine psychologie « impérialiste » de la nature humaine.	69
2. La vertu tonique du mysticisme constatée.	73
3. Pour Aristote contre Platon. — Supériorité des psychologues chrétiens.	78
4. La rationalité de la morale chrétienne reconnue.	83
5. L’inspiration irrationnelle du Naturisme entrevue.	90
6. La Révolution française sagement critiquée sur quelques points.	100
CHAPITRE II. — LES AFFIRMATIONS DÉJÀ MYSTIQUES DU « COURS DE PHILOSOPHIE POSITIVE »	104
1. La crise « polytechnique » et ses effets sur la pensée de Comte.	104
2. La préface au sixième volume du <i>Cours</i> .	112
3. L’utopie du nouveau Pouvoir spirituel.	116
4. Optimisme psychologique intermittent.	123
5. L’incoercibilité du progrès.	131
6. La métaphysique présentée à tort comme un progrès certain sur la théologie.	139
7. Erreur d’appréciation sur le Protestantisme.	144
8. Significative adhésion au Quiétisme.	150
CHAPITRE III. — COMTE APOLOGISTE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.	157
1. Réparations consenties à l’esprit révolutionnaire.	158
2. Apothéose de la Convention nationale	165
3. Critique de tous les gouvernements post-révolu- tionnaires.	173
4. La bizarre politique étrangère de Comte.	181

LIVRE III. — LE DEUXIÈME ASPECT MYSTIQUE DU COMTISME OU LA POLITIQUE POSITIVISTE FONDÉE SUR LE DRESSAGE A L'AMOUR. — LE POSITIVISME RELIGIEUX. (1845-1857). . . .	189
CHAPITRE I. — DANS LE RÔLE DE CHEVALIER SERVANT	196
1. Les antécédents de Clotilde de Vaux. — <i>Lucie</i> . . .	197
2. La correspondance « sacrée ».	205
3. Quelques moins philosophiques entretiens. . . .	215
4. Suprêmes relations terrestres et dernier soupir de Clotilde.	222
5. Les conséquences théoriques de la crise pas- sionnelle	227
CHAPITRE II. — LA RELIGION DE LA FEMME.	234
1. L'aspect rationnel de la morale comtienne. — La religion de l'humanité.	236
2. L'aspect romanesque du Positivisme final.	245
3. L'utopie de la Vierge-Mère et la purification du mariage.	253
4. L'institution des « déesses domestiques » ou anges gardiens	257
5. Les femmes de la réalité. — Mme Auguste Comte et quelques anges encore.	263
6. Des prétentions morales personnelles de Comte. .	277
CHAPITRE III. — COMTISME ET CATHOLICISME.	288
1. Recul de Stuart Mill devant les prétentions pontificales de Comte.	288
2. Accession de Comte au pouvoir spirituel suprême et premières décisions pontificales.	297
3. Les avances aux catholiques et la résistance de ceux-ci.	305
4. Les adhésions par le cœur et le nouveau règne de la Grâce.	312

	PAGES.
CHAPITRE IV. — DEUX POLITIQUES SUCCESSIVES ET CONTRADICTOIRES.	320
1. L'espoir dans l'inspiration divine des prolétaires après 1842.	323
2. Les événements de 1848 et le DISCOURS SUR L'ENSEMBLE DU POSITIVISME.. . . .	329
3. Apologie du Communisme.. . . .	336
4. Critique du Communisme et détermination de l'avenir prolétarien.. . . .	339
5. Déception du côté des prolétaires et recours aux conservateurs.. . . .	345
6. A la recherche d'un personnel gouvernemental.	352
CONCLUSION.. . . .	361
1. Fétichisme et astrolâtrie ressuscités.	364
2. Les derniers moments du Révéléateur.. . . .	374
APPENDICE. — RAISON OU MYSTICISME DE L'EXPÉRIENCE HUMAINE ? par Pierre Lacroix.	383

664034

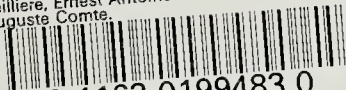
Date Due

1990

DEC 14 1995

B 2247 .S45
Seillière, Ernest Antoine
Auguste Comte.

010101 000



0 1163 0199483 0
TRENT UNIVERSITY

B2247 .S45
Seillière, Ernest Antoine Aimé
Léon
Auguste Comte

DATE

ISSUED TO

222341

222341

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

Ouvrages du même auteur

- Vers le socialisme rationnel :** Aperçu d'une philosophie de l'Histoire Moderne. 1 vol. in-8.
- Introduction à la philosophie de l'Impérialisme.** 1 vol. in-18.
- Mysticisme et Domination.** 1 vol. in-18.
- M^{me} Guyon et Fénelon. Précurseurs de Rousseau.** 1 vol. in-8.
- Georges Sand ; Mystique de la passion, de la politique et de l'art.** 1 vol. in-16.
- Balzac et la morale romantique.** 1 vol. in-8.
- L'Avènement du Mysticisme passionnel au Théâtre.** « Alexandre Dumas fils ». 1 vol. in-16.
- L'Avenir de la philosophie Bergsonienne.** 1 vol. in-8.
- Les Pangermanistes d'après guerre.** 1 vol. in-8.
-

REVUE PHILOSOPHIQUE

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

PARAISANT TOUS LES DEUX MOIS

Dirigée par **L. LÉVY-BRUHL**

de l'Institut

Chaque numéro contient :

- 1° Plusieurs articles de fond ;
- 2° Des analyses et comptes rendus des nouveaux ouvrages philosophiques français et étrangers ;
- 3° Un compte rendu des *publications périodiques* de l'étranger pour tout ce qui concerne la philosophie ;
- 4° Des notes, documents, observations pouvant servir de matériaux ou donner lieu à des vues nouvelles.

Prix d'abonnement :

Un an, du 1^{er} janvier :

France et Colonies, **42 francs** ; Union postale, **55 francs**.

La Livraison double : **10 francs**.